
L'ART ET LA NATURE

DEUXIÈME PARTIE (1).

L'IMAGINATION, SES LOIS, SES MÉTHODES, SES JOIES DANS SON COMMERCE DIRECT AVEC LA NATURE.

VIII.

C'est une vérité triviale que les fonctions diverses de notre esprit ne sont pas des facultés particulières et distinctes, qu'il n'y a pas en nous une sensibilité, une mémoire, un jugement, une raison; que le même moi tour à tour perçoit, s'émeut, se souvient, pense ou raisonne, et le plus souvent, fait tout cela à la fois. Mais si l'on devait s'interdire tous les abus de langage, on ne parlerait plus. Nous savons depuis longtemps que le soleil ne tourne pas autour de la terre, et nous continuons de dire qu'il se lève et qu'il se couche. Pourvu qu'on s'entende, il n'y a pas grand inconvénient à parler de nos facultés comme d'organes différens et séparés. Il y en a moins encore à traiter notre imagination comme une personne. Choses inanimées ou êtres abstraits, elle personnifie tout :

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

c'est son habitude et son plaisir, et nous ne l'empêcherons jamais de se personnifier elle-même.

Une erreur beaucoup plus grave est de la considérer comme une faculté spéciale à certains hommes, comme un superflu, un luxe dont nous n'avons que faire dans notre vie de tous les jours, ou aussi de ne voir en elle qu'une puissance dangereuse, décevante, cause de tous nos troubles et de tous nos désordres. Assurément, elle nous fait faire beaucoup de folies; mais il faut la comparer au levain: qu'il aigrisse trop, le pain sera malfaisant; n'en mettez pas, ce ne sera plus du pain. Les fantaisies déréglées gâtent tout, dérangent tout; mais s'il n'y avait pas en nous ce ferment secret et toujours actif que nous appelons l'imagination, notre pâte ne lèverait pas et nos perceptions, qui demeureraient confuses, les abstractions de notre esprit, qui resteraient informes et inertes, ne pourraient plus servir à la nourriture de notre vie. Cette fonction de notre moi étant absolument nécessaire au jeu normal et journalier de notre existence, un homme incapable de rien imaginer serait inférieur au chien, au lièvre, aux rossignols, dont Buffon disait « qu'ils rêvent, et d'un rêve de rossignol, et qu'on les entend, dans leur sommeil, gazouiller à demi-voix et chanter tout bas. » Nous sommes tous des êtres fatalement imaginatifs, et les hommes ne diffèrent les uns des autres que par le caractère de leur imagination et l'usage qu'ils en font. Ceux qui se qualifient eux-mêmes avec orgueil d'esprits positifs la méprisent et la décrient: ils ont celle qui fait souffrir, ils n'ont pas celle qui rend heureux.

Qu'est-ce donc que l'imagination? Selon Littré, ce serait « la faculté de voir en quelque sorte les objets qui ne sont plus sous nos yeux. » Cette définition est bien incomplète. Nous n'avons pas seulement la faculté de revoir en imagination les choses absentes, nous pouvons les respirer, les flairer, les ouïr, les toucher. Je songe à des plaines de neige, et j'en sens la fraîcheur; je pense aux ardeurs du Sahara, et pendant que j'y pense, j'ai chaud. Il ne tient qu'à un gourmand de se représenter si vivement le goût et le parfum d'une truffe que l'eau lui en vienne à la bouche. J'ai connu un vieux musicien allemand qui avait de grands chagrins domestiques et qui s'en consolait en lisant le soir, dans son lit, des partitions d'opéras. Ces notes gravées chantaient: il entendait distinctement la *prima donna*, le ténor, les trémissemens des violons, les hautbois, les flûtes, l'éclatante fanfare des cuivres, et tour à tour il frissonnait de plaisir ou pleurait d'admiration. Si nous ne pouvions nous représenter les sons par des images, quelle pâture les aveugles-nés donneraient-ils à leur imagination? Pour eux, la beauté d'une femme, c'est sa voix, et quand l'amour s'en

mêle, la douceur de cette voix les accompagne partout Voici des vers d'aveugle-né :

Éclat vibrant, note touchante,
Son timbre en moi vint se graver;
Elle me plut... elle m'enchanté !
Tous ses attraits me font rêver...

Cette voix que j'adore absente
Et dont l'écho suit tous mes pas,
Je la voudrais toujours présente,
Car l'écho ne m'en suffit pas (1).

Nous avons le pouvoir de renouveler par des images toutes nos perceptions, que ce soient nos yeux ou nos oreilles, l'odorat, le goût ou le toucher qui nous les ait fournies. Mais ces images, d'où nous viennent-elles ? Notre imagination les avait créées au préalable en travaillant et façonnant les choses à sa mode, et c'est là son principal office.

Nous nous distinguons de tous les animaux par l'étendue de nos curiosités, par l'intérêt que nous prenons à ce qui se passe autour de nous, à tous les accidens divers de cette grande machine qu'on appelle le monde. En notre qualité d'êtres pensans, nous nous intéressons aux genres, aux espèces, et nous tâchons de nous en faire une idée précise : en tant qu'êtres sensitifs, nous sommes curieux des individus et nous cherchons à nous représenter nettement ce que leur caractère a d'original et de marqué. Tel objet nous plaît ou nous déplaît, nous attire ou nous répugne, nous étonne, nous charme ou nous effraie. Il nous devient intéressant, et, devenus attentifs, nous nous appliquons à l'étudier, non comme des savans qui recherchent le pourquoi des choses, mais comme des observateurs qui aiment à se rendre compte de leurs impressions. Si simple qu'il soit, cet objet est le composé d'une foule de détails ; c'est une confusion à démêler. Parmi ces détails, les uns nous semblent insignifiants : ce sont des quantités négligeables, et nous avons bientôt fait de les éliminer. D'autres nous paraissent caractéristiques : nous les retenons, nous les combinons, nous en formons un tout, qui est une image. Si, comme il arrive souvent, ce travail d'analyse et de synthèse est rapide, hâtif, presque instantané, l'image ne sera qu'une ébauche ; mais, esquisse ou tableau, elle sera toujours le sommaire, le résumé de l'objet réduit à sa forme, c'est-à-dire à l'ensemble des qualités par lesquelles il fait sur nous une impression particulière.

(1) *Chants et légende de l'aveugle*, par Edgar Guilbeau, professeur d'histoire à l'institution nationale des Jeunes Aveugles. Paris, 1891.

Pour le minéralogiste, l'or est le plus malléable, le plus ductile de tous les métaux, le plus pesant après le platine; il a la plus grande affinité pour le mercure et il est dissous par l'acide hydrochloro-azotique; pour l'imagination, c'est un corps lourd, d'un jaune luisant, dont l'éclat fascine et qui joue un grand rôle dans les affaires humaines. Pour le botaniste, la rose est la fleur d'un genre-type de la grande famille des plantes dicotylédones et polypétales qu'on appelle les rosacées, et le caractère principal de cette fleur est d'avoir des pistils inadhérens, insérés sur toute la paroi interne du tube du calice. Pour le premier venu, une rose est une fleur qui dit aux yeux et à l'odorat ce qu'aucune autre ne peut leur dire. La rose du botaniste est une idée; la rose de tout le monde est une image, et le botaniste a sur tout le monde le même genre de supériorité qu'a une idée sur une image; mais une image a le mérite de procurer au commun des hommes des plaisirs abondants et faciles que ne donnent pas les idées.

Non-seulement nous aimons à nous faire des représentations abrégées et sommaires des objets sensibles; par un penchant naturel, fatal, nous donnons une forme sensible à nos idées les plus abstraites et il se fait dans notre esprit une transmutation incessante d'idées en images. Quand notre imagination s'exerce sur les choses extérieures, elle les simplifie; elle n'en garde que l'essentiel et fait abstraction du reste. Par un procédé inverse, quand elle travaille sur nos idées, elle les particularise. Le triangle idéal est une figure qui a trois angles et trois côtés, et c'est tout; mais il m'est difficile de raisonner sur le triangle sans m'en faire une image qui me le montre, et aussitôt il se détermine; celui que je vois est rectiligne ou sphérique, rectangle, isocèle, équilatéral ou scalène; ce n'est plus le triangle, c'est un triangle. Assurément, la plus abstraite de toutes nos idées est celle de l'infini ou de l'être pur. Dans tous les temps, les hommes ont senti le besoin d'imaginer l'infini; que de formes diverses et particulières ne lui ont-ils pas données! Roland se le représentait comme un seigneur féodal, et, avant de mourir, il lui tendit son gant. Tel courtisan du grand roi le considérait comme un souverain de l'univers qui ne pouvait être qu'un Louis XIV amplifié, sans péché et sans faiblesse, et peut-être avait-il de la peine à le voir sans perruque. Ce qui chagrine le plus les nègres convertis est qu'ils se font un devoir de se figurer Dieu comme un blanc. Peut-il avoir une autre couleur que le missionnaire qui le prêche? Si pieux qu'ils soient, il sera pour eux l'éternel étranger.

On a qualifié d'imagination passive celle qui consiste à retenir une impression des objets; on l'oppose à l'imagination active de l'artiste, qui arrange et combine. Notre imagination n'est jamais

passive; pour nous faire une image des choses, il faut que nous y discernions un tout et des parties, et le rapport de ces parties entre elles et avec le tout; il faut, en un mot, que nous composions l'objet, et ce travail, bien que l'habitude nous l'ait rendu plus facile, ne laisse pas de nous coûter quelque effort. Il ne suffit point d'avoir des oreilles pour se plaire au chant du merle, ni d'avoir des yeux pour admirer une rose. Toute forme qui nous plaît ou nous intéresse a été dégagée par nous d'une multiplicité de détails, et partant est une création de notre âme secondée par la nature. Que je devienne passif, que mon âme, fatiguée ou distraite, refuse son concours à mes sens, je continue de voir les mêmes objets, des arbres, des rochers, des nuages, la terre et le ciel; mais le tableau s'est évanoui: cette plaine et ces collines, dépouillées de leur prestige, attendent que le magicien se réveille de son assoupissement et renouvelle le charme, et ce magicien, c'est moi. Supposez un homme absolument dénué d'imagination; il pourra faire le tour du monde sans y rencontrer ni un paysage, ni une jolie femme.

Les choses étant toujours plus compliquées que l'image que nous nous en formons, le même objet peut nous en fournir plusieurs fort différentes; tout dépend de la façon de les mettre en perspective et du point de vue où l'on se place. Un planteur, un philanthrope, un peintre visitent ensemble un marché aux esclaves. Ils y voient un beau noir, robuste, bien constitué, mais qui semble sujet à des absences d'esprit: il rêve à la case où il est né et qu'il ne reverra plus. Le planteur lui trouve la figure d'un bon outil, le philanthrope la figure d'un grand malheur, et le peintre se dit: Quel admirable modèle! Ce même peintre a cru trouver, dans un moulin bien situé et encadré de fraîches verdure, un intéressant sujet de tableau. Il en a fait, à quelques jours d'intervalle, deux croquis. Dans le premier, il avait tout subordonné à la roue, qui lui semblait l'âme de la maison. Dans le second, la roue n'est plus qu'un accessoire. C'est que, la veille, passant par là, il a vu la meunière, qui est une belle blonde, se pencher à sa fenêtre. De ce moment, cette fenêtre est devenue l'objet principal, le centre autour duquel tout gravite. L'intérêt s'est déplacé, ce moulin n'est plus pour lui qu'un endroit habité par une belle meunière, et il le montrera tel qu'il l'a vu. Nous ressemblons tous à ce peintre. De quoi qu'il s'agisse, selon que la meunière est laide ou jolie, les moulins ont pour nous un autre visage.

Notre imagination est la plus subjective de nos facultés; elle a son caractère, qui est le nôtre, et, comme l'artiste se met dans son œuvre, nous nous mettons dans nos images. Elles varient avec le tour et les habitudes de notre esprit: il y a des yeux, semble-t-il, qui amplifient, qui agrandissent les objets; il en est qui voient

tout en petit et que rien n'étonne; que, l'un après l'autre, un optimiste et un pessimiste vous peignent le monde tel qu'il se refléchit dans leur cerveau, vous aurez peine à croire qu'ils habitent le même univers. Elles varient selon les goûts et les occupations. Prêtres, juges d'instruction, soldats, commerçans, instituteurs, chaque état a ses images professionnelles. Si les têtes devenaient transparentes et que vous pussiez comparer entre eux les portraits divers de la même femme se dessinant à la silhouette dans l'imagination de sa couturière, de son coiffeur, de l'avocat qui plaide son procès, de son médecin, de son confesseur et de son amant, vous seriez frappé de leur dissemblance et croiriez avoir affaire à six femmes différentes.

Les images varient encore selon les tempéramens : il y a des cœurs éternellement jeunes, dont les impressions ne se défranchissent jamais et à qui les choses sont toujours nouvelles; il y a des sensibilités promptes à se refroidir, à s'user; il y a des raffinés qui renoncent à se satisfaire : tout leur paraît égal, et, comme le disait celui des orateurs sacrés qui a le mieux connu les passions, « ils courent à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre, et voient des mêmes yeux ou un cadavre hideux ou la créature qui les captive. » Elles varient surtout selon les âges. Le jardin où s'est ébattue notre enfance nous semblait un monde; nous l'avons revu avec des yeux d'homme; que son immensité nous paraît petite!

Tel vieillard n'a plus la force de se créer des images nouvelles, et ses anciennes images, ayant conservé toute leur vivacité et leur couleur, lui font illusion. Il se persuade que le présent ne vaut pas le passé, que le monde est en décadence. Un vieux poète espagnol se plaignait que tout avait dégénéré; que, dans sa jeunesse, les jambes des danseuses étaient plus légères, les taureaux plus vaillans. Il n'aurait dû se plaindre que de lui-même et de son imagination affaiblie, émoussée. Mais à mesure que nos jours déclinent, la mémoire s'affaiblit à son tour et les images d'autrefois pâlisent, s'effacent. On ne se livre plus alors à des comparaisons chagrines; présent, passé, tout se noie dans le gris, et il ne reste plus qu'à se dire avec l'*Ecclésiaste* que tous les fleuves vont à la mer, que ce qui a été sera, que la vie est un recommencement perpétuel, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que s'il est un temps de naître, il est un temps de mourir. Ce temps est venu, car l'indifférence, c'est la mort. Heureux les hommes qui meurent tout entiers! Ceux-là conservent jusqu'à la fin et le pouvoir d'imaginer et la mémoire toujours vivante de leurs premières impressions. Mêlant leurs souvenirs à tout ce qui peut leur arriver encore, ils les font servir à l'embellissement de leur arrière-saison. Ils ont dans la tête comme un riche magasin de

décors, et, quelque pièce qui se joue dans leur âme, le théâtre n'est jamais nu.

Nouvelles ou anciennes, nos images forment entre elles des associations passagères ou durables, dont les effets sont quelquefois bizarres. Elles reflètent, déteignent les unes sur les autres, marient et assortissent leurs couleurs. On vous a présenté l'autre jour un étranger, avec qui vous avez échangé trois mots; sa figure vous a paru très ordinaire. On vous raconte sa vie, qui est un roman. En le revoyant, il vous semble que ce visage ordinaire est devenu subitement fort expressif; vous lisez une histoire dans les yeux de cet homme, vous le voyez à travers son roman. Au siècle dernier, un Anglais, qui avait visité la Valteline, disait à son retour : « Je ne conçois pas que Richelieu ait dépensé tant d'hommes et d'argent pour empêcher ce pays de devenir espagnol. Il est tout petit, et je n'en donnerais pas mille livres sterling. » Lord Chesterfield citait ce mot comme un exemple de mémorable étourderie. « Ce triple sot, disait-il, aurait dû savoir que la Valteline étant la seule voie par où l'Espagne pût communiquer avec les possessions de l'Autriche dans le Tyrol, Richelieu ne devait rien épargner pour l'en chasser à jamais. S'il l'avait su, ce petit pays lui aurait paru fort remarquable. » Chesterfield pensait avec raison que les jugemens de notre esprit, transformés en images, influent sur nos impressions sensibles, et que les imaginations savantes ont des jouissances que ne connaissent pas les ignorans. Un badaud, qui avait fait une partie de plaisir à Monthéry et déjeuné au pied de la tour, disait : « Eh! oui, voilà une ruine bien située, mais qui, après tout, ressemble à beaucoup d'autres. » S'il avait connu l'histoire de cette tour, il lui aurait trouvé un air de brigand féodal, il l'aurait vue à travers les exploits de File-Étoupe.

Telles de nos images, quoique fort dissemblables, s'unissent si étroitement ensemble que nous ne pouvons plus les disjoindre. A peine l'une se présente à notre esprit, l'autre apparaît à sa suite, comme une mouche accompagnant sa frégate. Vous vous êtes foulé le pied en traversant une prairie bordée d'acacias en fleur, qui embaumaient l'air. Toutes les fois que vous pensez à votre foulure, vous croyez respirer l'odeur des acacias fleuris, et vous ne pouvez respirer cette odeur sans vous rappeler votre accident. Une femme avait pris la fièvre typhoïde à Naples, où elle passait l'hiver. Elle faillit en mourir. Au premier printemps, dès qu'elle fut transportable, on l'emmena à Sorrente, et dans ce pays délicieux, de jour en jour, elle se sentit ressusciter. Aujourd'hui encore, elle assure qu'elle consentirait volontiers à ravoir sa fièvre pour ravoir sa convalescence. Voulez-vous lui être agréable? Parlez-lui d'affections typhoïdes : son visage s'illumine, elle revoit Sorrente.

Enfin il est des images qui prennent sur nous tant d'empire qu'elles réduisent toutes les autres à l'état de simples accessoires. Violentes, impérieuses, tyranniques, elles s'emparent à ce point de notre âme que, privés de notre liberté de choix, nous ne pouvons plus nous occuper que d'elles seules et que tout nous les montre. Comme l'olive absorbe le sel, comme l'éponge absorbe l'eau, elles absorbent toute notre vie. Elles se mêlent à toutes nos perceptions; quelles qu'elles soient, nous les retrouvons, malgré nous, dans tout objet qui frappe nos sens, et le monde n'est plus à nos yeux que l'image d'une image. Dans les transports de sa passion, l'homme ne voit dans l'univers que ce qu'il hait ou ce qu'il aime. « Je te porte partout avec moi dans le filet de mes yeux, a dit un Grec malade d'amour. A peine me suis-je assis sur le rivage de la mer, tu émerges du sein des flots. Si je traverse une pelouse, tu surgis du milieu des fleurs. Quand je contemple le ciel étoilé, ce ne sont pas les astres, c'est toi qui m'éclaires. Quand je marche le long d'un fleuve, par je ne sais quel enchantement il disparaît soudain, et tu coules à pleins bords dans son lit. » Ici la rêverie confine à l'hallucination. L'image qui nous possède se substitue aux objets eux-mêmes, et nous sommes la dupe de notre fantôme. Toute passion violente est le début d'une folie.

IX.

Comme une image épurée, travaillée par la réflexion, tient le milieu entre l'idée claire et nette qu'un homme qui pense se fait des choses et les perceptions confuses dont se contente un enfant, on peut dire, en employant le langage de la vieille psychologie, que notre imagination est une faculté intermédiaire entre notre sensibilité et notre raison, qu'elle les relie l'une à l'autre et nous permet tantôt de raisonner sur nos sensations, tantôt de voir et d'entendre nos pensées. Si nous n'avions pas le pouvoir d'imaginer, nos perceptions ne se transformeraient plus en idées, et nos idées, supposé que nous en eussions encore, n'auraient plus guère d'action sur notre vie.

Ce sont nos images qui le plus souvent décident de notre conduite, de nos sentimens, du choix de notre carrière, de nos antipathies et de nos amitiés, de la façon dont nous comprenons nos intérêts. Que de projets et d'entreprises, que de mariages et de divorces, que d'actes de lâcheté ou de courage, que de dévouemens et de scélératesses s'expliquent par leurs suggestions secrètes! Le raisonnement et le calcul sont des méthodes plus sûres, mais plus compliquées, plus laborieuses; une image, peut-on

dire, est une voie abrégée de persuasion, et les procédés expéditifs nous conviennent ; la vie est si courte et les passions courent d'un pas si pressé ! Ce sont des images qui ont inspiré à Napoléon ses plus grandes pensées, ses coups de génie et de profonde politique ; ce furent des images aussi qui le précipitèrent dans les neiges de la Russie, et, après l'avoir ramené de l'île d'Elbe, l'envoyèrent mourir à Sainte-Hélène. Supprimez les images, il n'y aura plus guère dans ce monde d'avares et de prodigues, d'ambitieux et d'intrigants, d'hommes de plaisir et d'hommes d'affaires ; mais peut-être aussi n'y aura-t-il plus de sages. Entrez dans le cabinet d'un ministre, d'un agent de change, dans une étude d'avoué, de notaire, d'huissier, vous trouverez partout des imaginations qui fermentent, se travaillent, s'industrient ou se méprennent. L'homme le plus positif de la terre emploie une partie de ses journées à se créer des images, à les comparer, à les combiner, une partie de ses nuits à les revoir en songe, et la faculté qu'il a de juger des choses sur leurs apparences fait, selon les cas, l'heur ou le malheur de son destin. Qui que nous soyons, notre vie est une imagerie perpétuelle.

D'habitude, l'imagination est en état de vasselage. Elle travaille sous les ordres de notre sensibilité ou de notre entendement. Nos passions, nos intérêts, nos désirs, nos espérances, nos craintes, nos affections, nos pensées la prennent à leur service et la chargent de leur fournir des représentations vives et colorées des objets qui les occupent. Elle fait ce qu'on lui dit de faire, et, selon les ordres qu'on lui donne, elle est, comme les génies des contes arabes, un serviteur utile ou dangereux, une puissance bienfaisante ou funeste.

Nous lui devons de grands bonheurs, nous lui devons aussi de grands ennuis. Elle prolonge indéfiniment la durée de nos félicités et par des jouissances anticipées et par les délices du souvenir. C'est elle qui a inventé tous les petits bonheurs ; elle a l'art de faire quelque chose avec rien. Elle arracha un cri de tendresse à Rousseau en lui montrant une pervenche qui lui rappelait la plus douce saison de sa vie, les caresses d'une voix argentine et les cheveux blonds qu'il avait aimés. Si les liards sont plus amis de la joie que les louis, si les petites filles s'amusent plus longtemps d'une poupée de trois sous que des princesses en porcelaine articulées et parlantes, c'est à elle qu'en revient la gloire. Tous nos bonheurs négatifs sont son ouvrage ; elle adoucit nos chagrins en nous représentant sous des couleurs noires les maux dont nous ne souffrons pas. Mais souvent aussi elle gâte nos plaisirs par l'image exagérée et décevante qu'elle nous en avait tracée d'avance. « C'est singulier, disait le grand physicien Ampère à son fils, en le retrou-

vant après une longue absence, c'est singulier, j'avais cru que je serais plus content de te revoir. » Si elle embellit nos espérances, exalte nos joies, mêle un peu de gloire à nos occupations les plus obscures, elle accroît nos terreurs, aigrit nos ambitions, exaspère nos rancunes. Massillon parle de pécheurs blanchis par les années, qui se rappellent avec complaisance les amusemens de leur jeunesse « et font revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps leur ont ôté. » Il en est d'autres dont elle éternise les dégoûts ou les remords. Enfers et paradis, elle a tout vu et nous fait tout voir; mais il faut convenir qu'elle s'entend mieux à faire hurler les démons qu'à faire chanter les séraphins, et que lorsqu'elle nous peint la béatitude des élus, le bonheur parfait qu'elle nous propose ressemble un peu au parfait ennui.

Elle travaille tour à tour à nous rendre heureux ou malheureux, et tour à tour elle prête son efficace et ardente assistance à nos vices ou à nos vertus. On a dit « que l'amour est l'étoffe de la nature brodée par l'imagination; » on peut en dire autant de la plupart de nos sentimens. Le caractère de nos passions est déterminé par celui des images qui les accompagnent, et si nous savions ce qu'un homme imagine quand il aime et quand il hait, nous saurions exactement ce que vaut cet homme. Caligula, Néron, Domitien, avaient le don de se représenter fortement les choses, saint François d'Assise, saint Vincent-de-Paul, ne l'avaient pas moins; c'est grâce à leurs images que les uns ont eu le génie de la destruction et les autres le génie de la pauvreté volontaire et de la pitié.

Si, en exaltant leur sensibilité, l'imagination porte les hommes à excéder les bornes de la nature soit dans le bien, soit dans le mal, quand elle se met au service de notre entendement, elle l'aide à trouver la vérité qu'il cherche et souvent aussi à la manquer. On chasse mal avec un chien mal dressé, mais on ne chasse pas sans chien. Tout acte de connaissance est précédé d'un acte d'imagination. Comme le disait Voltaire, avant d'inventer une machine, il faut commencer par se peindre nettement dans l'esprit sa figure, ses propriétés ou ses effets, et il y avait beaucoup d'images dans l'esprit d'Archimède. Sans imagination, un médecin ne pourrait lire dans le corps d'un malade, un politique n'aurait pas le sentiment vif et précis des situations, un naturaliste ne recevrait pas l'impression profonde des objets et n'aurait aucune vue d'ensemble, un historien serait incapable de reconstruire une âme, de pénétrer le secret d'une destinée. Dans les sciences mathématiques elles-mêmes, les images sont nécessaires. Les grandes découvertes sont presque toujours la justification ou la correction d'une hypothèse, et on ne suppose pas sans imaginer. On va à

l'erreur par la vérité, on va à la vérité par l'erreur. S'il avait été moins imaginatif, Darwin ne se serait jamais trompé, mais il n'aurait rien découvert. Si Képler ne s'était fait une conception mystique et imagée de l'harmonie et de la musique des sphères célestes, s'il n'avait cru à l'astrologie comme à Pythagore, il n'eût jamais cherché ses fameuses lois, ni conquis l'immortalité; mais s'il a laissé à Newton la gloire de trouver le principe de l'attraction universelle, c'est peut-être la faute de ses visions, qui, après lui avoir montré le chemin, l'ont égaré.

Au surplus, ceux qui accusent notre imagination de nous tromper plus souvent qu'elle ne nous éclaire se plaignent en pure perte; ils ne réussiront jamais à fermer cette grande fabrique d'images qui est en nous. C'est par une loi, par une nécessité de notre nature que nous revêtons d'une forme et la matière opaque de nos perceptions et la matière subtile de nos idées. Jéhovah a bien pu défendre à son peuple de se tailler aucun simulacre des choses qui sont dans les cieux, sur la terre ou dans les eaux; mais pouvait-il lui interdire de s'en faire des images intérieures? Il semble qu'en bannissant les arts du temple, les réformateurs du xvi^e siècle aient voulu empêcher les fidèles d'imaginer leur Dieu, et pourtant ils leur recommandaient de réciter sans cesse l'oraison dominicale, de répéter chaque jour : « Notre père qui es aux cieux, que ton règne vienne! » Dans ces dix mots, il y a trois images, et il faut beaucoup d'imagination pour se représenter l'être infini comme un père qui est un roi et qui habite le ciel. Certains athées sont aussi inconséquens que les réformateurs : ils prêtent un visage déplaisant à un Dieu qui n'est pas et ils lui disent des injures. Par une égale inconséquence, les raisonneurs moroses qui déclament contre l'imagination en parlent comme d'une magicienne qui nous abuse; elle n'est qu'un mode ou une fonction de notre être, et ils en font malgré eux une personne : c'est sa vengeance.

Nous avons vu jusqu'ici l'imagination travailler au service de nos passions ou de notre pensée, nous aider tour à tour à débrouiller nos sentimens, à éclaircir nos conceptions. Mais il arrive par intervalles que, reprenant sa liberté, s'affranchissant de toute dépendance, de tout joug incommode, elle s'émancipe à ne plus travailler que pour son compte. Elle n'a plus alors d'autre loi que son plaisir, et tout ce qui émeut nos sens, notre âme, notre esprit, lui sert à se procurer des joies d'un genre particulier. C'est l'imagination esthétique, la seule dont nous ayons à nous occuper.

Notre existence est une fièvre intermittente; si les accès n'étaient pas interrompus par des repos, la fatigue de vivre nous tuerait. Or on ne se repose qu'en s'oubliant. Dans le train ordinaire de leur vie, les hommes

. . . N'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Et leurs poupées, ce sont leurs affaires, leurs intérêts, leurs ambitions, leurs jalousies, leurs convoitises, leurs craintes. Il y a d'autres soucis plus nobles; nous avons des problèmes à creuser, des obligations de conscience, des devoirs à remplir; mais les inquiétudes qui nous honorent ne sont pas celles qui nous font le moins souffrir. Quels que soient nos goûts et nos attachemens, nous sommes entourés de choses qui nous semblent désirables et que nous ne possédons pas; d'autres nous gênent et nous voudrions les supprimer; d'autres sont des dangers dont nous cherchons à nous défendre; d'autres sont des mystères que nous nous efforçons de pénétrer. Tout nous resserre, nous borne, nous limite, et si notre orgueil était de bonne foi, il conviendrait que notre moi est bien peu de chose et tient une très petite place dans l'univers.

Mais il y a des heures de détente où, nous dérochant à nos appétits, à nos spéculations ou à nos devoirs, nous ne sommes plus des êtres affairés et passionnés, raisonnans et pensans. Affranchis pour un temps de nos préoccupations personnelles, nous ne voyons plus dans les choses des buts, des moyens ou des obstacles. Qu'elles soient ou ne soient pas, peu nous importe; quand elles seraient de pures apparences, elles nous paraîtraient dignes de notre attention; ce n'est plus leur réalité qui nous intéresse, c'est leur forme, l'air qu'elles ont, leur caractère et leur façon de l'exprimer. Nous avons cessé d'être des acteurs sur la scène du monde, nous sommes descendus à l'orchestre, et la vie n'est plus pour nous qu'un spectacle; nous ressemblons à ces comédiens en vacances qui se délectent à voir jouer les autres. Tout en nous est sorti de l'ordre accoutumé; ce qui commandait obéit, ce qui obéissait commande. Nos sens, notre sensibilité, notre raison elle-même ne sont plus que les auxiliaires de notre imagination, devenue la patronne de la case, et s'emploient à lui fournir des matériaux pour ses plaisirs ou l'aident à ordonner et à varier ses fêtes. Dans ces momens heureux, nous sommes à la fois infiniment curieux de tout et très indifférens sur le fond des choses. Montrez-nous Polichinelle ou Marat, des sites enchanteurs ou des solitudes mornes, un ciel doux ou sombre, des eaux claires ou fangeuses, des voluptés ou des horreurs, des enfers ou des paradis, tout nous sera bon pourvu que les objets aient du caractère et nous inspirent cet intérêt désintéressé qui est le secret du plaisir esthétique. Dans les jours qui suivirent la bataille d'Eylau, Napoléon parcourut chaque

matin le champ de carnage; il reconnaissait les lieux et faisait relever les blessés enfouis dans la neige : « Qu'on se figure, écrivait-il dans le 51^e bulletin de la grande armée, sur un espace d'une lieue carrée, neuf ou dix mille cadavres, quatre ou cinq mille chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, vingt-quatre pièces de canon auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever : tout cela avait plus de relief sur un fond de neige. » Ce n'est pas le grand capitaine qui a écrit ce bulletin, c'est un artiste : en visitant le champ de bataille, il avait éprouvé de vives impressions et composé un tableau.

Comme nous l'avons vu, pour qu'un paysage, une scène de la vie humaine produisent sur nous tout leur effet, il faut que notre imagination les travaille, qu'elle prépare sa matière, qu'elle combine, qu'elle compose. Mais elle ne procède pas par des méthodes raisonnées; elle suit son instinct, son inspiration, et son instinct le plus impérieux la porte à se figurer et à nous persuader que les choses nous ressemblent ou que nous ressemblons aux choses. C'est le premier article de son *credo*.

Nous débutons tous dans la vie de l'esprit par deux actes de foi. J'admets comme un fait indiscutable l'existence réelle des objets qui m'entourent; je ne les connais pourtant que par mes sensations, qui ne sont que des modifications de mon être et dont la cause certaine est en moi-même; mais, comme l'a dit un philosophe, nous ne nous bornons pas à juger que nous avons des sensations; nous sommes accoutumés de bonne heure à nous en dépouiller pour en revêtir les objets. D'autre part, nous croyons également, sans en avoir de preuve, que ce monde extérieur que nous distinguons de nous-mêmes a de grandes affinités avec nous. L'enfant croit fermement à la réalité de la table contre laquelle il s'est heurté; mais il croit aussi que, comme lui, elle est capable de vouloir et de souffrir, et il la punit de sa perfidie en lui rendant coup pour coup. C'est qu'il est gouverné par son imagination, et que nous ne pouvons créer aucune image sans y mêler la nôtre, sans y mettre quelque chose de nous et sans transformer ainsi les objets à notre ressemblance.

Notre entendement applique aux choses les formes de notre esprit; c'est notre moi subjectif avec ses sentimens et ses passions, que notre imagination y retrouve. Après son accident de la rue Ménilmontant, Rousseau perdit longtemps connaissance; il éprouva, en revenant à lui, une impression délicieuse : « Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. » C'est ce qu'il

avait fait toute sa vie, et ce qu'ont fait avant lui et feront à jamais tous les hommes doués de quelque imagination, fût-elle dix fois moins puissante que la sienne. Notre imagination esthétique, c'est sa loi, projette continuellement notre ombre dans l'image des choses et en forme un mélange où nous ne discernons plus ce qui leur appartient et ce qui est à nous.

En vain la raison et la science protestent ; l'imagination les laisse dire. Aussi bien leur a-t-elle imposé longtemps sa méthode et ses visions. Pour l'alchimiste du moyen âge ou de la renaissance, les affinités chimiques étaient des sympathies, les élémens des corps avaient des appétits et des répulsions, des désirs et des répugnances, des amours et des haines, et l'homme ne finissait pas où commençait la nature. Le monde sensible ressemblait à cette forêt enchantée du Tasse, pleine d'apparitions, de nymphes, de démons artificieux, où les arbres entr'ouvraient leur écorce pour montrer à Tancrède le visage de Clorinde, à Renaud les yeux et la bouche d'Armide. Mais quand Renaud eut brandi son épée, frappé le fantôme, le charme fut soudain levé, les apparitions s'évanouirent ; les arbres ne furent plus que des arbres, où perchaient des oiseaux ignorans et incurieux des affaires humaines, et cette forêt, qui n'était plus qu'une forêt, offrit son bois aux bûcherons. Le Renaud des temps modernes qui désenchantait la nature n'était pas un chevalier, mais un penseur de génie, lequel enseigna que le monde sensible se réduisait à l'étendue et au mouvement, qu'il n'y avait rien de commun entre les corps et les esprits et que les animaux eux-mêmes n'étaient que des machines.

La philosophie, de son propre chef, en a appelé depuis ; elle a rapproché, conjoint de nouveau ce que Descartes avait séparé, et tour à tour elle a matérialisé l'esprit ou spiritualisé la matière. Mais qu'importent à l'imagination les théories des philosophes ? Elle obéit à sa loi, à son penchant, elle est moniste sans le savoir, et éternellement elle projettera sur le monde notre figure et notre ombre.

Il y a en nous un principe de vie, que nous appelons notre âme ; l'imagination vivifie, anime tout. Nous sommes des personnes ; elle personnifie sans cesse les êtres inanimés. Elle nous fait voir dans les forces de la nature des volontés semblables à la nôtre ; elle leur prête des intentions et des sentimens, des affections et des pensées, et nous n'avons qu'à la laisser faire pour nous retrouver partout. Il lui semble que les lignes d'un paysage se cherchent, se poursuivent et que leurs rencontres sont des aventures, qu'une plaine se réjouit quand le brouillard se lève et que la lumière la caresse, qu'il se passe quelque chose entre une eau qui court et les arbres qui la bordent, que les vieux chênes sentent le poids de leurs an-

nées, que telle montagne, regardant de haut les affaires de ce monde, se complait dans son orgueilleuse solitude, que comme les lézards, les rochers de granit prennent avec volupté des bains de soleil, que les boutons de rose ont des désirs et des joies, qu'il leur tarde de s'épanouir et de déployer leur gloire. Comme saint François d'Assise, elle dit aux hirondelles : « Vous êtes mes sœurs ! » au vent et au feu : « Vous êtes mes frères ! » Persuadés par elle, tout dans le monde nous semble fait de notre chair et de notre esprit.

Les habitudes que nous a données notre imagination contribuent à notre bonheur, et nous ne les perdrons jamais. On ne pourrait les changer sans changer aussi la langue que nous parlons, et qui est en partie son œuvre. Certaines métaphores nous sont devenues si familières qu'elles n'en sont plus pour nous ; ce sont des images éteintes par le long usage. Le moins poète des hommes dit qu'une campagne est riante ou sévère, triste ou gaie, qu'un ciel est mélancolique ou serein, que la vigne pleure, qu'il faut hâter des fruits trop paresseux et faire la guerre aux branches gourmandes, que l'aiguille d'une boussole est affolée, que le feu lèche et dévore, que le vent gronde ou soupire, que la terre est en amour ou la mer en fureur. Cette projection de nous-mêmes dans le monde sensible est nécessaire à nos plaisirs esthétiques. Quel charme auraient pour nous les plus beaux paysages, si nous ne pensions y reconnaître certaines scènes de notre vie intérieure, la représentation de certains états de notre âme ? Qui n'a ressenti l'ivresse du premier printemps ? Pour la savourer, nous avons besoin de croire que les arbres qui commencent à feuiller sont en fête comme nous, que les lilas en fleur répandent dans l'air des espérances mêlées à leur parfum, que les oiseaux qui essaient leur chant nous racontent un bonheur semblable à celui que nous pouvons ou connaître ou désirer. « Je ne fais pas, disait le comique latin, comme ces amans qui content leurs misères à la nuit et au jour, au soleil et à la lune ; quant à moi, je pense que nos plaintes humaines les touchent peu, et qu'il ne leur chaut guère de ce que nous voulons ou ne voulons pas. » Tant que nous serons des êtres imaginatifs, nous raisonnerons quelquefois comme ces amans, et nous croirons que nos plaintes sont entendues, que nos joies sont partagées, qu'il y a entre les choses et nous une mutuelle et silencieuse sympathie, qui est le secret de l'univers, après quoi nous nous réveillerons.

Si l'imagination esthétique voit la nature autrement que les naturalistes, le monde physique autrement que les physiciens, elle regarde la vie humaine avec d'autres yeux que les moralistes, non qu'il faille l'accuser d'immoralité ; mais elle est très indulgente, et elle pardonne facilement au vice, pourvu qu'il l'amuse, au crime

lui-même, pourvu qu'il lui fournisse des spectacles qui l'étonnent ou l'émeuvent. Quand M. Jourdain eut appris de son maître de philosophie que la morale traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, il ne voulut plus en entendre parler : « Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie. » Notre imagination donne raison à M. Jourdain; si lui-même l'intéresse, lui plaît beaucoup, c'est qu'il est naïvement passionné ou passionnément naïf. Le bien et le mal, la science des devoirs, la règle des mœurs et des actions, elle s'occupe peu de tout cela. Elle ne demande aux hommes que d'avoir du caractère, et elle donne la préférence à ceux qui, bons ou mauvais, sont bien ce qu'ils sont et dont elle peut se tracer des images nettes, vives et frappantes.

Elle a une tout autre humeur, de tout autres goûts que les moralistes. Elle est indifférente à ce qui les émeut, elle se passionne pour ce qu'ils méprisent. Ils lui en veulent de se laisser éblouir par la pourpre et même par le clinquant et l'oripeau; elle leur défend de toucher à ses plaisirs. Ils vantent les existences unies, réglées et les époques heureuses où règnent l'ordre, la justice et la paix; elle aime les vies agitées, les entreprises, le vin qui bout dans la cuve et les temps où il se passe quelque chose. Ils maudissent la guerre comme un affreux désordre; elle leur reproche de vouloir la priver de ses plus beaux spectacles. Ils préfèrent les gens de bien dont personne ne parle aux conquérans qui ravagent le monde; elle adore les grands hommes, elle fait grâce à leurs déraisons, à leurs fourberies, à leurs violences, elle leur sait un gré infini d'avoir été ce qu'ils étaient, elle estime qu'on n'aurait pu leur ôter leurs défauts sans les gâter, sans faire trou, et si elle a horreur des trous, il y a des taches qui ne lui déplaisent point.

On s'est appliqué mainte fois à lui prouver que la révolution française fut un bouleversement inutile, qu'on aurait pu réformer sans détruire, qu'on aurait dû s'entendre au lieu de s'entre-tuer, que Napoléon fut un fléau, qu'il a arraché à l'agriculture des millions de bras. Supprimez la révolution, le serment du Jeu de paume, la Convention, les volontaires, la Terreur, les folies du Directoire, supprimez Napoléon, son épopée et sa légende, Arcole, Austerlitz, Montmirail, Sainte-Hélène, quel appauvrissement, quel désastre pour l'imagination! Elle bénit tous les jours le ciel de l'impuissance des moralistes. Si on les chargeait de faire l'histoire, elle sécherait d'ennui, elle périrait de misère.

Ce qui la charme dans l'histoire des grands hommes, c'est que leurs aventures éclatantes nous révèlent avec plus d'évidence la destinée des penchans et des passions, et lorsqu'elle s'occupe des

humbles, qu'elle réussit à déchiffrer leurs secrets, c'est encore là ce qui l'intéresse. La morale croirait rabaisser l'homme si elle ne le considérait comme un agent libre, maître et responsable de ses actes, ayant à toute heure la faculté d'option entre le bien et le mal. Quand nous examinons notre passé à la lumière de notre conscience, nous nous persuadons que nous aurions pu disposer autrement de nous-mêmes, éviter nos fautes et nos malheurs, que nous avons toujours conduit le fil de nos affaires, qu'il ne dépendait que de nous de le nouer ou de le rompre. Quand, au contraire, nous repassons notre vie en imagination à la seule fin de nous en faire un tableau, nous la voyons comme un ensemble de bonnes et mauvaises actions, où efforts méritoires et défaillances, prospérités et revers, tout se tient, tout s'enchaîne, et il nous paraît que des puissances mystérieuses s'en sont mêlées, qu'un invisible tisserand a fait courir la navette, que cette toile n'est pas notre ouvrage, qu'en un mot ce n'est pas nous qui avons fait notre vie, que c'est elle qui nous a faits. Notre imagination est instinctivement fataliste; elle ne goûte que les histoires où, jusqu'au moindre détail, tout est nécessaire, et qui ressemblent à ces images bien composées auxquelles on ne peut rien ôter ni rien ajouter sans leur faire tort. Ennemie de tout ce qui dérange ses combinaisons, de tout ce qui désaccorde ses tableaux, elle ne voit dans le libre arbitre qu'un principe de confusion et d'anarchie, qui met de l'incohérence dans les caractères et en détruit l'unité. Nos vertus comme nos passions sont à ses yeux des forces de la nature, qui, s'entraïdant tour à tour ou se combattant, décident de notre sort.

C'est ainsi que tantôt elle transforme les choses à notre ressemblance, tantôt elle nous assimile aux choses. Elle prête une âme aux éléments, à la terre comme à l'eau, à l'air comme au feu, et elle tient nos passions pour des puissances élémentaires sur lesquelles nous ne pouvons rien et qui peuvent tout sur nous. Elle attribue aux lis et aux roses des émotions de plaisir ou de chagrin analogues aux nôtres, et elle nous regarde comme des plantes qui verdoyent, fleurissent, fructifient et sentent tarir leur sève. Elle n'est pas éloignée de penser que les planètes, qui circulent éternellement autour de leur soleil, sont entraînées dans leur orbite par un enchantement, par un charme, par un espoir qui les possède, et elle considère nos amours comme des forces aussi fatales que la gravitation des astres. Si elle dit que la mer est en furie, elle compare nos propres fureurs au tumulte des vents, à des orages, à des tempêtes; elle voit des éclairs dans les yeux d'un homme qui se

fâche, et quand il parle, elle se figure qu'il tonne. Elle n'admet pas qu'il y ait deux mondes, l'un gouverné par des lois naturelles, l'autre par les lois de l'esprit. La nature et la vie humaine sont pour elle deux formes du même univers, de la même nature. Sans avoir étudié la philosophie, elle croit à l'identité du sujet et de l'objet, du moi et du non-moi, de la pensée et de l'être, et cette croyance est nécessaire à ses plaisirs, car elle ne prend aucun intérêt ni aux corps qu'elle ne réussit pas à animer ni aux idées auxquelles elle ne peut donner un corps : elle n'aime que ce qui vit ou semble vivre.

Dans ces mélanges qu'elle fait de nous et de ce qui n'est pas nous, dans ces relations constantes qu'elle établit entre les phénomènes physiques et les mouvemens ou les puissances de notre âme, elle ne suit en apparence que son caprice. Elle n'a aucun goût pour les méthodes sévères, pour les raisonnemens rigoureux ; elle se contente d'à-peu-près, elle vit de fictions, mais ses fictions l'aident à mieux comprendre l'esprit intime des choses. Quand nous nous figurons que le feu dort ou s'irrite sous la cendre ou qu'un homme a des passions de feu, quand nous nous représentons la lune comme un astre au front d'argent ou que nous admirons les grâces ondoyantes d'une femme, sa voix de cristal ou sa blancheur de lis, ces similitudes imparfaites sont des mensonges, qui expriment des vérités d'impression et de sentiment, les seules dont l'imagination se soucie. Son art consiste à mieux voir un objet en pensant à un autre, et je vois mieux cette femme quand je pense à ce lis, je vois mieux ce lis quand je me souviens de cette femme. La sultane validé, mère d'Achmet III, s'était prise d'une secrète inclination pour Charles XII, qu'elle n'avait jamais vu, mais dont les prouesses lui avaient été racontées par une Juive. Elle ne l'appelait que son lion. « Quand voulez-vous donc, disait-elle au sultan son fils, aider mon lion à dévorer ce tsar ? » Quoique Charles XII n'eût ni griffes ni crinière, cette sultane validé, du fond de son sérail, avait su le voir tel qu'il était. Tallemant des Réaux nous apprend « que l'ardeur avec laquelle M^{lle} Paulet aimait, son courage, sa fierté, ses yeux vifs et ses cheveux trop dorés, lui avaient valu le surnom de Lionne. » C'était l'imagination qui le lui avait donné, et selon sa coutume, elle avait habillé une vérité en mensonge.

Elle n'a pas d'autre logique que celle de l'inspiration, mais cette logique a ses règles. Quand nous imaginons, les accidens de notre vie, les lieux, les temps, l'état de notre âme, notre santé, nos nerfs, tout influe sur le cours de nos pensées, et selon que notre humeur en décide :

. . . Il n'est rien
 Qui ne nous soit souverain bien,
 Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Mais dans ses caprices mêmes, notre imagination se règle sur des principes de convenance et de disconvenance. Ses méthodes ressemblent à des aventures, ses découvertes sont des trouvailles, ses inventions sont souvent fortuites, elles ne sont jamais arbitraires. Les images qu'elle associe, qu'elle combine et qui semblent lui venir spontanément s'appellent les unes les autres par une sorte de nécessité qui nous échappe, comme le son fondamental appelle ses harmoniques. « Le génie, disait Balzac, a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. » Notre imagination naturelle n'est pas tenue d'avoir du génie, mais la vraisemblance est sa loi. Le plaisir esthétique, avons-nous dit, s'adresse à l'homme tout entier ; il faut que notre raison y soit partie prenante, et notre raison réproouve et condamne les similitudes forcées, les rapprochemens absurdes ou incongrus, les contrastes cherchés, les fausses couleurs, les images qui dénaturent les objets, en obscurcissent ou en déforment le caractère, simulacres trompeurs, pareils à ces larves grimaçantes que le délire évoque aux regards d'un fiévreux et qui ne sont qu'une traduction grossière ou le travestissement des réalités. Quand nous prêtons aux choses une figure et un langage humains, c'est une grande liberté que nous prenons ; mais il faut que cette figure d'emprunt nous rende leur vraie physionomie, que ce langage leur serve à nous répéter ce qu'elles disent tout bas dans une langue que nous ne parlons point. Le hautbois ne dira jamais ce que disent la flûte et le violon, et tout mêler, c'est tout perdre. L'imagination, pour peu qu'elle sache son métier, met de l'ordre dans son désordre, de la raison dans son apparente folie et s'il lui arrive de nous amuser par des contes de fées, elle s'applique à donner au merveilleux le plus invraisemblable un air de probabilité et de sagesse.

Dans tout ce qu'elle fait, la fortune et l'industrie collaborent, et lorsqu'elle a du talent, elle tire parti des accidens mêmes qui la contrarient, comme le poète trouve des inspirations dans les difficultés et la gêne de la rime. Un travail auquel le hasard préside et qui ne laisse pas d'avoir des règles est ce qu'on appelle un jeu, et voilà justement le caractère distinctif de l'imagination : elle est la seule de nos facultés qui travaille en jouant ou qui se joue en travaillant. Si nous n'avions que des appétits, des sentimens, des passions, des devoirs, des idées, nous garderions à jamais notre sérieux, qu'elle se plaît souvent à démonter. On raconte

qu'une mère, occupée à soigner la plus jeune de ses filles dangereusement malade, s'écria dans un accès de désespoir : « Mon Dieu, laissez-la-moi et prenez tous mes autres enfans ! » Un de ses gendres s'approcha d'elle et lui dit d'un ton grave : « Madame, les gendres en sont-ils ? » Tout le monde se mit à rire, même cette mère désolée : une image imprévue s'était placée soudain entre sa douleur et le lit où se mourait sa fille et avait fait jouer son esprit.

Notre imagination joue avec elle-même, avec ses images, avec les réalités. La vue que nous avons des choses dépend de ce que nous sommes, le sujet crée l'objet. Le monde est pour l'ambitieux une grande affaire très compliquée, pour l'homme d'appétits un marché où on a peine à trouver ce qu'on cherche, pour le moraliste une école, pour l'ascète une maison de correction, pour le philosophe un ensemble dont les détails sont des moyens servant à une fin qui n'est pas la nôtre. L'imagination détourne les choses de leur fin naturelle et les fait servir à ses plaisirs. Elle joue et prend le monde pour partenaire. Les jeux de la fortune, de la guerre, de la nature, le jeu des physionomies, le jeu des couleurs, de l'ombre et de la lumière, sont des expressions inventées par elle. Qu'elle rencontre dans un bois un corps de bête morte, dont un rayon de soleil, glissant entre les feuillages, semble caresser la pourriture et l'horreur, vous ne l'empêcherez pas de croire que le soleil s'amuse. Que les éblouissans éclairs d'un orage nocturne changent le ciel et la terre en un tableau magique où tout paraît en feu, elle dira que la foudre est un grand artiste. Que les sages se perdent et que les fous prospèrent, que le cœur trouve son supplice où il cherchait sa félicité, elle dira que le sort a ses ironies. Elle ne voit dans tout l'univers que des forces qui se jouent et dont la vraie destination est de charmer nos yeux, d'étonner nos oreilles, d'offrir des spectacles à notre âme.

X.

Suivant notre humeur, nous demandons à nos jeux de nous procurer un repos sans ennui, ou une excitation qui ne soit mêlée d'aucune souffrance, ou l'oubli des réalités et cette ivresse heureuse que n'accompagne pas la perte de la raison. Il en va de même des jeux de l'imagination esthétique, et selon le tour qu'elle leur donne et l'effet qu'elle en ressent, nous pouvons la qualifier de contemplative, de sympathique ou de rêveuse. Passons rapidement en revue les diverses sortes de plaisirs que, dans ces trois états, elle peut tirer de son commerce direct avec la nature et avec la vie.

C'est dans la pure contemplation qu'elle est le plus passive et qu'elle jouit de son repos comme du meilleur des biens. Les choses qu'elle préfère sont celles qu'elle transforme le plus aisément en images, et l'estime qu'elle en fait est proportionnée à la facilité de son bonheur. Que le hasard la mette en présence d'un objet qui a tout à la fois du caractère et de l'harmonie, elle s'en forme sans effort une image qui la satisfait, et pour le récompenser de sa complaisance, elle le baptise du nom de beau. Qu'est-ce que la beauté ? Un caractère harmonieux, un tout qui semble jouer avec ses parties, un ensemble qui joue avec ses détails. Elle éprouve alors cet étonnement mêlé de joie qu'on appelle l'admiration, auquel succède une quiétude, une tranquillité mêlée de douceur. « Un homme qui préfère les saints mystères aux voluptés, disait Platon, lorsqu'il aperçoit une figure qui lui semble belle, frémit d'abord et ressent quelque chose qui ressemble à de la crainte; ensuite, à mesure qu'il la contemple, il la révere comme une divinité, et s'il ne craignait de passer pour un homme en délire, il lui sacrifierait comme à la statue d'un dieu. »

Ce n'est pas que le plus bel objet du monde, pour nous paraître tel, ne demande un travail à notre imagination. D'habitude, nous considérons le beau comme une réalité que nous n'avons que la peine de percevoir; c'est une grande illusion; à proprement parler, la beauté n'a rien de réel. La lumière est une force de la nature qui agit sur les plantes, bien que les plantes ne la voient pas; l'électricité agit sur nos nerfs, mais nos nerfs ne la créent point, et les électromètres servent à déterminer la quantité de fluide électrique dont un corps est chargé. Mais il n'en est pas de même de la beauté; elle n'existe qu'autant qu'elle apparaît, elle n'est qu'une apparence, elle n'a d'être véritable que dans notre âme, et notre âme n'en jouirait jamais si nos sens, heureusement bornés et obtus, étaient assez fins, assez déliés pour percevoir le détail infini des choses. C'est le mot de Voltaire : « Vous ne voyez pas les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche que vous idolâtrez... Si Pâris avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un réseau gris jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. » Voltaire ajoute avec son admirable bon sens, toujours plus profond qu'il n'en a l'air : « La nature nous fait une illusion continuelle; mais c'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. » Si notre œil était un microscope, aucun tableau ne pourrait le charmer; décuplez la finesse de notre ouïe, et le chant du rossignol nous fera tomber en syncope. Des sensations trop précises ou trop intenses empêcheraient notre imagination de jouer, et pour qu'un

objet quelconque nous semble beau, il faut qu'elle joue, n'ayant pas d'autre façon de travailler.

Certains actes compliqués de notre esprit sont si rapides, si instantanés que nous n'en avons pas conscience. Il semble que pour décider si une femme est laide ou jolie, il nous suffise d'ouvrir les yeux, et cependant notre décision est toujours précédée d'une enquête et pour peu que l'affaire soit douteuse, d'une contre-enquête. Tout d'abord, cette femme imprime dans notre rétine deux images renversées, que nous assemblons et redressons. Puis, par une autre opération non moins mystérieuse, nous faisons de cette image plane et réduite un objet qui a de l'étendue, du relief, de la profondeur, et que nous projetons dans l'espace. Que si notre vision est suivie d'un jugement esthétique, la beauté n'étant qu'une forme, il faut réduire de nouveau l'objet à l'état de pure apparence; cette seconde image se présente à notre esprit comme un ensemble; nous étudions le rapport des parties entre elles et avec le tout. Si ce travail est aisé, si cette image a du jeu, si partant elle est conforme à l'idée que je me suis faite de la beauté d'une femme, elle produit en moi un sentiment de plaisir, et dans le cas contraire, un sentiment de déplaisance. Mon impression se réfléchit sur l'objet qui la cause, et je juge que cette femme est jolie ou laide selon que son image a été pour mon imagination contemplative une occasion de joie ou de chagrin. L'habitude aidant, que de choses peuvent se passer en une seconde!

La beauté est le pays des illusions et des mystères. Nous la prenons pour une entité, pour une essence, et elle est un acte; nous nous figurons qu'elle existe dans les choses, que nous l'y trouvons toute faite, et la vérité est qu'elle se fait devant nous et en nous, et que nous l'aidons à se faire. Nous la prenons aussi pour un type, et elle n'est jamais qu'une exception. Qu'il s'agisse d'un lion, d'un taureau, d'un cheval, d'un chant qui nous plaît, d'une voix qui nous touche, tout objet que nous qualifions de beau, aussi longtemps qu'il nous tient sous le charme, nous apparaît comme l'expression unique, adéquate, achevée d'une espèce. Telle rose, telle femme que j'admire sont pour moi la rose par excellence, l'idée même de la femme qui, sortie de ses limbes, s'est rendue visible. Mais à quelques pas de là, je trouve une autre rose très différente de la première et aussi parfaite, une autre femme aussi belle et aussi femme que celle que je prenais pour la femme, et je découvre qu'il faut des millions de femmes et de roses pour exprimer une idée, que les espèces se réalisent dans l'inépuisable diversité des individus, et que pour me sembler beau, un individu doit joindre à son caractère générique quelque chose de tout particulier qui ne soit qu'à lui. « Si tous les êtres étaient coulés dans

le même moule, a dit Bichat, la beauté n'existerait plus. » A quoi un philosophe anglais ajoute que si toutes les femmes étaient des Vénus de Médicis, elles ne nous plairaient pas longtemps. Il nous faudrait de la variété, nous demanderions à ces exemplaires identiques d'une même Vénus de différer entre eux par certains traits distinctifs s'exagérant aux dépens des autres. Lorsqu'un voyageur arrive pour la première fois chez une peuplade africaine dont le type lui est tout nouveau, il voit tous les visages à travers ce type qui l'étonne, les différences individuelles lui échappent, et s'il ne fait que passer, il écrira dans son journal que dans ce triste pays toutes les femmes se ressemblent et sont également laides. Comme le bonheur, la beauté est une comparaison, et pour comparer, il faut distinguer.

Si le beau est toujours relatif, d'où vient l'illusion qui nous fait croire à la beauté absolue ? Pour qu'une chose nous semble belle, il faut que nous y trouvions à la fois du caractère et de l'harmonie. Le caractère est déterminé par la prédominance d'une qualité sur les autres ; on n'est quelque chose qu'à la condition de n'être que ce qu'on est, et pour parler la langue de Spinoza, toute détermination est une limite, une borne, une négation. Mais un caractère harmonieux, si déterminé qu'il soit, n'éveille en nous aucune idée négative. Il s'offre à notre esprit comme un tout, auquel on ne peut rien ajouter parce que rien ne lui manque. Il est complet ; nous n'y apercevons rien de défectueux, nous oublions qu'il se distingue de tout autre autant par les qualités qu'il n'a pas que par celles qu'il a et qu'il a dû acheter par des exclusions et des sacrifices. L'harmonie est l'infini dans le fini. A quelque genre qu'il appartienne, l'être qui me paraît beau se montre à moi comme un individu parfait, ce qui implique contradiction. Voilà pourquoi la beauté nous cause une surprise mêlée de joie ou nous réjouit en nous étonnant, et pourquoi, après nous être étonnés, nos regards se reposent sur elle avec tant de complaisance ; nous nous écrions alors avec l'auteur du *Cantique des cantiques* : « J'ai vu le pommier au milieu des arbres de la forêt, et j'ai désiré m'asseoir à son ombre. » Nous avons trouvé ce que nous cherchions, un être qui est lui et qui n'est que lui, et qui cependant nous semble parfait. Nous ne cherchons plus rien, car la perfection est notre repos. La beauté est un divin mensonge. Mais qu'importe qu'on nous trompe, pourvu que nous soyons contents ?

Nous le serions plus souvent encore si notre imagination était plus souple, plus prompte à s'approprier avec ses étonnemens, avec les nouveautés qui dérangent ses habitudes. Elle est dans certains cas la plus routinière de nos facultés ; quand elle a pris son pli, elle le garde. Elle apporte dans son esthétique beaucoup d'opi-

nions préconçues, de préjugés superstitieux, et sa timidité nuit quelquefois à ses bonnes fortunes. La beauté humaine n'est assujettie à aucune norme fixe et universelle; cependant toutes les races dont se compose notre grande famille se sont fait leur formulaire, leur canon.

Les Chinois, les Japonais tiennent beaucoup à l'obliquité des yeux, et on a remarqué qu'ils l'exagèrent encore dans leur peinture; nous n'aimons pas les yeux obliques, mais après quelques semaines passées au Japon, il nous en coûtera moins de les aimer. — « Demandez à un crapaud, disait Voltaire, ce que c'est que la beauté; il vous répondra que c'est sa crapaude aux deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. » — Cela suppose que les crapauds ont une imagination contemplative, et il est permis de croire, sans leur faire tort, qu'elle est fort rudimentaire. Les Cafres, qui en ont beaucoup plus, ne regardent avec plaisir que les visages d'un brun chocolat; l'un d'eux avait pour son malheur le teint si clair qu'il ne trouva pas à se marier. Qu'est-ce que le beau pour un Indien de l'Amérique du Nord? C'est, nous apprend un voyageur anglais, un visage de pleine lune, des pommettes saillantes, trois ou quatre sillons creusés au travers de chaque joue, un front bas, un gros menton, un nez massif en crochet, une peau bronzée et des seins tombant jusqu'à la ceinture. De petits nègres de la côte orientale de l'Afrique s'écriaient en apercevant Burton : — « Voyez-le! ne ressemble-t-il pas à un singe blanc? » — Nous les trouvons absurdes, et souvent nous ne le sommes pas moins. Notre imagination a besoin d'être formée, façonnée, étendue, assouplie par les voyages; elle arrive alors à comprendre jusqu'à la beauté tongouse, jusqu'à la beauté cafre. Je demandais à un célèbre explorateur s'il y avait de jolies femmes chez les Pahouins : — « Cela dépend, me répondit-il, de la façon de les regarder; pour un œil connaisseur, il en est d'agréables; pour un œil plus connaisseur encore, il en est de charmantes. » — Dans tous les pays du monde, certains visages privilégiés ont un caractère très personnel, et ce caractère a de l'harmonie; en tout lieu, il y a des hommes qui, en apercevant la femme qui leur plaît, se disent dans une langue plus ou moins confuse : — « C'est elle! c'est la femme! » — et leur cœur célèbre les grands mystères.

Si nos opinions préconçues nous gênent quelquefois dans nos appréciations de la beauté humaine, en d'autres matières nous avons le jugement plus libre, et pour multiplier nos plaisirs, il suffit de suivre notre instinct, qui nous porte à admirer les choses, quelles qu'elles soient, dont nous pouvons facilement nous faire une image où tout s'accorde et convient. Animaux et plantes, tout ce qui vit parle à notre imagination, et si les pierres elles-mêmes

l'intéressent, c'est qu'elle a le pouvoir de les vivifier. Or, la vie suppose un concours, une adaptation d'organes et de moyens à une fin commune, et d'habitude cette convenance des parties et du tout se révèle dans la forme des êtres. Nous avons un penchant naturel à discerner les caractères et les rapports, et comme il y a dans chaque tribu, dans chaque famille des individus privilégiés, en qui ces rapports et ces caractères se manifestent avec plus d'évidence, et qui semblent s'égaliser en quelque sorte à l'idée même de leur espèce, nous les admirons comme une aristocratie de la création et nous les appelons beaux. Plus notre imagination s'exerce, se cultive et s'affine, plus elle recule les frontières du royaume de la beauté. Tous les portraits fortement tracés lui plaisent et elle trouve jusque dans les animaux inférieurs et dans les végétaux en sous-ordre des harmonies qui la charment. Nous découvrons que certaines mousses, certains champignons sont aussi admirables dans leur genre que dans le leur certains chênes, certaines roses, que s'il y a de beaux lions, de beaux tigres, de beaux chevaux, de beaux chiens, il y a aussi de beaux serpents, de belles mouches et même de belles araignées. Qu'est-ce qu'une belle araignée ? Ainsi qu'une belle femme, c'est une exception qui nous apparaît comme un type ou une règle.

L'admiration, la joie étonnée et reposante que fait naître en nous la rencontre de la beauté, est accompagnée d'un sentiment de délivrance. Quand notre imagination ne se charge pas d'enchanter nos yeux et nos oreilles, la nature n'est plus pour nous qu'une puissance sévère, très insouciant de notre bonheur et dont les desseins croissent, traversent, contrarient sans cesse les nôtres ; c'est une grande mécanique, gouvernée par des lois inconnues et travaillant avec une mystérieuse obstination à des fins qui nous sont étrangères. Il faut être Bernardin de Saint-Pierre pour supposer qu'elle a des intentions constantes de bienveillance à notre égard, qu'en donnant des feuilles aux arbres elle pensait à nous préparer des éventails, des parapluies et des parasols, qu'avant de faire les cerises et les prunes, elle a pris la mesure de notre bouche, qu'elle a taillé les poires et les pommes pour notre main, qu'elle a divisé par côtes les melons afin que nous puissions les manger en famille, qu'elle a créé le coq pour nous empêcher de dormir trop longtemps, l'alonette « pour inviter les bergères aux danses, » la grive gourmande « pour appeler aux vendanges les rustiques vignerons, » et que si elle a refusé le chant aux oiseaux de marine et de rivières, « c'est qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ces volatiles vivent de la terre. »

Dans l'habitude de la vie, nous ne croyons rien de tout cela ;

mais lorsque, devenus contemplatifs, nous nous trouvons en présence de la beauté, nous sommes tous des Bernardin. Le monde change alors d'aspect, cet étranger prend un visage ami; nous attribuons à la nature des désirs de nous plaire, nous la croyons occupée de nous procurer des spectacles; nous nous figurons que le soleil et la lune, les bêtes et les plantes, tout ce qui brille, tout ce qui respire, tout ce qui fleurit a été fait à notre intention. Nous oublions que nous sommes pour beaucoup dans nos plaisirs, que le spectateur crée en partie son spectacle, que les plus beaux paysages sont des combinaisons de notre esprit. La vache, qui, après s'être repue, se couche dans l'herbe et semble rêver, voit ce que je vois, et il n'y a point de paysage pour elle; je contemple, elle rumine; nous sommes heureux, elle et moi, mais chacun à sa manière. Bernardin confesse que l'homme est seul attentif aux accens des oiseaux, « que jamais le cerf, qui verse des larmes sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive Philomèle. » Darwin assure, à la vérité, que les femelles des lépidoptères sont fort sensibles à l'éclat des couleurs, qu'elles ont une préférence marquée pour ceux de leurs mâles dont les taches sont les plus vives. Jusqu'ici, les femelles des lépidoptères n'ont dit leur secret qu'à Darwin; d'ailleurs, Darwin lui-même convient que la joie qui accompagne leurs préférences n'est qu'une excitation sexuelle, et le plaisir esthétique est tout autre chose. Il n'y a rien de commun entre la conjonction des désirs et les embrassemens d'une âme contemplative, à qui il suffit de sentir pour posséder.

Il faut rendre justice à la nature. Nous avons tout lieu de croire qu'elle n'a aucun souci de nous être agréable, qu'elle ne fait rien pour l'apparence, pour la montre; mais, si indifférente qu'elle soit à nos regards comme à nos songes, elle a pour nous des complaisances involontaires. Elle nous aide à prendre le change sur ses intentions, et, comme si elle savait que nous appelons beau ce qui fait jouer notre esprit, elle se prête à nos jeux. Depuis la matière inorganique jusqu'aux régions supérieures des êtres organisés, elle agit par des forces qui, soumises à des règles fixes, ne laissent rien au hasard; mais ces forces, d'un ordre très différent, coexistent dans le temps et dans l'espace: elles se rencontrent, se modifient les unes les autres, et de leurs actions et réactions réciproques il résulte des combinaisons imprévues, des accidens souvent heureux, dont nous profitons. De quoi servent à la nature les sons et les accidens de lumière? Nous nous persuadons facilement qu'elle les destine à récréer notre vue et notre ouïe, que les bruits ineffables qui sortent des forêts, le chant des oiseaux, les aubes et les aurores, les crépuscules, les levers et les couchers

de soleil, sont des fêtes qu'elle nous donne. Un savant botaniste a soutenu que la fleur est une maladie de la plante. D'un bout du monde à l'autre, toutes les races humaines rendent un culte à cette maladie délicieuse; c'est, de toutes les religions, la plus universelle. Soit qu'elles nous étonnent par l'intensité de leur éclat, soit qu'elles nous délectent par la musique de leurs couleurs, par la dégradation insensible de leurs teintes, par l'inimitable finesse de leurs nuances, les fleurs nous paraîtront toujours un luxe divin, un merveilleux décor, une joie de la terre. « Fleurir sa maison, disait un Arabe, c'est fleurir son cœur. »

Les étoiles sont les fleurs du ciel, qui, tel qu'il s'offre à nos regards, n'est pas pour nous le ciel ordonné des astronomes. Nous sommes libres d'y voir ce qu'il nous plaît. Les peuples pasteurs de l'Asie croyaient retrouver, dans les splendeurs des nuits, l'image agrandie de leur vie errante; ils s'obstinaient à chercher des yeux le pâtre invisible qui poussait devant lui son troupeau de mondes à travers les steppes infinis du firmament. Ces nomades, dont les maisons étaient des tentes, adorèrent des dieux vagabonds comme eux, et ils glorifièrent dans leurs pensées la sublime aventure des cieux étoilés. Pour nous, qui ne sommes plus nomades, le ciel est un jardin immense, dont les fleurs, semées à pleines mains, étincellent comme des pierreries. Ces globes lumineux, répandus à profusion dans les profondeurs de l'espace, forment entre eux des assemblages fortuits et chimériques que nous appelons des constellations et qui figurent un grand et un petit chariot, un bouvier, une épée, une lyre, la moitié d'une couronne, la chevelure dénouée d'une reine, un archer qui bande son arc, un scorpion qui fait vibrer son dard, un chasseur sanglé dans son ceinturon, une chèvre escaladant un rocher, un chien vomissant du feu, une poule couvant ses poussins habillés d'or. Tout cela nous apparaît comme une harmonie cachée sous le plus magnifique des désordres, comme le jeu d'une imagination infiniment plus riche que la nôtre, qui s'amuse à étonner, à éblouir notre indigence, et qui, ouvrant à la fois tous ses écrins, en laisse couler au hasard ses diamans, ses rubis et ses perles.

Nous constatons la marche des astres, nous ne la voyons pas. Pour trouver des mouvemens perceptibles à nos sens et qui nous plaisent, il faut redescendre sur la terre. « Dans un être animé, a dit Buffon, la liberté du mouvement fait la belle nature. » Nous avons donné le nom de grâce au plaisir que nous cause tout mouvement si aisé, si libre de toute contrainte, de tout effort et de tout soin qu'il ressemble à un jeu, et la grâce est un succédané de la beauté dont nous faisons tant de cas qu'il nous arrive souvent de le lui préférer. Ici, l'admiration est remplacée par le charme.

Une figure que nous trouvons parfaite nous impose et nous étonne comme un type miraculeusement réalisé. Une femme, laide ou jolie, dont les yeux et le sourire disent tout ce qu'ils veulent, ou qui se ment devant nous avec une onduleuse souplesse, nous attire comme le bonheur. Il nous semble qu'elle a une délicieuse facilité à vivre; elle nous fait oublier que l'existence est un travail : nous sommes tentés de croire qu'être, c'est jouer. Il y a de la grâce dans les ondoiements d'un champ de blé, dont les épis, remués par la brise, se balancent, se courbent et se redressent, dans la fuite nonchalante de l'ombre portée d'un nuage que le vent promène sur le flanc des collines, dans les détours imprévus d'un ruisseau qui, en suivant son cours sinueux, semble obéir moins à sa pente qu'à son caprice. Ce sont là des jeux illusoires; mais les sphères les plus élevées de la création nous en offrent de plus réels.

A mesure que la vie se perfectionne, l'importance des individus s'accroît; il se fait en eux une accumulation de force supérieure à leurs besoins, à la dépense journalière qu'exige l'accomplissement des fonctions de l'espèce. Leur bilan se solde par un excédent de recettes; toutes leurs dettes acquittées, ils disposent d'un fonds de réserve, et ce fonds leur sert à vivre un peu pour leur propre compte, à jouir d'eux-mêmes, à oublier leurs servitudes ou, si l'on veut, à s'ébattre avec leurs chaînes. Comme l'a remarqué Darwin, rien n'est plus commun que de voir les animaux prendre plaisir à faire un usage inutile de leurs instincts. Les oiseaux de vol facile s'amuse à planer, à glisser dans l'air, comme on se complait dans l'exercice d'un talent. L'épais cormoran lui-même joue avec le poisson qu'il va manger. Le tisserin, élevé en captivité, se fait un passe-temps de tisser avec art des brins d'herbe entre les barreaux de sa cage. Quand est passée la saison où ils courtisent les femelles, les oiseaux mâles continuent de chanter pour leur propre agrément, et bien habile qui empêcherait un jeune chat de folâtrer avec sa queue ou avec la queue des autres. L'homme insensible aux grâces de la race féline comme à la beauté des fleurs peut être un bon citoyen, un bon père, un ami sûr; mais son imagination esthétique est pauvre, et, moins libre d'esprit qu'un matou, la vie ne sera jamais pour lui qu'une affaire.

Comme les champs, les vergers, les nuages, les fleuves, les éperviers, les hirondelles et les chats, les âmes ont leurs grâces, et quand elles en ont beaucoup, l'estime qu'elles nous inspirent est mêlée de charme et tient de l'adoration. Quoi qu'on en dise, le bien et le beau sont d'essence fort différente; c'est la grâce qui les réconcilie et les unit. L'impératif catégorique n'a rien qui ré-

jouisse notre imagination, et la vie sans reproche d'un honnête homme qui s'acquitte de tous ses devoirs par conscience est un spectacle plus édifiant qu'esthétique. Mais il est des âmes à qui tout est facile, à qui rien ne coûte ; elles ont en elles comme une abondance de joie qui se répand jusque sur leurs tourmens, sur leurs sacrifices volontaires ; elles savourent la volupté de souffrir. Ne leur parlez pas de leurs devoirs, elles ne vous comprendraient pas. En se donnant, elles ne songent qu'à se satisfaire ; elles font le bien aussi naturellement que le soleil luit, que les plantes respirent, que les oiseaux volent, que l'eau coule, qu'une source s'épanche, que le ciel se fonde en rosée. Ces âmes rares, nous les appelons belles ; cela signifie que leur vertu, qui est un jeu, a la grâce d'un sourire.

Un caractère qui est une harmonie, voilà la beauté ; une harmonie qui est un caractère, voilà la grâce, et il y a comme une liaison, comme une amitié naturelle entre l'imagination contemplative et tout ce qui lui semble beau ou gracieux. En revanche, elle a dans le monde deux ennemis, l'informe, qui manque de caractère, le difforme, qui manque d'harmonie. Mais les circonstances s'y prêtant, elle met ses ennemis à contribution, elle les oblige de fournir à ses plaisirs.

Elle pardonne et s'intéresse à l'informe, pourvu qu'il lui impose par sa grandeur. La beauté est un caractère déterminé, qui nous fait oublier que toute forme est une limite ; l'informe qui a de la grandeur est quelque chose d'indéterminé auquel sa grandeur même donne un caractère. Qu'éprouvons-nous à la vue d'un grand ciel uniformément gris, d'un vaste désert de sable, d'une plaine solitaire et nue, d'une mer immobile, huileuse et plombée, dont l'immensité muette se perd dans un horizon brumeux ? Qu'éprouvons-nous encore en entendant la voix monotone d'un fleuve, le fracas retentissant d'une chute d'eau, l'éternel mugissement d'une cataracte qui étouffe tout autre bruit, réduit au silence tout ce qui voudrait parler autour d'elle ? Notre première impression est un étonnement accompagné de malaise. Notre âme est aux prises avec une force incommensurable ; nous comptons sans avoir notre compte, nous marchons sans avancer, nous cherchons sans trouver le bout ; nous nous sentons très petits, réduits à rien. Mais, par degrés, la grandeur de l'objet se communique au sujet pensant, et après nous avoir déprimés, elle nous exalte. En présence de ce ciel, de cet océan, de ce désert, de ce grand fleuve qui parle éternellement pour dire toujours la même chose, notre imagination se sent bientôt immense comme eux. Nous sommes rentrés en nous-mêmes ; nous nous sommes souvenus que notre raison nous avait fourni depuis longtemps la notion de

l'infini et que notre moi lui-même est un infini en puissance. Qui-conque a désiré, aimé ou pensé, a compté sans avoir son compte, a cherché sans trouver le bout, et quiconque a regardé dans son âme y a découvert de mystérieuses passions qui ne se laissent pas calculer. Nous familiarisant avec notre surprise, nous nous trouvons les égaux de l'objet souverain qui nous écrasait. Mais, l'instant d'après, nous nous étonnons de nouveau, et tour à tour comprenant et ne comprenant plus, anéantis et sentant notre grandeur, nous nous laissons comme bercer par cette vicissitude, par cette succession rapide d'images contradictoires, et nous avons le plaisir de jouer avec nous-mêmes.

L'impression que produit sur nous un objet informe qui nous frappe par sa grandeur, nous la ressentons devant tous les grands spectacles de la nature et de la vie, devant tout ce qui se présente à nous comme quelque chose d'extraordinaire qui nous dépasse. La beauté nous étonne et nous réjouit, la grâce nous charme, l'extraordinaire nous transporte, nous ravit. Contemplez l'un de ces paysages désordonnés et sans limites qu'on découvre du sommet de certaines montagnes, assistez à l'éruption d'un volcan, ou relisez certains chapitres d'histoire et revivez par l'imagination dans un de ces temps où, sous l'empire d'une passion puissante, un peuple a paru déployer des énergies surhumaines et oser l'impossible, vous éprouverez la même surprise, accompagnée des mêmes réflexions ; vous vous direz : « C'est plus fort que moi, et pourtant c'est moi. » Les grands hommes, qui font comme en se jouant des choses étonnantes, nous dépassent de la tête ; mais, après tout, nous nous retrouvons en eux ; c'est notre sang qui coulait dans leurs veines, ils étaient pétris de la même argile que nous, et tantôt nous les reconnaissons pour nos supérieurs ou nos dieux, tantôt nous les aimons comme nos semblables. Henri Heine parle d'un écolier très modeste, qui ne pouvait lire Plutarque sans regarder en pitié ses pantoufles ; les pieds lui démangeaient, il mourait d'envie d'aller prendre la poste pour devenir, lui aussi, un grand homme.

Le sublime est quelque chose d'extraordinaire qui, à la réflexion, ne nous semble pas miraculeux, une seconde nature qui nous paraît aussi naturelle que la première, ou, pour mieux dire, le sublime, c'est le grand dans le simple, et plus il est simple, plus il nous paraît grand. Nous permettons au beau de se parer, nous voulons que le sublime s'offre à nous dans sa noble nudité ; tout ornement le diminuerait, et son caractère est d'être grand. Il a pour nous le prix d'une rareté ; cependant, sans être jamais commun, il est moins rare que nous ne le pensons. Il nous arrive quelquefois de le rencontrer sans le reconnaître ; il ne fait rien

pour attirer sur lui notre attention ; il ne se croit pas remarquable ; comme tout ce qui est vraiment grand, il n'a pas conscience de sa grandeur. Un paysan russe, dont le visage m'est resté dans les yeux, avait été mordu au bras par un loup enragé ; il était venu trop tard chercher sa guérison à Paris. On le transporta à l'Hôtel-Dieu. Ses convulsions étaient si terribles qu'aucune patience d'infirmier n'y pouvait tenir. Une vieille augustine, d'apparence assez vulgaire, se sentit seule de force à se charger de lui. Depuis plus de vingt-quatre heures elle n'avait pas quitté un instant ce possédé, qui, dans ses crises, se jetait sur elle, la bouche ouverte, comme pour la dévorer, et, dans ses courts apaisemens, ployant le genou, lui couvrait les mains de baisers, de bave et d'écume. « Que vous devez être lasse, ma mère ! » lui dis-je. Elle me répondit avec un sourire à la fois très vieux et très jeune : « Vraiment, je suis honteuse de l'être si peu. » Elle était à mille lieues de se douter qu'elle fût sublime, mais je m'en doutais bien.

Les jeux de la lumière peuvent embellir un site ingrat ; il suffit d'un sourire ou d'un mouvement de l'âme pour transformer un visage, et la grâce déguise tout. Le grand roi avait une impatience extrême de savoir comment M^{me} la dauphine était faite. Il envoya quelqu'un, qui lui dit : « Sire, sauvez le premier coup d'œil, et vous serez fort content. » La dauphine avait non-seulement si bonne grâce, mais de si beaux bras, une si belle taille, une si belle gorge, de si beaux cheveux, qu'il en coûtait peu d'oublier que son front et son nez n'étaient pas proportionnés au reste de son visage. Quelquefois nous sommes contents à moins. L'informe nous déplaît ou nous inquiète ; la difformité nous attriste ou nous répugne, et pourtant nous lui disons par occasion, comme le comte de Rouci à sa fiancée : « Encore que vous soyez bien laide, je ne laisse pas de vous aimer. »

Il nous arrive souvent de traiter de monstre un être dont la conformation est si différente de la nôtre que nous ne pouvons la comprendre, et qu'elle nous paraît un désordre. Si nous considérons ces faux monstres comme des plaisanteries, des jeux de la nature, loin de les regarder avec répugnance, ils nous amusent. C'est l'effet que produit un rhinocéros sur les yeux et l'esprit d'un enfant, et jusque dans sa vieillesse notre imagination a ses enfances. Le naturaliste, qui a reconnu que l'organisation de ces affreux pachydermes est parfaitement adaptée à leur genre de vie, ne leur trouve plus rien de monstrueux, rien qui choque son esthétique professionnelle. Un célèbre voyageur, qui a beaucoup chassé en Afrique, assure qu'il y a pour lui de beaux hippopotames.

Le vrai monstre est un être dont la conformation offre de graves

anomalies et nous paraît absolument contraire à l'idée que nous nous faisons de son espèce. Soit par excès, soit par défaut, soit par le renversement de ses parties, il déroge aux lois du type qu'il représente, et partant il nous semble en contradiction avec lui-même ; il ne devrait pas être et il est ; ce n'est plus un jeu de la nature, c'est une erreur. Mais la science nous apprend que les irrégularités elles-mêmes sont soumises à des règles, que l'atrophie d'un organe entraîne toujours après elle l'hypertrophie d'un autre, qu'il y a une harmonie secrète dans ce dérangement. Celle de la beauté résulte de la subordination de l'accessoire à l'essentiel ; dans les monstres, un accessoire devient l'essentiel, le centre autour duquel tout s'ordonne ; cet ordre renversé est encore de l'ordre. Quand la difformité est complète, l'image de cet ordre renversé s'imprime facilement dans notre cerveau, et nous nous réconcilions avec l'objet monstrueux, nous lui faisons grâce ; nous disons : « Il est parfait dans son genre. » La seule chose que nous ne puissions pardonner à la laideur, c'est d'être imparfaite ; elle l'est trop souvent et nous rebute par l'effort qu'elle nous oblige à faire pour découvrir ce qu'elle a de trop et ce qui lui manque, pour démêler l'ordre caché dans son désordre. Je ne sais plus quel roi disait à un de ses bouffons, qui s'était procuré un onguent contre les verrues : « Si tu avais le malheur de devenir moins laid, je ne pourrais plus te regarder. »

En matière de tératologie morale, un monstre est un moi dont le centre s'est déplacé et en qui l'ordre naturel de l'âme humaine est à jamais dérangé : une passion, qui a le caractère d'une fureur, commande en souveraine absolue ; elle décide et règle tout ; c'est elle qui raisonne, et la raison est en délire. Ici encore, notre conscience et notre imagination ne se rencontrent pas dans leurs jugemens. L'une n'est indulgente que pour les petits pécheurs ; l'autre préfère aux dérèglemens timides, aux vices médiocres et incomplets, les perversités déclarées, insolentes dans leurs entreprises, ces âmes noires où tout est d'accord, dont toutes les actions découlent de la même source empoisonnée. Les médecins disent : « J'ai vu ce matin à l'hôpital une belle, une admirable tumeur. » Nous qualifions de belles horreurs des lieux tristes et désolés, où nous ne voudrions pas vivre, mais dont il nous plaît de nous souvenir, et il y a aussi pour nous de beaux crimes et de beaux criminels. Si nous aimons les grands hommes, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les Caligula, les Richard III, les Cartouche. Un beau monstre est un virtuose de la scélératesse, né pour la destruction et trouvant en lui une merveilleuse facilité à remplir sa destinée. Les belles âmes nous plaisent parce qu'elles ont le génie du bien et qu'elles le font en se jouant ; les beaux monstres

nous agréent parce qu'ils sont artistes à leur manière, et, qu'ayant le génie du mal, ils semblent se jouer en le faisant.

Dans le temps où l'on croyait au diable, tout à la fois on en avait grand'peur et on sentait pour lui un irrésistible attrait. Malgré sa queue et ses cornes, n'était-il pas un grand maître, le roi des ténèbres, celui qui n'a qu'à dire, et le crime est accompli? Il n'est pas de figure sur laquelle les imaginations se soient exercées avec plus d'acharnement et de secrète volupté. « Es-tu mâle ou femelle? Quelle est ta forme cachée? » lui demandait un grand docteur. Il répondait : « Je n'ai point de sexe, je n'ai point de visage qui me soit propre; j'emprunte la figure sous laquelle on désire me voir; j'aurai constamment la forme de ta pensée. » Et le grand docteur le voyait tour à tour sous l'image d'un vilain bouc, d'un porc, d'un singe, d'un serpent venimeux, d'un lion rugissant ou sous les traits immortellement pâles d'un dieu détrôné qui se venge.

XI.

Quoique notre imagination contemplative ne puisse entrer en exercice sans mettre notre âme en mouvement, les émotions qu'elle nous procure sont toujours suivies d'un sentiment de repos. Nous nous absorbons en quelque mesure dans tout objet que nous admirons ou qui nous charme; nous ne sommes occupés que de lui, il se fait en nous comme une suspension de notre existence personnelle, et tout ce qui nous sort de nous-mêmes nous repose. Dans notre commerce avec la beauté, avec la grâce, avec le sublime, nous ressemblons, pendant quelques minutes au moins, à ces esprits célestes qui voient tout en Dieu et dont la vie n'est plus qu'un regard. Mais le repos n'est pas toujours pour nous le souverain bien. Nous jouons souvent pour nous désennuyer, et c'est ainsi que nous cherchons dans les jeux de notre âme, tantôt un délassement noble, tantôt un remède à nos langueurs, un excitant qui nous exalte sans nous troubler. Cet excitant, notre imagination affective ou sympathique nous le fournit; elle se charge de réveiller notre vie qui s'endort en nous faisant vivre de la vie des autres.

Le propre de l'imagination sympathique est de s'intéresser moins à l'être qu'au devenir; elle se sent moins curieuse de la forme essentielle des choses que de leurs modalités, de leurs accidens, de leurs affections, de leurs souffrances. Pour qu'elle nous fasse vivre de la vie des choses, il faut que cette vie soit analogue à la nôtre, et c'est bien ainsi qu'elle la voit. Les forces de la nature sont pour elle des passions qui parlent une langue particulière, qu'elle se flatte de comprendre. Un bel orage lui plaît; c'est une

colère du ciel. Dans le désordre d'une mer démontée et blanche d'écume, elle reconnaît les violences d'une âme qui ne se commande plus. Les fleurs la séduisent par ce qu'il y a d'expressif dans leurs couleurs comme dans leurs attitudes; elle leur suppose des joies, des tristesses, des modesties, des fiertés. Les animaux la charment par leur candeur; elle lit dans leurs yeux des pensées toutes pareilles à celles qui hantent notre cerveau, mais plus naïves, plus ingénues. Ils lui peignent l'homme primitif avant qu'il eût inventé les bienséances et les feintes; on croit honorer les souverains en les traitant de majestés, elle croit rendre justice aux bêtes en leur disant : « Votre humanité m'amuse infiniment. »

L'imagination affective, qui est essentiellement anthropomorphite, a joué un grand rôle dans l'histoire des religions; elle est le principe même de la mythologie. L'homme, quoi qu'on en dise, n'a jamais adoré le soleil, la lune, la terre, la pluie et le beau temps; si ses divinités n'avaient pas été des âmes, à quoi bon leur rendre un culte? La prière et les sacrifices servent à agir sur des volontés terribles, mais muables, à conjurer des colères qu'apaisent les flatteries et les offrandes. L'homme a toujours tenu ses dieux pour des puissances surnaturelles, mais semblables à lui, et auxquelles la nature fournissait un corps. Suivant l'idée qu'il se faisait de lui-même, ils lui apparaissaient tantôt comme le feu qui dévore ou la flamme qui purifie, et il les appelait Baal, Jahveh, Apollon, tantôt comme l'eau qui féconde, et il voyait sortir du fond des marais Astarté ou Aphrodite, mère des voluptés. Il changeait sans cesse, et ses dieux changeaient avec lui; leurs métamorphoses répondaient aux siennes. A mesure qu'il se civilisait, il sentait davantage le besoin de les civiliser aussi, il apprivoisait leur humeur farouche et leurs goûts cruels, et quand la terre tremblait ou qu'un ouragan fracassait les arbres et brisait les rochers, il disait comme Élie dans la caverne de l'Horeb : « Mon Dieu n'était pas là; il est dans les sons doux et subtils qui caressent l'oreille. »

De même qu'ils ont toujours façonné le divin à leur image, les peuples, quelles que fussent leurs croyances et leurs mœurs, ont toujours humanisé la nature. Le moyen âge croyait aux esprits élémentaires, aux gnomes, aux pygmées, aux nixes ou aux ondines, qui ne sont que des femmes aquatiques qu'on entend rire dans les ruisseaux, aux sylphes, race aérienne, qui ne sont que des âmes pourvues d'ailes. L'Hindou s'était reconnu dans la bête et dans la plante. La plainte des alcyons, le gazouillement de l'hirondelle, le cri aigu de l'épervier racontaient aux Grecs des destinées tragiques. Les silences mêmes de la nature parlaient à leur imagination : c'étaient les siestes de Pan, qui n'aime pas qu'on le réveille et se venge des indiscrets en les frappant de terreurs pani-

ques. « — Il est défendu, berger, de jouer de la flûte à midi. Nous craignons Pan, quand il se repose des fatigues de la chasse. C'est un dieu irascible, et le fiel amer est toujours près de sa narine. » Quoique Pan et ses colères ne nous fassent plus peur, le profond repos des bois à midi nous étonne, nous intimide, comme une image de certains grands silences de l'âme, aussi sacrés que le sommeil d'un dieu, et bien que nous ne croyions plus aux ondines et aux sylphes, il nous semble par momens que les choses ont comme nous leurs souvenirs, leurs espérances et leurs félicités, que comme nous elles souffrent, gémissent, se lamentent et s'indignent.

S'il est vrai que tout parle dans l'univers, rien n'est plus parlant que le visage de l'homme, et parmi tous les chapitres du grand livre, c'est celui que l'imagination affective lit et relit avec le plus d'agrément. Elle est moins sensible à la beauté des figures qu'au jeu des physionomies. « J'ai perdu l'appétit, disait un imaginaire ; je ne dîne plus en ville que pour me donner le plaisir de déchiffrer des visages, et ceux qui me plaisent le plus sont ceux qui mentent le mieux. » L'infinie diversité des grimaces, les fausses gravités, les fausses tristesses, les gaités forcées, le naturel étudié, les modesties d'emprunt, les empressemens trompeurs, les douceurs feintes, les caresses hypocrites et le velouté artificiel du regard, le mensonge des sourires confits, le déguisement des jalousies, les indifférences simulées, il aimait à débrouiller tous ces cas obscurs, à découvrir les dessous de la politique des cœurs, et il rapportait chez lui une collection d'images qui le consolait de ses mélancolies d'estomac.

« N'êtes-vous point las d'un monde où tout s'agite et où tout se méprend ? » s'écriait un éloquent prédicateur. Notre imagination affective n'en est jamais lasse. Ce monde fallacieux, mais très mouvementé, s'offre à elle comme un grand théâtre, où se joue une pièce à cent actes divers. Qu'est-ce que la vie humaine ? le perpétuel conflit du désir et du destin, un éternel jeu de passions qu'une puissance souveraine et fantasque encourage tour à tour, favorise, traverse ou condamne. Des projets qui n'aboutissent point, des inquiétudes et des espérances également vaines, des mesures savamment concertées qu'un incident déconcerte, de faux sages qui le plus souvent ne savent pas ce qu'ils font, qui tantôt travaillent à leur ruine en travaillant à leur fortune, récoltent des chagrins où ils cherchaient des plaisirs, leur humiliation où ils pensaient trouver leur gloire, tantôt se sauvent miraculeusement par ce qui devait les perdre, vraiment ce spectacle n'est jamais ennuyeux. De fâcheuses ou d'heureuses méprises, voilà le nœud de l'intrigue, et quoique la pièce soit toujours la même, elle est toujours variée.

On sème avec crainte ou avec joie, et on ne reconnaît que rarement son blé de semence dans sa moisson.

Pour jouir de la pièce, il faut assister à la représentation en spectateurs désintéressés et recueillis, qui ont quitté pour quelque temps la partie et regardent jouer les autres. C'est ce qui nous arrive quand nous ne vivons plus que par l'imagination. Dans ces momens heureux, l'avare, miraculeusement affranchi de sa passion dominante, s'amuse des lésineries de son voisin et du ridicule qu'elles lui attirent; le superbe constate avec un rire de parfait contentement que quand l'orgueil arrive, les disgrâces ne sont pas loin; le voluptueux se divertit des déconvenues du libertin, l'ambitieux des mésaventures de l'ambition; le philosophe est charmé de voir un sage démentir en un instant les maximes de toute sa vie et s'échauffer pour des misères, s'émouvoir d'une bagatelle, d'une salière renversée, d'un château de cartes qui s'écroule. Ils se trouvent tous dans l'état d'esprit qu'a peint Diderot, quand il disait : « Oh ! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle ; si l'on existait, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on l'observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds qu'on appelle les hommes. » Nous avons sur les dieux sommeillans d'Épicure cet avantage que leur suprême indifférence ne saurait comprendre nos passions; de temps à autre, ils aperçoivent nos gestes, mais ils entendent mal nos discours, et notre vie a pour eux l'obscurité d'un rébus ou d'une pièce écrite dans une langue qu'ils parlent à peine. Il n'est point de passion que notre âme ne puisse concevoir et ressentir; elles y sont toutes en germe. Les plus honnêtes gens de la terre ont commis en idée des vols et des meurtres; les plus paresseux, les plus lâches se sont plus d'une fois couverts de gloire dans leurs songes. Il y a dans tous les hommes un héros et un criminel en puissance; mais ils meurent pour la plupart sans que la graine ait levé.

Diderot ajoute : « Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentimens d'horreur ou de douleurs violens. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la revolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien si ce sont deux atomes qui se blessent; combien nos sens influent sur notre morale ! » Ils influent

aussi, mais autrement sur notre imagination mise au service de nos jouissances esthétiques. Si vous voulez l'amuser, montrez-lui en petit les scènes de la vie; elle doit les voir en grand pour ressentir des terreurs et des pitiés qui lui soient agréables ou pour connaître, selon l'expression de Racine, « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. » Tout ce qui nous égaie nous est bon; mais nous choisissons les malheurs qui doivent nous donner de la joie; ils ne nous plaisent que s'ils nous paraissent dignes d'être pleurés. Les choses ont leur fierté, et les images ont leur gloire, qui se communique à l'âme qu'elles émeuvent. Plus les sujets qu'on lui présente sont grands et nobles, plus les passions qu'ils lui inspirent l'agrandissent, l'ennoblissent elle-même. La sympathie que nous éprouvons pour une action héroïque ou pour les tribulations d'un grand cœur nous flatte; l'honneur des belles infortunes et des belles morts rejaillit sur ceux qui les admirent en les plaignant; le miroir réflecteur s'enorgueillit de l'éclat de la lumière qui le frappe et que son obscurité reflète.

« Les combats de coqs me révoltent, disait un journaliste anglais, parce que je n'attache pas assez de prix à la vie et au courage d'un gallinacé pour surmonter ma répugnance à voir couler son sang. » Ce même Anglais avait eu l'occasion d'assister à une bataille, il déclarait que ce spectacle l'avait transporté : la grandeur de l'événement en avait sauvé l'horreur, et il avait vu sans répugnance couler le sang des hommes. Les honorables philanthropes qui travaillent à supprimer la guerre ont notre raison pour eux; mais l'imagination se passionnera toujours pour les terribles jeux de l'épée; et il semble qu'en lui promettant la paix perpétuelle, on lui promet un éternel ennui. Qui n'est curieux de parcourir les champs et les collines où le choc de deux armées a décidé du sort d'un empire? La terre a bu le sang; vous avez les nerfs assez tranquilles pour contempler à l'aise le vaste échiquier, pour y distinguer la case où par le mouvement imprévu d'une tour, d'un cavalier, d'un simple pion peut-être, le mat fut donné. Ce qui nous réconcilie avec les horreurs de la guerre, ce n'est pas seulement la grandeur des intérêts en jeu; c'est qu'elle fournit aux hommes l'occasion de montrer tout ce qu'ils valent, tout ce qu'ils sont et de se surpasser eux-mêmes dans le bien comme dans le mal. Les grands hasards sont la source des grandes inspirations, et il se passe des choses étonnantes dans l'âme d'un homme qui a fait le sacrifice de sa vie, comme aussi parfois dans le cœur d'une bête qui se sent mourir. Un jour, à la *Plaza de toros* de Madrid, je fus témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. Après avoir reçu le coup mortel, le taureau, encore debout, embrassa du regard l'immense arène comme

pour choisir l'endroit où il tomberait, et bientôt, d'un pas chancelant, il alla s'abattre à côté d'un des chevaux qu'il avait éventrés et sur la poitrine duquel il laissa choir et reposer languissamment sa lourde tête : ce mourant avait fait la paix avec ce mort. Toute l'assistance l'applaudit, le salua par de longues acclamations. Un de mes voisins, à demi fou d'enthousiasme, agita son chapeau avec fureur et criait à tue-tête : « Il vaut la peine de vivre. Oh ! la belle fin ! »

Selon que nous choisissons de regarder ce monde et les scènes de la vie par le petit ou le gros bout de la lunette, les pièces que nous voyons jouer ici-bas sont pour nous des drames ou des comédies. Ce qui détermine notre choix, ce n'est pas seulement la disposition naturelle de notre esprit, la pente de notre tempérament ; ce sont aussi les conséquences plus ou moins graves des actions et plus encore le caractère des acteurs, déterminé lui-même par la nature des mobiles qui les font agir. Il y a des tragédies bourgeoises représentées sur un très petit théâtre et où le sang ne coule point ; elles n'en sont pas moins tragiques. Il y a des héros obscurs dont l'histoire n'enregistrera jamais le nom ; ils n'en sont pas moins des héros.

Qu'il soit né sur la paille ou dans la pourpre, qu'il habite une chaumière ou un palais, ce qui fait le véritable héros, c'est la générosité de l'âme. Son moi a de la substance, de l'étoffe ; capable de grandes vues et de se gouverner par des principes, il y a de l'impersonnel en lui, il représente quelque chose et son existence intéresse d'autres que lui. S'il était parfait, il n'aurait point d'histoire, ou ses malheurs ne seraient que des accidens, et les infortunes vraiment pathétiques sont toujours les filles d'une faute. Cet homme généreux veut le bien de ses semblables ; mais il mêle à sa magnanimité des faiblesses dangereuses ou à ses nobles intentions une chimère qui l'égare. Il s'est chargé d'une mission trop lourde pour ses épaules, et il succombe sous son fardeau ; peut-être son orgueil corrompt sa vertu et, croyant travailler pour les autres, il travaille pour lui-même ; peut-être aussi la patience des saints lui manque et il compromet ses entreprises par les fougues d'une volonté qui ne sait pas attendre, ou bien il a dû opter entre deux obligations contraires et celle qu'il a méprisée se venge, ou bien encore il est combattu par deux passions, l'une grande, l'autre égoïste : il sacrifie son honneur à son plaisir, son petit moi triomphe de son grand moi, et cette victoire, qui est une défaite, devient son supplice. Cet homme de bien, sujet à s'égarer, tantôt voit clair en lui-même, tantôt n'y voit que ce qu'il veut voir, et il a affaire à une destinée aussi perfide qu'inexorable, qui nous aveugle sur les suites de nos actions et nous demande compte des événe-

mens comme si nous les avions voulus. En mécanique, l'effet est toujours exactement proportionnel à la cause, le choc à la raison composée de la vitesse et de la masse. Ce qui rend tragique la vie humaine, c'est l'effrayante disproportion entre les causes et les résultats et, partant, entre les délits et les peines. Tel crime est moins puni que la faute la plus légère, et il suffit d'une défaillance ou d'un emportement pour attirer sur une noble tête une irrémissible disgrâce. Ces inégalités blessent notre justice; mais elles plaisent à notre imagination, parce qu'elles donnent au gouvernement de ce monde un air d'aventure, de fantaisie, et au conflit des passions et du destin le caractère d'un jeu.

Le personnage comique est un être purement subjectif, un moi sans substance et sans valeur. Quoiqu'il ne représente rien, il attribue une importance énorme à sa personne, qui n'en a point. Ce plaisant atome disparaîtrait du monde sans y laisser le moindre vide, et il rapporte tout à lui, il se prend pour l'univers. Le héros est une volonté qui se connaît et que brise une destinée qu'elle n'a pas su voir; le personnage comique est inconscient: c'est une insignifiance qui s'ignore, une misère qui se renferme, un néant qui fait la roue. Il n'a pas d'autre occupation que de contenter sa passion dominante; mais il a l'esprit si court que, toujours malheureux dans le choix de ses moyens, ses méprises finissent par lui attirer de cruels mécomptes, que personne ne plaindra. Poursuivant des fins qui n'intéressent que lui, gouverné par des penchans aveugles dont le secret lui échappe ou par une idée fausse qu'il n'a jamais discutée, c'est une marionnette mue par des ficelles qu'elle n'aperçoit pas et que nous voyons, et la seule fonction utile qu'il puisse remplir est de servir à notre divertissement.

Ce spasme, ce mouvement convulsif, cette contraction saccadée du diaphragme et des muscles faciaux que nous appelons le rire est causée par la surprise que nous ressentons en découvrant soudain un contraste frappant, une disparate, une contradiction sensible entre une apparence et une réalité, un dehors et un dedans, un résultat et une intention, un effet et une cause. Plus ce contraste nous frappe, plus le sentiment que nous en avons est subit, plus aussi notre gaieté est vive. Un mot plaisant qui nous fait rire est un propos qui donne à la raison une apparence d'absurdité ou de folie; mais ce qui nous amuse encore plus, c'est une folie débitée ou faite de bonne foi par un maître sot qui prend sa sottise pour une raison. En vous promenant, la nuit, dans un jardin, vous croyez apercevoir un fantôme, et le cœur vous bat. Vous êtes brave, vous allez droit au prétendu fantôme; il se trouve que c'est un drap qu'on avait étendu sur une ficelle pour le faire sécher, et vous riez de vous-même parce qu'il y a une disproportion choquante

entre un drap qui sèche et un fantôme qui vous fait peur. Qu'un fat, qui porte beau, vienne à glisser sur le pavé, s'étale à nos yeux sur le trottoir, il nous fera rire comme l'astrologue tombant dans un puits. Sa chute l'avertit subitement de la vanité de ses prétentions, lui démontre que son orgueil qui plane habite un corps soumis, comme celui d'un gueux, à l'humiliante loi de la pesanteur. Un sot nous semble comique quand nous découvrons qu'il se croit un homme et qu'il n'est, en vérité, qu'une marionnette ou une machine. La nature, qui n'aime pas à rire, n'a créé, hormis nous, que des êtres qui ne rient pas et qui, pour la plupart, ne sont pas risibles. Les seuls animaux qui nous donnent la comédie sont, avec le chameau et les lamas, certaines espèces de gros volatiles à l'air triste, empêtré. Ils semblent se remuer par ressorts; comme les sots, à la gaucherie de leur démarche, ils joignent une gravité solennelle, un air d'importance, un sentiment exalté de leur moi. Peut-on voir un marabou sans lui dire : « Ton humanité me divertit ? »

Tels sont les paradoxes de l'imagination sympathique, telles sont les diversités de son humeur. Tantôt elle se plait à regarder les forces physiques comme des puissances animées et sensibles, tantôt elle s'amuse à considérer l'homme comme un automate qui croit vouloir et penser, et tour à tour elle bannit la mécanique du monde ou elle ne voit dans les âmes que leur machine. L'esclavage des habitudes, des préjugés, des formules, les tics de l'esprit, la monotonie des sentimens et des procédés, les perpétuelles redites d'une passion aussi irréflectie qu'un instinct, un éternel mouvement de va-et-vient et, de temps à autre, le grincement d'un rouage mal graissé, le cri d'un ressort qui joue mal et se fâche, ainsi se manifeste à nous l'automatisme d'un être intelligent dont le cerveau s'est rouillé et qui cherche toutes ses inspirations dans sa moelle épinière. De même que la machine ne se lasse pas de refaire ce qu'elle a fait, il recommence de plus belle, se répète sans cesse; il dira vingt fois, comme Géronte : « Maudite galère ! » Plus son machinisme est apparent, plus notre imagination affective se gaudit, et ce qui accroît singulièrement notre joie, c'est de voir de temps à autre un accident fâcheux déranger, démonter une de ces vaniteuses horloges, toujours fières d'elles-mêmes et qui, allant tout de travers, se croient faites pour nous sonner l'heure. Les héros sont en lutte avec le destin; mais une machine est indigne d'avoir un autre ennemi que l'accident, et quand un avare cache si bien son trésor qu'il le perd, quand un fat s'attire inopinément de cruelles mortifications, quand un matamore, qui ne brave que les faux périls, se rencontre nez à nez avec un danger réel, nous trouvons que sa majesté le hasard met beaucoup d'esprit dans ses jeux.

Les incidens tragiques ou comiques de la vie réelle, outre les émotions intéressantes ou agréables qu'ils nous causent, ont pour effet de nous rendre contents de nous; c'est une joie qui s'ajoute aux autres. Après nous être ennoblis par notre sympathie pour les malheurs d'une âme généreuse, le destin qui la frappe nous semble, tout compté, tout rabattu, juste dans ses injustices, et notre conscience, en lui donnant raison, a le plaisir flatteur de s'identifier avec le gouvernement du monde. D'autre part, tout ce qui épanouit notre rate chatouille en même temps notre orgueil. L'homme-machine dont nous rions nous paraît inférieur non-seulement à l'idée qu'il se fait de lui, mais à nous-mêmes; nous sommes certains d'appartenir à une autre espèce; en le dégradant, nous nous rehaussons dans notre propre estime; plus sa sottise, sa folie et son inconsciente servitude nous amusent, plus nous nous sentons libres et raisonnables. Après quoi, dans quelques heures d'ici, rendus à nos affaires et à notre vie personnelle, spectateurs redevenus acteurs, et à notre tour marionnettes de nos passions, nous donnerons des spectacles à notre prochain, et nous serons assez inconscients pour ne pas nous douter que nous sommes quelquefois, nous aussi, de fort plaisantes machines, car rien n'est plus plaisant qu'un automate qui a des désirs, des frayeurs, des espérances, des tendresses, des haines, et un orgueil démesuré, dont la fortune fait son hochet.

XII.

Si la contemplation du beau nous récrée en faisant jouer notre esprit, si notre imagination affective se plaît à considérer la vie comme un jeu terrible ou réjouissant, nous aimons, dans nos rêveries, à jouer avec le monde. Les réalités ne sont plus alors pour nous que ce que nous voulons qu'elles soient; nous les teignons de notre couleur, nous les approprions à nos convenances, nous disposons d'elles à notre guise. Et pourtant notre vie se passe à sentir des résistances, et il nous semble que la qualité essentielle des choses est d'être résistantes, de contrarier notre vouloir, de nous affliger par leurs refus. Mais quand nous rêvons, rien ne nous résiste plus, rien ne nous gêne, rien ne nous pèse. Un pauvre homme abîmé de dettes, à qui ses créanciers ne laissaient point de repos, disait mélancoliquement : « Dieu bénisse les dominos et celui qui les inventa ! Pendant que je joue, j'oublie qu'il y a des huissiers. » L'imagination rêveuse n'oublie pas seulement qu'il y a des huissiers; elle ne se souvient plus que le monde est un étranger dont les mœurs ne sont pas les nôtres, dont l'humeur s'accorde rarement avec nos goûts et à qui nous sommes fort indifférens. Elle se

l'assimile, elle se reconnaît en lui; elle confond ses images avec les choses et les choses avec ses images.

Dans l'état de veille, je suis parce que je pense, et sachant que je suis, je me distingue de tout ce qui n'est pas moi. Dans le sommeil, j'existe sans savoir que j'existe, et il n'y a plus pour ma conscience ni moi ni non-moi. Si je viens à rêver, je me trouve dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille; je n'ai qu'un sentiment vague de mon existence, et je confonds et les choses et moi-même avec les images que je m'en forme. Tout ce qui arrive de déplaisant ou d'agréable à ces images, je le tiens pour réel, leurs aventures sont les miennes. Il s'ensuit que j'éprouve en songe des joies et des douleurs aussi vives, aussi intenses que dans la veille; mais elles ne durent qu'un instant, car leur vivacité même me réveille en sursaut, et je recommence à démêler ce qui se passe dans mon esprit de ce qui se passe dans le monde.

Les sens d'un homme endormi qui rêve étant comme morts, il n'a plus de relation avec les réalités que par leurs images conservées qui lui reviennent et qu'il prend pour elles. Il n'en va pas de même d'un songeur éveillé. Si profonde que soit sa rêverie, ses yeux voient, ses oreilles entendent, il communique encore avec les objets, mais il n'en a qu'une perception confuse, car n'étant plus qu'à moitié conscient de lui-même, il ne se distingue qu'à moitié de ce qui l'entoure, et la première condition pour percevoir nettement les choses, c'est de nous en distinguer tout à fait.

Dans l'habitude de la vie, nous sommes ou des animaux travaillés par leurs passions ou des êtres raisonnables et raisonnateurs. Mais nos passions comme notre raison ont leurs sommeils, et par intervalles notre âme sensitive reste seule éveillée. Nous ne nous connaissons plus, nous nous sentons; nous ne connaissons plus les choses, nous sentons qu'elles existent et que nous ne sommes pas seuls dans le monde; nous ne vivons plus que de la vie de sentiment, nous sentons que nous sentons et nous savourons le charme de sentir. En nous et hors de nous, tout est vague; notre existence nous apparaît comme un de ces paysages aux teintes fondues, à demi noyées, aux contours délicieusement incertains, aux horizons baignés d'une lumière pâle et vaporeuse. Nos désirs, nos espérances n'ont plus d'objet particulier; qu'espérons-nous? que désirons-nous? tout ou rien. Nous éprouvons une joie diffuse, indéfinie, qui n'est sans doute que l'enchantement d'exister; cette joie nous exalte comme les fumées du vin, elle nous grise d'oubli, et dans notre ivresse nous ne voyons plus que ce qui nous plaît. Nos douleurs, nos peines ont perdu leur âpreté, tout ce qu'elles avaient d'offensif et de nuisible. Nous sommes tristes et nous ne voudrions

pas qu'on nous ôtât notre tristesse ; elle a comme par miracle la douceur d'un fruit mûr, bon à manger.

C'est l'heure de la rêverie ; mais pour qu'elle ait tout son prix, il faut que notre imagination s'en mêle et se charge de donner un corps à ces joies, à ces mélancolies, à ces sensations confuses dont nous jouissons sourdement ; les sons, les formes, les lignes, les couleurs, tout lui sert à cet effet, et comme elle est ingénieuse, elle s'arrange pour qu'il y ait quelque liaison, quelque suite dans la succession des tableaux qu'elle nous présente. Quand nous rêvons en dormant, nous sommes à la merci de nos visions ; elles s'assemblent, se combinent par une sorte de fatalité sur laquelle nous ne pouvons rien. Dans les songes que nous faisons les yeux ouverts, nous demeurons en quelque mesure maîtres de nous et de nos images ; si fortuites qu'elles nous semblent, nous en réglons secrètement les hasards ; nous en écartons tout ce qui pourrait les gêner ou nous troubler, et tour à tour notre rêverie nous gouverne et nous gouvernons notre rêverie ; c'est un jeu de pur hasard, semble-t-il, où nous gagnons toujours. Ainsi rêvait Rousseau, et comme il le disait lui-même : « Ses chères extases, qui l'empêchaient de s'occuper de sa triste situation, lui avaient durant cinquante ans tenu lieu de fortune et de gloire, et sans autre dépense que celle du temps, l'avaient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des hommes. » L'unique ressource de son incurable hypocondrie était cet art consolatif et charmant, dont les impostures nous servent à oublier ce que nous sommes et à nous reposer de nous-mêmes dans la société des fantômes.

Tant que durent nos songeries de dormeurs éveillés, notre personne n'est que l'ombre d'un moi ; mais cette ombre ténue est immense, elle se projette au loin, jusqu'au bout de l'univers ; elle se mêle à tout, et il nous semble que les choses n'ont été faites que pour représenter et multiplier notre image. Il ne nous suffit plus de leur prêter simplement une âme, il faut que cette âme, sœur de la nôtre, lui soit unie intimement par de mystérieuses sympathies. Les plaines, les collines, les arbres, les fleurs, les rochers, tout s'occupe de nous. Les vents et les oiseaux savent notre secret et le racontent dans une langue que nous pouvons seuls comprendre. Le monde entier est un vaste orchestre qui accompagne notre chanson et l'habille des plus magnifiques harmonies. Les choses ne sont plus des choses ; ce sont les témoins attendris de nos joies indéfinissables et des peines qui nous délectent. En quelque lieu que nous promenions nos rêves, nous sentons des regards qui tombent et s'arrêtent sur nous sans nous peser. Les étoiles sont des yeux d'or qui nous voient ; le ciel recueilli dans son repos est un silence infini qui nous écoute.

Souvent aussi nous voyons dans tout ce qui nous environne des signes parlans, des symboles de ce qui se passe en nous. Les couleurs, les sons, les parfums ne sont que des emblèmes de nos sentimens; la nature n'est qu'une figuration de notre âme. Ce lis ne fleurit que pour témoigner par son immaculée blancheur de l'innocence des félicités auxquelles nous aspirons; cette rose baignée et luisante de pluie nous représente nos bonheurs les plus exquis, ceux qui nous font pleurer; ces nuages légers, voyageant dans l'azur du ciel, sont nos pensées errantes; s'il fait obscur dans une touffe de chênes de haute futaie, c'est que par-delà tous nos rêves il y a un inconnu qui nous inquiète, et ce sont nos doutes qui assombrissent les forêts. Un chevalier de la Table-Ronde, apercevant sur la neige une goutte de sang tombée de la blessure d'un héron, crut reconnaître dans cette tache rouge la bouche qu'il aimait, et ne sortit de son extase que lorsque la neige eut fondu. Comme lui, qui-conque a une chimère dont il se plaît à rêver en retrouve partout l'image. Levons-nous les yeux, nous la découvrons dans les profondeurs éthérées, vêtue d'or et de pourpre et, sa harpe à la main, présidant à la ronde tournoyante des planètes et des soleils; si nous regardons courir un ruisseau, une voix nous appelle, et cette voix, c'est la sienne; si nous contemplons l'océan, nous la reconnaissons dans le sourire infini des flots; un scarabée d'un vert d'émeraude s'est-il niché, enfoui dans la fleur qu'il adore comme pour s'ensevelir dans son amour, la fleur, c'est elle; le scarabée, c'est nous. Il y a des momens où le ciel et la terre nous appartiennent; quoi qu'ils puissent se dire l'un à l'autre, c'est de nous qu'il s'agit: ils se disputent à qui nous fournira les plus riches matériaux pour bâtir à nos rêves des palais d'améthyste, de saphir, d'opale ou de diamant.

Heureux qui est possédé d'une chimère! Heureux aussi l'homme qui s'est promené quelquefois en imagination sur les bords du Gange et qui, s'étant nourri de la sagesse que prêchent les lotus sacrés, aspire à se délivrer par instans de son moi, à se désapproprier, à goûter les joies des fakirs et le bonheur de n'être rien! On se le procure sans peine quand on sait rêver. Asseyez-vous sur la grève, laissez la vague qui clapote vous étourdir par degrés de son bruit creux, de sa sourde et monotone cantilène. Chargez-la de bercer vos rêves, et vous n'aurez plus qu'un sentiment obscur, languissant de votre existence. Vos yeux sont restés ouverts, mais vous ne savez plus bien où votre moi finit, où commence le non-moi. Mêlant votre vie à la vie universelle, il n'y a plus rien qui vous limite, qui vous borne, qui vous resserre; vous êtes en tout et tout est en vous. Vous n'apercevez plus qu'au travers d'un nuage ces rochers, ces buissons fleuris, et en les regardant, vous dites :

Nous. La couleur de l'air qui vous enveloppe est celle de votre âme ; le vent qui frémit est le souffle de votre poitrine ; le clapotis qui vous berce est une musique étrange qui sort de vous ; la lumière qui baigne vos yeux, vous ne la distinguez plus de votre regard, c'est lui qui la crée, et pourtant vous n'êtes rien, et votre pensée n'est que la pensée d'une pensée. Le sujet et l'objet se sont confondus ; le monde est un grand tout où vous vous perdez. Ces vagues qui dansent sur la surface de la mer ne font qu'apparaître et disparaître, elles n'ont pas le temps de dire : Moi. Comme elles, vous ne sortez un instant de l'abîme immense que pour vous y replonger, et, selon le mot du poète, ce naufrage vous est doux. Un moment encore, ce grand tout ne sera plus pour vous qu'une vaine apparence, une illusion, un fantôme, un rêve du grand Pan qui dort et qui lui-même ne se distingue plus de ses songes.

Mais si tous les bonheurs sont fugitifs, le plus fugitif de tous, tant que nous vivons, est de s'imaginer qu'on n'est plus. Une mouche qui vous croyait mort vous a frôlé de son aile, vous avez tressailli, le charme est rompu. Le chaos se débrouille ; du sein du gouffre où tout se perd, une vie, qui a votre forme, vient d'émerger ; ce n'est d'abord qu'une vapeur, une fumée ondoyante et légère ; mais d'instant en instant, elle se condense, s'épaissit, prend un corps et un visage ; vous vous êtes retrouvé ; c'en est fait de vos songes, de votre anéantissement béat, de votre absorption voluptueuse dans le grand Pan. Ainsi que vous, le ciel, la terre, la mer, les vagues, les buissons et les mouches, chacun est rentré en soi-même, chacun retourne à ses affaires, et dans ce réveil universel, vous voilà rendu aux huissiers, c'est-à-dire aux soucis que vous causent vos conflits quotidiens avec des réalités dont le caractère essentiel est d'être résistantes et de vous chagriner par leur force d'inertie, qui est, sans doute, un malin vouloir.

Tels sont, pour n'en faire qu'un résumé succinct, les plaisirs que notre imagination, quelque forme qu'il lui convienne de revêtir, goûte dans son commerce direct avec la nature, les joies abondantes et variées qu'elle se procure par ses contemplations, par ses sympathies, par ses rêves. Le beau, le sublime, la grâce, l'informe même et le difforme, les démêlés de la destinée et des passions, les terreurs, les pitiés, le rire, les songes et les extases, elle emploie tout à se rendre heureuse. Elle l'est toujours quand elle réussit à jouer avec elle-même, et que le monde se prête à ses jeux. « L'homme, a dit Schiller, n'est vraiment libre que lorsqu'il joue. » Essayez en vain de soulever un rocher, vous vous sentez esclave ; qu'un enchantement centuple vos forces, et cette pierre qui vous résistait, vous la lancerez où il vous plaira ; vous avez reconquis votre liberté. C'est un miracle que notre imagination opère tous les

jours. Le monde est une grande affaire, très épineuse, elle en fait un jeu.

Ici se pose de nouveau la question de savoir à quoi lui servent les arts et à quelle fin elle les a créés. Si chaque homme trouve dans les réalités tous les élémens nécessaires à ses plaisirs esthétiques, pourquoi chaque homme n'est-il pas son propre et unique pourvoyeur? Qu'a-t-il besoin de peintres, de musiciens, de poètes, pour lui donner des fêtes qu'il peut se donner en les réglant à sa fantaisie? Pourquoi ne se contente-t-il pas des mélodies que son cœur peut se chanter à lui-même, des tableaux que les choses tracent dans son esprit, des poèmes, des symphonies, des drames, des scènes bouffonnes que l'univers lui fournit? « Qu'ai-je besoin, disait dans un des romans de Balzac un clerc de notaire au poète Canalis, qu'ai-je besoin d'avoir un paysage de Normandie dans ma chambre, quand je puis l'aller voir très bien réussi par Dieu? Nous bâtissons dans nos rêves des poèmes plus beaux que l'*Illiade*. Pour une somme peu considérable, je puis trouver à Valognes, à Carentan, comme en Provence, à Arles, des Vénus tout aussi belles que celles du Titien. La *Gazette des Tribunaux* publie des romans autrement forts que ceux de Walter Scott, qui se dénouent terriblement avec du vrai sang, et non avec de l'encre. Le bonheur et la vertu sont au-dessus de l'art et du génie — Bravo, Butscha! s'écria M^{me} Latournelle. — L'argument du clerc fut reproduit avec esprit par le duc d'Hérouville, qui finit en disant que les extases de sainte Thérèse étaient bien supérieures aux créations de lord Byron. » Si le clerc Butscha, M^{me} Latournelle et le duc d'Hérouville ont raison, qu'avons-nous affaire de lire *Manfred* et *Don Juan*?

Pour résoudre cette question, il faut examiner s'il n'y a pas du mélange dans les jouissances esthétiques que le monde réel nous procure, si elles ne sont pas souvent laborieuses, incomplètes et troublées, s'il n'arrive jamais à notre imagination de chercher dans la nature quelque chose qu'elle n'y peut trouver. Ce point éclairci, nous saurons du même coup ce que l'art ajoute à notre bonheur, quelles peines ou quels labeurs il nous épargne, de quels mécomptes ou de quels chagrins il nous sauve, et pourquoi l'homme primitif s'avisait de graver sur des os de renne ou de mammoth, avec la pointe d'un silex, des figures d'hommes ou de bêtes, pourquoi il inventa la crécelle et le tambourin, pourquoi, à l'aide d'une calebasse pleine de noyaux, il régala ses oreilles et son âme d'une musique que les oiseaux ne connaissent pas et dont ils n'ont jamais senti le besoin.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

AMOUR DE JEUNE FILLE

DEUXIÈME PARTIE (1).

VII.

Lise n'avait pas revu M. d'Esparvis, depuis le jour où l'on avait enterré son père, et où il était venu la saluer à l'église, avec une respectueuse sympathie. Il s'était présenté deux fois chez M^{me} Dauny, en des momens où l'on n'avait pu le recevoir. Lise avait recueilli avec une sorte de superstition enfantine les cartes qu'il avait laissées et les avait serrées dans son livre de messe; elle trouvait une douceur à les y rencontrer quand elle priait.

Le départ d'Arthur avait comblé la mesure du vide autour d'elle; en revanche, elle jouissait d'un grand calme. On n'avait plus à compter avec l'humeur impérieuse, l'égoïsme démesuré du jeune homme, et l'inquiétude où la tenaient ses habitudes dissimulées, son caractère sournois, se trouvait un peu rejetée au loin par l'absence.

Comme il l'avait promis, il écrivait de temps à autre; ses lettres étaient satisfaisantes. Elles ne parlaient, il est vrai, que de lui, mais c'était justement ce qui intéressait sa mère et sa sœur. Il semblait assez content de son sort, de son patron, de ses élèves et manifestait toujours une confiance démesurée en son avenir. Cette confiance finissait par gagner M^{me} Dauny et sa fille.

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} juillet.

Un jour que Lise, assise devant la table de la salle basse, s'occupait à plier du linge rapporté le matin même de la lessive, M^{me} Dauny, avec de grandes révérences empressées, introduisit cérémonieusement M. d'Esparvis, qui s'était présenté chez elle au moment où elle se disposait à sortir. Lise, rouge comme une fraise, se leva, et repoussa vivement la table lourdement chargée. Les jeunes filles n'aiment guère à être surprises dans l'exercice des travaux de ménage : elles se figurent d'ordinaire que ces humbles occupations portent atteinte à leur prestige. Lise, encore très enfant, se trouva un instant humiliée, comme rabaissée aux yeux de Bertrand ; pourtant, son bon esprit, son courageux jeune cœur réagirent bientôt contre cette fausse honte et ce fut avec beaucoup de simplicité et de bonne grâce qu'elle s'excusa de sa tenue de ménagère et détacha les cordons du tablier destiné à protéger sa robe de laine noire contre les duvets du linge. Bertrand sourit.

— Je suis habitué à toutes ces petites pratiques ; dans une maison comme celle de mon père, avec un bataillon de filles de tout âge, il faut s'attendre à en trouver toujours une en tenue de combat. Mes sœurs s'entendent d'ordinaire pour être de semaine à tour de rôle, comme au régiment.

— Et moi qui suis ici tout le régiment, je suis de semaine toute l'année.

La conversation s'engagea sur un ton de familiarité simple, si encourageant, que Lise craignit un instant de voir sa mère entamer l'interminable chapitre de ses lamentations et la confidence même de ses soucis les plus matériels. Pour prévenir ce désagrément, elle s'ingénia à varier les sujets de conversation et déploya une animation qui lui donnait une grâce de plus. Bertrand, charmé, prolongeait la visite et, un coup de marteau à la porte extérieure ayant enlevé soudain M^{me} Dauny de sa chaise, car c'était un tic chez elle de courir toujours au-devant de l'événement, le jeune capitaine profita de sa courte absence pour demander à Lise s'il n'y avait plus aucun espoir de la rencontrer jamais chez les Werner.

— J'y vais quelquefois... toujours en vain... disait-il avec chagrin.

— Nous étions si tristes ici ! Je n'aimais pas à laisser ma mère seule, même pour une heure.

— Et la musique ?.. le piano ?..

— Abandonnés, comme le reste... Mais ma mère exige que je reprenne mes études...

— Comme elle a raison, madame votre mère !.. A-t-on l'idée d'une jeune personne qui ne joue pas du piano ? Ce serait contre nature... Ainsi, vous devez reprendre vos habitudes ? C'est toujours entre cinq et six heures, n'est-ce pas, que vous allez chez M^{me} Werner ?

Sans défiance, elle répondit :

— Oui, généralement vers cinq heures.

M^{me} Dauny rentrait, une lettre à la main.

— C'est d'Arthur!

Bertrand se leva et prit congé.

A partir de ce jour, Lise rencontra souvent M. d'Esparvis chez M^{me} Werner; il prit aussi l'habitude de lui faire presque chaque semaine une visite chez sa mère, à la grande satisfaction de M^{me} Dauny, flattée dans sa vanité et distraite dans son ennui; si modeste que fût Lise, elle ne pouvait se dissimuler le goût vif de Bertrand pour elle et tout ignorante qu'elle était des usages du monde, son instinct l'avertissait que l'empressement marqué d'un homme comme lui pouvait avoir des inconvénients, être compromettant; elle n'attachait, il est vrai, à ce mot qu'un sens tout extérieur, l'appréhension d'occuper l'attention du public, de se sentir observée, commentée. Cette crainte offensait en elle cette prudente et pudique fierté qui tient lieu d'expérience aux cœurs innocens.

Il y avait aussi dans l'apparition de Bertrand chez M^{me} Werner aux heures où elle s'y trouvait elle-même quelque chose de certain, de romanesque qui inquiétait sa conscience; c'était presque un rendez-vous. Ne lui avait-elle pas elle-même fixé l'heure?... Sans intention, à la vérité, sans prévoir le profit qu'il tirerait de ce renseignement; mais, qu'elle l'eût ou non prémédité, elle n'en était pas moins un peu sa complice, et elle se demandait avec inquiétude si l'honnêteté et la droiture ne l'obligeaient pas à avertir sa mère. Elle n'aurait pas conçu ce scrupule peut-être, si elle ne s'était aperçue que tout l'intérêt de ses journées, maintenant, tenait dans le moment unique où Bertrand apparaissait. Cet épanouissement de joie à son approche, ce battement de cœur qui annonçait sa venue, ce trouble délicieux, inavoué, qu'elle cachait en elle ainsi qu'un trésor, était-ce permis? N'y avait-il rien de répréhensible? Cela vint au point, qu'après bien des reculs, des hésitations, elle résolut d'interroger sa mère.

— Monsieur d'Esparvis vient très souvent, n'est-ce pas, mère?

M^{me} Dauny leva la tête et regarda sa fille par-dessus ses lunettes.

— Est-ce qu'il te gêne?... Je croyais que ses visites te faisaient plaisir; on ne sait jamais ce que tu penses.

— Ses visites me font plaisir... beaucoup même, oui, beaucoup... Seulement, je ne savais pas si tu approuvais qu'il vint si souvent.

— Est-ce que je me suis plainte? Veux-tu me faire entendre que j'ai l'air maussade et que je ne le reçois pas comme il convient?

— Certes, non, chère maman.

— Dame ! je ne sais pas, moi !.. Tu es si singulière... C'est un excellent jeune homme, très poli...

— Un peu plus que poli, même, je crois...

— Tu ne vas pas te figurer qu'il est amoureux de toi, par hasard ?

— Quelle idée !.. Je ne suis pas folle ! s'écria Lise, humiliée et froissée par cette brusque attaque dans les profondeurs les plus voilées de son âme... Je craignais seulement que cela ne fût pas convenable...

— Convenable?... Est-ce que tout ne se passe pas d'une façon irréprochable?... Je suis là, je le reçois ; il est très bien élevé, très respectueux. Y a-t-il quelque chose à reprendre dans ses paroles ou son attitude ?.. Je m'étonne que tu t'imagines m'apprendre les convenances...

— Oh ! je n'ai pas cette idée-là, bien sûr, et je suis très heureuse que tu sois contente, s'écria Lise, joyeuse d'avoir à si bon compte imposé silence aux taquines représentations de sa conscience.

— Oui, certainement, je suis contente... Cependant, dit M^{me} Dauny, dont l'esprit nonchalant et étroit se mettait en branle peu à peu, et voyait apparaître confusément des objections, des doutes, il ne faudrait pas te monter la tête, toi !.. Tu sais, un officier, c'est un oiseau de passage, ça arrive un beau matin, ça chante ses plus jolis airs, et ça décampe un beau soir... En voilà pour la vie ; on ne se revoit plus.

— Oui ! je sais, murmura Lise.

— Et puis, un monsieur comme celui-là, .. un baron, je crois, il ne se mariera que dans l'aristocratie, et il lui faudra des mille et des cent, pour soutenir son rang... Ainsi ne va pas te figurer...

Lise, prête à pleurer, s'écria :

— Je ne me figure rien... sois tranquille, je sais trop ce qu'il est, et ce que nous sommes.

— Tu comprends, continua la mère, sans se douter du martyre qu'elle infligeait à sa fille, des visites comme celle-là, c'est bon pour distraire ; il est bien reçu ici, il s'y plaît, il vient ; ça lui aide à passer le temps... il t'apporte quelquefois des livres pour compléter ton éducation. Chacun a ce qu'il lui faut... mais, si tu n'étais pas raisonnable... si tu allais te faire des idées... des ambitions... (Sa tête se montait, à mesure qu'elle parlait.) Il serait peut-être plus sage, après tout, de ne plus le recevoir.

Épouvantée de son ouvrage, la pauvre Lise s'écria :

— Mais je suis raisonnable ! Ne plus le recevoir, ce serait de l'ingratitude après tant de bontés... tant d'attentions qu'il a eues pour nous.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu me chantes depuis une heure, alors ?.. Enfin... ça te regarde... C'est ton affaire... Si tu te montes l'imagination, ma pauvre enfant, le malheur sera pour toi.

Et les choses continuèrent comme auparavant ; la mère et la fille, satisfaites d'une explication où chacune se félicitait d'avoir dégagé sa responsabilité, se livrèrent avec une sécurité plus grande au charme de cette intimité devenue indispensable.

De son côté, M^{me} Werner, avec sa perspicacité défiante et fureteuse, avait vite remarqué la coïncidence des visites de Bertrand avec les heures d'étude de Lise et elle aurait mis fin à ce qu'elle appelait le « manège » du capitaine, si son mari ne l'en eût dissuadée. Ce magistrat avait le goût des spéculations métaphysiques et lisait les philosophes plus que les légistes. Son esprit, perdu dans l'abstrait, l'infini, l'inconnaissable, avait peine à s'abaisser aux nécessités positives. Il était optimiste, non par système, mais par hauteur d'âme ; il se tenait dans des régions si élevées que la sérénité de son esprit ne pouvait être troublée par les vulgaires accidens qui font le souci des hommes ; dans la pratique des affaires, dans les travaux du métier, dans les transactions et les combinaisons qu'exige le commerce du monde, il apportait une bonhomie souriante, une imperturbable et bienveillante confiance que n'avaient pu entamer ni les arguties de la procédure, ni la fréquentation des avocats et des plaideurs, ni l'étude des grands crimes et des passions qui les engendrent. Il était un juge excellent, car il ne croyait pas au mal et présumait volontiers l'innocence ; juste cependant, mais indulgent. S'il lui arrivait quelquefois d'être dupe, il ne s'étonnait, ni ne se plaignait de ce léger désordre qui lui semblait dans la nature des choses, comme il est dans la nature des fleurs qu'elles se fanent et dans celle des êtres qu'ils périssent. Il supportait alors les épigrammes et les reproches de sa véhémence petite compagne avec une résignation souriante et continuait à promener sur le monde le regard de ses grands yeux bleus un peu saillans sous de longues paupières demi-baissées ; ce regard lent, lumineux et doux, qui semblait tomber des hauteurs inaccessibles d'un ciel inconnu, avait la sérénité apaisante, presque religieuse, d'un beau clair de lune.

— Tu dis donc, ma bonne, que Bertrand combine ses visites de façon à rencontrer Lili ? Cela me semble très probable, en effet.

— Et il vient une fois, au moins, chaque semaine.

— Cinquante-deux fois en un an ; cela ne me semble pas exorbitant. J'ai pour mon compte beaucoup de plaisir à le voir.

— Vous n'allez pas vous figurer qu'il vienne ici pour vos beaux yeux. Il se souciait bien de nous, avant d'avoir inventé de rencontrer ici la petite...

— Que veux-tu ? chère amie ; la jeunesse attire la jeunesse.

— Et si elle se met à l'aimer, ce joli garçon ?

— Où serait le mal ? Les jeunes filles sont faites pour plaire et pour aimer.

— Oui, oui ; il fera le charmant, votre officier ; il lui contera des douceurs, et quand il lui aura tourné la tête, il partira sans crier gare !

— Bertrand est un galant homme, un caractère loyal...

— Fiez-vous-y !.. Il est comme les autres... Pendant que vous êtes dans les nuages à faire vos *logogriphes*, il s'amuse avec des demoiselles légères... Je le sais, moi !

— Et qu'y a-t-il de commun entre ces demoiselles-là et notre modeste petite Lili ?.. Non, non, ma bonne ; il faut laisser les jeunes gens se rencontrer, se voir, se connaître librement. S'il arrive qu'ils s'aiment, tant mieux ! Ils feront un heureux ménage... comme nous. La défiance engendre la supercherie et le vice. Il faut laisser faire la nature ?

— Joli système !.. Comme s'il suffisait de s'aimer en ce monde ? Il faut vivre, monsieur Werner, et de quoi vivre !

— Vieille sagesse !.. Ou plutôt, sagesse de vieillard, celle qui calcule ; les jeunes gens ne pensent pas à tout cela. Est-ce que nous y pensions, nous-mêmes autrefois, ma bonne ?

— Eh ! eh !.. Vous n'y pensiez peut-être pas, monsieur Werner. Mais, un heureux hasard, ou plutôt la Providence eut la bonne idée de diriger votre cervelle éventée vers une fille bien dotée, qui n'y pensait pas non plus, la sotte, et qui trouva, comme vous, tout naturel de bien vivre sans y penser.

— Eh bien ! ma chère femme, la Providence aura soin de fournir à nos jeunes gens ce qu'il leur faut, s'il est dans ses desseins qu'ils s'unissent. Pourquoi serions-nous les seuls à qui le désintéressement...

— Dites plutôt l'insouciance, l'imprudence, la folie !..

— Pourquoi, ma bonne amie, serions-nous les seuls à qui cette insouciance et cette folie auraient réussi ? Fions-nous à la jeunesse, à l'amour, aux bons instincts... Laissons faire la nature ; n'entravons pas, par nos froids calculs, l'œuvre généreuse de la nature.

M^{me} Werner ne crut pas désobliger la nature ni traverser ses plans mystérieux en s'astreignant à rester près de Lise pendant les visites du jeune capitaine... Cette surveillance, à peine déguisée, ne déplaisait point à Lise, qui se sentait autorisée et soutenue par la présence de sa vieille amie et jouissait plus entièrement de son plaisir ; c'était une âme délicate et craintive à qui il fallait absolument se sentir en paix avec les autres et avec elle-même. En re-

vanche, le capitaine enrageait et, tout en faisant l'empresé près de la vieille dame, il lançait sur elle, sur son petit nez pointu, ses yeux gris inquisiteurs et son menton fuyant, des regards qui l'auraient fait frémir si elle avait su ce qu'ils contenaient de malédictions. Elle s'en doutait peut-être un peu, la fine dame, mais elle tenait bon, moitié taquinerie, moitié cas de conscience.

Bertrand, cependant, eût été embarrassé peut-être d'expliquer sa mauvaise humeur; il n'avait, en vérité, rien à dire en secret à Lise; quand parfois un heureux hasard lui ménageait quelques instans de tête-à-tête, c'est à peine si la sévère surveillante eût pu saisir quelques inflexions de voix plus tendres, plus voilées, une attitude plus intime, des regards plus prolongés qui amenaient une rougeur sur les joues de Lise, un peu de confusion et de trouble. Ces courts tête-à-tête pourtant étaient pour les deux jeunes gens des instans délicieux et regrettés. Ces jours-là, Bertrand d'Esparvis s'en allait avec cette sorte d'allégresse intime que donne la conviction de n'avoir pas perdu sa journée. De savoir s'il était amoureux et ce qu'il en pourrait advenir, il ne s'en inquiétait pas; il se livrait sans arrière-pensée ni prévision au charme d'une amitié si différente de ce que lui avait offert jusqu'alors la vie de garnison. Il n'ignorait pas que Lise pouvait l'aimer, s'attacher à lui; à dire vrai, il se savait aimé; il avait lu sa tendresse naissante, ignorée d'elle-même, dans l'illumination soudaine de son visage lorsqu'il paraissait, dans sa docilité, sa confiance innocentes. Et cette tendresse involontaire, c'était encore à coup sûr l'attrait le plus puissant de la charmante Lise; prendre possession d'un cœur, sans en savoir que faire, est une œuvre d'exquise cruauté devant laquelle ne recule guère la vanité humaine : hommes ou femmes, les meilleurs sont tentés. Aux importunités de sa conscience, parfois éveillée, Bertrand répondait qu'un peu de *flirt* ne tire pas à conséquence, qu'une amourette est un feu de paille, dont il ne reste pas même une pincée de cendre. Jamais, d'ailleurs, un mot d'amour n'avait été prononcé entre eux, ni quoi que ce soit qui pût engager l'avenir, et il se promettait bien d'observer toujours la même réserve. Peut-être se fût-il tenu parole si l'arrivée de George d'Aurevelle n'était venue l'aiguillonner de jalousie.

VIII.

Dès qu'ils se revirent, George et Bertrand sentirent l'un contre l'autre une vive antipathie. Il ne fallut pas longtemps à George pour constater quelle large place avait su prendre le jeune capitaine dans la maison de ses grands-parens et quelle place plus large encore il occupait dans la pensée de Lise; son nom venait à

tout instant sur les lèvres de la jeune fille, par une sorte d'obsession inconsciente. Ainsi que la plupart des mélancoliques, George observait beaucoup. Il comprit vite que Lise aimait ou allait aimer, que cet étranger, ce passant, le premier venu, allait prendre la place qu'il convoitait dans le doux et tendre cœur de sa petite amie d'enfance. Et qu'en pouvait-il résulter ? Pour lui, la ruine de toutes ses espérances, le désespoir ; pour elle, rien que de la peine, des chagrins. Il ne lui entraît pas dans l'esprit qu'il y eût en Bertrand d'Esparvis l'étoffe d'un mari pour la modeste Lise Dauny. Le jeune capitaine n'était, selon lui, qu'un léger et brillant malfaiteur. Mais que faire ?.. Comment convaincre Lise, l'avertir même, sans l'offenser et se donner l'attitude d'un jaloux ? Sa timidité s'accroissait du désordre de son propre cœur. Il aurait voulu s'ouvrir à elle, lui découvrir la profondeur et la force invincible de son amour. Mais, habituée depuis leur enfance à n'y voir qu'un jeu, elle l'écoutait en riant, plaisantait de ses aveux, et le désespérait innocemment ; à ses reproches tremblans, elle répondait par les protestations de la plus tendre amitié et n'y pensait plus, le croyant consolé. Que n'eût-il pas donné pour surprendre en elle quelque trace de ce trouble visible, de cette brûlante rougeur qu'elle ne pouvait cacher à l'approche de Bertrand !

Celui-ci démêla aisément les sentimens de George, et bien que sa modestie n'eût rien d'excessif et qu'un si jeune rival ne lui parût pas très dangereux, sa familiarité cependant avec Lise, leur air d'entente, les menus privilèges qu'autorisait une longue intimité ne laissaient pas que de l'importuner. De quoi s'agissait-il pourtant ? De prendre patience pendant quelques semaines en évitant soigneusement tout conflit avec le petit-fils du conseiller. Pour conjurer jusqu'à l'apparence d'une rivalité et se ménager en même temps une alliée, il n'imagina rien de mieux que de faire sa cour à Nicole d'Aurevelle, dont la coquetterie instinctive se prêtait à ce divertissement.

Par malheur, Lise s'y laissa prendre et souffrit beaucoup ; elle retint la confidence toute prête à s'échapper de ses lèvres et cacha son chagrin aussi bien que son naissant amour à son amie, trop étourdie et légère pour soupçonner chez les autres un sentiment profond. Ce mois de septembre, bien différent des précédens, s'écoula dans la contrainte et l'agitation de passions inavouées. Nicole s'en plaignait ; elle était la seule qui n'eût rien à dissimuler.

— Que Lise soit triste, je le comprends, disait-elle à son frère ; elle porte le deuil de son père... On lui pardonne de ne pas rire comme autrefois, mais toi, mais Bertrand!..

— Si tu disais M. Bertrand ou même encore M. d'Esparvis, ce serait peut-être plus convenable.

— Et toi, si tu mettais un rabat et un bonnet carré, tu serais mieux à ton aise pour prêcher... Mon pauvre ami, tu me fais de la peine... tu es de mauvaise humeur... Lise m'en faisait la remarque hier encore...

— Elle t'a parlé de moi?

— Oh ! la chose extraordinaire !

— Elle t'a dit que j'étais maussade...

— A peu près... Je résume..

— Qu'en sait-elle?... Elle est trop occupée du brillant d'Esparvis pour perdre son temps à m'observer.. Je n'ai pas la belle humeur, l'heureux entrain de ce paladin.

— Mon cher, cela se vaut... Lui aussi devient rêveur et sentimental... Tout le monde ici se concentre et médite. C'est d'une gaité folle... On se croirait au couvent, les soirs de retraite, quand chacun fait son examen de conscience et s'efforce de donner une tournure présentable à ses gros péchés.

— Il me semble pourtant que tu n'as pas trop à te plaindre, toi, de M. Bertrand.

— Ah ! mon Dieu, ça a l'air de quelque chose, au fond, ce n'est rien du tout...

— Il est toujours auprès de toi, à te chuchoter à l'oreille... ce qui, par parenthèse, me semble un peu léger.

— Je t'en prie, mon cher enfant, ne me fais pas la leçon... J'ai assez de miss Ellen spécialement attachée à ma personne pour me contrecarrer. D'ailleurs, grand'mère ne dit rien, et tu sais si elle est à cheval sur les convenances, grand'mère ! Ainsi, laisse-moi tranquille... Au fond, tu es jaloux et amoureux, et tu te prends à moi faute d'oser te prendre à Lise...

— Quand cela serait ?

— Je n'y vois rien de mal... Je comprends très bien qu'on soit amoureux, pourvu qu'on y trouve son plaisir. Mais un amour qu'on porte comme une migraine, c'est purement une bêtise...

— Comme si l'on était libre d'aimer ou de ne pas aimer !..

— Certes oui, on est libre... Je t'assure bien que, moi, je n'aimerais que lorsque je le voudrai bien...

— Alors, tu n'aimeras jamais...

— Qui sait?... Où cela te mènera-t-il, ta passion pour Lise ?

— Où elle voudra.

— A la mairie, à l'autel, alors... Ces petites de province vont toujours à l'essentiel, au définitif, je t'en préviens...

— Soit, à la mairie, à l'autel !.. au bout du monde et au-delà... Pourvu qu'elle veuille de moi !

— Quel innocent !.. Te figures-tu que Lise ait des prétendants à

revendre? Tends-lui la main, elle y mettra les deux siennes bien vite...

— Il me faut davantage... C'est son cœur que je veux!

— Son cœur?... Mon pauvre garçon, tu parles comme un troubadour... C'est démodé, le cœur, cela ne se met plus dans la corbeille... C'est vieux jeu...

— Quel ton, Colette!

— Après tout, marie-toi avec Lise si cela te plaît, et si papa y consent!.. dont je doute... Je l'aime de tout mon cœur, elle est si gentille!.. Mais, dans ta position, avec ton nom, ta fortune,.. qui n'est pas immense, et ton avenir dans la diplomatie, tu feras une... une nigauderie... C'est mon humble avis!

A travers des difficultés devinées plutôt que senties, de légers tiraillemens soigneusement dissimulés, les semaines de vacances s'étaient écoulées sans heurt ni accroc. Le départ de George et de sa sœur était fixé au lendemain, et les quatre jeunes gens se trouvaient réunis le soir une dernière fois chez M^{me} Werner. George s'était juré de parler ce soir-là à Lise, de la mettre en défiance contre Bertrand et aussi de lui avouer enfin son amour, non pas la tendresse enfantine qu'elle supposait, mais un amour vrai et profond qui engageait la vie entière.

On était au jardin; les jeunes filles enlacées marchaient à pas lents le long des larges allées sablées, entre deux plates-bandes où s'alanguissaient déjà les fleurs d'automne. Près de Colette se tenait Bertrand, très animé, ce soir-là, très empressé à lui plaire. George, assez loin en arrière, causait avec son grand-père. Arrivé à l'extrémité de l'allée droite, le premier groupe revenait sur ses pas et George croisait alors au passage le regard tristement songeur de Lise qui semblait étrangère au duel de coquetterie engagé entre Colette et M. d'Esparvis :

— Elle souffre, pensait-il, déjà! que sera-ce plus tard?

Après quelques tours de jardin on revint s'asseoir près de la maison, dans un espace découvert où des sièges demeuraient en permanence. Lise avait pris place sur un banc au-dessous des fenêtres du salon, espérant peut-être que M. d'Esparvis y viendrait près d'elle, mais il avait suivi Colette, et tous deux se balançaient pendant ce temps sur des *rocking-chairs*. M. Werner entretenait une conversation somnolente avec miss Townwatt, emmitouffée de capelines et de fourrures, tous les deux un peu appesantis par la digestion, tandis que M^{me} Werner, selon sa coutume, était restée à l'intérieur. George se glissa près de Lise :

— Vous êtes triste?

Elle répondit avec un faible sourire :

— Quoi d'étonnant?.. Vous partez demain... Et vous êtes mes seuls amis, Colette et vous.

Il devina l'amertume cachée sous ces derniers mots :

— Qui pourrait, en effet, vous aimer autant que nous?.. Autant que je vous aime, Lise!.. Personne... Vous le croyez bien, n'est-ce pas?

— Je le sais.

Ses yeux ne quittaient pas les deux *rocking-chairs* qui se balançaient avec une émulation joyeuse :

— A qui songez-vous,.. si loin de moi? demanda George tristement.

Elle ne répondit pas, toute concentrée à écouter Bertrand, qui disait de ce ton demi-badin, demi-attendri, qui lui était habituel :

— Qu'allons-nous devenir sans vous, Seigneur!.. Que faire de nos soirées dont vous étiez l'âme et le sourire?

Et la coquette fille répondait en riant :

— Ce ne sera pas drôle, c'est vrai!.. Je compte bien que vous me regretterez plus d'une fois.

Lise ne put entendre ce que Bertrand dit très bas ; mais aussitôt Colette répliqua :

— Alors venez nous rejoindre... Paris est assez grand pour vous et moi.

— Vous n'écoutez que *lui*! soupira George amèrement. Je vais partir dans quelques heures, et vous n'avez pas une pensée pour moi... Vous êtes toute à ce traîneur de sabre. Quel secret a-t-il donc pour se faire aimer de vous?

— George, à quoi pensez-vous de me parler de ce ton? demanda Lise blessée.

Mais George souffrait trop pour pouvoir se contraindre :

— Vous êtes fâchée... Vous allez me détester... Que m'importe? Serai-je plus malheureux que je ne le suis?.. Votre douceur, votre bonté ne sont faites que d'indifférence... Vous ne voyez même pas combien je souffre,.. combien j'ai de chagrin!

— Et moi donc? répondit-elle en tournant vers lui ses grands yeux tout brillants de larmes.

Ils restèrent ainsi quelque temps sous le voile du crépuscule qui les enveloppait, se comprenant sans se parler. A la fin, George reprit d'une voix tremblante :

— Vous l'aimez donc?

Elle ne répondit pas.

— Ainsi, c'est bien vrai, vous l'aimez,.. ô Lise,.. depuis si longtemps,.. j'espérais... Mais à quoi bon vous parler de moi?.. Je crains que vous ne soyez pas heureuse, ma pauvre petite amie!.. Si cela arrive, promettez-moi de vous souvenir de moi... Où que je

sois, près ou loin, vous serez toujours l'unique maîtresse de mon cœur et de ma vie... Ma chère Lise!

L'émotion de Lise et de George n'avait pas échappé à M. d'Esparvis, qui, tout en folâtrant avec Colette, ne cessait de les observer :

— Que peuvent-ils se conter ainsi à l'oreille? avait-il dit en désignant d'un sourire les deux jeunes gens.

— A peu près ce que nous disons nous-mêmes, je suppose... Seulement, c'est plus sérieux!

— Le croyez-vous?

— J'en suis sûre... Tout est sérieux, d'abord, avec mon cher frère... Il n'est pas né plaisant, le pauvre!.. Ce qu'il dit, il le pense... C'est une exception très curieuse.

Bertrand n'était plus d'humeur à riposter... Il s'était approché de Lise avec l'intention formelle de couper court à un entretien trop intime et qui lui semblait avoir une gravité exceptionnelle... Pour la première fois, il avait senti la secrète morsure de la jalousie : il avait supporté avec une profonde philosophie de voir Lise malheureuse à cause de lui; il ne pouvait supporter qu'elle se consolât avec un autre. Heureusement pour lui, son mouvement réveilla M. Werner qui avait épuisé le charme de la conversation avec miss Ellen, et s'était endormi; il se dressa, se secoua, et s'adressant à Colette :

— Un peu de musique, mignonne, avec ton frère... pour notre dernier soir!

— A vos ordres, grand-père... Je trouvais, il faut l'avouer, qu'on tardait un peu à faire appel à mes petits talents. Viens-tu, George?

Il n'était pas très empressé; son grand-père l'entraîna au salon où déjà Colette attendait. Lise se disposait à les suivre; Bertrand la retint.

— Restez... je vous en prie!

Elle était debout, indécise :

— Que craignez-vous? Miss Ellen n'est-elle pas là?

L'institutrice, en effet, s'était emparée d'un des fauteuils à bascule et se balançait avec emportement. Dans le salon, George pré-ludait, et Nicole, penchée à la fenêtre, demandait :

— Qu'aimez-vous mieux, Schumann ou Gounod?

— Tous les deux, répondait Bertrand, qui s'était emparé de la main de Lise et la forçait à s'asseoir près de lui :

— Qu'avez-vous ce soir?... Je ne vous reconnais plus.

— Suis-je si changée?... C'est qu'il y a très longtemps peut-être que vous ne m'avez vue?

Elle s'efforçait, sous un air de plaisanterie, de mettre un reproche dans ses paroles :

— Je veux alors réparer le temps perdu... Levez les yeux... voulez-vous?... Laissez-moi vous contempler longtemps... longtemps.

Une émotion la prenait, aussitôt refoulée ; elle se détourna sans répondre :

— Que la voix de Colette est douce, n'est-ce pas ?

— La vôtre est plus douce encore...

Elle eut un léger tremblement des lèvres... — Moi, je n'ai ni talens ni... ni rien!...

Avec une tendre raillerie, il reprit :

— Vraiment ? rien !... Pauvre jeune fille !... Naturellement, vous aimeriez à recueillir des louanges, des hommages... Le grand Salomon l'a dit : dans le cœur de la plus innocente, tout n'est que vanité...

— Ce n'est pas le succès que je regrette... c'est le pouvoir d'exprimer des pensées, des sentimens, joies ou chagrins, pour lesquels on n'a pas de paroles... que l'on ne saurait formuler, même pour soi... et qui oppressent... qui étouffent...

Elle parlait d'une voix basse, un peu tremblante, et quoi qu'elle fit pour les retenir, deux larmes débordèrent sous ses longs cils baissés. Bertrand, dans la pâleur du crépuscule, les vit glisser lentement et fut touché.

— Quelle enfant !.. quelle terrible enfant ! Quoi ! vous pleurez ? Croyez-vous donc qu'il soit besoin de talens, de trilles et de roulades pour s'emparer d'un cœur ? Croyez-vous qu'il suffise d'être jolie, spirituelle et coquette ? Avouez-le : vous l'avez cru... Peut-être le croyez-vous encore ?.. Je lis vos pensées sur votre visage mieux que vous ne les lisez en vous-même... Et c'est cette transparence d'âme, cette sincérité divine que j'adore en vous...

— Monsieur d'Esparvis !

— Mais, oui, je vous adore... Vous le savez, n'est-ce pas ? Depuis longtemps vous l'avez compris...

Elle s'était écartée de lui effarouchée :

— Vous ne devez pas... Je vous en prie, monsieur d'Esparvis.

Miss Townwatt continuait de se balancer avec frénésie et le grincement de la bascule sur le gravier couvrait le bruit de leurs paroles :

— Je ne dois pas vous parler ainsi... c'est vrai ! j'ai tort... Je suis coupable... Mais qu'y faire maintenant ? Vous avez entendu... Je ne puis démentir ce qui est la vérité même. Chère, chère Lise... Laissez-moi goûter cet instant de pur délice où, pour la première fois, j'ose vous dire que je vous aime... Laissez... laissez cette main dans la mienne...

Un « chut ! » énergique au-dessus de leurs têtes les réduisit au

silence : M. Werner annonçait une mélodie absolument inédite, « paroles et musique d'auteurs inconnus. »

Et, du fond du salon, la rieuse Colette ajoutait :

— Les auteurs inconnus réclament l'indulgence du public.

Et aussitôt accompagnée par George, elle chanta :

L'heure m'a dit : Renonce à l'instant de plaisir
Que j'emporte en courant sur le bout de mon aile;
Ta voix tremblante en vain me conjure et m'appelle,
En vain ta faible main voudrait me ressaisir!

Non!.. toute joie

Devient ma proie :

Elle séduit

Et fuit.

Lise n'entendait que la voix de Bertrand qui bruissait encore à ses oreilles. Qu'avait-il dit? Qu'il l'adorait, elle, pauvre, humble Lise! Était-ce possible? Était-ce bien pour elle qu'avaient vibré ces mots d'amour? Puis, un remords lui venait : elle n'aurait pas dû l'entendre. Est-ce que cela peut être permis d'écouter de si douces paroles qui insinuent jusqu'au fond de l'âme un trouble si enivrant? Et maintenant encore voilà que penché vers elle, si près qu'elle sentait sur ses cheveux et son cou le frisson de son haleine, il la suppliait tout bas :

— Ne soyez pas irritée. Je vous jure que je ne voulais pas vous parler ainsi... Et puis, je vous ai vue triste,.. quand je badinais avec votre amie... Alors, je me suis figuré,.. j'ai osé croire que j'étais la cause de votre tristesse, et, je m'en confesse,.. j'ai pris plaisir à votre peine,.. un plaisir méchant d'orgueil,.. un plaisir barbare d'amour... Plus votre chère figure s'assombrissait, plus je me sentais heureux... Disposer à mon gré de vos sentiments, de votre âme,.. j'en étais fou de joie insensée... Alors, malgré moi, je me suis trahi, les mots d'eux-mêmes sont montés à mes lèvres.

Il avait repris la main de Lise et la retenait doucement... Elle, troublée, éperdue, ravie, écoutait cette musique d'amour qui, dans ce paisible soir d'automne, semblait se confondre avec le chuchotement des feuilles et le souffle engourdi du vent.

Ni l'un ni l'autre n'écoutait Nicole qui chantait :

La nature, à son tour, m'a dit : Renonce encore
A la jeunesse en fleur qu'un seul matin dévore.
Tout passe, tout finit : la grâce et la beauté,
Comme ce jour qui tombe, en mourante clarté,
Naufragé sombre,
Dans les flots d'ombre
Où le poursuit
La nuit.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas, Lise... Serait-ce que vous ne me croyez pas?... que vous doutez de moi?... Je suis bien à vous, je vous le jure... Ma vie, mon bonheur, sont entre vos mains.

— Silence donc sur la terrasse ! cria M. Werner...

Et Nicole chanta :

La vie a dit : Renonce ! et s'il se peut, oublie
D'un cœur déjà lassé la tendresse abolie.
Renonce à ton amour ! je te le dis, crois-moi,
L'amour n'est que mensonge et souffrir est la loi...
Seule, immortelle,
La mort, fidèle,
T'aime et te suit
Sans bruit.

— Tout passe... Avez-vous entendu ?

— Qui dit cela?... C'est un vrai *De Profundis* que cette romance ! Elle trahit son auteur... Il n'a pas le génie gai, notre jeune camarade.

— La mort, seule, fidèle...

— Qu'en sait-il de la vie et de la mort, le pauvre garçon ? Il a lu cela dans les livres... Les aventures d'Ariane... Vous voilà toute rêveuse... Au diable ! le maudit poète.

A ce moment, M^{me} Werner, installée devant un vaste plateau chargé de sirops et de biscuits, appelait Lise.

— Où est-elle?... Comment ! au jardin, si tard ! Allons ! allons ! rentrez, fillette, j'aime à voir tout mon petit monde au clair...

Nicole, très gaie, demandait :

— Que dit-on de notre chef-d'œuvre?... Est-ce assez romantique?... et moral avec cela !... Quelle leçon pour la jeunesse !...

— La musique est digne de la poésie, répondait jésuitiquement le capitaine : l'une fait valoir l'autre.

— Ce n'est, disait George, qu'une mauvaise amplification de quelques beaux vers de Goethe...

M. Werner se frottait les mains, très joyeux :

— Ce n'est vraiment pas mal du tout,.. très gentil pour un divertissement de vacances... Mais il ne suffit pas de rimait, mon garçon,.. ce n'est pas avec cela qu'on réussit dans la diplomatie...

— Si vraiment, grand-père, parler pour ne rien dire, c'est tout l'art des diplomates.

— Voyez-vous cette impertinente !

Il pinça doucement la joue de Colette.

L'heure des adieux était venue. Bertrand partit le premier, puis ce fut Lise.

Sur le ciel assombri, la lune apparaissait et disparaissait tour à

tour entre des nuées éparées que le vent chassait, et ces alternatives d'obscurité et de lumière donnaient, par leur brusque succession, le sentiment d'une fuite éperdue; la mélodie chantée par Colette lui revenait en mémoire tandis qu'elle traversait les allées du jardin : « Tout passe ! » Et elle songea à la mort, si récente encore, de son père, aux émotions cruelles qui l'avaient accompagnée, à la longue suite de jours mornes, sévères, qui avaient presque exclusivement fait la trame de sa vie, et tout cela lui parut si lointain, si étranger, séparé d'elle par des espaces infinis, un abîme d'azur et de soleil... Une Lise nouvelle était née en ce soir d'automne au souffle d'une voix chère murmurant des paroles inoubliables :

— Oui, tout passe!.. la douleur n'est pas éternelle... Les mauvais jours sont finis.

Elle ferma la porte; et, dans le corridor obscur, prit la petite lampe fumeuse posée sur un escabeau. M^{me} Dauny s'était lassée d'attendre et couchée. Lise monta légèrement, et, coulant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte :

— Dors-tu, mère ?

— Comment dormirais-je, quand tu n'es pas rentrée, et que je me morfonds toute seule des heures et des heures... Pendant cela, tu t'amuses, toi!... Eh bien! qu'attends-tu, comme une statue, ta lampe à la main.

Depuis la mort de son mari, l'humeur de M^{me} Dauny s'aigrissait; tout ce qu'elle avait amassé de bile pendant sa longue servitude conjugale se déversait maintenant sur son innocente fille.

— Je voulais te raconter ma soirée... Je crains que tu ne sois fatiguée, et...

— Et tu trouves le prétexte bon pour t'en aller,.. comme si je n'avais pas été seule assez longtemps!.. Tu peux bien t'arrêter cinq minutes pour me dire quelles personnes il y avait et ce que l'on a fait...

— Oh! oui, certainement,.. je ne demande pas mieux.

Mais elle était subitement glacée par l'accueil maussade, par cette pauvre figure jaune encadrée d'un serre-tête sans garniture, ces longs bras maigres étendus sur les draps, tout cet ensemble de pauvreté revêche. Ses impressions si vives tout à l'heure, d'une si ravissante fraîcheur, étaient décolorées, subitement ternies... Elle cherchait, balbutiait des mots languissans qui n'exprimaient plus rien. C'est à peine si elle trouva le courage de prononcer le nom de Bertrand.

— Ah!.. il y était, naturellement... Que t'a-t-il dit ?

— Mais, beaucoup de choses... Je crois qu'il m'est bien attaché...

— C'est fort naturel,.. depuis le temps qu'il nous connaît!..

— Je veux dire qu'il a... une affection... sérieuse... très sérieuse, je le crois...

— Tu crois, tu crois!.. Qu'est-ce que tu veux dire?.. Il ne t'a pas fait une déclaration, je suppose...

— Je ne.... Mais, presque... Il me semble que c'en était bien une...

— Il te semble, tu crois... Qu'est-ce que c'est que ces manières de parler?... Ce n'est pas difficile de savoir ce qu'il t'a dit... T'a-t-il demandée en mariage?..

— Oh! non,... pas précisément... Cependant...

— Alors, s'il n'a pas parlé de mariage, cela ne veut rien dire, rien absolument... Ce sont des fadaises, des billevesées... Il s'est amusé de toi, de ta niaiserie...

— Oh! non, mère... Il parlait sérieusement, en honnête homme.

— Un honnête homme?... Ah! bah!... un enjôleur, comme ils sont tous... Il t'a conté fleurette, pour passer le temps,.. pour s'amuser... Et toi, pauvre fille,.. tu prends cela au sérieux!.. Je t'avais pourtant bien prévenue!..

Les yeux de Lise s'emplirent de larmes, sa poitrine se gonfla.

— Pourquoi voulez-vous me désespérer, maman? s'écria-t-elle avec un brusque sanglot.

— Ah! des larmes à présent!.. Comme si je n'étais pas assez triste déjà... Tu sais bien que je ne veux que ton bonheur, moi, gémit M^{me} Dauny, subitement radoucie par l'explosion douloureuse de sa fille. — Tant mieux s'il t'aime en homme d'honneur. Nous verrons bien!... Ne te désole pas... Il sera bien temps, si tu t'es trompée... Allons! embrasse-moi et tâche de dormir... Peut-être qu'il viendra demain faire sa demande... C'est à moi qu'il doit s'adresser, naturellement, et non pas à toi...

Lise, le cœur gros, les nerfs amollis, gagna lentement sa petite chambre. La façon positive qu'avait sa mère de traiter son bel amour, de le réduire en formule précise et en fait positif, lui causait un malaise de désenchantement. Certes, l'idée de mariage était bien implicitement contenue pour elle dans les aveux de Bertrand; aucun doute sur cela ne lui semblait possible, mais le mariage, c'était le dénouement naturel et non pas le but à poursuivre avant tout; c'était une façon d'éterniser et de consacrer l'amour; mais l'essentiel, le vrai, le beau, le bonheur enfin, c'était l'amour.

Quand elle fut seule, reposée sur son petit lit, la lampe éteinte, et que, la figure tournée vers la fenêtre, elle vit, dans le silence de la nuit sereine, les nuages changeans courir sur la face glorieuse des étoiles, cette espèce de dépression douloureuse se dissipa peu à peu. La foi, une foi enivrée et robuste, versa de nouveau dans son âme une allégresse qui longtemps chassa le sommeil. Com-

ment suspendre une vie si douce? Comment dormir? Comment se lasser d'entendre, dans un souvenir ravi, cette voix ardente de Bertrand, si humblement suppliante et si dominatrice pourtant, sur ce coin de terrasse, dans ce jardin frissonnant sous le vent nocturne. N'était-ce pas miraculeux qu'il l'aimât! Ce fut dans l'étonnement de ce prodige qu'elle s'assoupit enfin, un sourire sur les lèvres, à l'heure même où, dans l'aube pluvieuse, George, avant de partir, cueillait quelques fleurs tardives qu'il voulait lui faire remettre en signe d'adieu.

IX.

Tout le lendemain, M^{me} Dauny, sans en rien communiquer à sa fille, attendit la visite du capitaine d'Esparvis. A mesure, cependant, que s'écoulaient les heures, ses soupirs de plus en plus bruyans, sa précipitation à se lever au moindre bruit, trahirent son agitation et son impatience; après en avoir d'abord souri, puis s'en être irritée, Lise avait fini par se laisser gagner par la même impatience. Il lui semblait que M. d'Esparvis, après les graves paroles de la veille, aurait dû lui donner quelque marque de souvenir. Mais, sans doute, il n'avait pas été libre; il viendrait le lendemain. C'est à peine si, une fois ou deux dans la journée, elle se souvint de George et de sa sœur à l'heure où elle avait l'habitude d'aller les rejoindre chez leurs grands-parens. Elle s'assit, après le dîner, dans l'embrasure de la fenêtre, de façon à apercevoir de loin les rares passans. Quelquefois Bertrand était venu ainsi, à la nuit tombée, lui apporter quelque livre promis. A chaque instant, à travers l'ombre croissante du rapide crépuscule d'automne, elle crut l'apercevoir; un soubresaut de son cœur lui coupait la respiration. Depuis longtemps la nuit était venue, les becs de gaz allumés se reflétaient dans les flaques d'eau, car il avait plu tout le jour; Lise et sa mère attendaient encore.

— Il ne viendra plus, pensait la pauvre fille; maintenant, il est trop tard.

Pourtant elle ne renonçait pas encore, ses oreilles écoutaient comme malgré elle, ses nerfs tressaillaient à chaque pas sonnant sur le pavé. En elle-même, la mère maugréait :

— Comme si un officier d'avenir, avec un nom comme le sien, aurait jamais l'idée d'épouser cette pauvre Lise, qui n'a pas le sou!.. Allume la lampe, dit-elle tout haut; quand tu resteras là, le nez contre les vitres!.. Vois-tu, ma fille, il ne faut pas se fier ainsi au premier venu.., ni croire ce qu'il vous dit... Ce sera une leçon pour l'avenir... Quand on n'écoute pas les propos des jeunes gens, on n'a pas de déceptions!..

— Je ne me plains pas ; de quelle déception parles-tu ?

— Comme si je ne voyais pas que depuis ce matin tu attends le capitaine d'Esparvis.

— Il est vrai que je l'aime, répondit Lise avec une sincérité fière, et je n'ai nulle crainte... Que ce soit aujourd'hui ou plus tard, il viendra... Je suis sûre de lui.

M^{me} Dauny hocha la tête en exhalant un gémissement demi-ironique, demi-navré.

Le lendemain, Lise se rendit à l'heure accoutumée chez M^{me} Werner, où elle espérait entendre parler de Bertrand ; elle la trouva seule, M. Werner ayant accompagné ses petits-enfants à Paris. La vieille dame semblait hors d'elle-même par l'arrivée d'une note de couturière. Ses yeux tigrés de jaune lui sortaient de la tête ; elle brandissait, sous le nez de l'ouvrière chargée d'en recevoir le montant, le malencontreux mémoire, avec des gestes désespérés.

— Vingt-cinq francs pour un méchant caraco retourné, comprends-tu cela ? Cette Dumonin devient inabordable... Et cinquante-sept francs trente-cinq pour la façon de ma robe de foulard prune... tu sais?... Cette robe ruchottée, frisottée, qui me donne un air de caniche habillé !... Cinquante-sept francs trente-cinq pour me fagoter de la sorte !... Merci de ma vie !... Je ne la paierai pas... Elle m'assignera si elle veut... Je m'en moque !... Elle dit qu'elle a besoin de gagner parce qu'elle a des enfants... Est-ce moi qui l'ai priée d'en avoir... des enfants ?... Cinq ou six drôles qui mangent comme des requins...

Elle continua de déblatérer furieusement, tout en alignant le montant de la somme, et la remettant à la jeune fille chargée du recouvrement, qui assistait impassible à cette scène de récrimination aussi vaine qu'inévitable...

— Dites-lui bien que c'est la dernière fois que je la fais travailler.. Je ne veux pas qu'on m'exploite... Il faut être bon, mais pas au point d'être bête... Comment va son mari ?

— Toujours bien souffreteux.

— Bah !.. bah !.. un fainéant... Et puis, il ne sait pas se soigner... Ça court par tous les temps, et ça se nourrit mal... Je vais lui faire porter quelques bouteilles du vieux vin de M. Werner... mais surtout qu'il n'en donne pas une goutte aux requins... Vous entendez ? pas une goutte ! C'est pour lui seul... Je ne veux pas abreuver toute une ménagerie, moi !

Lise s'était mise au piano pendant la bourrasque. Elle se réservait d'amener adroitement plus tard le seul sujet qui l'intéressât, mais l'humeur était décidément à l'orage ; tout devenait prétexte à

courroux, et Lise ayant eu la mauvaise idée, pour amorcer la conversation, de demander des nouvelles des voyageurs, donna lieu à un tel déchaînement contre l'inconcevable égoïsme et la paresse de M. Werner et des hommes, en général, que, pour aucun prix, elle n'aurait voulu jeter le nom de Bertrand dans ce guépier.

De guerre lasse, elle retourna chez elle. Peut-être y était-il à l'attendre? Dès que l'idée lui en fut venue, elle plia à la hâte sa musique, ferma le piano, et s'enfuit en écoutant ses adieux. Il lui suffit d'un coup d'œil à travers les vitres de la fenêtre sur le profil soucieux de M^{me} Dauny et le pli tombant de sa bouche amère, pour savoir que rien d'heureux ne l'attendait au logis. Elle s'assit comme la veille, dans l'angle de la croisée, d'où son regard enfilait la longueur de la rue, et jusqu'à la dernière heure du jour, elle espéra... Un étonnement douloureux serrait sa poitrine, comment ne venait-il pas? Pourquoi? Elle se prenait à douter d'elle-même, de sa mémoire, de son intelligence : avait-elle mal compris, donné un sens illusoire à des propos en l'air, à de banales flatteries? Peut-être y avait-il aussi, dans les préliminaires d'un mariage, des formalités, des convenances qu'elle ignorait. Elle se promit d'être patiente, de tenir son âme en paix. Mais, ce qui la faisait souffrir plus que ses propres incertitudes, c'était le désappointement de sa mère, dont les signes trop visibles éclataient dans son silence même, dans le plissement des lèvres et le reproche immobile de son grand front bombé qui prenait par l'élévation des sourcils une expression générale de consternation.

Lise retourna comme la veille chez M^{me} Werner, et la trouva sortie. Elles s'installa au piano pour l'attendre, et laissacourir ses doigts dans des exercices familiers où l'attention n'avait aucune part; la monotonie des gammes montantes et descendantes, mineures et majeures, berçait sa pensée qu'elle laissait errer doucement parmi ses plus chers et récents souvenirs : chaque objet de ce salon avait eu un rôle et parlait un langage. Colette, George, Bertrand passaient et repassaient devant elle, mêlés aux incidens de la dernière soirée. Oh! la douce soirée où elle avait un instant pensé que la vie est trop belle! Bertrand ne lui avait-il pas dit : je vous adore? Elle n'avait pas rêvé cela! Toute la scène se retraçait à ses yeux, le jardin, l'ombre grise du crépuscule, le regard de la lune pâle entre les nuages fugitifs et la voix bien-aimée qui frôlait son oreille pendant que Colette chantait. La mélodie lui revenait maintenant sous les doigts : « Renonce!.. renonce à l'amour!.. tout passe! tout périt! » Elle sentit comme un froid subit; était-ce un avertissement, ce chant cruel? Elle quitta le piano et descendit au jardin, où dans un clair soleil tombaient les feuilles empourprées; quelques oiseaux gazouillaient dans les massifs. Enveloppée de son châle, elle s'assit

au-dessous de la fenêtre, sur ce banc où Bertrand était venu prendre place près d'elle. Ce fut là que M^{me} Werner vint la rejoindre.

— J'ai été retenue longtemps près de cette sotte de Manette Train qui s'est foulé le pied. Une vraie dinde, cette fille; elle s'en va le nez en l'air, buter contre le trottoir... Ça lui apprendra!.. Tu vas bien, toi? as-tu fait ton goûter?

— Je n'y ai pas pensé...

— A quoi penses-tu donc?.. Quand je ne suis pas là, tout va de travers... C'est comme ce grand maladroit de Bertrand qui vient justement me voir quand je suis sortie...

— Il est venu! s'écria Lise subitement rouge.

— Oui.., tout à l'heure... Où vas-tu donc avec cette figure renversée? Qu'est-ce qui te prend?..

— C'est que, il y a longtemps déjà... ma mère doit m'attendre.

— Reste donc; il n'est pas plus tard que les autres jours... Ta mère attendra quelques minutes... J'ai des nouvelles des voyageurs, ajouta-t-elle d'un ton de triomphe.., de M. Werner.., de George, de Nicole... Un vrai manifeste signé de tous. Ils ont fait bon voyage. Comme de juste, le grand-père a mené toute la famille à l'Opéra-Comique. M. d'Aureville y était aussi, chose extraordinaire!.. Enfin, il avait daigné!.. Tandis que la bonne dame racontait longuement, entremêlait les parenthèses et les réflexions, Lise, énervée, écoutait à peine. Tout semblait conjuré contre elle. Bertrand était venu si près d'elle, et elle n'avait pas eu même la joie de l'entrevoir; la fatalité avait voulu qu'elle cessât de jouer du piano et qu'elle allât s'asseoir sur la terrasse derrière la maison, pendant qu'il se présentait à la porte. Et maintenant, sans doute, il était chez sa mère, prêt à partir peut-être du dépôt de son absence; et qui sait comment M^{me} Dauny allait le recevoir! A quelle imprudence, à quelle maladresse pouvait la pousser la mauvaise humeur?.. Un gros soupir qu'elle ne put retenir coupa court aux récits de M^{me} Werner:

— Ah! ça... qu'est-ce que tu as?.. Es-tu malade?.. Es-tu folle?.. Voyons! qu'est-ce qui t'arrive?

Sous la brusquerie des paroles, on sentait une sincère et inquiète sympathie.

— C'est... c'est que... nous n'avons pas de nouvelles d'Arthur et alors!.. balbutiait Lise, s'accrochant au hasard au premier prétexte venu...

— Et c'est pour cela que tu te mets dans cet état-là! Eh bien, je vais t'en donner de ses nouvelles! Il est fringant et superbe, fleur à la boutonnière! et passe ses soirées à l'Opéra-Comique, comme un millionnaire... M. Werner l'y a rencontré... Tu sais qu'il a quitté son maître de pension.

— Comment! il l'a quitté?

— Oui; le métier l'ennuyait... Il est maintenant chez une manière d'homme d'affaires..., de courtier..., dans un comptoir, je ne sais où... Le meilleur, c'est qu'il est bien payé! Il se propose, du reste, d'écrire à ta mère, pour un cautionnement, je crois... Recommande-lui de ne rien faire avant d'avoir vu M. Werner.

— Oui, madame!

— Attends donc! Tu lui diras qu'elle ne doit pas se dessaisir de son argent. Elle n'en a pas trop. Et ton frère est trop jeune!

— Oui, madame.

— Il offre trop peu de garanties,

— Oui, certainement... Il offre trop peu de garanties.

— Tu as bien compris? As-tu compris, oui ou non? Tu me regardes comme si je parlais hébreu. Où as-tu la tête, mignonne! Enfin, Lise put s'échapper. Comme la veille, elle jeta en passant un coup d'œil vers la fenêtre de la salle basse, et, comme la veille, elle aperçut le profil renfrogné de sa mère inclinée sur son ouvrage.

Elle y lut sa sentence.

Bertrand n'avait pas paru : il était venu tout près d'elle, à sa porte, et ne lui avait pas donné le moindre signe de souvenir... Un découragement, un effondrement intérieur, le vide, l'insignifiance de tout, voilà ce qu'elle sentit, et son âme plia sous un choc trop lourd.

Elle s'abandonna, sans plus chercher à comprendre l'inexplicable. Elle s'efforçait d'accomplir exactement les rites de la vie journalière, de peur de fournir à sa mère l'occasion de quelque remarque pénible. Celle-ci, du reste, évitait de parler de Bertrand, avertie par la souffrance visible de Lise, chaque fois que son nom était prononcé. Mais son humeur plaignarde ne lui permettait pas de retenir certaines aigres allusions « aux gens qui n'ont pas de chance, » au « désagrément de se lier avec des personnes sans délicatesse, » ou des réflexions chagrines sur les inconvénients de la vanité, les déboires de l'ambition, et autres lieux-communs sanglants dont elle suppliciait sa fille, tant était invétérée sa manie de geindre et de récriminer.

Lise se taisait. Deux semaines s'écoulèrent sans autre incident qu'une lettre d'Arthur annonçant avec emphase l'heureux changement survenu dans sa situation. Il travaillait chez un banquier et gagnait 130 francs par mois; c'était peu pour suffire au logement, à la nourriture, à son entretien; mais il recevait des gratifications et aurait d'ailleurs plus d'une occasion de gagner aisément de l'argent. Il ne lui manquait pour cela qu'une première mise de fonds. Si sa mère voulait lui confier une dizaine de mille francs seu-

lement, dont il s'engageait à lui servir l'intérêt, il entrerait pour une part dans les affaires de son patron, et pourrait considérer son avenir comme assuré. Bien qu'elle y fût préparée, cette demande jeta M^{me} Dauny dans des déplaisirs et des contradictions sans fin, tantôt s'irritant de l'égoïsme impudent d'Arthur qui voulait lui retirer le « pain de la bouche », tantôt prenant son parti contre les avis de M. Werner. Lise acquiesçait avec la même docile indifférence à tout ce que voulait sa mère. Elle n'attendait, n'espérait plus rien. Comme par le passé, chaque jour elle allait chez M^{me} Werner qui, soit hasard, soit préméditation, ne prononçait jamais le nom du jeune capitaine.

Au bout de quinze jours, M. Werner était de retour; il trouva Lise pâlie :

— Qu'as-tu donc, petite mauviette?

— Rien, mon parrain... un peu de mal de tête seulement. Et elle s'empressa de détourner son attention par des questions sur son voyage, sur Colette, sur George.

— A propos, tu sais que j'ai rencontré ton frère à l'Opéra-Comique, absolument superbe, mis à la dernière mode, stick sous le bras et fleur à la boutonnière... Un vrai gentleman... Vraiment très bonne façon, fort beau même... avec sa figure pâle, efféminée... Et sûr de lui... Je crois qu'il m'a un peu méprisé... oh! très gentiment... du haut de ses futurs millions.

— Quelle idée!... il n'est pas sot à ce point.

— Je plaisante... Ce qui est sûr, c'est qu'il se tire d'affaire, à en juger par sa tenue... Comment? Ceci est plus difficile à imaginer.

— Il a des appointemens, vous savez?

— Des appointemens de cent trente francs par mois, ça ne va pas loin... Il est probable qu'il y ajoute quelque autre industrie, en collaboration avec son ami Lassagne, peut-être.

— Avec Lassagne?... Le croyez-vous?

— Je n'en sais rien... J'ai cru seulement apercevoir le museau chafouin du sieur Arsène dans l'ombre d'un couloir. J'aurais juré qu'ils étaient ensemble... Tu sais quel tripoteur était, tout enfant, ce Lassagne?... Aussi, j'ai prévenu ta mère qu'elle tienne ferme les cordons de la bourse et qu'elle se garde d'aventurer quoi que ce soit sur la seule garantie d'un garçon comme ton frère... qui n'a pas même vingt ans.

— Travaillent-ils dans la même maison, Arsène et lui?

— Je ne crois pas... Le patron de ton frère, M. Lévy Nash, tient, rue Montmartre, un bureau d'affaires, il reçoit des ordres de bourse... J'ai pris quelques renseignemens : c'est un homme jeune, intelligent, dont on dit du bien dans le quartier... En somme, un

inconnu... Et je crois qu'Arthur va un peu vite quand il se voit déjà son associé et en passe de faire fortune... Avant tout, il faut attendre et ne rien hasarder qu'à bon escient...

Cette conversation éveilla de vagues appréhensions dans l'esprit de Lise; mais elle les écarta avec lassitude. Elle ne se souciait plus de rien et sentait en elle-même une sorte d'insensibilité dont elle se scandalisait par momens.

— Il faut que je sois malade, pensait-elle.

Elle commençait à ne plus dormir et mangeait sans goût; une sorte de petite fièvre fugace lui jetait dans les veines des frissons qui la tenaient par momens les épaules courbées, toute repliée et ressermée sur elle-même. Ses yeux, un peu creusés, avaient une langueur qui ajoutait à sa beauté; mais elle ne se regardait plus au miroir, et sa figure lui causait de l'ennui, comme une amie qui a trompé notre espérance. Quand elle sortait avec sa mère, elle ne trouvait plus de plaisir à regarder les étalages. A quoi bon des bijoux ou des dentelles, une robe neuve ou un ruban? Cela ne valait plus, à son gré, ni un regard, ni un désir. Elle s'apercevait maintenant combien, depuis longtemps, la pensée de Bertrand avait prêté de la valeur à toute chose indifférente.

Elle grelottait assise au coin de la cheminée, dans le vieux fauteuil de cuir, à la place même où avait si longtemps languï son père, lorsqu'elle vit passer devant la fenêtre le chapeau à larges bords et les longs cheveux blancs de M. Werner, et aussitôt il frappa à la porte. Elle courut au-devant de lui. Il venait quelquefois ainsi lui proposer une promenade ou un concert; quelquefois, il donnait à M^{me} Dauny des conseils pour la direction de ses affaires.

— Bonjour, petite Lili, dit-il en lui tapotant amicalement les cheveux; comment va cette mauvaise tête? Hein? Pas trop brillante encore, la mine... Où est ta mère?

— Je vais l'appeler... Elle fait quelque rangement dans sa chambre.

— Va ranger à sa place et envoie-la-moi; j'ai à lui parler de choses graves... qui ne regardent pas les petites filles, ajouta-t-il, en réponse au regard interrogateur de Lise.

— Un malheur, peut-être?

— Eh! non... non; cela ne peut pas s'appeler un malheur, petite folle!.. La voilà toute tremblante! Quand je te dis qu'il n'y a pas de malheur... Il s'agit uniquement de questions... d'intérêt... d'affaires, là! Allons! va vite, et reviens quand on t'appellera.

La conférence se prolongea entre M^{me} Dauny et M. Werner; elle parut éternelle à Lise, assez troublée, malgré les assurances du conseiller. Pourquoi ce mystère, cet air préoccupé de M. Werner?

Des questions d'intérêt, avait-il dit. Cela devait se rapporter à Arthur... Rien de bon ne pouvait venir de ce côté. Et d'ailleurs, est-ce qu'on s'enferme pour dire des choses heureuses?... Le bonheur veut qu'on ouvre les portes toutes grandes et s'annonce à voix haute. C'est ainsi, du moins, qu'elle l'imaginait.

Le jour déclinait; l'ombre lourde envahissait la chambre, la grande chambre silencieuse où son père était mort. Assise dans un coin, le coude sur la table, elle tenait les yeux fixés sur ce lit où elle l'avait contemplé pour la dernière fois. Comme elle eût trouvé doux, en ce moment, d'appuyer sa tête lassée sur l'épaule de son père et de lui confier une foule de choses tristes qu'elle ne disait à personne, et qu'elle ne lui aurait peut-être pas dites à lui-même quand il était vivant. Maintenant, il semblait que la mort avait arraché les barrières qui séparaient autrefois leurs âmes. Il l'aurait comprise, consolée sans qu'elle eût besoin de parole. Tout bas, ses lèvres murmuraient :

— Père!.. père!.. pauvre père!..

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle pleura quelque temps en se souvenant; puis son esprit se fatigua, s'attacha à des riens, aux objets voisins, insignifiants. Machinalement, elle comptait les rayures du parquet, s'embrrouillait, distraite par un craquement de la boiserie ou le grignotement d'une souris... Il lui semblait entendre des allées et venues dans la salle basse. Qu'étaient-ce que ces affaires si longues à expliquer?

Tout à coup, on l'appela; c'était la voix de M. Werner. A tâtons, elle descendit l'escalier sombre, dont les dernières marches étaient seules faiblement éclairées par le reflet des bougies allumées dans la salle qui était ouverte. Elle entra, et la brusque transition de l'obscurité à la lumière lui causa un éblouissement. Devant elle, sa mère se tenait debout avec un aspect solennel inaccoutumé.

— Lise, dit-elle, voici M. d'Esparvis qui nous fait l'honneur de te demander en mariage.

Il y eut un silence, pendant lequel il lui sembla que les murs tournaient autour d'elle et que le sol remuait, et alors seulement elle le vit, lui, celui qu'elle aimait, avec sa haute taille inclinée, et, sur son orgueilleux visage, un sourire doux, presque craintif, et ses deux mains se trouvèrent emprisonnées dans celles de Bertrand, qui lui murmura quelques tendres paroles que, dans son trouble, elle n'entendit pas; mais le seul son de sa voix lui causait des défaillances de joie... Elle ne pouvait parler et demeurait muette au milieu de tous. Quelqu'un alors, — c'était assurément M. Werner, — dit :

— Pourquoi pleures-tu?

Elle s'aperçut que ses joues étaient baignées de larmes, et ja-

mais rien ne lui avait semblé si doux que ces larmes... Cependant, le conseiller grommelait :

— C'est à n'y rien comprendre... La voilà toute en pleurs... On ne veut pas te marier de force, morbleu ! Si cela ne te plaît pas, tu n'as qu'à le dire !

Et sa mère frappa ses mains l'une contre l'autre avec un soupir qui ressemblait à un mugissement, et les mains de Bertrand se détachèrent lentement des siennes, ses traits prirent une expression triste et sévère.

— Mais, je l'aime!.. je l'aime!.. s'écria-t-elle éperdue.

Et aussitôt elle se trouva pressée sur une large poitrine, étreinte par un bras robuste, tandis qu'une moustache parfumée effleurait sa joue et que des lèvres chaudes lui donnaient un premier, un long baiser.

X.

Lise apprit alors que Bertrand ne l'avait point oubliée, qu'il n'avait cessé de l'aimer, de s'occuper d'elle pendant ces deux mortelles semaines où elle avait connu l'horreur de l'attente vaine, du doute, du découragement, de la désespérance.

La vérité est que le jeune officier était sorti de la maison Werner fort soucieux, après l'imprudente déclaration qu'il avait faite à Lise ; il avait cédé, sans préméditation, à un soudain ravissement d'amour jeune et pur ; — ce qu'il avait le moins connu jusqu'alors, soit pendant son temps d'école, soit depuis qu'il était au régiment, c'était l'innocence : il s'était trouvé sans défiance et sans armes devant cette candeur d'une âme qui s'ignore et se trahit ingénument ; il n'avait pu résister à l'attrait, à la fierté de posséder ce jeune cœur si absolument, si purement épris. Il se trouva singulièrement troublé quand, seul dans la rue déserte, loin de l'innocente magie des yeux de Lise, il se souvint de ce qui venait de se passer, et ce fut avec une véritable angoisse qu'il se rappela ses paroles, les examina et les scruta. Était-il, en conscience, engagé ? Avait-il prononcé quelqu'un de ces mots qui lient l'honneur d'un galant homme ? Oui, assurément ; il n'avait pas formellement parlé de mariage ; mais Lise n'avait pu comprendre ses aveux dans aucun autre sens. Il se sentait engagé, et il se savait aimé. Bien qu'il ne se fit aucune illusion sur les inconvénients d'un mariage avec une fille sans fortune, sans parenté ni influence, ni appui d'aucune sorte, il n'eût pas hésité un instant, s'il n'avait eu à consulter que lui-même : ce qui le préoccupait, c'était son père, c'étaient ses sœurs, toute cette famille pauvre enfouie, faute d'argent, dans un

fond de province, aux prises avec toutes les petitesesses, les aridités, les dégoûts d'une gêne humiliante et cachée.

La déception qu'allait apporter son mariage à tous ces êtres chers qui languissaient sans murmure, dans l'espoir qu'un riche établissement de l'unique héritier du nom relèverait l'éclat obscurci des d'Esparvis; le chagrin qu'il allait causer en échange de tant de sacrifices et d'une si longue patience, la crainte de peser plus lourdement encore que par le passé sur le mince budget paternel, voilà ce qui le rendait sombre et plissait son front. Il marchait d'un pas inégal, en tortillant nerveusement sa moustache, et se gourmandait :

— J'avais bien besoin, vraiment, de m'amouracher ainsi ! Quand on n'a pas le sou, il faut renoncer aux mariages d'amour et faire du négoce matrimonial, calculer, marchander... On se met à prix, morbleu !.. On se vend très cher !.. Voilà un beau réveil pour le vieux père, quand il saura la sottise que je fais... A-t-elle seulement la dot réglementaire ? La fille d'un employé de mairie... d'un bureaucrate infime !.. C'est de la folie... de la pure folie... Et pourtant, je serais heureux si je pouvais oublier la nichée de là-bas et la vieille masure efflanquée, dont la carcasse s'éventre et menace ruine !

Il était arrivé à sa porte et frappa avec tant de brusquerie que la maîtresse du logis crut que le feu était à la maison. Pendant une partie de la nuit, elle entendit aller et venir avec agitation le jeune capitaine. Il ne redoutait pas une opposition formelle de son père. Il était d'âge, d'ailleurs, à agir à son gré. Et puis, il connaissait le vieux gentilhomme et le sentiment si délicat qu'il avait de l'honneur ; certes, il ne résisterait pas dès qu'il saurait la parole de son fils donnée...

C'était le chagrin de son père qui lui faisait peur ; il en avait le cœur étouffé. Il aurait bien voulu aussi connaître, si médiocre qu'il fût, le chiffre précis de la dot de Lise et de ses modestes espérances. M. Werner était à Paris ; il fallait attendre son retour pour obtenir de lui des renseignemens positifs, et ne pas avoir l'air de se marier comme un collégien qui épouse une grisette.

Quand il apprit la fâcheuse nouvelle, le vieux baron d'Esparvis ressentit une amère déconvenue. Il avait tant espéré pour son fils une brillante destinée ! Il était absolument convaincu qu'il deviendrait le protecteur de ses sœurs, leur bienfaiteur. Au lieu de cela, il faudrait subvenir aux frais d'un nouveau ménage. C'était pour l'avenir une suite non interrompue de sacrifices et de privations pour ses malheureuses filles condamnées à un humiliant célibat. Sa réponse cependant fut telle que l'avait prévue Bertrand : « Avant tout, sois honnête homme, quoi qu'il en puisse coûter. Pourtant,

s'il n'est pas trop tard, si tu peux te retirer sans forfaire, sans tromper un cœur innocent, réfléchis et fais réfléchir la jeune fille que tu vas entraîner avec toi dans une lutte mesquine, souvent poignante, contre les nécessités les plus basses et les plus impérieuses. » En terminant, il enjoignait à Bertrand de ne faire aucune démarche nouvelle qui pût l'enchaîner davantage et entretenir Lise dans des espérances peut-être prématurément conçues, avant qu'il eût pris lui-même des renseignemens sur la jeune fille et sa famille. « Je ne doute pas, écrivait-il, que tu n'aies autant que moi souci de l'honneur de ton nom et de la dignité de ton foyer, mais tu es jeune, amoureux, mal préparé par conséquent à voir juste et à juger sainement. »

La première personne à qui s'adressa M. d'Esparvis fut naturellement son vieil ami, M. Werner, qui ne put que donner une réponse favorable. Le commandant du bataillon de chasseurs, également consulté, envoya des renseignemens conformes et, la mort dans l'âme, le loyal vieux gentilhomme accorda son consentement.

Bertrand voulait courir immédiatement chez Lise ; M. Werner préféra traiter seul, auparavant, la question de dot avec M^{me} Dauny, dont il connaissait la parcimonie et les habitudes de marchandage. Le chiffre de la dot fut fixé à trente mille francs, et M^{me} Werner se chargea du trousseau. On décida aussi d'écrire à la marraine de Lise, une vieille demoiselle belge, M^{lle} Dauterghem, fort riche, et qui avait toujours promis un cadeau de noces à sa filleule. On espérait que le nom et la qualité de Bertrand d'Esparvis stimuleraient la générosité de cette vieille personne, fort éprise d'aristocratie.

— Enfin, avec ou sans marraine, nous tâcherons que nos jeunes gens ne se trouvent pas malheureux, disait le conseiller.

Lise souriait ; sûre d'être aimée, que pouvait-elle désirer de plus ? Son cœur débordait d'une joie parfaite. Tous les arrangements, les calculs, les tracas ou les espérances ne l'intéressaient que dans la mesure du plaisir ou de l'ennui qu'en devait ressentir Bertrand.

Tout, du reste, tournait à souhait. L'astre languissant qui avait jusqu'alors présidé aux destinées de Lise semblait prendre un libre essor enfin.

On reçut une réponse fort gracieuse de M^{lle} Dauterghem : elle comptait assister au mariage, et son notaire avait l'ordre de verser immédiatement quarante mille francs dans la corbeille. Elle s'engageait de plus à s'inscrire au contrat pour une somme égale à toucher après sa mort. C'était beaucoup plus qu'on n'eût jamais osé espérer.

— Nous finirons par avoir trop d'argent, disait en riant Bertrand.

Le seul nuage vint du côté où on devait l'attendre ; il vint d'Arthur, qui profita de la circonstance pour réclamer une somme égale à la dot de sa sœur, et se montra fort irrité du refus catégorique que lui opposa sa mère. C'était le seul point, en effet, où M^{me} Dauny fût capable de résistance envers son fils : elle connaissait trop le prix douloureux de l'argent ; elle avait trop travaillé, peiné et vécu de lésine pour se dessaisir imprudemment. A la seule idée de tirer une grosse somme de son escarcelle, sa longue figure jaune avait une expression d'angoisse, les coins de sa bouche s'abaissaient, serrés par une contraction subite comme un fermoir de portemonnaie et toute sa personne prenait un air buté et têtù. Il lui en coûtait beaucoup de doter Lise, mais la nécessité s'imposait. Elle écrivit à Arthur :

« Quand tu te marieras, je verrai ce que j'aurai à faire ; et si d'ici-là, il se présente une occasion sérieuse d'assurer ton avenir, je m'imposerai tous les sacrifices nécessaires. En ce moment, rien ne presse ; attends au moins ta majorité. L'association que tu rêves avec ton patron est une pure chimère, et une entreprise hasardeuse. »

Arthur insista, elle s'obstina dans son refus, et il y eut à ce sujet de pénibles tiraillemens.

Le mariage fut fixé à Pâques, afin que l'adoucissement de la saison permit au père de Bertrand d'y assister sans danger pour son grand âge. Les fiancés, du reste, se voyaient chaque jour, ils étaient heureux et ne hâtaient pas l'avenir de leurs vœux, Bertrand était chaque jour plus épris. Elle était vraiment charmante, sa Lise, avec son visage d'un ovale si élégant, ses admirables yeux bleu foncé, sérieux, presque graves, dont le contraste avec la bouche rieuse était enchanteur. N'avait-elle pas d'ailleurs la séduction souveraine d'un amour éperdu, qu'elle laissait transparaître avec la plus candide sincérité ? Elle ne touchait plus terre, portée haut, au-dessus des petites misères de la vie journalière par le doux orgueil d'être aimée. Une heure exquise entre toutes, c'était, pour Lise, le soir, quand seule, après le départ de Bertrand, elle passait en revue le butin de la journée, quelque impression nouvelle, délicieuse, un mot, un sourire, un de ces longs silences où les cœurs s'entendent si intimement. Souvent accoudée à la lucarne qui regardait vers la campagne, debout comme autrefois sur l'escalier chancelant de vétusté, bien enveloppée dans un châle épais, elle tendait le front à l'air froid de la nuit. La neige couvrait les toits, les cours de l'Arsenal, et devant elle, sous le reflet transi de la lune, les arbres dépouillés se dessinaient sur la ligne droite et blanche du rempart. Elle se rappelait combien de fois depuis l'enfance elle avait rêvé ainsi, le regard perdu, désirant elle

ne savait quoi, attendant... Et maintenant, *cela* était venu, l'objet sans nom, indéterminé de son attente : c'était l'amour. Et cet amour débordait l'heure présente, remplissait l'avenir et même le plus lointain passé qui lui devenait cher et sacré ; n'était-ce pas la route prédestinée par où le bonheur était venu ? L'appel indistinct de sa jeune âme était donc arrivé jusqu'à ce vaste ciel pâle, ce ciel si haut, en apparence inaccessible avec son armée silencieuse d'étoiles et ses nuages fuyans ! Dieu était bon, la nature clémente, la vie, chose divine et sainte !

Comme elle plaignait ceux qui ne connaissent pas le bonheur d'aimer ! Quelle pitié pour son amie Colette, dont les lettres extravagantes l'amusaient et l'indignaient à la fois. Une vraie petite folle, cette Colette :

« Que tu es heureuse d'être fiancée, toi, écrivait-elle un jour : C'est un si joli mot : une fiancée ! Et bientôt tu seras émancipée par le mariage, tandis que moi je languis dans un couvent, levée, couchée au son de la cloche, avec la spontanéité d'une poupée à ressorts... J'ai pourtant dix-sept ans, comme toi ; personne ne semble s'en douter. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de sortir le samedi, après la dernière classe et de rentrer seulement le lundi matin. J'attrape ainsi de temps en temps d'aller au théâtre ou à quelque petite sauterie de jeunes filles, quand mon père veut bien m'y conduire. Tu apprendras avec plaisir que je m'y amuse parfaitement, et que j'y ai un fort joli succès ; si j'avais quelques pouces de plus, ce serait bien autre chose, il n'y a pas à dire, je suis un peu petite. Il faut savoir se contenter : on m'admire, on me fait danser et quand je traverse le salon, j'ai une escorte de jeunes messieurs empressés qui me suit et me donne des airs d'altesse ; c'est fort agréable. Mais pas le moindre *flirt* ! Tous d'une correction imperturbable ! Il est vrai que mon père ne me quitte guère, et il a une façon d'observer les gens, le général, qui ne donne pas envie de broncher. Je tiens mes paupières aussi modestement baissées qu'il est possible, sans faire trop de tort à mes yeux. Mon terrible papa m'intimide, tu ne peux te figurer à quel point ? Il me semble toujours qu'il va m'apostropher tout haut : « A qui en as-tu, toi, avec tes yeux en coulisse ? » Ce serait horrible. T'ai-je dit qu'il y a chez nous, de temps immémorial, un dîner d'amis tous les samedis et que, cette année, je suis admise à le présider, en face de mon père ? Ce n'est pas un divertissement bien folâtre, mais j'aime la représentation et je trouve agréable de faire les honneurs en face du général d'Aurevelle. Deux inamovibles à ce dîner : un magistrat à la cour de cassation, le président Perroly et le vicomte Ardan de Feugrix. Du premier, pas grand'chose à te dire ; il est vieux, l'âge de papa !.. Il a une

figure pâlotte, chiffonnée, tourmentée par un tic dans la bouche, qui lui fait allonger et rentrer les lèvres comme s'il suçait un bonbon ; malin comme un singe, marié à une femme dévote, qu'on ne voit jamais, et dévot lui-même. Il me taquine, critique mes manières, mes paroles, mes costumes, ma coiffure ; je l'exècre. Le second, Ardan de Feugrix, — quel nom incandescent ! — est un bel homme, d'une superbe tournure et de grand air ; il a eu, il a encore même, beaucoup de succès près des dames. Sa figure est belle, régulière, seulement le front commence à se dégarnir ; il est passablement dédaigneux et content de lui, poli et indifférent ; il me fait quelquefois un compliment, parce qu'il en a un stock à placer, mais ne se soucie pas plus de moi que des boulettes de mie de pain qu'il roule et pétrit entre ses doigts (c'est une de ses manies), et qu'il lance ensuite dans la gueule de Fidgi, le chien de la maison. Ajoute à cela quelques invités de passage et quelques amis de George ; il n'y a pas de quoi perdre la tête. »

Quelques semaines plus tard, elle écrivait encore : « Devine qui je trouve seul installé au salon, samedi, à mon arrivée du couvent ? M. de Feugrix, tranquillement assis, lisant un journal. Je fais un petit « ah ! » de surprise, il lève le nez, m'aperçoit, me salue courtoisement et m'explique qu'il attend mon père pour aller avec lui visiter un attelage ; après quoi, il reprend son journal. Cela me fâche ; et, pour l'avertir de son inconvenance, je continue la conversation :

— Où demeurent-ils, les chevaux ?

— Avenue de Neuilly, mademoiselle.

— Eh bien ! monsieur, j'ai le regret de vous avertir que vous n'y arriverez pas sans encombres... Il va y avoir un gros orage.

— Vraiment !.. un orage ?.. En cette saison, cela n'arrive guère.

— Je vous annonce que cela arrivera, cependant, .. sans me charger de justifier la nature en ses inconséquences.

Il passe la main sur sa moustache sans me faire l'honneur de lâcher son journal :

— Ne vous inquiétez pas, nous prendrons une voiture...

Tu conviendras que c'était agaçant. Juste, à ce moment un roulement de tonnerre se fait entendre :

— Là ! quand je vous le disais ! Et papa qui ne rentre pas !

Cette fois il se lève et s'approche de la fenêtre.

— Votre père attendra, pour sortir du ministère, que l'orage soit passé... Soyez tranquille pour lui, mademoiselle Nicole...

— Oui !.. Mais moi, .. j'ai peur, quand il n'est pas là.

— Peur ?.. Oh ! que non... Vous êtes trop grande fille pour cela...

J'étais debout à côté de lui, dans l'embrasure de la fenêtre, contre laquelle il appuyait le front, comme s'il voulait compter les larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber dans la rue, parfaitement déserte en ce moment; il ne se doutait seulement plus que je fusse près de lui. Cela m'impatienta, je pris un air rêveur et je dis :

— Comme les nuages vont vite!

Sans tourner la tête, il répondit :

— Très vite.

— Où vont-ils?

— Qui donc?..

— Les nuages?

— Ah!.. Eh bien! ils vont où le vent les pousse, naturellement.

Un grand éclair blanc, accompagné d'un coup de tonnerre prolongé, me fit jeter un cri, — un faible cri de chat qui s'étrangle, comme miss Ellen quand je la chatouille. Il se retourna avec un demi-sourire ironique :

— Qu'est-ce qu'il y a?..

— Il y a que j'ai peur... Je vous le disais bien, sans papa j'ai toujours peur.

Nouvel éclair, nouvelle détonation formidable avec une avalanche de grêle. Cette fois, je jette un cri perçant :

— Ciel! monsieur!

Et je me précipite dans ses bras en cachant ma tête contre sa poitrine. Il était diantrement embarrassé, monsieur l'homme à bonnes fortunes, avec la fille de son ami d'Aureville sur les bras. C'était fort drôle; il me soutenait avec des précautions infinies, comme si j'étais en verre filé, et m'encourageait par de petits monosyllabes caressants :

— Mademoiselle!.. Nicole, ma chère enfant...

Mais il tonnait toujours, et je m'obstinais à tenir mon nez enfoui dans son gilet avec de petits frissons, de petits cris pâmés, tout ce que j'imaginai de plus intéressant. Cela ne pouvait cependant pas durer éternellement; je relevai la tête languissamment. Il me contempla alors stupéfait, absolument abasourdi, comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant, et je crois, en vérité, que c'était la première fois qu'il s'avisait de me regarder. L'orage avait emporté les dernières lueurs du jour; un domestique entra avec une lampe, puis mon père arriva et je m'éclipsai pour m'habiller avant le dîner. Je te vois d'ici scandalisée... Ma chère, ce petit travail a été très proprement exécuté, et les résultats sont excellents, M. de Feugrix ne me traite plus en quantité négligeable, il me prend au sérieux; c'est ce que je voulais, et rien de plus. Ainsi, ne me

gronde pas. D'abord M. de Feugrix est vieux, — quarante ans, je suis sûre ! Et puis, un ami de papa, c'est presque un oncle, absolument respectable et inoffensif. »

— Il est pourtant si facile d'être heureuse ! soupirait Lise, à la lecture de cette lettre et de quelques autres du même genre : « Pauvre petite folle de Colette ! »

XI.

Le mois de mars touchait à sa fin ; de tièdes rayons alternaient avec les froides giboulées. Les jours, plus longs, permettaient quelques promenades hors la ville, sur les glacis gazonnés qu'étoilaient déjà de hâtives fleurettes : perce-neiges tremblans, violettes sans parfum. Les ramures noires des épines, encore défeuillées, se couvraient d'une floraison neigeuse. Quelques arbres fruitiers commençaient déjà à gonfler leurs bourgeons ; la terre exhalait une odeur torte qui pénétrait l'air d'une saine volupté. Lise et Bertrand aimaient à respirer ces arômes de sève montante, précurseurs de la renaissance printanière. Le nez au vent, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, ils s'en allaient droit devant eux ; M^{me} Dauny, vite hors d'haleine, se contentait de les suivre de loin, moitié contente, moitié fâchée. Elle s'était assise un jour, pour les attendre, sur une des bornes du chemin de halage où s'amarrent les lourds chalands ; les deux amoureux, la voyant à l'aise et reposée, s'étaient envolés le long de la chaussée, droite à perte de vue, entre le canal encaissé et la plaine brune, toute nue, sans ondulations jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Le soleil, trop ardent, avait pompé toutes les vapeurs, qui se condensaient en nuages de plus en plus épais ; ses rayons obliques, à travers une file de peupliers dénudés alignés sur l'autre rive du canal, rayaient de leurs ombres grêles l'eau noire, lourdement miroitante. Lise s'émerveillait :

— Que penserez-vous donc, disait Bertrand, de mon pays là-bas, de ses cagnons inaccessibles, de ses hauts plateaux, véritables déserts de pierres... de ses gorges profondes, fendues net, comme d'un coup de hache, où tout en bas on voit courir, tapageuses et claires, vives comme la pensée, les eaux du Tarn !.. Et, tout à côté, des vallons exquis, des coins recueillis d'une inconcevable fraîcheur : c'est dans une de ces vertes retraites, entre de hautes murailles rocheuses, qu'est blotti notre vieux logis, la Calende. Vous vous y plairez.

— Où ne me plairais-je pas avec vous ?

— C'est donc vrai que vous m'aimez, ma chérie ? « Ma chérie, » il ne l'avait jamais encore nommée ainsi ; quelle caresse dans un mot, dans une inflexion de la voix ! Était-ce le souffle attiédi de la

bise? le mouvement secret de la sève remuée en ses profondeurs? Était-ce leur isolement dans la grande plaine déserte, à cette heure trouble qui précède la fin du jour? Lise sentait, dans la plénitude heureuse de son âme, se glisser une vague souffrance de timide désir qui accompagne parfois le plus extrême bonheur comme pour faire sentir ce qu'il a d'incomplet; un secret instinct la portait à renfermer en elle-même ce délicieux malaise, à n'en rien laisser paraître, comme si la nature, qui réserve la femme pour des tâches mystérieuses, avait posé dès l'origine sur son âme un sceau de respect pour l'œuvre sacrée qu'elle ignore. Par un mouvement involontaire, elle s'écartait un peu de son ami, qui, sans le remarquer, continuait : « Chère Lise, .. il faut m'aimer beaucoup, puisque bientôt vous allez m'appartenir... Encore quelques semaines, et vous serez mienne, enfin! enfin! »

D'un geste tendre et fou, il entourait sa taille, l'attirait, s'efforçait de baiser sa joue. Elle se défendait :

— Laissez donc!.. Vous allez amener les passans!

Et ils riaient, car de passans il n'y en avait aucun, si loin que s'étendit le regard, sauf un grand vol de corbeaux qui s'abattait et se relevait, cherchant sa pâture dans la glèbe. Et Bertrand disait, tenant Lise par la main :

— Pour cet instant où nos cœurs s'aiment si fortement, nous marquerons ce jour parmi les plus beaux et nous en fêterons chaque année l'anniversaire, le voulez-vous? Et, pour ce seul jour, j'aimerai cette vilaine plaine noire comme une terre d'enchantement.

— Oh! moi, je les ai toujours aimés, ces grands espaces où le ciel se déploie si largement; et ces lointains noyés dans un bleu si fin, si transparent!.. Il semble que tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend, tout ce qu'on désire, soit caché là-bas dans ce lointain bleu et nous attire.

— Ce que vous trouvez beau, c'est votre rêve.

— Et vous, Bertrand, ce que vous appelez laid, c'est ce qui est uniforme... Nous avons ici comme ailleurs des nuages, de l'eau, du soleil, les alternatives du jour et de la nuit, .. et des étoiles.

— Oui, .. tout cela sans grâce, sans imprévu ni mystère. Ne pensez-vous pas que le mystère donne du prix à toute chose, qu'un peu d'inquiétude ne nuit pas? On apprécie mieux les beautés qui se réservent et se voilent à demi... Mettre un pied devant l'autre sur un terrain plat, monotone, où chaque jour découvre le même horizon que la veille...

— Mais c'est le bonheur, le vrai bonheur... C'est l'idéal de la vie : chaque jour répétant la veille dans un chemin bien droit, bien uni, où l'on marche avec assurance, sans crainte de piège ni de surprise, .. sans aventure, sans guerre surtout!..

— Ah ! peureuse ! — voilà qui n'est pas digne de la femme d'un soldat... Il faut vous habituer à me voir courir partout où il y aura un danger...

— Le danger, pour aujourd'hui, c'est la colère de maman... Mon Dieu ! comme nous sommes allés loin !.. Et comme nous allons être grondés !

— Et, de plus, nous allons être mouillés...

Le soleil, presque au ras de l'horizon, était comme écrasé par une lourde nuée difforme couleur d'encre, et deux longues gerbes de rayons divergens à droite et à gauche semblaient loucher méchamment...

Dans une clarté jaune abattue en averse vers le sol, tout au loin, sur le chemin, pareille à un gros insecte, M^{me} Dauny se démenait frénétiquement, avec de grands gestes télégraphiques de son parapluie et de son mouchoir. Elle montrait alternativement l'horizon chargé de menaces et la ville encore éloignée :

— Oh ! comme nous allons être grondés, répéta Lise.

Ils se mirent à courir en se tenant par la main, et M^{me} Dauny, qui les vit sur le chemin du retour, ne jugea pas nécessaire de les attendre et d'exposer à l'ondée prochaine sa plus belle robe et ses bottines neuves. Elle prit très résolument les devans.

Lise et Bertrand n'étaient pas à moitié route quand s'abattit sur eux une terrible bourrasque de pluie et de grêle. Bertrand avait ouvert le parapluie de Lise et la protégeait de son mieux... Elle, suspendue à son bras, appuyée contre lui, battue du vent et de l'averse, se sentait délicieusement ravie sous ce mince abri que la bourrasque secouait et tordait dans la main robuste du jeune officier. Ils ne se parlaient plus, à demi suffoqués par les rafales ; c'était une vraie déroute. Ils arrivèrent trempés et glacés au logis où la mauvaise humeur de M^{me} Dauny ne l'avait pas empêchée d'allumer à l'avance une claire flambée :

— Eh bien ! Lise, que dites-vous des horizons plats et des chemins tout unis ?.. On devrait, au moins, s'y promener à pied sec.

— Et vous, répondait Lise toute gaie, que pensez-vous de l'imprévu et des surprises de la destinée ?..

M^{me} Dauny se chargea de répondre :

— Il n'y avait ni imprévu ni surprise ; la giboulée s'annonçait depuis longtemps... Mais quand on ne regarde ni à droite ni à gauche !

Ils furent bientôt séchés et réchauffés. M^{me} Dauny, de complicité avec la femme de ménage, la vieille Françoise, cuisinait mystérieusement dans la pièce voisine, car Bertrand, par exception, était invité à dîner. Lise, pour rentrer en grâce avec sa mère, s'empres-

sait à dresser le couvert, et M. d'Esparvis s'enchantait à la voir aller et venir de la table au buffet, atteindre les verres et les assiettes, les essuyer soigneusement de peur de quelque invisible poussière et les disposer symétriquement sur la nappe bien blanche où s'étalait au milieu une corbeille artistement garnie de houx fleuri et de lierre :

— Vous ici!.. maman là... et moi entre les deux ; et, par un enfantillage naïf, elle baisait du bout des lèvres chacun des objets destinés à Bertrand en le regardant par-dessous ses paupières baissées, très riieuse ce soir-là. Lui n'avait jamais été plus épris d'elle, de la grâce élégante de ses jolis mouvemens, de ses attitudes souples et si naturelles, de l'épanouissement de sa jeune beauté.

— Comment ne pas être heureux avec cette charmante créature près d'un foyer paisible, tandis qu'au dehors rôde la bise d'hiver,.. dans un petit logis bien clos !

— Bien clos ? dit Lise en riant, car il avait fini par rêver tout haut ; écoutez claquer les volets et les portes sur leurs vieux gonds rouillés.

Le dîner fut charmant ; le rôti était à point, la crème au kirsch fut proclamée parfaite, et M^{me} Dauny avait recouvré sa sérénité.

Quand le couvert fut desservi et que chaque chose eut été remise en place, Lise et Bertrand s'assirent près du feu. M^{me} Dauny allait et venait. Sur les instances de Lise, M. d'Esparvis avait allumé une cigarette et la dégustait voluptueusement, les yeux demi-clos, dans cet état d'aise délicieux où toute parole est superflue, où les cœurs s'entendent dans le silence, dans une plénitude de vie sereine qui suspend jusqu'à la pensée. Le grésillement de l'averse au dehors le berçait doucement et son regard un peu voilé se reposait sur la jolie tête fine de Lise, assise en face de lui, le coude sur le genou, le menton dans la main. Il s'était placé sans y prendre garde dans le grand fauteuil de cuir où Lise tant de fois avait vu son père. Elle le remarqua et le souvenir lui vint de ces longues soirées de détresse où elle épiait, oppressée d'inquiétudes, sa courte somnolence quand tous attendaient le retour tardif d'Arthur, le bruit de ce pas furtif glissant dans l'ombre, de ce frôlement presque insensible contre les murs du corridor. Et elle frémissait encore à ce souvenir.

— Qu'avez-vous ? demanda Bertrand, qui la vit se dresser subitement l'œil fixe, l'oreille tendue.

— Rien... Je me souvenais... Et l'illusion était si forte qu'un moment j'ai cru entendre marcher dans le corridor.

— C'est le vent qui rôde...

— Oh ! sans doute... Pourtant on eût dit un pas à peine appuyé.

— Ce ne peut être Françoise, car elle appuie, elle. Vous avez rêvé, chère enfant!

— Heureusement!.. Je ne sais pourquoi ces soirs d'autrefois me reviennent en ce moment.

— Et c'est votre crime, Lise chérie!.. Vous ne devez penser qu'à moi...

— Si j'allais vous perdre!

— Me perdre? Oh! l'irréparable et fâcheuse aventure! Rassurez-vous : un capitaine de chasseurs ne se perd pas comme une aiguille?.. Je tiens à la vie, parbleu!.. depuis que vous m'aimez.

Au moment de partir, Bertrand réclama la faveur d'embrasser sa fiancée :

— Songez, madame, que, dans quelques semaines, je n'aurai plus besoin de votre permission ; et, tandis que M^{me} Dauny hésitait, s'embarrassait dans ses perplexités et ses scrupules, M. d'Esparvis posait ses lèvres sur la joue de Lise tout en maugréant en lui-même contre ces baisers d'apparat, solennels comme un acte de notaire.

— A demain! murmurait Lise.

— Demain?.. Hélas! non : grande revue, réception le soir chez le général. Triste journée sans Lise, demain ; il faudra l'effacer du calendrier.

Encore un dernier serrement de main et il s'en va dans la nuit, battue de rafales, dans la rue noire où sur les pavés ruisselans se reflète la lueur languissante des becs de gaz. Lise le suit des yeux et du cœur jusqu'à ce qu'il ait disparu, et, maintenant, c'est fini, ce beau jour! Et quand elle referme la porte avec un soupir, elle ne se doute pas à quel point c'est fini, et que déjà l'abîme des grandes douleurs s'est ouvert à ses pieds.

XII.

Lise Dauny à M. Werner.

« Cher, bien cher et excellent ami,

« Un malheur terrible!.. Arthur, arrivé hier soir à l'improviste, vient tout à l'heure devant nous, sous nos yeux, d'être arrêté et emmené prisonnier. Pourquoi?.. qu'a-t-il fait? Nous ne savons rien... Peut-être est-il accusé faussement, .. par erreur! cela arrive, n'est-ce pas?.. Il a protesté de son innocence... Et j'ai tant besoin d'espérer! Mon bon parrain, puisque vous êtes à Paris pour quelques jours encore, venez à notre aide ; tâchez de savoir au moins de quoi on l'accuse. Nous n'avons personne à qui nous

puissions nous confier, personne que vous... Conseillez-nous : que faire?... que devenir? Ma mère, brisée de sanglots, vient de s'endormir, comme foudroyée, et je vous écris près d'elle à la clarté mourante de ma lampe qui s'éteint et que je n'ose ranimer de peur de l'éveiller; elle gémait encore et se débat dans son sommeil... Je ne sais si vous pourrez me lire, mes doigts tremblent si fort que je puis à peine tenir ma plume. Il faut bien pourtant vous dire ce qui s'est passé... C'a été comme un rêve abominable, une vision de l'enfer,.. et si rapide! quelques heures!.. J'étais si heureuse!.. Mon Dieu! quelques heures ont suffi pour me mettre la mort dans l'âme... Mais ce n'est pas de moi que je dois parler... Arthur est arrivé hier soir; nous étions au salon avec Bertrand, si gais et tranquilles. Il est entré dans la maison, sans bruit, sournoisement, comme autrefois... J'ai entendu le trôlement sinistre le long du corridor, je voulais douter... Et c'était lui pourtant! Dès que Bertrand a été parti, il s'est montré... J'ai eu à sa vue comme un coup dans la poitrine... Il y avait en son air quelque chose d'égaré, d'inquiet... Pourtant il a expliqué avec assez de calme son arrivée subite : M. Lévy-Nash l'envoyait à Bruxelles pour une mission secrète, importante, et qui ne souffrait pas de retard; il n'avait pas voulu traverser notre ville sans nous voir... Tout cela d'une haleine, comme une chose apprise et récitée... Puis, tout à coup, il a parlé d'argent, réclamé sa part de l'héritage de mon père, et, comme, forte de vos conseils, ma mère résistait, il s'est emporté, nous a injuriées et menacées; oui,.. il est allé jusqu'à menacer ma mère, qui, de guerre lasse a fini par lui donner tout l'argent disponible qui était à la maison, — peu de chose en réalité! Et puis il se contredisait; après avoir affirmé que sa mission ne souffrait pas de retard, il a laissé passer tous les trains de jour pour Bruxelles et a décidé de prendre celui du soir,.. le dernier... Il semblait craindre d'être vu, reconnu... Tout cela était suspect. Vers le soir, je l'ai décidé à sortir avec moi... Nous avons marché au hasard dans la campagne sans rien trouver à nous dire jusqu'à ce que, bientôt lassé, il ait demandé à rentrer... Il allait devant moi, courbé, rasant les murs et moi, voyant l'heure s'avancer, je pensais qu'il allait partir et que notre délivrance approchait, car ses violences nous avaient terrifiées. J'avais peur de lui. Arrivé devant la maison, il s'est retourné vers moi : — Tu es bien sûre qu'il n'est pas là? Il voulait parler de Bertrand. Je l'ai rassuré et il a pris la clé et ouvert la porte... Alors... Mais ce qui s'est passé, je ne saurais le dire. C'a été comme la foudre!.. Un cri étouffé, un tumulte, des gémissements, avec la sensation de quelque chose d'effroyable, d'une catastrophe,.. d'une épouvante... Je l'ai vu entre deux hommes qui, de

chaque côté le tenaient, livide, défaillant... Ses yeux nageaient, à demi renversés!.. Ah! ce visage convulsé, ce regard d'agonie, comment les oublier jamais!.. Dans un coin, par terre, accroupie, ma mère se tordait les bras en sanglotant... Il a balbutié : — Je suis innocent!.. deux fois d'une voix sourde, étranglée, qui semblait sortir de dessous terre, et c'est tout. On l'a entraîné,.. il a disparu entre ses deux sinistres compagnons,.. sans un mot, sans un adieu... Nous ne savons rien de plus. Ceux qui l'ont arrêté n'ont pas pu ou voulu nous rien dire... La crainte nous est venue qu'il ait abusé de la confiance de M. Lévy-Nash et pris de l'argent peut-être... Si cela est, ne pourrait-on, en remboursant tout, arrêter les poursuites? Rien ne nous coûterait pour le sauver. Il a dit : « Je suis innocent! » Mais, il n'a pas demandé : « De quoi m'accuse-t-on?... » C'est donc qu'il le savait... O vous, cher vieil ami, ne nous abandonnez pas dans notre détresse; venez à notre secours.

« Je baise en pleurant vos chères mains,

« LISE. »

Quand Lise eut fini son douloureux récit, le jour commençait à paraître. Elle s'approcha de sa mère, étendue tout habillée sur son lit et qui, maintenant réveillée, recommençait à gémir et à se lamenter. Son teint, toujours d'une pâleur jaune, était ce matin-là de couleur bistre. Lise se hâta de lui préparer une infusion et presque aussitôt M^{me} Dauny fut prise de spasmes et de vomissemens. Le médecin, appelé aussitôt, pronostiqua une fièvre bilieuse. Lise ne quitta le chevet de sa mère que pour recevoir un instant Bertrand, qui ne soupçonnait rien des événemens de la veille. Arthur, pendant son rapide passage, n'avait été rencontré par personne et dans ce quartier solitaire, son arrestation avait pu se faire sans attirer l'attention. Lise était si pâle pourtant qu'il s'en préoccupa, mais la maladie de M^{me} Dauny expliquait cette pâleur et son trouble.

Quand il fut parti, Lise respira plus librement; il ignorait tout; qui sait? Peut-être l'ignorerait-il toujours? Peut-être Arthur serait-il rendu à la liberté avant que rien eût transpiré... C'est alors qu'elle se décida à écrire à M. Werner, qui précisément était à Paris, et à lui confier le terrible événement.

Quand ce fut fait, elle réussit à se calmer, et put revoir Bertrand, sans se trahir.

Au bout de quelques jours, leurs habitudes d'intimité étaient renouées entièrement. M^{me} Dauny se remettait lentement; elle se levait et avait repris dans la salle basse sa place accoutumée. Son activité, cependant, gardait quelque chose d'incohérent et de fébrile

qui révélait le désordre de son esprit. Elle bouleversait ses armoires, substituait à l'ordre autrefois immuable des améliorations imaginaires; ou bien, au contraire, elle demeurait inerte, absorbée, marmottant des paroles à voix basse, comme si elle soutenait une discussion, avec une gesticulation nerveuse, saccadée. Jamais, même avec sa fille, elle ne prononçait le nom d'Arthur ni ne faisait allusion à ses cruelles préoccupations; elles se lisaient sur sa longue face amaigrie, dans les profondes rides qui coupaient maintenant son grand front bombé, autrefois lisse et poli comme une bille de billard, dans l'expression de stupéfaction navrée et d'attente. Parfois, elle arrêta sur Lise un long regard fixe, craintif et implorant, Lise aurait donné des années de sa vie pour pouvoir répondre:

— Il est innocent, je le sais.

Elle prenait alors sa mère entre ses bras, baisait ses joues creuses, la berçait avec des mots tendres et câlins.

Cependant, M. Werner prolongeait son séjour à Paris pour s'occuper de l'affaire; il écrivait peu et ne parlait guère du résultat de ses démarches et de ses informations, rien même de ses pronostics personnels.

Un matin, tout en rangeant le ménage, Françoise dit à Lise :

— Savez-vous comme le monde est méchant? Y en a qui disent que M. Arthur... Je ne devrais pas seulement vous parler de ça, bien sûr.

— Que dit-on? demanda Lise devenue toute blanche...

— Des bêtises!... que M. Arthur est venu ici, qu'il a été pris par les gendarmes et mené en prison à Paris.

Lise ne bougea pas, ses paupières seulement tremblèrent.

— C'est des meneries que j'ai dit... Il est à Paris où il gagne beaucoup d'argent, c'est donc qu'il n'est pas en prison! Et puis, il n'est pas de ce gibier-là!

— Qui a parlé de cela? demanda Lise avec effort.

— Des gens... au marché. Ils contaient que c'est écrit dans le journal, *le Petit Patriote*, je crois. Eh bien, que j'ai dit, l'imprimé a menti... Voilà.

Lise balbutia quelques mots inintelligibles et se sauva dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise, les yeux ouverts, fixes, sans larmes; incapable de prévoir ni de penser, elle serrait l'une dans l'autre ses mains froides :

— Mon Dieu! Mon Dieu!..

Et Dieu seul savait ce que contenait de supplications et de désespoir cette vague prière.

Ce fut dans une véritable agonie qu'elle attendit la venue de Bertrand; il arriva la main tendue, avec le même bon sourire, joyeux et tendre :

— Qu'est-ce cela ? Nous avons pleuré !.. Oh ! la méchante fille qui me gâte son cher visage... M^{me} Dauny est-elle plus souffrante ? Il ne savait rien encore ! Subitement réconfortée, Lise s'excusa sur un malaise nerveux, un instant de dépression passagère. En elle-même, elle pensait :

— Encore aujourd'hui, je vais le voir content ! Encore un jour, sans que j'aie à rougir devant lui, sous son regard d'honnête homme !

Elle avait pris sa main et la serrait fortement dans les siennes, elle le contemplait comme si elle avait dû ne le revoir jamais.

— Encore aujourd'hui !.. Encore aujourd'hui !

Toute son âme se précipitait dans cet instant de joie fragile, si précaire.

Lui, sans en soupçonner les causes, était remué par cette ardente et douloureuse passion.

— Si vous pleurez encore, je serai forcé de vous gronder, disait-il tendrement. Je suis très méchant.

Il riait et relevait sa moustache avec un air terrible pour amener un sourire sur ses lèvres. Il était très gai ; on avait manœuvré autour d'un fort, ses hommes s'étaient fait remarquer par leur belle tenue, il avait reçu des éloges et serait porté au tableau d'avancement :

— Tout me réussit, depuis que vous m'aimez... Vous me portez bonheur !

Elle eut un frisson et posa la main avec un geste douloureux sur sa poitrine :

— S'il savait l'affreux secret que je cache là !.. Et il peut l'apprendre, aujourd'hui, demain !

Il lui semblait qu'elle allait mourir de cette peur, de cette honte.

Puis, elle se raccrochait à l'idée que cette feuille locale infime, le *Petit Patriote*, était peu lue sans doute et que les journaux de Paris devaient avoir tant d'autres sujets plus intéressants qu'un chétif et médiocre personnage comme son frère.

Dans la décevante, délicieuse saison de la jeunesse, on a cette croyance intrépide que le bonheur est la loi, que les peines, les tourmens n'y apportent qu'un trouble passager, que chaque souffrance a sa revanche assurée dans une profusion d'événemens heureux. Tout dans un être jeune tend vers l'espérance.

Malgré les présages, Lise espérait encore ; chaque secousse l'attachait plus fortement aux fragiles délices de son amour menacé.

XIII.

Il était environ neuf heures, le lendemain matin, et Lise, dans la chambre de sa mère, à genoux devant les tiroirs béans d'une com-

mode, s'occupait d'y replacer patiemment les objets, mouchoirs, linge, camisoles, que M^{me} Dauny en avait retirés dans une de ces crises d'agitation malade et qu'elle contemplait maintenant avec découragement. Françoise entra :

— M. le capitaine désire voir ces dames !

D'un bond Lise fut debout, au seul nom de Bertrand, troublée par ce qu'avait d'insolite une visite si matinale, elle descendit rapidement l'escalier tournant et se dirigeait vers la salle basse où elle pensait trouver M. d'Esparvis, lorsqu'elle sentit sa main se poser sur son bras, au moment où elle touchait la dernière marche. L'obscurité de la sombre allée l'avait empêchée de le voir ; maintenant encore, elle ne distinguait pas ses traits.

— Vous m'avez presque fait peur, dit-elle, en serrant sa main.

— Pardonnez-moi de venir ainsi, à cette heure.

Sa voix était changée, et Lise ressentit un grand coup au cœur. Il reprit très bas :

— Est-ce vrai, Lise, ce que l'on dit?... Ce qu'annonce le journal ?

Elle s'appuya au mur, avec un grand soupir, et machinalement, elle demanda :

— Quel journal ?..

— Tous les journaux... On assure qu'un jeune homme de cette ville, Arthur Dauny... ce ne peut être que votre frère... faisait partie d'une bande de malfaiteurs, qu'il a été arrêté... et qu'il est en prison... Que veut dire cela ? Qu'y a-t-il de vrai ?

Elle ne put répondre, elle ne se soutenait plus et se laissa glisser, s'affaissa sur les marches humides. Son cœur défaillait et en elle-même elle pensait :

— Tout est fini... maintenant, je vais mourir.

Bertrand reprit :

— C'est donc vrai ? Ainsi, c'est vrai, et vous me l'avez caché !.. J'ignorais tout, comme les étrangers, les indifférents. Et c'est quand le malheur est public... après tout le monde, que j'apprends, par hasard, ce qui m'intéresse plus que personne.

Il parlait avec émotion, avec emportement et une amère tristesse.

Péniblement, d'une voix éteinte, sans vie, elle répondit :

— Je n'osais pas... On n'a pas de mots pour raconter ces choses-là... Et puis, j'espérais...

Elle ne savait ce qu'elle disait, elle parlait comme en rêve. Toutes ses facultés étaient concentrées et tendues en une seule poignante anxiété :

— Que va-t-il arriver maintenant ?

Ils restèrent quelques instans ainsi immobiles et muets dans l'humide corridor noir. Au fond de la cuisine, on entendait la voix usée de Françoise :

Chante, rossignol, chante
 Ma dondê,
 Puisque ton cœur est gai,
 Ma dondê.
 Je ne suis pas de même...

Était-ce l'accent mélancolique de cette naïve chanson qui détendit les nerfs de Lise. Elle cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement et fondit en larmes. Bertrand la regarda tristement quelques instans sans parler, puis il détacha une de ses petites mains moites de pleurs et la porta à ses lèvres.

— Ne restons pas ici; venez.

Soutenue par lui, elle se souleva péniblement, ils allèrent s'asseoir l'un près de l'autre dans la salle. Lise, la tête baissée, les joues baignées de larmes, semblait une accusée devant son juge. Le visage sévère de M. d'Esparvis alors s'adoucit, son indignation se fondit en une tendre, infinie pitié.

— Vous n'auriez pas dû me cacher cela, ma pauvre enfant, j'ai le droit de tout savoir. Ne devons-nous pas être unis pour la bonne et la mauvaise fortune?

Ah! qu'il soit béni à jamais pour ces paroles! Quelques épreuves que lui réservât l'avenir, elle ne pourrait pas oublier ce premier, ce noble mouvement de Bertrand; il ne la répudiait pas, ne la rejetait pas seule avec sa honte, il s'associait à sa détresse et prenait généreusement la moitié de son fardeau. Comme en ce moment elle eût volontiers versé son sang pour lui, goutte à goutte, et dit encore: — C'est trop peu!

Elle se pencha, se laissa glisser à genoux, appuya ses lèvres sur la main du jeune capitaine et les y tint collées, malgré ses efforts, avec une humble et fervente adoration... — Pauvre, pauvre Lise! Mais que savait-elle?

— Presque rien.

Elle raconta ce qui s'était passé; puis, à son tour, il lui donna les détails transmis par les journaux. C'était une triste et vulgaire affaire comme il s'en présente presque à chaque session des assises: une râfle de police dans une maison mal famée, l'arrestation d'une bande de malfaiteurs, escrocs, souteneurs, vagabonds de la pire espèce et femmes de mauvaise vie. Quelques-uns réussissent à s'échapper, puis sont dénoncés par des complices et pris quelques jours plus tard; de ce nombre, Arthur arrêté, disait le journal, au moment où il allait franchir la frontière et s'embarquer à Anvers pour l'Amérique. Il était accusé de complicité dans les vols et autres méfaits de la bande.

— C'est tout ce qu'on sait, ajouta Bertrand. M^{me} Werner n'a au-

cun détail, son mari revient aujourd'hui et nous renseignera plus certainement.

Ils s'entretenirent quelques instans encore, jusqu'à ce que Bertrand fût obligé de partir; il contempla quelques instans l'innocent et doux visage de Lise, meurtri si profondément par les larmes :

— Nous étions si heureux !

Elle répondit les mains jointes :

— Nous pouvons l'être encore... Nous le serons si, comme je l'espère, il est innocent.

— Plaise à Dieu ! ma pauvre Lise...

Le lendemain M. Werner était de retour. Dès qu'elle aperçut son chapeau à larges bords et la neige mousseuse de ses cheveux blancs débordant tout autour, Lise courut à sa rencontre :

— Quelles nouvelles ?

— Pas aussi bonnes que je le souhaiterais... Rien de désespéré pourtant... Ne me regarde pas comme si j'étais le bourreau... La complicité dans les crimes...

Elle eut un cri d'horreur :

— Des crimes ?

— Hélas ! oui., il y a vols, faux, violences, meurtres, rien n'y manque... mais, je te le répète, la complicité de ce malheureux Arthur n'est pas clairement établie; jusqu'à présent, il n'y a pas d'autres preuves formelles que la dénonciation d'un des inculpés.

— Alors, il peut être acquitté...

— Il peut l'être... Mais ne te hâte pas d'espérer... L'instruction est à peine commencée., et il y a contre lui des coïncidences fâcheuses, de graves probabilités, sans parler de ses antécédens désastreux.

— Quels antécédens ?

— Eh ! mais, chassé du lycée il y a quelques années, tout récemment encore chassé de la pension Wautreley pour sa détestable conduite. Il ne vous l'a pas dit?... Non ! il ne s'en est pas vanté... Je ne puis entrer dans les détails, ma pauvre enfant. Il suffit que tu ne te livres pas trop à l'illusion... C'est, en tous les cas, un fier gredin que monsieur ton frère... Allons ! pauvre petite, prie le bon Dieu qu'il échappe cette fois encore au châtimement qu'il n'a, je le crains, que trop mérité. Tout dépendra des témoins, des incidens d'audience. Jusque-là ne désespérons pas.

— Mon bon parrain, vous qui connaissez Arthur, sa nonchalance., sa poltronnerie., comment admettez-vous qu'il ait pu participer en quelque chose à des actes de violence... à...

— Il n'est pas accusé d'y avoir pris une part directe., mais d'avoir été l'indicateur et le complice... Des jeunes gens qu'il avait connus à la pension Wautreley, attirés dans des guets-apens, ont été obligés par la violence à signer des reconnaissances pour des

sommes considérables... On l'accuse d'avoir joué un rôle dans les préliminaires de ce vol... Une vieille dame, cliente de M. Lévy-Nash, a été récemment assaillie dans la maison qu'elle occupe, seule avec une servante à Rosny-sous-Bois, et sommée de livrer la clé de son coffre-fort. Cette vieille dame a succombé aux suites de la frayeur et des mauvais traitements; Arthur est dénoncé comme ayant fourni les renseignements pour cette affaire...

— Oh! mon Dieu... Et Lassagne?

— Lassagne?... Mais, il n'est pas question de lui; son nom même n'a pas été prononcé... Je ne doute pas qu'il ne soit de la bande, seulement, il y est connu sans aucun doute sous quelque sobriquet, dont ses complices ont gardé le secret...

Plusieurs jours passèrent, jours de fièvre, de torture, d'attente, suivis d'insomnies hantées par ces noires pensées de nuit qui rongent comme des vautours.

Enfin, la date fixée pour la comparution d'Arthur devant ses juges arriva. Dès le matin, Lise et M^{me} Dauny étaient à l'église, implorant la clémence du ciel, elles n'osaient dire sa justice. Dès le matin, elles attendaient, fiévreuses, frissonnantes, les nouvelles qu'elles savaient bien ne pouvoir arriver si tôt.

— Peut-être une dépêche ce soir? soupirait M^{me} Dauny. Bertrand secouait la tête :

— Il y a beaucoup d'accusés et beaucoup de délits, les débats dureront plusieurs jours.

— Quel supplice!

Le lendemain, longtemps avant le moment habituel de sa venue, on guettait le facteur : à l'heure dite, il passa devant la maison de son pas affairé, indifférent, sans s'arrêter, sans se douter que deux malheureuses femmes derrière la fenêtre étouffaient d'angoisse, et qu'il faisait ce jour-là office de bourreau.

Toute semblable s'écoula la journée suivante, dans l'attente, l'anxiété croissante, sans nouvelles.

Le soir, très tard, Bertrand arriva, soucieux et défait. Lise se prit à trembler.

— Vous savez? demanda-t-elle suffoquée d'émotion.

— Quoi donc?... que pensez-vous que je sache?

— Quelque fâcheux renseignement peut-être... Nous n'avons aucune nouvelle, nous, rien encore!..

Il prit ses mains et l'attira vers lui sans répondre. Et combien tendre, douloureusement compatissant était son regard! Et comme le frémissement de ses lèvres et de sa longue moustache trahissait une poignante émotion.

— Ah! vous me cachez un malheur..., Bertrand..., dites? dites la vérité...

— Je ne sais rien de positif., je vous le jure... Seulement., M. Werner revient...

— Seul?..

— Seul...

— Et alors?...

Il lui tenait toujours les mains et la rapprochait de lui par un mouvement doux de protection et de pitié. Lise était pâle, comme morte. Elle répéta :

— Et... alors?

— Ma pauvre Lise aimée., je crains que...

Elle retira ses mains subitement froides, les passa sur son front dans un geste égaré, et s'assit lourdement avec un long soupir... Ses jambes se dérobaient; elle mit son coude sur la table, appuya sa tête sur sa main, et les paupières fermées, elle balbutia :

— C'est donc fini?...

— Qu'ont-ils fait d'Arthur? s'écria M^{me} Dauny, se dressant toute droite dans l'ombre où elle se tenait. Mon fils!.. qu'ont-ils fait de mon fils?

— Je ne le sais pas, ma pauvre madame... Tout ce que je sais., c'est qu'il n'est pas acquitté... Il se pencha vers Lise et l'attira contre lui... Elle eut un tressaillement, ses lèvres remuèrent, mais n'émirent aucun son. M^{me} Dauny pleurait sans larmes, avec des cris.

— Chère, chère Lise., ma bien-aimée., regardez-moi., parlez-moi!.. Vous savez que j'aurais donné ma vie pour vous épargner cette douleur? Vous savez combien je vous aime?.. Vous savez que nous sommes deux pour porter le fardeau.

Il continua de la consoler doucement, si touché d'amour, si ému de pitié, qu'aucun retour personnel en ce moment ne le distraitait d'elle. Lise, à la fin, souleva ses paupières lourdes; il lut dans son regard éperdu un tel déchirement de son cœur qu'aucun sacrifice ne lui eût coûté à cette heure pour la sauver du désespoir. Avec d'innombrables précautions, une lente, délicate insistance, il s'efforçait d'écarter les dernières illusions, et de la préparer au verdict qu'ils ignoraient encore, car, si cruelle que fût la certitude d'une condamnation, il se rendait compte que la matérialité de la peine y ajouterait une horreur nouvelle.

Toutes ces précautions furent rendues vaines par l'effroyable rigueur du jugement. Arthur était condamné à huit années de travaux forcés.

Les prévisions les plus pessimistes étaient dépassées.

P. CARO.

(La troisième partie au prochain n°).

LA TUBERCULOSE

ET

LES DOCTRINES CONTEMPORAINES

L'émotion que la découverte du professeur Koch, de Berlin, a produite il y a six mois, a fixé l'attention du monde entier sur la tuberculose. Jamais fait scientifique n'avait eu un pareil retentissement, n'avait soulevé un pareil enthousiasme. Ce bruit est maintenant apaisé et, de toutes les espérances qu'il avait fait naître, il n'est resté qu'une grande désillusion pour les médecins et un grand désarroi dans l'esprit des gens du monde. A l'inquiétude que cette inexorable maladie a toujours inspirée, est venue se joindre une crainte vague produite par l'idée de la contagion, une défiance douloureuse, une sorte de perplexité.

Les gens qui ne s'occupent guère d'habitude des choses de la médecine ont eu l'attention forcée par tout le bruit qui s'est fait dans la presse. On a agité devant eux des questions trop spéciales pour être bien comprises, trop graves pour ne pas inquiéter l'opinion. Il est donc nécessaire de répandre un peu de lumière sur ce problème, puisqu'il a été imprudemment soulevé et de mettre les choses au point, en montrant ce qu'il y a de fondé dans les appréhensions du public et ce qui est le fait de l'exagération, en indiquant les précautions qu'il est sage de prendre et celle dont il est péril de s'entourer. Tel est l'objet de cette étude.

I.

De toutes les maladies auxquelles l'espèce humaine est exposée, la tuberculose est celle qui fait le plus de victimes. Elle est plus

meurtrière à elle seule que toutes les maladies épidémiques réunies. Les fléaux les plus redoutés passent sur les peuples comme des torrens, les déciment et se retirent ensuite comme ils sont venus ; la tuberculose au contraire ne laisse pas de répit aux populations et prélève sur elles, chaque année, son implacable tribut. Elle entre pour un sixième dans la mortalité du globe et pour un cinquième dans celle de Paris. Sur 506,034 décès qu'on y a enregistré du 1^{er} janvier 1880 au 31 décembre 1887, c'est-à-dire pendant huit ans, la tuberculose en a causé 96,581 (19 pour 100).

On estime à 150,000 le nombre des victimes qu'elle fait chaque année en France. C'est un véritable fléau social parce qu'elle s'adresse à la jeunesse. Elle prend les sujets des deux sexes, au moment où, après avoir été une charge pour la société, ils vont lui devenir utiles et lui rendre ce qu'ils lui ont coûté ; elle les fait mourir lentement, après de longues années de souffrances et d'inactivité, après qu'ils ont épuisé les ressources de leurs familles.

C'est assurément une considération bien accessoire que celle de l'argent, lorsqu'on la met en parallèle avec tous les chagrins que causent ces morts prématurées, avec les espérances qu'elles brisent ; il semble presque cruel de supputer ce que peuvent coûter au pays toutes ces existences moissonnées dans la fleur de leur jeunesse. C'est cependant une question dont l'hygiène sociale ne peut pas se désintéresser. J'ai calculé qu'en frais de traitement et de journées de travail perdues, en tenant compte du capital représenté par ces 150,000 victimes arrivées au moment productif de la vie, la tuberculose coûtait chaque année à la France, plus d'un demi-milliard de francs.

Elle sévit sous toutes les latitudes, à toutes les époques de l'année, dans toutes les classes de la société. Bien qu'elle soit regardée, à juste titre, comme une maladie de misère, que son évolution soit favorisée par toutes les causes qui appauvrissent l'économie, aucune famille n'en est à l'abri, aucun genre de vie n'en préserve à coup sûr. La force de la constitution elle-même n'est pas une garantie certaine. La race anglaise est assurément l'une des plus belles du globe. Les rameaux les plus vigoureux du Nord de l'Europe se sont réunis pour la constituer. Le sang des Angles, des Saxons, des Normands est venu tour à tour se mêler à celui des Cambriens et des Pictes, pour former cette puissante race. Elle n'a certes pas dégénéré, sa prospérité n'a fait que s'accroître et pourtant elle paie à la tuberculose un tribut plus lourd que les autres. C'est le fléau des plus nobles familles de l'aristocratie anglaise ; elle les poursuit sur toutes les routes du globe et les atteint dans tous leurs refuges.

Les grandes maladies populaires ont reculé de tout temps de-

vant les progrès de la civilisation. Elle a fait disparaître les fléaux du moyen âge dont le nom seul suffisait pour terrifier les populations. Ceux qui nous restent vont en s'atténuant et la tuberculose aurait fait comme eux si la misère et les mauvaises conditions hygiéniques en avaient été les principales causes. C'est le contraire que nous constatons. Elle va s'aggravant partout, comme le prouvent les statistiques, elle élargit son domaine avec l'extension des relations internationales.

Les Européens la transportent avec eux dans toutes leurs migrations. C'est ainsi qu'elle a pénétré dans l'Amérique du Nord, qu'elle s'est implantée à la Terre de Feu et dans l'Océanie.

La phtisie était inconnue à la Terre de Feu avant l'arrivée des Anglais. Fitz-Roy et Darwin, qui ont fait de la population de ces pays une étude si complète, n'auraient pas manqué de la signaler, si elle avait existé à cette époque. Elle est apparue depuis la fondation de la mission anglaise d'Ouchonaya, et règne en tout temps dans cet établissement. En 1882, elle y a pris les proportions d'une épidémie et enlevé 14 enfans de l'Orphelinat sur 25 qui s'y trouvaient. C'est bien la phtisie tuberculeuse qui règne sous ces latitudes, car le professeur Cornil a constaté l'existence du bacille caractéristique, sur un fragment de poumon provenant d'une jeune fille du pays morte de tuberculose et rapporté par le docteur Hyades, membre de la mission du cap Horn.

La maladie ne s'observe que chez les Fuégiens qui vivent à l'européenne, chaudement vêtus et dans des cabanes bien closes. Ceux qui ont conservé leurs habitudes, qui passent les jours et les nuits en plein air, ou sous des huttes qui ne ferment pas, qui sont à peine vêtus et parcourent les plages en cherchant leur nourriture, ceux-là ne connaissent pas la tuberculose et, lorsqu'ils en ont contracté le germe en changeant d'existence, ils recouvrent la santé en revenant à leurs mœurs primitives.

La phtisie dépeuple les archipels polynésiens, depuis que les navires de Cook et de Bougainville y ont abordé. Elle décime les populations indigènes de la Nouvelle-Calédonie, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Nos possessions ont subi le sort commun. Taïti, la reine du Pacifique, comptait 80,000 habitans en 1768, lorsque Bougainville y arriva, elle n'en a plus que 9,194. Les Marquises en avaient 20,000 à la même époque, il ne leur en reste plus que 5,776 aujourd'hui. Pendant longtemps, on a mis cette dépopulation sur le compte de la syphilis, de l'alcool, du changement de vie, des vices transmis par les Européens; mais aujourd'hui, on sait, à n'en pas douter, qu'elle est l'œuvre de la tuberculose pulmonaire.

Sous ce climat enchanteur de l'Océan-Pacifique, dans ces îles

fortunées où la température est si douce, le ciel si lumineux, l'atmosphère si pure et si salubre, l'admirable race des Canaques va s'éteignant depuis qu'elle a subi notre contact. La phtisie y marche avec une effrayante rapidité et parcourt ses phases en quelques mois. Il suffit d'un an pour faire disparaître la population de villages entiers. Lorsque la maladie se met dans l'un d'entre eux, on trouve dans toutes les cases, des familles en proie à une toux convulsive, des jeunes filles abandonnées par leurs parens et dans un état d'amaigrissement qui fait peine à voir. C'est alors que l'insouciance de ces populations apparaît dans toute sa naïveté. Les malades connaissent le sort qui les attend; ils savent qu'ils vont mourir; mais ils ne font rien pour prolonger leur existence. Étendus sur des nattes, dans un état de nudité presque complète, exposés aux courans d'air et à la fraîcheur des nuits, ils attendent la mort en écoutant les cantiques qu'on chante auprès d'eux.

Cette influence d'une race sur l'autre a été longtemps inexplicable; nous en connaissons aujourd'hui le secret. C'est là le grand pas qu'a franchi de nos jours l'histoire de la tuberculose et qui a donné à son étude un élan qui se poursuit avec une ardeur sans égale. En voyant la phtisie continuer ses ravages, à travers les siècles, avec une intensité qui ne s'affaiblissait pas, les populations avaient fini par s'habituer à lui payer son tribut, sans espoir de s'y soustraire un jour. Cette résignation apparaît dans les livres de tous les médecins qui nous ont précédés. Les conseils qu'ils donnent sont empreints de cette désespérance que les désillusions répétées laissent après elles. Nous sommes, sous ce rapport, moins à plaindre que nos devanciers. Une espérance commence à poindre. C'est peu de chose encore; mais ce rayon suffit pour éclairer la route et pour encourager les chercheurs.

C'est aux découvertes scientifiques de la période contemporaine que nous devons cette lumière. Elles nous ont fait connaître la cause et la nature de la tuberculose; elles nous ont appris qu'elle est transmissible et qu'elle est le produit d'un microbe; or, nous possédons les moyens de détruire ces organismes élémentaires et s'il est encore téméraire de prétendre à les atteindre au sein de l'organisme dans lequel ils se sont implantés, nous pouvons du moins les détruire quand ils en sont sortis et les empêcher, dans une certaine mesure, de se répandre et de se multiplier.

La contagiosité de la tuberculose n'est pas une idée nouvelle; ce qui est nouveau, c'est sa démonstration expérimentale et son explication. Les anciens l'avaient pressentie avec ce tact médical qui leur tenait lieu de science. Galien estimait qu'il est dangereux de passer une journée entière dans la compagnie d'un phtisique et Morgagni ne dissimulait pas l'appréhension que lui faisait éprouver

l'autopsie d'un tuberculeux. Van Swieten, Morton, Frank, Hufeland admettaient la contagion. Cette croyance était partagée par les populations et elle existe encore dans le midi de l'Europe. En Espagne, en Italie, on brûle les objets de literie des poitrinaires et on prend, à leur égard, les mesures de précaution les plus rigoureuses.

George Sand nous a laissé, dans sa *Correspondance*, le récit de tous les ennuis qu'elle eut à subir, en Espagne, dans le voyage qu'elle y fit en 1839, en compagnie de Chopin. Il était atteint, dès cette époque, de la phtisie qui devait l'enlever dix ans plus tard, et il venait de s'établir à Majorque, avec George Sand, à laquelle je laisse la parole, espérant que le charme de son style relèvera quelque peu l'aridité de ces détails techniques : « Au bout d'un mois, écrit-elle, le pauvre Chopin qui, depuis Paris, allait toujours toussant, tomba plus malade et nous fîmes appeler un médecin, deux médecins, trois médecins, tous plus ânes les uns que les autres, et qui allèrent répandre, dans l'île, la nouvelle que le malade était poitrinaire au dernier degré. Sur ce, grande épouvante ! La phtisie est rare dans ces climats et passe pour contagieuse. Joignez à cela la lâcheté, l'égoïsme et la mauvaise foi des habitants. Nous fûmes regardés comme des pestiférés et de plus comme des païens, car nous n'allions pas à la messe. Le propriétaire de la petite maison que nous avions louée nous mit brutalement à la porte et voulut nous intenter un procès, pour nous forcer à recrépir sa maison infectée par la contagion. La jurisprudence indigène nous eût plumés comme des poulets. » Les malheureux voyageurs se réfugièrent à Barcelone, mais là, leurs tribulations recommencèrent. Il leur fallut déguerpir encore et, lorsqu'ils quittèrent l'auberge dans laquelle ils étaient descendus, l'hôte voulut leur faire payer le lit où Chopin avait couché, sous prétexte qu'il était infecté et que la police lui ordonnait de le brûler.

On n'était pas aussi intraitable en Italie, et cependant, à l'époque où George Sand et son infortuné compagnon de voyage étaient rançonnés par les hôteliers de Majorque et de Barcelone, les lois de police, édictées en 1782 contre les phtisiques, étaient encore en vigueur dans le royaume de Naples. Elles faisaient aux médecins une obligation de dénoncer leurs malades, sous peine d'être condamnés à une amende de 100 ducats et à dix ans de bannissement en cas de récidive. Les pauvres, une fois leur maladie constatée, devaient être conduits d'autorité à l'hôpital. Il fallait détruire le linge et les vêtements des phtisiques. Il y allait de la prison, et même des galères, pour ceux qui tentaient de les conserver. L'autorité avait charge de désinfecter les chambres des malades en brûlant les portes et les fenêtres et en renouvelant le mobilier. La

maison dans laquelle mourait un poitrinaire était mise à l'index et le propriétaire se trouvait ruiné.

Ces prescriptions étaient la reproduction presque textuelle de celles qu'on avait édictées contre la peste, à l'époque de ses grandes invasions, et elles ont été exécutées à Naples, dans toute leur rigueur, jusqu'en 1848.

En France, nous n'avons jamais rien connu de semblable. Quelques esprits supérieurs, comme Laënnec et Andral, avaient bien émis quelques doutes au sujet de la contagion des affections tuberculeuses; mais personne n'y songeait plus, lorsque le docteur Villemin eut assez d'indépendance d'esprit pour reprendre la question en la plaçant sur son véritable terrain, et assez de talent pour transformer une superstition populaire en vérité démontrée.

Sa découverte causa plus d'étonnement que d'admiration. Le jour où il vint annoncer à l'Académie de médecine qu'il était parvenu à inoculer la tuberculose à des lapins, sa communication fut écoutée en silence et aucune discussion ne s'ensuivit. Il n'en fut pas de même dans le monde des laboratoires. Chacun s'y mit à l'œuvre, en France comme à l'étranger; mais les résultats qu'obtinrent les expérimentateurs présentèrent des divergences trop grandes pour lever tous les doutes. On n'était pas encore, à cette époque, suffisamment familiarisé avec ce genre de recherches, et la technique des inoculations n'avait pas atteint le degré d'exactitude qu'elle présente aujourd'hui.

Pendant les esprits étaient fortement ébranlés. Chacun fit appel à ses souvenirs; on examina les faits cliniques de plus près, et force fut bien de reconnaître que la transmission de la maladie était incontestable dans certains cas. Enfin, la découverte du *bacille* de la tuberculose vint dissiper toutes les hésitations en donnant aux inoculations un degré de certitude qui leur avait manqué jusqu'alors et en expliquant la virulence par la démonstration du micro-organisme qui en est l'agent. C'est au professeur Koch que revient le mérite de l'avoir découvert et de l'avoir rendu visible pour tout le monde à l'aide d'un procédé de coloration particulier. Le 10 avril 1882, lorsqu'il vint annoncer à la Société de physiologie de Berlin qu'il était parvenu à isoler le *bacille* de la tuberculose, qu'il l'avait cultivé, et, qu'à l'aide de ses cultures, il pouvait, à volonté, reproduire la maladie, cette nouvelle fut accueillie avec un enthousiasme bientôt partagé par tous les savans de l'Europe. Le microbe qu'on cherchait avec tant d'ardeur depuis sept ans était enfin découvert et, comme le physiologiste de Berlin, dans son travail magistral, avait indiqué de la manière la plus précise la marche qu'il avait suivie pour le découvrir, chacun put vérifier l'exactitude des faits qu'il avait avancés.

On reconnut, comme lui, que ce bacille existe chez tous les tuberculeux, et qu'il est l'élément caractéristique de la maladie. On constata sa présence, non-seulement dans les organes des phtisiques et dans les produits de leur expectoration, mais encore, bien qu'en moindre quantité, dans la plupart des lésions jusqu'alors rapportées à la scrofule.

Depuis cette époque, la tuberculose est le sujet dont les physiologistes s'occupent avec le plus d'ardeur. Toutes les sociétés savantes l'ont mis à l'ordre du jour; des enquêtes ont été ouvertes en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France. A Paris, une association de jeunes médecins s'est formée, à l'appel du docteur Verneuil et sous sa direction, pour se livrer à cette étude spéciale. Elle a son laboratoire et son organe particulier, qui a pris en 1887 le titre de *Bulletin de la phtisie pulmonaire*. Enfin, au mois de juillet 1888, un congrès de médecins et de vétérinaires, ayant pour objet l'étude scientifique de la tuberculose, s'est réuni à Paris sous la présidence de M. Chauveau. Je reviendrai plus tard sur les résolutions qui y ont été votées; mais il faut auparavant dire quelques mots du micro-organisme dont la découverte a produit tout ce mouvement.

Il est tellement petit, qu'on ne le distingue nettement qu'à la faveur des plus forts grossissemens. Il apparaît alors sous la forme d'un bâtonnet très mince, effilé à ses extrémités, et dont la longueur ne dépasse pas le quart du diamètre d'un de ces globules dont chaque goutte de sang renferme une dizaine de millions. Il se reproduit au moyen de spores ovoïdes très petites et très réfringentes. Pour leur donner naissance, il se divise en trois ou quatre segmens dont chacun contient une spore. Une fois détachées du bâtonnet, celles-ci deviennent invisibles, parce qu'aucune matière colorante connue ne peut les déceler.

Les bacilles de la tuberculose ne se développent que dans le corps de l'homme et des animaux; mais ils peuvent vivre au dehors à l'état de spores, pour reprendre leur activité quand ils rentrent dans un milieu qui leur est favorable. A cet état de vie latente, ils ont une résistance considérable. La putréfaction, la dessiccation, ne leur ôtent rien de leur virulence, qui se conserve intacte pendant plusieurs mois. Ils peuvent, pendant ce temps, supporter de hautes températures, et c'est à peine si l'ébullition les détruit. Le professeur Sormain, de l'université de Pavie, a constaté que le lait qui renferme des bacilles peut encore communiquer la tuberculose à des cobayes, après avoir été porté jusqu'à la température de 100 degrés. Pour lui faire perdre cette propriété, il faut le faire bouillir pendant quelques instans. Toutefois, il est admis dans la pratique qu'une température de 100 degrés suffit pour le détruire.

Les bacilles, avons-nous dit, reprennent toute leur activité lorsqu'ils se retrouvent dans leur milieu normal, c'est-à-dire dans le corps de l'homme et des animaux. Par quelque voie qu'ils y pénètrent, ils se cantonnent dans le point où ils ont été déposés et y évoluent d'abord avec une extrême lenteur. Il faut, dit le docteur Koch, autant de jours aux spores de la tuberculose pour arriver au degré de développement qui les rend infectieuses, qu'il faut d'heures à celles du charbon pour atteindre le même résultat. L'évolution se fait d'abord sur place, et la lésion qu'elle occasionne est primitivement locale; puis, lorsque la pullulation est en pleine activité, le bacille s'étend de proche en proche et finit par envahir un espace considérable si le terrain s'y prête. Des colonies se forment alors et vont au loin propager la maladie en suivant la voie des lymphatiques et des vaisseaux sanguins.

Les organes qui sont envahis les premiers sont ceux qui sont en rapport le plus immédiat avec le point par lequel l'introduction s'est faite, ou qui ont avec elle les connexions vasculaires les plus étroites. C'est ainsi que les ganglions, que les glandes à circulation compliquée, comme le rein, le foie, la rate, constituent les foyers de prédilection de cet élément parasitaire. Si l'organe primitivement envahi constitue un terrain de culture de premier ordre, s'il suffit à la pullulation des microbes, le reste de l'économie demeure parfois indemne. C'est ce qui arrive lorsque la maladie débute par le poumon. Il n'est pas rare de voir des phthisiques qui n'ont de tubercules que dans la poitrine; en revanche, ceux qui en ont ailleurs en présentent presque toujours là.

Lorsque l'économie est infectée, que les bacilles ont parcouru les phases de leur évolution, ils sont rejetés avec les excréments et repassent à l'état latent, en attendant qu'ils trouvent une occasion pour évoluer de nouveau, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils rentrent dans un organisme favorable à leur développement. Ils peuvent y pénétrer par toutes les voies. La plus sûre et la plus prompte est celle que la science leur a ouverte; c'est l'inoculation avec des cultures pures, qu'elle se fasse sous la peau, dans les veines ou dans les cavités séreuses. On peut de cette façon transmettre la tuberculose aux animaux avec une certitude de résultats qui n'appartient qu'à la méthode expérimentale. On peut la transporter d'une espèce sur l'autre, mais toutes ne sont pas également susceptibles de la contracter. Les bovidés sont les animaux qui s'y montrent le plus accessibles. La pommelière (c'est la phthisie de l'espèce bovine) est très fréquente chez les vaches, surtout sur celles qu'on élève dans les villes à l'état de stabulation permanente. Les bœufs y sont moins sujets, parce qu'ils vivent moins renfermés. D'après les recherches faites par M. Villain,

en 1884, le nombre des bovidés atteints de tuberculose est de 26 pour 1,000 en Allemagne et de 6 pour 1,000 seulement parmi ceux qu'on amène aux abattoirs de Paris.

Les lapins et les cobayes se tuberculisent également avec une extrême facilité, et cette faculté, jointe à leur petite taille, les rend précieux pour les expériences. Les moutons, les chèvres et les chiens sont beaucoup plus réfractaires. Le cheval a longtemps passé pour jouir de la même immunité; mais on a reconnu qu'il pouvait être atteint de tuberculose, même en dehors de l'expérimentation. Cette maladie n'est pas la propriété exclusive des mammifères. On l'observe également, et elle est également transmissible chez les gallinacés. On cite nombre d'exemples de poulaillers qui ont été infectés par des phthisiques commis à leur garde. Ces données expérimentales vont nous permettre d'expliquer comment la phthisie peut se transmettre chez l'homme.

II.

L'inoculation, n'étant qu'une méthode expérimentale, n'a rien à voir avec l'espèce humaine; cependant les médecins, les vétérinaires, les physiologistes, tous ceux qui se livrent à des recherches sur la tuberculose, se blessent souvent dans le cours de leurs travaux et sont exposés à contracter ainsi la maladie. Laënnec paraît avoir été victime de cet accident. La constatation rigoureuse du fait est maintenant impossible; mais on sait qu'après s'être blessé en faisant l'autopsie d'un phthisique, il a été atteint, au point lésé, d'un tubercule anatomique, et personne n'ignore qu'il est mort poitrinaire. Le professeur Verneuil a rendu compte, à l'Académie de médecine, d'un cas de tuberculose développé chez un de ses élèves à la suite d'une blessure d'amphithéâtre. Depuis cette époque, on en a publié d'autres. Ces faits sont extrêmement rares. Ils suffisent pour prouver que l'homme subit la loi commune; mais ils constituent une quantité négligeable dans la pratique.

Dans l'espèce humaine, c'est par la voie respiratoire que le bacille pénètre presque toujours dans l'organisme, et c'est sous la forme de poussière, contenant les produits desséchés de l'expectoration. Ces derniers, projetés par les malades sur leurs draps et leurs couvertures, sur les parquets, sur les tapis, s'y dessèchent, forment des croûtes qui se désagrègent et se mêlent aux poussières des appartemens. Celles-ci sont mises en mouvement par les personnes qui passent et surtout par le balayage; elles se fixent sur les tentures, les rideaux, sur toutes les étoffes dont la mode a surchargé nos appartemens et qui deviennent autant de réceptacles

de bacilles. Les domestiques les secouent avec les tapis et les répandent dans l'atmosphère extérieure.

On peut respirer partout ces poussières contaminées, mais plus particulièrement dans les lieux clos où séjournent des phtisiques. De là, le danger de vivre dans un contact continu avec ces malades, de là, le péril plus grand de la cohabitation conjugale. Ce ne sont pas là des craintes hypothétiques. Des expériences faites sur les animaux ont maintes fois démontré qu'ils devenaient tuberculeux, quand on leur faisait respirer cette poussière remplie de bacilles.

L'haleine des phtisiques n'est pas dangereuse. L'air qui s'échappe de leur poitrine est toujours exempt de microbes. Les expériences le prouvent d'une manière positive; mais, s'il survient une quinte de toux, il peut s'échapper, des foyers tuberculeux, des particules très fines qui, projetées au dehors avec l'air violemment expulsé, peuvent être inspirées par les personnes qui se trouvent devant les malades.

La contagion par les voies digestives est beaucoup moins fréquente, mais elle est possible. M. Chauveau a rendu tuberculeux des animaux de l'espèce bovine, en leur faisant ingérer, avec leurs aliments, des parcelles d'organes contenant des bacilles. On y parvient également, quoique avec difficulté, dans d'autres espèces; mais celles-là n'offrent pas pour nous le même intérêt que les bovidés dont le lait et la chair tiennent une si large place dans notre alimentation. On peut enfin contracter la tuberculose en buvant de l'eau souillée par des infiltrations provenant de fosses d'aisances, car les déjections alvines des tuberculeux arrivés à la période de consommation renferment de nombreux bacilles.

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que la phtisie est contagieuse comme les maladies éruptives. Il faut même se tenir en garde contre la tendance à l'exagération, qu'ont fait naître les découvertes récentes. Toutes les fois qu'un fait scientifique est mis en lumière pour la première fois, on est disposé à lui attribuer plus d'importance qu'il n'en mérite. Après avoir nié la contagion pendant des siècles, les médecins sont enclins aujourd'hui à la voir à peu près partout. Il faut prendre un terme moyen et ramener les choses à leur juste valeur.

Les faits de contamination entre époux, les premiers qui aient appelé l'attention, sont aussi les plus fréquents et les plus incontestés. Tantôt c'est un mari tuberculeux qui épouse successivement plusieurs femmes saines et qui les voit mourir de phtisie, les unes après les autres, avant de succomber à son tour; tantôt c'est un poitrinaire qui contamine sa femme et succombe; celle-ci se remarie et communique la tuberculose à son second époux qui, de-

venu veuf, la transmet à sa seconde femme. Dans d'autres cas, il s'agit de familles jusqu'alors indemnes, au milieu desquelles est venu s'implanter un tuberculeux et qui, à partir de ce moment, ont été la proie de la maladie. On a également constaté la transmission des parens aux enfans et réciproquement, entre parens éloignés et même parmi des étrangers rapprochés par les circonstances.

Il faut faire, dans tout cela, la part des coïncidences, des influences identiques provenant d'un même milieu, celle de la communauté d'origine et de l'hérédité, cette transmission d'un ordre spécial aussi incontestable qu'inexpliquée. Tous les médecins la reconnaissent, mais tous ne lui font pas la même part. Les appréciations varient dans des proportions considérables; elles vont de 11 à 80 pour 100. La statistique la plus récente, celle qui présente le plus de garanties, a été produite par Leudet. En réunissant ses observations à celles de son père, il a pu suivre l'évolution de la phthisie dans 214 familles et, dans 108 cas, il a constaté la provenance héréditaire, ce qui donne la proportion de 50 pour 100.

Tout cela laisse, il faut bien le dire, un grand vague dans l'esprit; mais c'est bien pis encore quand il s'agit de la fréquence de la contagion et des évaluations auxquelles elle a donné lieu. C'est qu'en réalité, de pareilles questions ne peuvent pas être tranchées par la statistique. Chacun les résout à sa manière et suivant le cours de ses idées. Les vieux médecins, en faisant appel aux souvenirs de leur longue carrière, y retrouvent à peine deux ou trois faits qu'ils croient pouvoir rapporter à la contagion; mais il est vraisemblable qu'ils ont passé à côté d'un certain nombre d'autres sans les reconnaître. Il est bien difficile de déterminer, avec certitude, le point de départ d'une maladie aussi lente dans son évolution; le moment où la contamination a lieu peut facilement échapper, et l'on se trouve conduit à mettre sur le compte des causes banales, des cas de tuberculose qu'on aurait rapportés à la contagion, si l'on avait eu l'attention éveillée sur ce point, et si l'on s'était livré à une investigation rétrospective plus sévère.

En revanche, depuis que les doctrines ont changé, on a produit un si grand nombre de faits de transmission, que ce serait à croire que la phthisie a changé de nature, s'il n'était pas évident qu'on met aujourd'hui autant de complaisance à admettre la contagion qu'on mettait autrefois d'obstination à la nier.

Dans certaines statistiques, on évalue le nombre des tuberculeux de cette provenance à la moitié des cas observés. L'exagération est évidente; mais n'y en eût-il que le dixième, que ce serait encore un fait considérable et rassurant tout à la fois, puisque la transmissibilité est le seul côté par lequel nous ayons prise sur la maladie, et notre seule chance d'enrayer un jour ses progrès.

En voyant la prodigalité avec laquelle la tuberculose répand partout ses bacilles, on se demande comment il se fait que le genre humain tout entier ne soit pas devenu leur proie. Cela tient à ce qu'il faut, pour leur propagation, un ensemble de conditions dont la réunion n'est heureusement pas facile. Pour allumer un incendie, il ne suffit pas d'une étincelle, il faut encore un amas de matières combustibles; pour produire une maladie contagieuse, il ne suffit pas d'un germe, il faut encore un organisme disposé à le recevoir et à le féconder.

Lorsque la misère, les maladies antérieures, les privations ou les chagrins, les fatigues ou les veilles ont affaibli l'organisme, le terrain est tout prêt pour la maladie. Lorsqu'un grand nombre d'individus sont réunis dans l'atmosphère confinée d'une habitation trop étroite, s'il s'en trouve qui aient des dispositions constitutionnelles ou héréditaires à contracter la tuberculose, il suffit de quelques germes répandus dans l'atmosphère, pour la faire éclater. — C'est ce qui explique les ravages qu'elle fait souvent dans les prisons, les pensionnats, les casernes, où elle prend parfois les allures d'une épidémie; c'est ce qui explique l'influence de l'âge, du sexe, du genre de vie, et de toutes les causes qui, pour se rencontrer au seuil de toutes les maladies, n'en ont pas moins une part considérable dans la production de celle-ci.

J'ai parlé tout à l'heure des affections antérieures qui préparent le terrain pour la tuberculose; ce ne sont pas seulement celles qui affaiblissent l'organisme et diminuent sa force de résistance, ce sont surtout les maladies inflammatoires des organes de la respiration. Tous les médecins savent combien on voit éclore de tuberculoses pulmonaires, après la rougeole, la grippe et les bronchites répétées. L'opinion des gens du monde, qui considèrent la phtisie comme un rhume négligé, renferme une parcelle de vérité comme toutes les croyances populaires, et les travaux modernes en ont donné l'explication.

Pour produire la tuberculose, il ne suffit pas que les bacilles arrivent dans les voies respiratoires, il faut qu'ils puissent s'y planter. Lorsque les bronches et les cellules pulmonaires sont en bon état, que le revêtement qui les protège est intact, ils ne trouvent pas de place convenable pour se greffer et, comme leur développement est très lent, ils sont chassés par les mouvemens des cils vibratiles ou entraînés par les mucosités. S'il existe, au contraire, une bronchite intense, si le revêtement épithélial est détruit ou altéré par places, si les mucosités sont adhérentes, les bacilles trouvent là une porte toute ouverte, un milieu tout préparé; ils s'y cantonnent et commencent cette évolution lente qui leur est propre et qui ne se traduit que longtemps après par des phénomènes caractéristiques.

De même, les individus vigoureux, à respiration large et puissante, qui vivent au grand air et se nourrissent bien, ne constituent pas un terrain favorable aux microbes et triomphent facilement de ceux de la tuberculose, même alors qu'ils en sont imprégnés. C'est ce qui explique le grand nombre de médecins, de religieuses, d'infirmiers, de garde-malades, qui vivent au milieu des phtisiques sans le devenir, et le nombre encore plus grand de familles dans lesquelles un cas de phtisie naît et meurt isolé.

Il faut donc, tout en reconnaissant la possibilité de la contagion, ne pas lui accorder plus d'importance qu'elle n'en mérite. Sur ce point, comme en tout ce qui touche aux maladies, l'opinion publique va toujours au-delà de celle des médecins. Dans les familles timorées où le souci de la santé devient une préoccupation de tous les instans, et le nombre en est plus grand qu'on ne pense, on en arrive à se demander si les rhumes eux-mêmes ne sont pas contagieux et s'il est bien prudent de rendre visite aux gens qu'une bronchite retient à la chambre ou au lit. On s'éloigne, dans les réunions publiques, des personnes qui toussent, on regarde d'un œil défiant les pauvres jeunes gens un peu maigres, les jeunes filles qui présentent, à l'époque de la puberté, quelques phénomènes suspects du côté de la poitrine et on les évite comme s'ils avaient la peste. On voit aujourd'hui des mères qui n'osent plus embrasser leur enfant malade, qui craignent de séjourner dans sa chambre, et qui en éloignent ses frères et ses sœurs.

On accuse les médecins d'avoir produit cet affolement, en répandant leurs idées contagionnistes dans les familles. Ce reproche est souverainement injuste. Est-ce leur faute, si le public est toujours à l'affût de ce qu'ils disent entre eux, dans leurs réunions professionnelles? Est-ce leur faute si, pour satisfaire cette imprudente curiosité, les journaux politiques reproduisent, en les travestissant à leur façon, les comptes-rendus des académies et des sociétés savantes? Les médecins ne peuvent pas empêcher l'invasion des gens du monde dans le domaine de leur profession. Ils ne s'entourent plus de mystère, parce qu'ils n'ont rien à cacher. En devenant positive, la médecine s'est rapprochée des sciences exactes; elle est devenue accessible à toutes les personnes dont l'esprit est cultivé. Les notions d'hygiène et même de pathologie sont devenues monnaie courante et tout le monde se croit le droit de s'en occuper; or, comme le désir de se bien porter et surtout la crainte de mourir vont croissant avec le bien-être que procure la civilisation, tout ce qui touche à la santé intéresse au plus haut point l'opinion; les questions jadis réservées aux hommes spéciaux sont tombées dans le domaine public; elles

défraient aujourd'hui les conversations, alimentent la presse périodique, la littérature et même le théâtre.

Les médecins n'ont pas créé ce courant, mais ils sont tenus de le diriger. C'est à eux qu'il appartient de renseigner les familles et de les mettre en garde contre les exagérations. En ce qui a trait à la tuberculose, ils doivent leur rappeler que les faits de contagion sont rares, qu'on peut vivre pendant de longues années avec des phthisiques sans le devenir, que les personnes attachées au service des établissemens spécialement réservés à la tuberculose ne deviennent pas plus souvent poitrinaires que celles qui vivent dans les autres hôpitaux (1).

Il faut qu'on sache bien encore que les phthisiques ne sont dangereux qu'une fois parvenus à la période de ramollissement des tubercules; que ce n'est pas au moment où les produits de leur expectoration sont émis qu'il faut s'en défier, mais seulement lorsqu'ils sont desséchés et mêlés aux poussières des appartemens; que les vêtemens, les objets de literie qui ont servi à ces malades, que la chambre qu'ils ont habitée sont plus à craindre que leurs personnes et qu'il y a plus de danger à coucher dans une pièce qu'un poitrinaire vient de quitter, qu'à causer avec lui pendant de longues heures.

Il est bon de prémunir contre ce péril spécial les familles nomades qui promènent leur existence à travers l'Europe et qui fréquentent, pendant l'hiver, les villes d'eaux et les stations thermales où l'on envoie les tuberculeux. On cite des cas de phthisie survenue, chez de jeunes sujets, pour avoir occupé, dans un hôtel, une chambre dans laquelle venait de mourir un poitrinaire et qui n'avait pas été désinfectée.

C'est encore aux médecins qu'il appartient d'indiquer aux familles des malades les précautions qu'il est raisonnable de prendre et le moment où il convient d'y recourir. A maintes reprises, des congrès, des sociétés savantes ont rédigé des instructions détaillées à l'usage des familles; mais bien des gens se sont demandé s'il n'y avait pas plus d'inconvéniens que d'avantages à répandre de pareilles informations dans un public dont la majorité ne peut ni les comprendre, ni en tirer parti. Le public se compose, en effet, d'une foule qui ne s'en soucie guère, par ignorance d'abord, et ensuite parce que sa pauvreté ne lui permettrait pas d'en tenir compte. Le reste, la minorité intelligente et aisée, a toujours un

(1) A l'hospice de Brompton, où 15,262 phthisiques ont été traités pendant un laps de vingt ans, il n'y a pas eu un seul cas de contagion parmi les personnes attachées à l'établissement. En trente-six ans, de 1846 à 1882, il ne s'est produit, parmi les infirmiers et les infirmières, qu'un seul décès par phthisie qu'on ait pu attribuer au séjour de l'hôpital. (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1889, t. xxi, p. 536.)

médecin sur lequel elle se repose du soin de sa santé, et fait mieux de s'en rapporter à lui qu'au texte judaïque d'instructions inflexibles comme des articles de loi.

Je me garderai donc bien d'en formuler à mon tour, et je vais me borner à indiquer les résultats généraux auxquels l'expérience a conduit pour la prophylaxie de la tuberculose.

III.

Ainsi que je l'ai déjà fait pressentir, il faut surtout se défier des produits de l'expectoration. A cet égard, tout le monde est d'accord. On doit éviter de les projeter sur les planchers et sur les murs. Cette recommandation, est-il besoin de le dire? ne s'adresse pas aux gens bien élevés, qui n'ont pas cette habitude sordide. Il est à craindre que les autres n'en tiennent pas compte; cependant, il est bon que tout le monde sache que le péril est là. Cette notion se répandra, et l'habitude répugnante de cracher par terre se perdra peu à peu, même dans les classes inférieures, lorsqu'elles en connaîtront les inconvénients.

Le docteur Armaingaud a trouvé le moyen de concilier le devoir de préserver les gens bien portans du danger de l'expectoration tuberculeuse avec le sentiment de compassion qui porte à cacher aux phthisiques la nature de leur mal. Ce moyen consiste à ne pas faire de ces derniers l'objet d'une exception, en étendant l'interdiction à toutes les personnes atteintes d'affections des voies respiratoires, avec expectoration abondante. Il n'y a qu'avantage pour tout le monde à ce que ces malades ne continuent pas à nous faire subir les désagréables conséquences de leur voisinage et le dégoût de leurs produits.

Dans toutes les habitations collectives et dans la plupart des édifices publics, on trouve aujourd'hui des crachoirs placés de distance en distance; mais ils sont, en général, remplis de sable ou de sciure de bois, à la surface desquels les produits de l'expectoration se dessèchent. On évite cet inconvénient, en substituant à ces poudres une petite quantité d'eau versée dans les récipients, qui doivent être, chaque jour, soigneusement désinfectés. Quant aux mouchoirs de poche des phthisiques, il faut les plonger dans l'eau bouillante quand ils cessent de s'en servir, ou tout au moins les mettre à part, dans une boîte fermée, et les envoyer à la lessive sans passer par l'essange.

L'utilité de ces petits soins est admise par tout le monde; mais l'accord n'est pas aussi complet en ce qui concerne les malades. Les intransigeans de l'hygiène voudraient qu'on les isolât comme des pestiférés. Il serait aussi humain et bien plus logique de pro-

céder à leur abatage en masse, comme on le fait pour les troupeaux atteints de peste bovine ; mais cette mesure n'aurait pas de chances de se faire accepter. L'isolement n'est guère plus pratique. La phtisie est une maladie à évolution très lente. Elle sévit surtout dans les classes pauvres, dans les villes malsaines, dans les quartiers où grouille une population misérable, dans les logemens encombrés, dans les bouges où la même pièce abrite toute une famille. Comment songer à l'isolement dans de pareilles conditions ?

On ne pourrait pas non plus tourner la difficulté en créant pour eux des établissemens spéciaux, car on peut estimer qu'il y a en France de 500,000 à 600,000 tuberculeux, dont les trois quarts ne sont pas en position d'être isolés dans leurs familles. Il faudrait donc, pour les recevoir, créer environ 150,000 lits d'hôpital, ce qui reviendrait à près d'un milliard, même en y mettant la plus stricte économie. Dans les familles riches elles-mêmes, l'isolement rencontrerait de grandes difficultés, et puis, quelle barbarie !

Tout ce qu'il est raisonnable de faire consiste, lorsqu'on le peut, à ne laisser coucher personne dans la chambre d'un tuberculeux, quand il est arrivé à la période de l'expectoration abondante, à moins que son état ne réclame des soins constans. Dans ce cas, on ne peut pas plus songer à le laisser seul qu'on n'a l'idée d'abandonner les varioleux, les cholériques et les pestiférés, dont le voisinage est cent fois plus dangereux.

Comme la transmission de la phtisie est surtout à craindre dans les habitations collectives, il est bon de ne pas laisser les tuberculeux arrivés à la période critique coucher dans le dortoir de leurs camarades et de leur réserver une petite pièce à part dans les infirmeries. Comme leurs accès de toux empêchent leurs voisins de dormir, on peut prendre ce prétexte pour les isoler, sans éveiller leurs inquiétudes.

Il est prudent de faire désinfecter la chambre dans laquelle est mort un phtisique, de lessiver le linge qui lui a servi et de faire passer ses vêtemens à l'étuve avant de les laisser mettre à quelqu'un. Quant aux mesures qu'on a proposées pour les chambres d'hôtel, dans les villes d'eaux et les stations thermales, elles ne sont pas pratiques. Personne, à moins d'être hanté par le fantôme de la tuberculose, ne consentirait à habiter une pièce blanchie à la chaux, sans rideaux, sans tapis, et ressemblant à une cellule de couvent.

Il ne faut conseiller que des choses raisonnables et pratiques, si l'on veut être écouté. Cette circonspection est surtout indispensable quand il s'agit du mariage des phtisiques. C'est le point le plus délicat de l'histoire de la tuberculose. On ne peut pas leur

interdire le mariage par voie légale, comme l'ont proposé les radicaux de l'hygiène. En dehors de la question de principe et d'équité, ce serait les rejeter dans le concubinage et augmenter encore les chances de mort de leur lignée, car la mortalité des enfans illégitimes est bien plus grande que celle des autres. La seule chose qui soit rationnelle et possible, c'est d'éclairer les familles sur les dangers de ces unions, au point de vue de l'hérédité et de la contagion.

J'ai toujours été surpris de l'imprévoyance avec laquelle on traite la question de santé lorsqu'il s'agit de mariages. Elle ne passe qu'après toutes les autres. C'est à peine si l'on prend à ce sujet quelques informations, dont on néglige même souvent de tenir compte, et cependant quelle triste destinée que celle des jeunes ménages au foyer desquels la tuberculose vient s'asseoir, où l'un des conjoints est destiné à passer ses plus belles années près d'un malade qui s'éteint lentement, avec la perspective de voir ses enfans succomber de même, sans compter la crainte personnelle de devenir phthisique à son tour! C'est au médecin à prémunir les familles contre un pareil danger; mais, de toutes les missions qu'il est appelé à remplir dans le cours de sa difficile carrière, c'est la plus délicate, celle qui demande le plus de tact, de circonspection et de prudence.

La question de l'alimentation a beaucoup moins d'importance que celles que j'ai traitées jusqu'ici. Beaucoup de médecins pensent même que les chances de contracter la tuberculose par cette voie sont trop faibles pour justifier les mesures qu'il est question de leur opposer. Il y a toutefois une différence à faire entre le lait et la viande. Le lait est considéré par la plupart des hygiénistes comme étant suspect au plus haut point. Le fait a donné lieu à de longues discussions dans le détail desquelles il m'est impossible d'entrer, mais qui peuvent se résumer par cet arrêt du congrès de la tuberculose, qui a été sanctionné par l'Académie de médecine : « Le lait de vache ne doit être consommé que bouilli. » Des recherches récentes ont prouvé du reste que, si l'ébullition lui fait perdre quelques-unes de ses qualités nutritives, elle en rend la digestion plus facile. Le lait cru se prend en masse en arrivant dans l'estomac, tandis que le lait bouilli donne naissance à un *coagulum* composé d'une foule de grumeaux plus facilement accessibles à l'action du suc gastrique.

En ce qui concerne la viande, les avis sont partagés. Il est extrêmement rare que les muscles renferment des bacilles. Il paraît cependant qu'on en a rencontré quelquefois dans les ganglions intermusculaires; or, la viande de bœuf se mange saignante, et, pour atteindre ce degré de cuisson, elle n'a pas besoin d'être élevée à

la température de 100 degrés nécessaire pour tuer les microbes. D'après les recherches du docteur Vallin, le bœuf rôti qu'on sert sur nos tables n'a jamais dépassé 60 degrés dans ses parties centrales, et est parfois resté à 48 degrés.

D'un autre côté, la viande crue entre comme élément dans le traitement d'un certain nombre de maladies. Il est donc impossible d'affirmer qu'on ne peut pas contracter la tuberculose de cette façon; mais ces chances sont trop hypothétiques pour qu'il soit nécessaire de condamner les gens à ne manger le bœuf que bouilli, ou rôti jusqu'à ce que la température du centre ait atteint 100 degrés, ce qui suppose la carbonisation des parties superficielles et équivalant à une proscription. Tout ce qu'on peut faire, à mon avis, c'est d'insister sur la surveillance de la viande de boucherie, dans les abattoirs, les halles et les marchés. Jusqu'ici, on s'est borné à rejeter celle des animaux amaigris, épuisés par la tuberculose; mais on livre à la consommation les chairs de belle apparence, alors même que les viscères sont farcis de tubercules. Il faudrait renoncer à cette tolérance excessive. Les congrès d'hygiène et de médecine vétérinaire se sont efforcés de fixer le degré d'altération au-delà duquel les viandes doivent être rejetées de la consommation. Ils se sont montrés de plus en plus sévères; mais, cependant, ils n'ont pas osé pousser les choses jusqu'à proscrire d'une manière absolue la chair des animaux dont les viscères présentent quelques noyaux tuberculeux, lorsqu'elle en est elle-même exempte et qu'elle paraît de bonne qualité.

La pommelière est si répandue dans l'espèce bovine qu'il serait excessif, pour un danger qui n'est encore qu'à l'état de supposition, de soustraire des quantités considérables de viande à l'alimentation des classes pauvres qui sont loin d'en consommer assez. Il serait possible, ce me semble, de concilier ces deux intérêts en faisant bouillir à l'abattoir même les viandes suspectes. On en serait quitte pour les livrer ensuite à des prix inférieurs, en indemnisant leurs propriétaires. Quant aux malades auxquels les médecins prescrivent le régime de la viande crue, ils peuvent éviter les chances très faibles de contamination que peut leur faire courir celle du bœuf, en la remplaçant par la chair du mouton chez lequel la tuberculose est extrêmement rare.

En Italie, le règlement du 3 août 1890 sur la police des abattoirs autorise également la mise en vente des animaux qui n'ont de tubercules que dans un seul viscère, lorsque les muscles et les ganglions en sont exempts; mais ces viandes sont vendues dans des locaux particuliers. Un écriteau indique qu'elles ne doivent être consommées que très cuites, et, comme toutes les viandes de qualité inférieure, elles doivent être timbrées, au fer rouge, des let-

tres C. B. M. (*carne bassa macelleria*). Ces avertissemens valent sans doute mieux que rien ; mais ils sont loin de présenter autant de garanties que l'ébullition avant la vente dont j'ai parlé plus haut.

Je me suis arrêté bien longtemps sur ces mesures de prévoyance ; je crains même d'être tombé dans le travers que je m'étais promis d'éviter, en donnant des conseils qui ressemblent un peu aux instructions contre lesquelles je me suis élevé. Je ferai observer, toutefois, qu'ils n'en ont ni le dogmatisme, ni le caractère absolu, et j'ajouterai qu'il n'est pas possible de rester dans le vague quand il s'agit de questions de cette importance. Quelque désir qu'on ait de ne pas légiférer, il faut être précis et affirmatif, car toute la question de la tuberculose réside dans sa prophylaxie.

Elle a cela de commun avec toutes les autres maladies qui sont susceptibles de se transmettre. Il est plus facile d'empêcher cent personnes de les contracter que d'en guérir une seule lorsque le mal est déclaré et cela est surtout vrai de la phtisie, la plus inexorable de toutes. On estime, ai-je dit, à 150,000 le nombre des décès qu'elle cause chaque année en France. C'est un chiffre approximatif, puisque nous n'avons pas de statistique mortuaire embrassant tout le pays ; mais il n'est certainement pas exagéré. En admettant que l'ensemble des mesures proposées ne la diminue que d'un vingtième et ce n'est pas se montrer exigeant, cela ferait 7,500 décès de moins par année ; mais ce n'est pas tout. En préservant un sujet de la phtisie, ce n'est pas une existence qu'on sauve, c'est toute une lignée, car nous savons à quel point elle est héréditaire et chacun connaît la désespérante fécondité de ce genre de malades. Toutes ces familles arrachées à la tuberculose, se développant, saines et vigoureuses de génération en génération, devront, au bout d'un certain nombre d'années, modifier profondément la constitution de notre race et c'est là ce qui soutient, encourage et passionne la jeunesse médicale de notre époque.

IV.

La tuberculose est-elle curable ? Telle est la question qui s'agite depuis qu'on s'occupe de cette maladie et sur laquelle les découvertes contemporaines ont projeté un jour tout nouveau. Il est bien entendu que je parle de la tuberculose viscérale et plus particulièrement de celle des poumons qui fait à elle seule dix fois plus de victimes que toutes les autres réunies. Quant aux manifestations qui ont leur siège dans les ganglions, les articulations ou les os, le

fait n'est pas douteux. La guérison est la règle, avec ou sans infirmités consécutives.

Il est incontestable que la phthisie elle-même s'arrête parfois dans sa marche et que la thérapeutique l'y aide. Il n'existe pour cela ni spécifiques ni panacée. C'est un ensemble de soins dans lesquels l'hygiène a la plus large part et qui doivent varier suivant le sujet et les circonstances.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue l'interminable série de remèdes qui sont venus tour à tour confesser leur impuissance dans le traitement de cette terrible maladie. Leur énumération seule dépasserait les bornes de cet article et il n'y a véritablement aucun intérêt à raconter toutes ces déceptions. Ce sont, comme je l'ai dit, les moyens empruntés à l'hygiène qui ont encore produit le moins de mécomptes.

Dans une maladie aussi longue et qui conduit à l'épuisement le plus radical, l'indication qui prime toutes les autres consiste à soutenir les forces, pour permettre à l'organisme d'aller jusqu'au bout. Dans ce dessein, on a fait appel à tous les genres de régime : à la diète lactée exclusive, au lait additionné de sel marin, à ses dérivés, le koumis et le kefir, aux corps gras et en particulier à l'huile de foie de morue. On a nourri les tuberculeux avec de la viande crue et de l'alcool, on les a soumis à une alimentation exagérée, en les faisant manger comme des cuirassiers. On est allé jusqu'à les gaver en leur introduisant une sonde dans l'estomac. Dans des cas d'inappétence absolue, de vomissemens incessans, le médecin qui a imaginé ce traitement est arrivé peu à peu à faire prendre de cette manière à quelques-uns d'entre eux, dans la même journée, 3 litres de lait, 600 grammes de viande hachée, 12 œufs et une forte quantité de farine de lentilles. Les malheureux supportaient tout cela, et, chose plus admirable encore, leur estomac y mettait la même complaisance.

De pareilles excentricités s'expliquent par l'insuccès de tous les traitemens rationnels ; mais, en dehors de ces exagérations, il est certain qu'une alimentation réparatrice et bien comprise est un élément qu'il ne faut pas négliger ; toutefois, dans les maladies des organes respiratoires, l'air qui pénètre dans la poitrine à chaque inspiration a plus d'importance que les alimens ; les vicissitudes atmosphériques sont plus à craindre que les écarts de régime. C'est pour cela qu'on a cherché de tout temps un climat qui convînt aux phthisiques, sans être encore parvenu à découvrir un point du globe où la tuberculose pût définitivement s'arrêter. On les a promenés de l'équateur jusqu'au voisinage des régions polaires, du bord de la mer au sommet des montagnes ; on les a fait vivre dans des étables, on les a exposés au

grand air, nuit et jour, hiver comme été, et ils sont morts sous les tropiques comme dans l'Engadine, et ils continuent à mourir à Falkenstein comme au Canigou.

Hâtons-nous de dire toutelois que la question du séjour n'est pas indifférente pour eux. Les climats extrêmes leur sont contraires; les régions équatoriales sont aussi funestes pour eux que les contrées froides et humides du Nord de l'Europe; les meilleures conditions dans lesquelles on puisse les placer se trouvent réalisées dans certaines localités situées à la limite de la zone des climats chauds et de celle des climats tempérés, sur le bord de la mer et à l'abri des vents froids. Les malades trouvent, dans ces refuges maritimes, un air pur, exempt de poussières suspectes, riche en ozone, la grande lumière et le soleil vivifiant du Midi. Ils peuvent vivre au dehors, pendant une partie de la journée, faire un peu d'exercice et prendre quelques distractions. On les voit promener sur le sable des plages, leur faiblesse, leur maigreur et leurs illusions, car les phthisiques sont, de tous les malades, ceux qui conservent le plus longtemps l'espérance et qui se cramponnent à la vie avec le plus d'acharnement. C'est pour cela qu'ils acceptent avec tant d'entrain et de courage tous les traitemens qu'on leur propose, quelque rigoureux qu'ils soient, et c'est également pour cela que les médecins, dans leur sympathie pour ces malheureux si confians et si résolus, vont jusqu'à tenter l'impossible pour tâcher de les arracher à la mort.

Les stations qui conviennent aux poitrinaires ne sont pas nombreuses. En dehors de l'île de Madère, qui n'est fréquentée que par les Anglais, et les pays trop éloignés de l'Europe pour que nos malades puissent en profiter, les localités dans lesquelles ils trouvent un refuge appartiennent au bassin de la Méditerranée. Elles sont situées sur les côtes de la France, de l'Espagne et de l'Italie, sur celles de l'Algérie et de l'Égypte.

Les stations méridionales dont je viens de parler ne sont guère fréquentées par les malades que pendant l'hiver. Elles avaient autrefois pour complément nécessaire une saison aux eaux thermales; mais la vogue de celles-ci a bien diminué. Il fut un temps où les eaux des Pyrénées passaient pour souveraines dans le traitement de la phthisie. Daralde avait fait aux Eaux-Bonnes une réputation qui y attirait, chaque année, des milliers de malades. Depuis sa mort, ils en ont quelque peu oublié le chemin. Les eaux de Cauterets, d'Amélie-les-Bains, celles d'Allevard sont également moins fréquentées; on leur préfère aujourd'hui le Mont-Dore et quelques médecins envoient leurs cliens à la Bourboule; mais personne n'a

plus aujourd'hui, dans ce moyen de traitement, la confiance qu'il inspirait autrefois.

La vogue des eaux minérales a cessé, comme celle des stations de la Méditerranée, le jour où les climats de montagnes sont devenus à la mode, où les médecins ont pris l'habitude d'envoyer leurs malades passer l'été et même l'hiver dans l'Engadine, à des altitudes de 1,500 à 1,800 mètres. L'air y est, dit-on, aussi pur qu'il est sec et léger; la radiation solaire y est intense et l'éclat de la lumière incomparable. Les stations de Davos, de St Moritz, de Salmaden ont été très suivies pendant quelques années; mais le froid rigoureux qui y règne pendant l'hiver ne convient pas à tous les malades et en a fait succomber un certain nombre. Cela a donné à réfléchir aux médecins. Ils ont pensé qu'il n'était pas nécessaire de monter si haut pour trouver de l'air pur et qu'il suffisait de choisir un site convenable à la campagne.

La pureté de l'air est en effet la condition qu'on prise avant tout, depuis que les recherches bactériologiques ont prouvé que le bacille de la tuberculose la redoute et se plaît dans l'atmosphère confinée des habitations. Ces données expérimentales ont provoqué une évolution nouvelle dans la thérapeutique de la phthisie. Autrefois, on redoutait par-dessus tout les refroidissements et les courants d'air. On faisait vivre les poitrinaires dans des chambres bien chauffées, garnies de rideaux et de tapis, portes closes et fenêtres bien fermées. Lorsqu'on les envoyait passer l'hiver dans une station méditerranéenne, c'était à la condition de ne les laisser sortir que pendant les plus belles heures de la journée. On les faisait rentrer aussitôt que le soleil déclinait à l'horizon, et les plus favorisés passaient seize ou dix-huit heures sur vingt-quatre dans leur chambre d'hôtel.

Aujourd'hui, ce qu'on redoute plus que le froid humide, plus que les vicissitudes atmosphériques, c'est l'air qui a déjà été respiré, c'est l'atmosphère non renouvelée des chambres de malades dans laquelle on croit voir fourmiller les microbes. Le rêve des médecins qui sont dans le mouvement, c'est de faire vivre les phthisiques en plein air, pendant la nuit comme pendant le jour.

Cet idéal a été réalisé pour la première fois à l'Institut de Falkenstein, situé près de Francfort-sur-le-Mein, à une altitude de 400 mètres, au milieu des bois de hêtres, de chênes et de châtaigniers. Le site n'a pas été heureusement choisi. Le climat froid et humide du Taunus ne convient guère à des poitrinaires, et cependant on y a obtenu des résultats magnifiques, si l'on en croit le médecin qui dirige l'établissement.

Le Sanatorium, exposé au midi, est entouré de halles ouvertes

sur le devant, de terrasses abritées par des marquises et accessibles à tous les vents. Les malades y passent de sept à dix heures par jour, étendus sur des chaises longues, dans lesquelles ils sont chaudement emmaillotés pour ne pas se refroidir. Cette exposition se fait par tous les temps, malgré le brouillard, le vent et la neige, et par des températures qui descendent parfois à 12 degrés au-dessous de 0. La nuit, on les fait coucher dans des chambres où l'on entretient un courant d'air à l'aide de la cheminée et de la fenêtre qu'on a soin de laisser entr'ouverte. Ce traitement est complété par des repas fréquents, par le régime lacté, et l'administration de l'alcool suivant les cas. Enfin les malades qui ont encore assez de force font des promenades et se livrent à des exercices gymnastiques.

Le docteur Detweiler, qui dirige l'établissement de Falkenstein, a rendu compte au congrès de médecine de Wiesbaden, en 1887, des résultats produits par ce traitement. Ils sont admirables ; je l'ai déjà dit. Il a guéri plus ou moins complètement le quart de ses malades. Les médecins savent à quoi s'en tenir sur les succès de ce genre ; ils connaissent la part qu'il faut faire aux illusions des confrères qui préconisent une méthode nouvelle, et cependant la communication du docteur Detweiler a fait sensation au congrès de Wiesbaden. Il en a été beaucoup parlé depuis, et l'an dernier, on a fondé en France un établissement semblable. C'est le Sanatorium du Canigou, que dirige le docteur Sabourin. Il est situé dans les Pyrénées-Orientales, près du Vernet, à une altitude de 700 mètres et sous un climat beaucoup plus favorable que celui de Falkenstein, puisque le palmier, l'aloès, le laurier-rose croissent en pleine terre dans cette localité privilégiée. Inauguré au mois d'août 1890, le Sanatorium du Canigou a été ouvert aux malades le 1^{er} novembre de la même année.

On ne s'est pas contenté de faire voyager les phthisiques et de les exposer au grand air, on a essayé de les traiter sur place par les atmosphères artificielles. On les a placés sous des cloches où l'air se comprime à l'aide de machines ; on leur a fait respirer de l'air surchauffé, de l'oxygène, des vapeurs d'acide fluorhydrique. Ce dernier moyen a même fait concevoir, pendant un moment, de grandes espérances ; puis il est tombé dans l'oubli comme les autres.

Est-ce à dire que tous les agens de la thérapeutique sont dénués de toute valeur ? Non sans doute. En les maniant avec habileté, en les faisant intervenir au moment opportun, en les combinant, suivant les circonstances, on parvient à guérir, c'est-à-dire à arrêter dans leur marche quelques phthisies au début ; on prolonge l'existence d'un grand nombre de malades ; mais nous attendons encore

un traitement assez efficace pour qu'on s'en tienne à lui, sans chercher autre chose; et puis, est-il besoin de le dire? ces médications coûteuses ne sont accessibles qu'aux classes les plus élevées de la société; leurs résultats sont nuls au point de vue social, et ne peuvent avoir aucune influence sur le mouvement de la population, ni sur l'avenir de la race. Espérons que la médecine trouvera des moyens d'action plus efficaces dans la voie nouvelle que les découvertes bactériologiques viennent de lui ouvrir et dont il me reste à parler.

V.

Lorsque le docteur Koch découvrit le bacille de la tuberculose, le monde scientifique était encore dans l'enthousiasme provoqué par les derniers travaux de M. Pasteur. Il y avait un an déjà que l'illustre physiologiste avait trouvé le vaccin du charbon, qu'il l'avait fait connaître à l'Académie des sciences, et qu'il en avait démontré l'infailibilité, devant la Société d'agriculture de Melun, en présence d'une foule de savans étrangers attirés par l'éclat de cette épreuve décisive.

La vaccination anticharbonneuse était sortie, ce jour-là, du domaine de la théorie, pour entrer dans celui de la pratique. On avait acquis la certitude que ce mode de préservation pouvait s'appliquer à d'autres maladies, et que la découverte de Jenner n'était qu'un cas particulier d'une loi générale. Les vétérinaires étaient en voie de trouver le préservatif de la péripneumonie contagieuse des bêtes à cornes, de la clavelée du mouton, du rouget du porc, etc., et M. Pasteur se livrait, dans le silence du laboratoire, à la série de recherches qui devaient le conduire à la découverte du vaccin de la rage. Le moment était bien venu pour trouver le bacille de la tuberculose, et sa révélation fit naître les plus grandes espérances. Puisque cette maladie était le produit d'un microbe, elle devenait tributaire des mêmes procédés que les autres affections contagieuses; et la logique conduisait à chercher le moyen de détruire le parasite dans l'organisme, ou tout au moins d'en arrêter les ravages.

Les recherches commencèrent immédiatement dans tous les laboratoires et n'ont pas cessé depuis. Chaque physiologiste a suivi le cours de ses idées et a choisi sa méthode. Les élèves de M. Pasteur ont adopté celle qui a conduit leur maître à de si brillantes découvertes: MM. les docteurs Grancher et H. Martin se sont efforcés d'atténuer la virulence du bacille avant de l'inoculer, tantôt en laissant vieillir les cultures, tantôt en les soumettant à l'action de la chaleur, parfois en se bornant à les injecter à très

faibles doses. Lorsqu'ils apprirent, l'an dernier, la communication faite au congrès de Berlin par le docteur Koch, au sujet de sa nouvelle découverte, ils s'empressèrent de communiquer à l'Académie des sciences le résultat de leurs travaux. Leur note se terminait par la conclusion suivante : « Nous croyons avoir réussi, d'une part, à donner aux lapins une résistance prolongée contre la tuberculose la plus rapide et la plus certaine, et d'autre part à leur conférer, contre la même maladie, une immunité dont il reste à déterminer la durée. » A la même époque, MM. Roux et Mentschikof poursuivaient, dans le laboratoire même de M. Pasteur et sous sa direction, des recherches qu'ils ne feront connaître que lorsqu'elles auront atteint le degré de maturité nécessaire.

D'autres expérimentateurs ont suivi une voie plus nouvelle. Se fondant sur l'inégalité de résistance que les différentes espèces opposent à la tuberculisation, ils ont eu l'idée de rechercher s'il ne serait pas possible de transformer la constitution des animaux qui y sont le plus accessibles, en leur infusant du sang provenant des espèces les plus réfractaires, et de leur transmettre ainsi le bénéfice de cette immunité. Le chien et la chèvre sont au nombre des animaux pour lesquels la tuberculose a le moins de prédilection, c'est à eux que les expérimentateurs se sont adressés pour faire leur emprunt.

Les docteurs Ch. Richet et J. Héricourt ont fait l'expérience sur des lapins avec du sang de chien. Ils ont d'abord essayé de l'injecter dans les veines, mais la mort a toujours été le résultat de l'opération. Ils ont alors tenté de le transfuser dans le péritoine, et ils sont parvenus à en faire tolérer de 30 à 50 grammes. En inoculant ensuite la tuberculose chez ces mêmes lapins, ils ont reconnu que la transfusion préalable avait ralenti chez eux, dans une certaine mesure, l'évolution de cette maladie (1).

Enhardis par cette constatation, ils ont tenté l'expérience sur l'homme, en modifiant la manière d'opérer. Ils se sont servis du sérum du sang de chien, et en ont injecté un ou deux centimètres cubes par la voie hypodermique. Les opérations ont été absolument inoffensives. Elles n'ont causé ni troubles généraux, ni accidents locaux, et l'état des cinq malades soumis à l'expérience a paru s'améliorer d'une façon sensible (2).

MM. Bertin et Picq, de Nantes, ont également commencé par opérer sur des lapins ; mais ils ont choisi le sang de chèvre, et ils

(1) *De la transfusion péritonéale et de l'immunité qu'elle confère*, note de MM. J. Héricourt et Ch. Richet. (Académie des Sciences. Séance du 5 novembre 1888.)

(2) *Influence de la transfusion péritonéale du sang de chien sur l'évolution de la tuberculose du lapin*, note de MM. J. Héricourt et Ch. Richet. (Société de biologie, séance du 2 mars 1889.)

affirment avoir déterminé, par cette transfusion, sur les animaux mis en expérience, un état *bactéricide* qui leur permet de résister à l'invasion des bacilles quand l'inoculation tuberculeuse a lieu en même temps que la transfusion, et d'en triompher lorsque celle-ci n'est faite que plus tard, c'est-à-dire lorsque les bacilles ont commencé leur action destructive.

Comme MM. Ch. Richet et J. Héricourt, les expérimentateurs de Nantes ont tenté des essais sur l'homme. Ils ont transfusé du sang de chèvre à des phthisiques et n'ont pas eu à le regretter. Ils disent même avoir constaté une amélioration notable chez les malades qui ont bien voulu se prêter à leurs essais.

Ces faits sont trop peu nombreux et ne sont pas assez concluants pour en tirer des conséquences, mais il faut toujours les enregistrer.

Tout cela se faisait tranquillement, dans le calme des laboratoires, avec la lenteur et la réserve qui conviennent aux recherches scientifiques, lorsqu'au mois de novembre dernier, on apprit tout à coup qu'on venait de découvrir à Berlin le secret de guérir la tuberculose. Cette bonne fortune était échue au docteur Koch, à qui la science devait déjà la découverte du bacille de cette maladie, et qui ne faisait ainsi que compléter sa conquête. Cette grande nouvelle se répandit, dans le monde entier, avec l'instan-tanéité des communications électriques. Les journaux politiques et la presse médicale s'en emparèrent, et pendant deux mois la *lymphe* de Koch a rempli les colonnes de toutes les feuilles périodiques, défrayé toutes les conversations et passionné l'opinion publique.

Alors a commencé l'exode des médecins, bientôt suivis par les malades. Malgré les froids de ce rude hiver, on a vu les phthisiques de tous les pays se mettre en route pour la terre promise, pour cette Allemagne que la fortune ne se lassait pas de combler de ses dons.

Cet enthousiasme n'a rien qui doive surprendre. Le professeur Robert Koch était connu depuis longtemps par ses travaux scientifiques et par sa compétence exceptionnelle dans l'étude de la tuberculose. Déjà, le 4 août 1890, à la séance solennelle du congrès international de Berlin, il avait annoncé, devant 6,000 médecins réunis pour cette cérémonie, qu'après de longues recherches, il était arrivé à trouver un remède contre la tuberculose. Dès le mois suivant, il en fit l'application sur des malades, d'abord à la clinique de Bergmann, puis à la Charité et dans tous les grands services hospitaliers de Berlin. Enfin, le 13 novembre, il fit connaître les résultats qu'il avait obtenus. Il décrivit la réaction provoquée par son traitement, chez les tuberculeux seulement, en la donnant

comme un critérium certain. Il déclara avoir obtenu des guérisons rapides dans les cas récents et légers de tuberculose chirurgicale, un amendement notable dans les cas graves et une amélioration positive de la phtisie à son début. Ces résultats étaient confirmés par tous les médecins de son entourage, et notamment par Fröntzell et par Bergmann; Billroth (de Vienne) faisait à sa clinique le plus grand éloge de la nouvelle méthode; les médecins qui revenaient de Berlin étaient enthousiasmés; Lister et Mackensie annonçaient des merveilles. On apprenait coup sur coup que l'empereur venait de conférer au docteur Koch la grand'croix de l'Aigle-Rouge, que la municipalité de Berlin lui avait décerné la bourgeoisie d'honneur. On parlait d'un Institut qui devait éclipser tous les établissemens scientifiques du globe, d'une dotation princière offerte au savant qui avait eu le bon goût de la refuser, et tout cela nous arrivait grossi, dramatisé par les commentaires de la presse.

Comment ne pas s'associer à un mouvement aussi général? Les savans français firent comme les autres, et acclamèrent le professeur de Berlin, avec un désintéressement dont leurs confrères d'outre-Rhin ne leur ont jamais donné l'exemple. M. Pasteur, qui avait eu avec l'auteur de nombreux démêlés scientifiques, fut le premier à envoyer ses félicitations et celles de ses collaborateurs au savant qu'il est en droit de considérer comme son élève, car les travaux auxquels le docteur Koch doit sa juste renommée ont eu pour théâtre le monde nouveau découvert par le génie de notre illustre compatriote.

Tous les médecins de France pourtant ne partageaient pas l'engouement général. Un certain nombre d'entre eux se tenaient sur la réserve. Ils attendaient la confirmation des résultats annoncés; ils désiraient surtout connaître le remède avant de l'employer. Cette attitude circonspecte était légitimée par le mystère étrange qui entourait la nouvelle découverte et par le silence que gardait son auteur sur la nature du liquide dont il se servait. Cette discrétion, qu'on aurait pu qualifier autrement, n'était pas dans les habitudes du docteur Koch. Il avait passé jusqu'alors pour un savant correct et consciencieux. Tous ceux qui le connaissent rendent justice à sa droiture. J'ai eu l'occasion, à deux reprises, de me trouver en relations suivies avec lui, et je suis convaincu qu'il est incapable d'avoir fait les calculs qu'on lui a prêtés, et qu'il a toujours été étranger au commerce scandaleux qui s'est fait autour de lui. Il n'a fait qu'obéir à une volonté devant laquelle tout cède dans son pays. Cette volonté impatiente ne pouvait s'accommoder de la lenteur de l'expérimentation scientifique. Il s'agissait d'assurer à l'Allemagne la

gloire et les bénéfices d'une grande découverte, et le savant s'inclina.

Nous ne comprenons guère en France ni un pareil ordre, ni une pareille obéissance; mais, de l'autre côté du Rhin, on comprend et on obéit. C'est ainsi que le docteur Koch a été conduit à faire au congrès de Berlin la communication prématurée qui a causé tant d'émotion parmi les savans; c'est sous l'influence de la même pression qu'il a transporté trop tôt ses expériences du laboratoire dans les hôpitaux, et qu'il a publié d'une manière hâtive des résultats insuffisamment observés. Enfin, c'est encore pour obéir aux ordres reçus qu'il a gardé le secret sur la nature de son remède. Le ministre de l'instruction publique l'a déclaré lui-même au Landtag prussien, en prenant la responsabilité à son compte. L'État s'est approprié le monopole de la vente sous prétexte d'empêcher les contrefaçons.

Cette façon commerciale de traiter une question scientifique n'avait pas de précédens et ne pouvait qu'indisposer l'opinion médicale contre le professeur de Berlin. Elle avait pour les médecins français un inconvénient d'un autre ordre. La loi interdit chez nous la préparation, la vente et l'emploi des remèdes secrets. Les confrères qui, dans leur zèle, expérimentaient la lymphé de Koch sur les malades des hôpitaux, avec leur consentement, ne s'en exposaient pas moins à se voir réclamer des dommages-intérêts par les familles, s'il leur advenait, dans le cours du traitement, un de ces malheurs auxquels il fallait s'attendre.

La question fut portée à la Faculté de médecine de Paris, devant le conseil des professeurs, et le doyen se chargea de faire les démarches nécessaires pour aplanir ou pour tourner la difficulté. Les circonstances lui ont épargné cette peine. Avant que la lenteur des formalités administratives lui eût permis d'entrevoir une solution, la lumière s'était faite; l'enthousiasme avait fait place au doute, puis au découragement, et les expériences avaient cessé. Hâtons-nous de dire qu'elles n'ont pas été aussi désastreuses en France qu'en Allemagne.

L'engouement pour la découverte de Koch a été de courte durée. Au début, les expériences ont paru confirmatives. Partout, on a constaté l'effrayante énergie de cette substance pyrogène, plus puissante que le venin des plus redoutables serpens; partout on a constaté l'intensité parfois excessive de la réaction. On a même observé une amélioration momentanée dans quelques cas de lupus de la face; mais, quant à la tuberculose pulmonaire, même au début, les injections n'ont jamais fait que l'aggraver et, souvent, elles ont provoqué l'apparition des phénomènes caractéris-

tiques, chez des sujets qui ne les avaient pas présentés jusque-là.

Ce fut une première désillusion. Il n'y avait plus à songer à la guérison de la phthisie ; il fallait se rabattre sur son diagnostic et sur le traitement du lupus ; mais on reconnut bientôt que ce terrain-là n'était pas plus solide que l'autre, puis survinrent les insuccès. Les cas de mort brusque, incontestablement causés par le remède, se multiplièrent au point de rendre les expérimentateurs de plus en plus circonspects. Les médecins français, qui étaient allés à Berlin pour y étudier la question, en revinrent tout à fait désenchantés et refroidirent considérablement l'enthousiasme. Les déclarations de Virchow vinrent alors lui porter le dernier coup. Le célèbre physiologiste allemand apporta à la société de Berlin des faits écrasans pour la nouvelle méthode, avec les pièces anatomiques à l'appui. Il montra que, loin de détruire les lésions tuberculeuses, les injections de Koch en faisaient naître de nouvelles et amenaient la dispersion des bacilles dans l'organisme tout entier.

Cette révélation eut lieu le 12 janvier 1891. Faite à Berlin même par un savant dont l'Allemagne est fière, elle eut un retentissement considérable. Trois jours après, le docteur Koch y répondit par une note dans laquelle il reproduisait ses affirmations, en faisant connaître enfin la nature de son remède. Cette divulgation, trop tardive pour réhabiliter le savant, fut fatale à sa doctrine. Tant qu'il avait gardé le secret, l'imagination se plaisait à prêter à cette lymphe mystérieuse les origines les plus fantastiques. C'était un arcane pour la composition duquel la science moderne avait épuisé toutes ses ressources. Lorsqu'on apprit qu'il ne s'agissait que d'un simple *extrait glycérimé de culture de bacilles*, tout ce prestige disparut. Au lieu d'avoir découvert une voie nouvelle, le savant de Berlin s'était borné, comme MM. Grancher et H. Martin, à suivre la méthode créée par M. Pasteur et maintes fois appliquée par lui.

Le secret une fois divulgué, le ministre s'empressa de déclarer qu'il renonçait au monopole. Du reste, le commerce, qui avait été si fructueux au début, ne rapportait plus de bénéfices. L'exportation des petits flacons de lymphe avait cessé sous l'influence de la réaction qui se produisait partout. Partout, les médecins, qui s'étaient au début signalés par leur enthousiasme, venaient confesser leur erreur et cessaient leurs expériences. Quelques gouvernemens autoritaires défendirent même l'emploi du remède dans les hôpitaux.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, la réaction a été proportionnelle à l'engouement qui l'avait précédée ; elle a, comme lui, dépassé le but. L'opinion publique s'est vengée de la désillusion

qu'elle avait subie et s'est montrée injuste envers un savant de bonne foi qui n'a péché que par excès de condescendance et par une faiblesse trop commune chez les hommes que le courant de la popularité emporte et qui ne savent pas résister aux séductions d'une célébrité d'un moment. Jamais savant n'a été l'objet d'ovations pareilles. Robert Koch a été pendant deux mois le point de mire de tous les regards, l'objet de tous les enthousiasmes. Ce beau rêve a été suivi d'un bien douloureux réveil; mais il reste au docteur Koch ses découvertes antérieures, la juste notoriété qui s'attache à son nom et l'avenir qui ne fait jamais défaut aux hommes de science, lorsqu'ils sont persévérans et qu'ils savent profiter des leçons qu'ils se sont attirées.

Cette aventure n'a pas découragé les travailleurs; elle n'a fait que redoubler l'ardeur des recherches dans les laboratoires. Elle a du même coup stimulé le zèle des empiriques. La guérison de la phtisie a repris faveur dans le monde de la réclame, et les remèdes infailibles ont surgi de tous les côtés. Cette activité malsaine passera, comme d'habitude, après avoir fait quelques dupes; mais les recherches scientifiques poursuivront leur cours, et peut-être un jour parviendront-elles à atteindre le but. La bactériologie nous a, depuis vingt ans, ménagé de telles surprises; elle a produit des résultats si splendides et si imprévus qu'il ne faut pas désespérer de la voir arriver, avec le temps, à résoudre le grand problème que la médecine poursuit vainement depuis qu'elle existe.

Les bacilles de la tuberculose ne doivent pas être plus rebelles que la bactériodie charbonneuse, que les microcoques de la suppuration, que le microbe encore inconnu de la rage, et pourtant on en a eu raison. Le charbon ne se montre plus dans les troupeaux, l'infection purulente a été chassée des salles de blessés, les opérés guérissent comme par miracle, et la chirurgie, confiante jusqu'à la témérité, a empiété sur le domaine de la médecine, même dans le traitement de la phtisie. La mortalité des femmes en couches est aujourd'hui presque nulle, et celle des personnes mordues par les chiens enragés et traitées à l'institut Pasteur est tombée au-dessous de 1 pour 100.

De pareils succès rendent toutes les espérances légitimes. On trouvera peut-être quelque jour le moyen d'atteindre et de détruire les bacilles de la tuberculose au sein de l'organisme. En attendant, bornons-nous à faire nos efforts pour les empêcher d'y pénétrer, en prenant les précautions qu'indique l'hygiène, sans tomber dans des exagérations qu'elle ne saurait approuver.

JULES ROCHARD.

LES

JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

III¹.

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE DU JUIF.

Nous avons vu de quels élémens ethniques, sous quelles influences physiques et morales, il s'était reformé, dans la séquestration du ghetto, une race juive, produit artificiel du code rabbinique et des lois du moyen âge. Cette race nouvelle et antique à la fois, essayons d'en esquisser la psychologie ; et, comme en ce siècle, épris de formules scientifiques, il n'est plus de mode d'isoler l'âme du corps, commençons par en faire la « physiologie. » Aussi bien toutes deux se tiennent, et l'une explique l'autre.

Le juif porte dans sa chair, et jusque dans son âme, la trace des outrages endurés pendant quinze siècles. Il a effacé de son épaule la tache de la rouelle jaune, il n'a pu toujours laver son front des stigmates du ghetto. Il en reste marqué. Rappelons-nous la vie qui lui a été faite et l'éducation qui lui a été donnée par ses maîtres chrétiens ou musulmans. Représentons-nous d'abord la maison où il a été élevé. Presque partout, elle a déjà disparu. Nos enfans ne connaîtront pas « la rue aux Juifs. » Les derniers restes

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1^{er} mai.

de la classique *Judengasse* de Francfort ont été rasés. Le tortueux dédale du ghetto de Rome, avec la *piazza Giudea* et la *via Rua*, est tombé sous la pioche italienne, au grand regret des pauvres *Ebrei*. Ils y avaient vécu si longtemps ! ils étaient faits à ses *vicoli* infects. Pie IX, en en abattant les murs, leur avait en vain octroyé le droit d'en sortir. Bien peu en avaient profité. Beaucoup ont pleuré d'en être chassés pour faire place aux futurs quais du Tibre ; ils n'ont pu trouver, dans la vieille Rome ou la nouvelle, de logemens aussi sordides et aussi peu coûteux. Ce ghetto de la rive gauche du Tibre, je l'avais parcouru bien des fois, depuis une trentaine d'années. Les ruelles étaient étroites, sombres, fétides ; les maisons hautes, vieilles, délabrées, branlaient de vétusté. A l'acre odeur de l'*immondezzaio* du coin se mêlaient les fades émanations des boutiques de fripiers. Par la porte, sur le pas de laquelle des femmes de tout âge ravaudaient de vieilles loques, se distinguaient à peine, dans l'ombre, des pièces basses et étroites, sans jour et sans air, où grouillaient entassées des familles entières. Le ghetto pontifical, relativement moderne, n'était ni le plus repoussant, ni le plus malsain. Loin de là ; la Rome papale s'était, presque toujours, fait honneur d'être hospitalière aux Hébreux. Son ghetto aurait fait honte à bien des juiveries de l'est ou du centre de l'Europe. Aujourd'hui même, allez en Russie, à Berditchef ou à Vilna, vous trouverez pis (1).

De pareils taudis ne pouvait sortir une belle race. La race, en effet, n'est ni belle ni forte, quoiqu'elle ait, de tout temps, porté de pâles et rares fleurs de beauté, comme pour montrer ce qu'eût pu donner le vieux tronc de Jacob avec de l'air et du soleil. — La race n'est pas belle. « Comment, me demandait une jeune fille de la Petite-Russie, vous inquiétez-vous de ces horribles juifs ? Ils sont si laids qu'ils méritent tous leurs maux. » Montesquieu, plaidant ironiquement pour l'esclavage, disait des nègres : « Ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. » J'ai entendu des femmes du monde faire la même réflexion du nez crochu des juifs. Leur laideur est un des secrets griefs pour lesquels ils ont tant de femmes contre eux. — La race n'est pas forte. Le juif, — dans les grandes juiveries de l'Est surtout, — est souvent petit, maigre, malingre ; il a l'air chétif et souffreteux, étiqué et étiolé. Ne vous y trompez pas cependant : sous cette apparence frêle se cache une vitalité intense. On pourrait comparer le juif à ses maigres actrices, aux Rachel ou aux Sarah, qui crachent le sang et semblent n'avoir que le souffle, et qui, une fois

(1) Sur le ghetto de Rome, voyez le livre récent de M. Emmanuel Rodocanachi : *le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto de Rome*. Didot, 1891.

sur la scène, déploient une vigueur et une énergie indomptables. La vie, chez lui, a des ressources latentes.

Aucune race ne présente moins l'aspect de la force, et aucune n'offre plus de résistance au mal. C'est que, pour l'âme, comme pour le corps, au moral aussi bien qu'au physique, le juif est le produit d'une sélection, et d'une sélection de deux mille ans, la plus rigoureuse et la plus douloureuse à laquelle êtres vivans aient jamais été soumis. S'il y a des rangs dans la souffrance, a dit un des siens, Israël a la prééminence sur toutes les nations (1). Tout ce qui était trop faible, d'âme ou de corps, a été éliminé par la mort ou par le baptême. Israël a été comme une famille dont, à chaque génération, les enfans auraient en naissant été exposés. De là, chez le juif, une endurance au mal, une capacité de souffrance sans égale peut-être dans l'histoire. Mais l'épreuve a été si longue et si rude qu'Israël s'en ressent toujours. Il en est encore parfois tout courbé et comme brisé.

I.

Quand on songe à la singularité des conditions d'existence longtemps faites aux juifs, on ne s'étonne point que, pour le physiologiste ou pour le statisticien, le juif présente certaines particularités. Un premier fait, de nature à surprendre : le juif vit plus longtemps que le chrétien. Ce petit juif, au corps frêle et à la mine souffreteuse, semble souvent réunir deux choses en apparence contradictoires : la précocité et la longévité. Pour la longévité, — plus facile à constater, — il n'est guère de doute. Le fait est si constant qu'en certains pays, en Amérique, par exemple, les juifs sont les cliens les plus recherchés des compagnies d'assurances sur la vie. Presque partout, là, du moins, où les lois ne s'appliquent pas à leur rendre l'existence impossible, la vie moyenne est sensiblement plus longue chez les juifs que chez les catholiques, les protestans ou les orthodoxes. Et cela n'est pas seulement vrai des israélites français et des pays comme la France, où les juifs appartiennent surtout aux classes aisées. Il en est de même des juifs pauvres d'Allemagne, de Hongrie, d'Angleterre, de Roumanie (2). Il en est de même, semble-t-il, des juifs d'Amérique. J'ai sous les yeux les premiers résultats du dernier recensement des États-Unis en 1890. D'après le *Census* américain, les chances de vie de l'enfant, au mo-

(1) Zunz, *Die Synagogal Poesie des Mittelalters*.

(2) Voyez, par exemple, le docteur Gustave Lagneau : *Remarques, à propos du dénombrement de la population, sur quelques différences démographiques présentées par les catholiques, les protestans, les israélites*. Paris, 1882. Cf. Isidore Loeb : *Dictionnaire universel de géographie*, de M. Vivien de Saint-Martin, article : *Juifs*.

ment de sa naissance, ce que le *Census* appelle : *expectation of life*, seraient, dans les familles israélites, de 57 ans, et dans les familles chrétiennes, américaines ou anglaises, de 41 ans. Un petit juif de 10 ans aurait en moyenne devant lui 50 ans d'existence, et un chrétien du même âge 37 ans seulement. En outre, contrairement aux lois habituelles de la statistique, les chances de vie, chez les juifs, seraient plus grandes pour les hommes que pour les femmes (1).

Autre fait d'un égal intérêt : le juif, d'habitude, multiplie plus rapidement que ses voisins chrétiens. C'est encore là une observation d'un caractère général ; elle comporte peu d'exceptions, et les exceptions s'expliquent par des circonstances exceptionnelles. La population juive a beau être sans cesse réduite par des conversions sincères ou des défections intéressées, presque partout, nous l'avons déjà signalé, le nombre des juifs est en augmentation, et avec le nombre des juifs, la proportion des juifs aux chrétiens. Au premier abord, on serait tenté d'attribuer cet accroissement à la fécondité juive. Israël a toujours pratiqué le : *Croissez et multipliez*. Cela a été une de ses grandes forces.

En Orient, dans l'est même de l'Europe, là où les lois ou coutumes rabbiniques sont demeurées en honneur, les juifs se font toujours un devoir de se marier jeunes et d'avoir de nombreux enfans. « J'ai vingt-cinq ans, et mon grand-père regarde comme un scandale que je ne sois pas encore père de famille, » me disait, il y a quelque dix ans, un juif de Kovno. D'après la tradition, les parens, pour marier leurs enfans, attendaient seulement qu'ils eussent l'âge nubile, et la casuistique talmudique était peu exigeante sur les signes de la puberté. Salomon Meïmon, le petit rabbin philosophe du XVIII^e siècle, était marié, avant onze ans, à une fille du même âge, et comme, à douze ans, il n'avait pas d'enfant, sa belle-mère le soupçonnait d'avoir été noué par une sorcière. On voyait fréquemment des ménages où les deux époux ne comptaient pas trente ans, à eux deux. C'était une manière de préserver les jeunes israélites du libertinage. Ces ménages d'époux enfans, qui vivaient chez leurs parens, entretenus par eux, deviennent rares. Les difficultés de la vie, le service militaire, l'influence des mœurs modernes retardent, de plus en plus, l'âge du mariage, chez les juifs comme chez les chrétiens. Parmi les juifs d'Occident, ces unions précoces sont déjà entièrement passées d'usage. Israël, à cet égard encore, subit l'ascendant de nos exemples. Comme il lui arrive souvent, en se conformant à nos habitudes, il renchérit même

(1) *Census Bulletin* (n° 19, 30 décembre 1890. Washington) : *Vital statistics of the Jews in the United States*, p. 11, 12, et diagramme de la p. 21.

sur nous. Contrairement à toutes les traditions et aux anciennes règles rabbiniques, les juifs, dans la plupart des pays de l'Europe et de l'Amérique, se marient plus tard que les chrétiens.

Autre chose que je ne voulais pas croire : presque partout, aujourd'hui, les juifs ont, proportionnellement, moins d'enfants que les non juifs. En revanche, presque partout, ils perdent sensiblement moins d'enfants. De cette façon, avec une natalité inférieure, l'accroissement de la population israélite est plus rapide que celui de la population chrétienne. L'excédent des naissances sur les décès est plus grand chez les juifs (1). La différence, en certains pays, est considérable, même là où les familles juives et les familles chrétiennes sont presque également nombreuses, en Roumanie, par exemple (2). Aux États-Unis d'Amérique, l'avantage des israélites serait non moins marqué qu'en Roumanie (3). L'inégalité, au profit des juifs, n'est pas la même dans tous les pays; mais elle se retrouve chez presque tous. Les juifs ont ainsi, sur leurs compatriotes d'autres cultes, une double supériorité : ils croissent plus vite et ils croissent à moins de frais. Ils amènent à l'âge adulte un plus grand nombre d'hommes en mettant au monde un moindre nombre d'enfants. On dirait que, en habiles calculateurs, ils ont résolu d'instinct l'épineux problème de la population, de la façon la plus utile à eux-mêmes et la plus agréable aux économistes.

Nous sommes tentés d'attribuer cette supériorité des israélites à la diffusion de l'aisance parmi eux. L'explication est insuffisante, car les juifs pauvres d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie ont aussi, à cet égard, l'avantage sur leurs voisins baptisés. On ne

(1) Voyez, par exemple, G. Lagneau, ouvrage cité. Cf. *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, de Vivien de Saint-Martin, article : *Juifs*, par Isidore Loeb, et *The Journal of the anthropological Institute*, xv (1885-86), p. 20, article de M. J. Jacobs, réimprimé sous ce titre : *On the racial characteristics of modern Jews*.

(2) Tableau des naissances et des décès en Roumanie, durant trois ans, chez les israélites et chez les orthodoxes :

	NAISSANCES.		DÉCÈS.	
	JUIFS.	ORTHODOXES.	JUIFS.	ORTHODOXES.
Année 1884.....	9,729	185,000	4,626	114,300
— 1885.....	9,542	197,000	5,036	114,000
— 1886.....	9,458	196,000	5,194	124,500

D'après M. A. Alexandrini (*Studiu statisticu* sur le district de Jassy, Jassy, 1886), la proportion des naissances au nombre des habitans était, chez les Roumains orthodoxes, de 4.72 pour 100, et chez les juifs roumains, de 4.47 pour 100, soit légèrement inférieure; la proportion des décès au nombre des habitans était, chez les orthodoxes, de 3.82 pour 100, et chez les juifs de 2.61 pour 100. On voit la différence.

(3) *Census Bulletin*, n° 19, décembre 1890, *ibid.*

saurait cependant voir là un fait de race, d'ordre purement physiologique; il tient sans doute uniquement aux mœurs, à l'esprit de famille des juifs, au dévouement des parens, aux soins donnés par la mère à ses enfans, et aussi, à la chasteté du lit conjugal, aux prescriptions de la loi, aux égards et au respect du mari pour la santé de sa femme. Il est remarquable que les privilèges « biostatiques » des juifs commencent dès avant la naissance : les israélites comptent partout beaucoup moins de mort-nés que les chrétiens (1). Autre fait du même ordre et également à l'honneur des juifs : on relève parmi eux notablement moins de naissances naturelles que parmi les catholiques ou parmi les protestans, et cela quoique les juifs habitent de préférence les villes. Or chacun sait que, dans les villes, le nombre des enfans naturels est incomparablement plus élevé que dans les campagnes. C'est là un point sur lequel la supériorité des juifs et des mœurs juives est incontestable.

Terminons, à cet égard, par une observation générale. On a remarqué que les différences « biostatiques » entre les juifs et les chrétiens vont en diminuant, à mesure qu'on avance de l'Est à l'Ouest, — des pays où les juifs vivent isolés aux contrées où ils se mêlent aux autres habitans. De même, en Amérique, les rédacteurs du *Census Bulletin* font observer que plus se prolonge le séjour des juifs en Amérique, et plus le taux moyen des naissances et des décès tend, chez eux, à se rapprocher de la moyenne générale des États-Unis. En d'autres termes, des deux côtés de l'Atlantique, les particularités qui distinguent les juifs tendent à s'atténuer avec l'assimilation des juifs à la population environnante. Plus ils prennent les mœurs et les coutumes des *goïm*, moins ils s'en distinguent, dans leur corps et dans leur âme. Ils se feraient tous baptiser que, au bout de deux ou trois générations, le statisticien ne trouverait, chez eux, rien de singulier. Au fond de toutes les différences entre eux et leurs voisins, on retrouve toujours la loi, la *Thora*.

Et, en effet, les avantages que la statistique relève chez les juifs doivent, pour une bonne part, être imputés à leur religion et à leurs rites. Israël serait toujours fidèle à la *Thora* que sa supériorité sur « les mangeurs de porc » serait encore plus manifeste. On a observé, en plusieurs pays, que les juifs semblaient posséder une immunité vis-à-vis de certaines maladies infectieuses. Le fait a été parfois si bien constaté qu'il est difficile à nier. Ces immunités, elles

(1) Un fait plus singulier, et qu'on a voulu aussi expliquer par des causes physiologiques liées aux lois rituelles, c'est l'énorme prédominance, parmi les juifs, des naissances masculines sur les féminines. L'écart est quelquefois tel qu'on se demande si les familles juives n'ont pas souvent omis de faire enregistrer la naissance des filles.

nous paraissent tenir surtout aux observances de la loi, particulièrement aux règles sur la pureté corporelle et la pureté de la nourriture. La loi a, pour Juda, une valeur prophylactique; il faut toujours se rappeler quelle place elle fait au corps. Certains modernes rabaisent la morale à n'être plus qu'une sorte d'hygiène. Ce n'est certes pas ce que fait la loi donnée au milieu des éclairs sur le Sinaï; mais, dans la pratique, la loi et le code rabbinique aboutissent presque au même résultat que la morale positive, — et cela avec autrement d'autorité. Le judaïsme a mis la foi au service de l'hygiène; il a fait tourner la piété au profit de la santé. La *Thora* voulait faire d'Israël un peuple sain et saint, *sanus et sanctus*; les deux idées sont, pour elle, étroitement liées. Aucune religion n'a pris pareilles précautions contre les maladies et contre les épidémies. A cet égard, les prescriptions de la *Thora* ou du *Talmud* se rapprochent singulièrement de celles que nos académies de médecine voudraient faire consacrer par les lois civiles.

Les règles minutieuses de la loi sur la chair des animaux destinés à l'alimentation de l'homme ont longtemps paru puéres. Et voici que, après trois mille ans, nos physiologistes sont venus venger la Bible. La *Thora* a la science pour elle. On dirait que le rédacteur du *Pentateuque* a pressenti M. Pasteur. « Moïse, affirmait un juif polonais, avait découvert la trichine : c'est pour cela qu'il a prohibé la viande de porc. » Le fait est que la plupart des animaux déclarés impurs par le *Lévitique*, le porc, le lièvre, le gibier, les mollusques, les crustacés, sont aujourd'hui interdits pour nombre de maladies, pour les maladies de peau notamment. Encore faut-il faire la part du climat de l'Orient, où de pareilles maladies ont été de tout temps si fréquentes. « On pourrait presque soutenir, me disait un médecin, que le législateur des Hébreux connaissait la tuberculose, tant il prend de précautions contre elle. Il avait deviné, trente siècles avant nous, que la phthisie peut se transmettre des animaux à l'homme. » C'est ainsi que le *Shohet*, le sacrificateur israélite, doit écarter tout animal qui, à l'autopsie, présente la plus légère adhérence de la plèvre; on insuffle, pour les vérifier, les poumons des bêtes égorgées.

Si nos abattoirs étaient sous la surveillance du *shohet* juif, nul doute que la fréquence des maladies ne diminuât et que la moyenne de la vie ne fût allongée. Au lieu de demander aux israélites de renoncer à leurs boucheries et à la distinction des viandes *kacher* et *terefa* (pure et impure), nous ferions mieux de la leur emprunter (1). Si l'abandon des pratiques de la loi n'eût été la con-

(1) Nous ferions cependant des réserves sur la manière de tuer les animaux. Il se

dition de l'expansion du christianisme, on se prendrait à regretter que les controverses de l'Église primitive sur les observances rituelles n'aient pas abouti au triomphe de la loi et des judéo-chrétiens. Certains hygiénistes anglais ou américains ont demandé aux administrations civiles d'imposer à toutes les boucheries l'adoption, au moins partielle, des coutumes israélites (1). Le progrès, pour nous chrétiens, serait, en pareille matière, de revenir, après deux mille ans, aux pratiques des anciens Hébreux. Par malheur, la loi est si exigeante sur la santé et la beauté des animaux qu'il est malaisé d'en appliquer toutes les prescriptions à nos abattoirs. Ce serait renchérir démesurément le prix de la viande, partant en restreindre la consommation. Toute blessure, toute fracture, toute trace de maladie ancienne ou récente, est une impureté qui rend la viande *terefa*. Car, il ne faut pas l'oublier, ces prescriptions sanitaires ont pour principe, ou pour prétexte, une idée religieuse. C'est un sacrifice qu'accomplit le *shohet* de la synagogue. Les animaux égorgés selon les rites sont « offerts à Dieu, qui n'accepte que des oblations pures (2). » De là une sorte d'exagération et comme de raffinement de pureté. Tout animal qui présente le plus léger défaut, le *shächter* juif doit l'écarter; il est ainsi obligé d'en repousser un grand nombre, parfois dix ou douze sur vingt. La viande *kacher*, la viande marquée du sceau du *shohet* ne sera jamais à la portée de tous; la foule risque fort d'être toujours contrainte de manger *terefa* (3).

Il suffirait de leurs lois alimentaires et de la vigilance du *shohet* pour expliquer comment certaines épidémies, comment les affections parasitaires notamment, frappent moins les juifs que leurs voisins d'autres religions. Le juif fidèle à la loi est manifestement moins exposé à toutes les maladies qui se transmettent par la nourriture animale. A cela, il faut ajouter la sobriété traditionnelle du juif, la tempérance orientale qui le distingue si nettement des peuples du Nord, slaves ou germaniques, au milieu desquels l'ont

peut qu'il ne soit pas plus cruel d'égorger les bœufs que de les assommer; mais il serait à désirer qu'on procédât avec plus de rapidité. La synagogue devrait chercher à donner, sur ce point, satisfaction à nos modernes sentimens d'humanité, alors même que le bien fondé lui en paraîtrait contestable. C'est, du reste, ce qu'ont fait déjà certaines communautés israélites, à Genève, par exemple.

(1) Voyez, par exemple, une étude du docteur H. Behrend : *Nineteenth Century*, septembre 1889.

(2) Maxime Du Camp : *la Bienfaisance israélite*, Revue du 15 août et du 15 septembre 1887.

(3) Cette viande impure, dont ils ne veulent pas pour eux-mêmes, j'ai entendu reprocher aux juifs de la vendre aux chrétiens, comme si, en nous livrant des animaux de rebut, ils ne craignaient pas de nous empoisonner. On oublie que les viandes rejetées par les sacrificateurs israélites sont de tout point semblables à celles que débitent sans scrupule nos boucheries.

jeté les remous de l'histoire. Le juif ne boit pas ; la *Thora* n'a pas eu, comme le Coran pour l'Arabe, à lui interdire le vin. Sous quel que climat qu'il vive, à quelque classe qu'il appartienne, le juif ignore l'alcoolisme, immense avantage pour son intelligence, comme pour son corps. Israël échappe ainsi à la plus dévorante des plaies qui rongent nos races modernes. Enfin, veut-on se rendre compte de tous les avantages des juifs au point de vue sanitaire, il faut mentionner le code rabbinique sur la pureté corporelle de l'homme et de la femme, — et peut-être aussi la circoncision. Malgré le danger que présente, pour les nouveau-nés, le couteau du péritomiste, la circoncision semble avoir un double avantage : elle peut, — sans que cela soit bien prouvé, — atténuer les chances de contagion des plus répugnantes maladies ; elle peut aussi, ce qui ne serait pas moins précieux, émousser les sens de l'homme et diminuer l'incitation aux passions charnelles. Je connais du moins des juifs qui en sont convaincus et qui, tout en faisant bon marché de la *Thora*, continuent à circoncire leurs fils, comme ils persistent à manger *kacher*, par hygiène.

Les immunités biostatiques reconnues aux juifs ne semblent pas, cependant, aussi constantes, ou aussi générales, que l'ont imaginé quelques-uns. On a ainsi cru longtemps que les juifs du moyen âge avaient échappé à la peste noire. C'était un des griefs du peuple contre eux ; on les accusait de répandre la peste, parce qu'ils semblaient en être moins souvent atteints que les chrétiens. A chaque épidémie, on les voyait empoisonner les puits et les fontaines. Nous savons, aujourd'hui, que la peste ne s'est pas toujours arrêtée à la porte des juiveries. De même, à des époques plus rapprochées, pour les épidémies de choléra, il n'est pas exact que les juifs en soient partout sortis indemnes. Il faut rabattre de ces privilèges devant la maladie et devant la mort. Tous les juifs n'y participent pas également, ce qu'explique moins la diversité de leurs origines que la différence de leurs conditions d'existence. Prenons la maladie qui fait le plus de ravages en Europe, la tuberculose, la phthisie. Tandis qu'à Londres, jusque dans les misérables bouges de Whitechapel, les médecins anglais ont observé que la consommation était infiniment plus rare parmi les israélites que parmi les chrétiens (1), en Pologne, en Russie, on a remarqué que la phthisie, comme les scrofules, atteignait fréquemment les juifs. Ils semblent même y avoir une prédisposition. Le juif de Lithuanie, de Pologne, de Petite-Russie, est souvent caractérisé

(1) Voyez, par exemple, le docteur Behrend : *Nineteenth Century*, septembre 1889. Le *Census Bulletin* américain (décembre 1890) fait les mêmes remarques pour les États-Unis.

par l'étroitesse de la poitrine. Cela suffirait à les désigner à la phthisie, ces grêles et fluets juifs de l'Est. Le fait, en Russie, est bien connu des conseils de revision. Ils sont obligés, chaque année, de réformer ou d'ajourner un grand nombre de conscrits israélites, pour insuffisance de développement de la poitrine (1). Chose que j'ai peine à croire, on m'affirme, de Russie, que les réglemens militaires ont abaissé, quant aux juifs, la mesure de la circonférence du thorax nécessaire pour être admis au service. Il répugne d'admettre que, parce qu'il est circoncis, un homme mal conformé ait la force de porter le mousquet.

Ce défaut d'ampleur du thorax, on ne peut guère l'attribuer aux origines de la race et au sang sémitique, — les juifs polonais étant probablement les moins sémites des juifs, — il tient, avant tout, à leurs conditions d'existence, à la vie urbaine, aux professions sédentaires du plus grand nombre, par-dessus tout, à la misère séculaire. C'est pour cela que la débilité de constitution est si fréquente chez les juifs de l'Est, et aussi chez les israélites de l'Occident. La misère physiologique a été la conséquence de la misère économique. La force physique, la vigueur musculaire a diminué, de génération en génération; le sang s'est appauvri; la taille s'est rapetissée; les épaules et la poitrine se sont rétrécies. Beaucoup de juifs des grandes juiveries ont quelque chose d'étioilé, de rabougri. Il y a, chez nombre d'entre eux, une sorte d'abâtardissement et de dégénérescence de la race. Cela m'a souvent frappé en Galicie, en Roumanie, en Russie, en Orient, — dans la Palestine, peut-être, plus qu'ailleurs. Ces anémiques juifs allemands, rentrés, après quelque dix-huit siècles, au pays de leurs robustes aïeux, me faisaient penser à ces fils d'anciennes familles qui, atteints de langueur, reviennent mourir dans le château délabré de leurs pères.

Le juif, en tout pays, est souvent mal bâti, mal venu, mal agencé. Il y a un contraste singulier entre sa vitalité persistante et sa faiblesse corporelle. Sa débilité lui donne parfois l'air peu viril. La machine, chez lui, est frêle; la charpente d'os et de muscles, peu vigoureuse. Le juif a peu de carrure; en maintes contrées, il est manifestement impropre aux gros ouvrages. C'est tout le contraire de l'Anglais, de l'Auvergnat, du Piémontais, du *Gallego* d'Espagne, taillés pour les rudes besognes. Le juif, en outre, est souvent contrefait. Peu de races semblent compter autant de difformes et autant d'infirmes : bossus, aveugles, sourds-muets, idiots de naissance. La raison n'en est pas seulement l'abus des mariages précoces ou des mariages consanguins, mais aussi, et

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. III; la *Religion*, liv. IV, chap. III.

avant tout, la séquestration séculaire, le manque d'exercice, le manque d'air, le manque de nourriture.

Pour l'historien, comme pour le géologue, le présent aide souvent à comprendre le passé. C'est en histoire surtout que se manifeste l'action des causes lentes; et, pour les voir à l'œuvre, nous n'avons parfois qu'à tourner nos yeux d'un pays vers un autre. Les forces qui ont façonné le juif du moyen âge, qui l'ont à la fois endurci et débilité : la persécution, le parcage, la misère, agissent encore dans l'Est de l'Europe. De nos jours même, les juiveries de l'Est sont si pauvres, que la nourriture du juif est réduite au minimum. Cela est particulièrement vrai des cinq millions de juifs russes. Sous le ciel du nord, ils ont découvert le moyen de vivre avec une alimentation à peine suffisante sous un ciel plus élément. Comment leur santé ne s'en ressentirait-elle point? Il y a longtemps déjà que l'observation en a été faite : le juif de la Petite-Russie consomme moins d'alimens que le Russe orthodoxe, ou le Polonais catholique (1). Et sa nourriture devient de moins en moins substantielle, à mesure que les lois et les réglemens de l'empire semblent s'appliquer à rendre plus malaisée sa piètre existence. Pour peu que la police russe continue à les refouler sur les villes de l'Ouest, où il n'y a plus, pour eux, ni place ni travail, il ne faudra pas s'étonner si, parmi les israélites de Russie, la mortalité finit par l'emporter sur la natalité. Aussi bien, tel semble être le calcul des inspireurs, pétersbourgeois ou moscovites, de toute cette réglementation, aussi bizarre qu'inhumaine. C'est à un lent et silencieux dépérissement dans leur ghetto, systématiquement rétréci et aflamé, que, loin des regards d'un souverain justement aimé pour sa bonté, sont là-bas condamnés quatre ou cinq millions de sujets du tsar. Pour qu'ils aient résisté jusqu'ici, et que la mort n'ait pas encore délivré le Niémen et le Dniester du sordide spectacle de leur misère, il ne faut rien moins que la force d'endurance du juif.

Quand je pense au régime auquel, à la fin de ce siècle, sont encore astreints la majorité des juifs européens, je ne m'étonne point de l'apparente dégénérescence de la race. Des hommes ainsi traités, durant des siècles, ont le droit d'être petits, malingres, débiles, chétifs; il serait ridicule de leur demander le beau torse du Grec ou la belle prestance de l'Anglais. Vices ou qualités, avantages ou faiblesses, toutes les particularités de sa constitution physique ou morale tiennent au passé du juif. C'est là le refrain auquel nous sommes toujours ramenés. Et ici, il y aurait une dis-

(1) Voyez P. Tchoubinsky : *Troudy Etnogr. statist. eksped. v Zapadnorousskii kraï*, section du sud-ouest, t. VII, 1^{re} partie.

tionction à faire, c'est que, dans sa constitution physique, — et peut-être aussi dans sa constitution morale, — le bien semble venir de lui, et le mal venir de nous ; l'un est de son fait, et l'autre est du nôtre. Sa longévité, sa résistance aux maladies, ses immunités vis-à-vis de certaines affections reviennent à ses ancêtres ; il les doit à sa loi, à ses pratiques, à sa sobriété. Sa débilité, au contraire, et ses vices de complexion, c'est à nos lois, à notre ghetto, à notre système de parage que le juif en est redevable. Ici encore, dans sa chair et son sang, nous pouvons dire que le juif est un produit artificiel façonné et comme fabriqué, de compte à demi, par sa loi et par les nôtres, par nos légistes et par ses rabbins. Les différences mêmes que nous constatons aujourd'hui entre juifs et juifs, entre les israélites de l'Est et ceux de l'Ouest, en sont la preuve. La race se relève ; le juif se fortifie, il se régénère, à mesure que tombent les chaînes qui pesaient sur lui.

L'imagination populaire a longtemps prêté au juif des maladies singulières, comme un secret vice de sang qui se traduisait en affections repoussantes. C'est là une pure légende. On la retrouve encore vivante en plus d'une contrée. Le peuple, regardant le juif comme un être maudit, le croyait frappé d'infirmités vengeresses de la croix du Calvaire. On pourrait tirer, du *folklore* de nos aïeux, tout un amusant chapitre de physiologie, dans le sens antique et fabuleux du mot *physiologos*, chez les auteurs anciens. La légende allait jusqu'à donner, à chacune des douze tribus, une maladie particulière, en expiation du rôle attribué à chacune d'elles dans le drame de la Passion. La tribu de Siméon, par exemple, a cloué le Christ sur la croix : les descendants de Siméon, quatre fois par an, ont des plaies aux pieds et aux mains. La tribu de Zabulon a tiré au sort les vêtements de Jésus (dans l'Évangile, ce sont les soldats romains), les descendants de Zabulon ont des plaies dans la bouche et crachent du sang (1). Et ainsi des douze tribus : les hommes d'Asser ont le bras droit plus court que l'autre ; les femmes de Joseph ont, à partir de trente-trois ans, la bouche pleine de vers vivans. A ces maladies pas d'autres remèdes, d'après la superstition populaire, que du sang chrétien. C'était une des raisons pour lesquelles les juifs égorgaient des enfans baptisés. De même origine est le *fætor judæicus* du moyen âge, la croyance qui attribuait aux juifs une odeur spéciale, dénonciatrice du sang de Juda (2). On imaginait reconnaître les juifs à leur mauvaise odeur, et

(1) Voyez Isidore Loeb : *le Juif de l'histoire et le Juif de la légende*. Paris, L. Cerf, 1890.

(2) Ce *fætor judæicus*, avec le *Judæorum fætentium* de Marc-Aurèle (Ammien Marcellin, xxii, 5), semble remonter à une erreur ou une malice d'un copiste du moyen

comme, pour la faire disparaître, il ne suffisait pas du baptême, on découvrirait parfois, en les flairant, que tels hauts dignitaires de l'Église étaient de famille juive. Un Allemand raconte qu'un jour, je ne sais quel pèlerin, baisant la mule du pape Pie IX, se releva en disant : *E'breo!* Il l'avait reconnu pour juif à l'odeur. Et, ajoute le narrateur de cette histoire, d'autres personnes ont affirmé que, en effet, les Mastaï étaient de souche juive; Pie IX lui-même en aurait fait la confidence à des israélites baptisés (1).

Une chose qui, au contraire, ne semble pas une fable, c'est que le juif est particulièrement enclin au mal de notre époque, à la névrose. Le fait a été constaté, dans la plupart des pays de l'Europe, aussi bien qu'aux États-Unis d'Amérique. Le juif est caractérisé par la prédominance du système nerveux sur le système musculaire. C'est là, pourrait-on dire, le principal trait de sa physiologie. Il a peu de muscles et beaucoup de nerfs; il est tout nerfs, si l'on peut ainsi parler. « Dans ma clientèle parisienne, me disait un médecin français, j'ai souvent eu l'occasion d'en faire la remarque: chez le juif, les émotions semblent plus vives, la sensibilité plus intense, les réactions nerveuses plus rapides et plus profondes. » Le juif est le plus nerveux des hommes, peut-être parce qu'il est le plus « cérébral, » celui qui a vécu le plus de son cerveau. Chez lui, toute la sève vitale semble monter des membres ou du tronc à la tête. Chez lui, en revanche, les cordes nerveuses trop tendues par des vibrations prolongées finissent souvent par se briser ou se fausser. Aussi le juif est-il fort sujet aux troubles des centres nerveux, aux maladies de la moelle, à celles du cerveau surtout (2). L'équilibre entre les fonctions psychiques et les fonctions de nutrition est souvent rompu. L'aliénation mentale est plus fréquente chez les israélites que chez les chrétiens, catholiques ou protestants. La proportion, aux dépens des juifs, est parfois du double, et parfois du triple au simple (3). Le fait est d'autant plus frappant que partout, nous l'avons dit, l'israélite est,

Age qui, au lieu de *Judeorum petentium*, avait écrit *Judeorum fetentium*. — Voyez la. Loeb, *ibidem*, d'après Joël : *Blicks in die Religionsgeschichte zum Anfange des Zweiten christlichen Jahrhunderts*, 2^e partie. Breslau, 1883, p. 131.

(1) M. Gustave Jaeger : *Entdeckung der Seele*, t. 1^{er}, p. 246-248 (1884). — Cf. *Revue des études juives*, octobre et décembre 1890, p. 314.

(2) Voyez le *Census Bulletin* américain, n° 19, décembre 1890, p. 15.

(3) En Prusse et en Danemark, la proportion des aliénés serait deux fois plus forte, et en Bavière trois fois plus forte, parmi les juifs que parmi les chrétiens. (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 6 novembre 1884, p. 698-700.) — Cf. pour les aliénés épileptiques Enrico Morelli : *Intorno al numero e alla distribuzione geografica delle frenopatie in Italia*, p. 77. Milan, 1886. (Communication de M. le docteur Gustave Lagneau.)

par sa sobriété, à l'abri d'un des vices qui contribuent le plus au dérangement des intelligences, l'alcoolisme.

On sait que l'augmentation des maladies cérébrales et l'exacerbation de la nervosité est un des faits qui caractérisent notre époque et notre civilisation. C'est une conséquence de l'intensité fiévreuse de la vie moderne, qui, en multipliant les sensations et les efforts, force les ressorts nerveux et déchire le délicat réseau des fibres cérébrales. En étant le plus nerveux des hommes, le juif s'en montre le plus moderne. Il est, en quelque sorte, par ses maladies, en avance sur ses contemporains; il les précède dans la voie périlleuse où l'excès de la vie intellectuelle ou passionnelle et l'incessant aiguillon de la concurrence poussent nos sociétés. La bruyante armée des psychopathes et des névropathes fait tant de recrues parmi nous que, sur ce point, les chrétiens ne tarderont pas longtemps à rattraper le juif. Ici encore, il n'y a probablement en jeu aucune influence ethnique. Ce n'est ni à ses origines orientales, ni à sa conformation anatomique, qu'il convient d'attribuer cette prédominance et cette exagération du système nerveux chez le juif; c'est encore à son genre de vie séculaire et à ses conditions d'existence, à la vie urbaine et sédentaire, au défaut d'exercice physique, à l'affaiblissement du système musculaire, aux émotions et aux soucis des professions exercées par ses pères. Pendant des siècles, il a dû ses moyens d'existence moins à ses bras qu'à sa tête. Aucun être humain n'a dû s'ingénier à ce point pour vivre. Aujourd'hui même, en tels pays, en Russie, par exemple, il ne réussit à soutenir sa misérable existence que par une sorte de miracle de volonté et d'industrie. A côté des maladies nerveuses qui guettent Israël, on peut ranger le diabète, dont Bouchardat avait déjà signalé l'étonnante fréquence chez les juifs (1). C'est toujours là, comme disent les médecins, une particularité étiologique imputable au régime des israélites, à leur séjour dans les villes, à leur genre d'occupations et de préoccupations (2).

Une des choses qui, en maintes contrées, paraissent distinguer le juif et la juive, c'est la précocité. Peut-on contester la rapidité

(1) Voyez, entre autres, Demange : *Diabète* (*Dictionn. encyclopédique des sciences médicales*).

(2) L'arthritisme, avec ses manifestations protéiformes, est encore une affection fort commune chez les juifs. Pour ne rien omettre sciemment, je mentionnerai les faits suivans, qui me sont indiqués par M. le docteur Gustave Lagneau. Les femmes juives ne seraient, presque jamais, atteintes du gôtre, si bien que la Société médicale de Metz aurait, en 1880, mis au concours cette question : Pourquoi les femmes juives sont-elles exemptes du gôtre? — MM. Javal et Wecker ont signalé, chez les juifs, un astigmatisme contraire à la règle, le méridien horizontal de la cornée présentant le

de leur développement physique (1), trop souvent arrêté par le mauvais régime et l'insuffisance de l'alimentation, il est malaisé de nier la promptitude de leur développement intellectuel. Cette précocité de l'intelligence juive, chacun de nous a pu la remarquer ; j'en ai, pour ma part, été souvent frappé. Elle n'est peut-être pas étrangère aux succès des fils et des filles de Juda dans tous les collèges et les écoles dont l'accès leur est ouvert. On sait que de couronnes remportent, dans cette modeste arène scolaire, ces chétifs athlètes. S'ils y gagnent rarement les prix du « Lendit, » ils sont, sur tous les champs de l'Europe, parmi les meilleurs coureurs des luttes classiques. J'ai entendu des Allemands s'appuyer de cette précocité intellectuelle du juif, pour demander que les enfans israélites ne fussent pas élevés dans les mêmes écoles et les mêmes gymnases que les autres enfans. « Entre les fils du Nord, les pâles Germains, aux cheveux blonds et à l'intelligence lente, et ces fils de l'Orient, aux prunelles noires et à la compréhension rapide, la lutte, disaient-ils, n'est pas égale. »

A quoi attribuer cette maturité avant l'âge, et cette prompte ouverture de l'intelligence juive ? Est-ce uniquement à la race et au sang oriental ? N'est-ce pas, autant et davantage, à l'éducation historique, à la sélection séculaire, à la longueur et à l'âpreté de la lutte pour l'existence par laquelle ont dû successivement passer cent générations ! Moqué, insulté, bafoué, battu, dès le jeune âge, le petit juif a, dès l'enfance, appris à réfléchir, à observer et à s'observer. La précocité de sa raison ne tient souvent qu'à la précocité de ses souffrances. Il a plus tôt, et plus chèrement, acquis l'expérience de la dureté de la vie. Son enfance est tronquée, et brève est sa jeunesse. L'heure des soucis et des efforts sonne plus tôt pour lui, et l'âge des longs rêves et des vagues espérances dure moins longtemps. J'ai souvent remarqué sa figure pensive ; c'est un des traits de la race (2). Au moral, comme au physique, le juif a peu de jeunesse. Plus vous marchez vers l'Est, plus cela vous

maximum de courbure. (Wecker : *Sur l'astigmatisme dans ses rapports avec la conformation des os du crâne* ; *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 15 juillet 1869, p. 545-547. — Cf. Hovelacque et Hervé : *Précis d'anthropologie*, p. 309, 1887.) — Selon M. Hervé, on aurait remarqué la fréquence de la tumeur lacrymale chez les israélites par suite de l'étroitesse du canal nasal. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 20 décembre 1883, p. 915.) Cet astigmatisme *sui generis* et cette prédisposition à la tumeur lacrymale, en les supposant bien constatés, pourraient seuls être attribués à la conformation anatomique.

(1) Voyez, par exemple, Jos. Jacobs : *On the racial characteristics of the modern Jews*. London, Harrison, 1885, p. 51.

(2) Cela, m'assure-t-on, est sensible dans les photographies du type juif prises, à une école israélite de Londres, par le docteur Galton, selon sa méthode d'images individuelles combinées en une image « composite. »

frappe. Le juif est de bonne heure flétri par la vie, dit lui-même Graetz, son historien. Cela est vrai. Sa jeunesse est souvent comme déveuloutée. Ses traits tirés ont, avant l'âge, quelque chose d'usé; son front est sillonné de rides précoces. Le juif, pourrait-on dire, naît vieux; son regard, si perçant et intense, a souvent quelque chose de vieillot. Il semble qu'il y ait autour de sa personne un air de vétusté, comme sur les maisons de la *Judengasse*. Parlant d'eux, on est toujours tenté de dire : « Ces vieux juifs; » il semble que la jeunesse ne leur aille point. En certains pays, là-bas, vers l'Est, on est enclin à leur contester le droit d'être jeunes; si, par hasard, ils se permettent les jeux bruyans de l'adolescence, on en est choqué, on se plaint de leur turbulence et, au besoin, de leur insolence. Les ébats et les plaisirs de la jeunesse paraissent si peu leur fait qu'on est tenté de les leur interdire.

C'est qu'en effet le juif, fils de juif, est de vieille race; et ses goûts, ses passions, son caractère, son tempérament, tout, chez lui, s'en ressent. Qu'il descende, ou non, des patriarches ensevelis dans la grotte d'Hébron, le juif appartient à une famille ancienne, il a derrière lui une longue lignée d'ancêtres. Seul il peut, sans invraisemblance, faire remonter sa généalogie, à travers les âges, jusqu'à des temps préhistoriques. Près des juifs, les aînés des peuples de la vieille Europe sont des adolescents. Laquelle de nos dynasties ou de nos maisons féodales oserait comparer la longueur de ses années à celles de la Maison d'Israël? Et ce n'est pas là seulement une antiquité de date. Israël est surtout une race ancienne par l'antiquité de sa culture. Il y a longtemps qu'a commencé, pour les fils de Jacob, — dans Jérusalem, dans Babylone, dans Alexandrie, — le travail de la tête et le dur labeur du cerveau. Veut-on considérer les juifs comme une race, voilà peut-être le fait capital; c'est la race la plus anciennement cultivée de notre monde méditerranéen. C'est, à la fois, celle dont la culture remonte le plus haut, et celle dont la culture a subi le moins d'interruptions. Vingt siècles, c'est, pour une famille humaine, un long entraînement. Que sont, à cet égard, les héritiers de notre vieille bourgeoisie ou « les fils des croisés, » comparés aux Lévy, fils des Lévitites, ou aux nombreux Cahen, Cohen, Kohn, Kann, Cohn dont les aïeux authentiques, les *cohanim* du Temple, ont brûlé des aromates, devant l'Éternel, sur l'autel des parfums, avant d'aller, à l'ombre de Babel, discuter, sur l'origine du monde, avec les devins de la Chaldée et les mages de l'Iran?

L'antiquité et la continuité de leur culture intellectuelle est, — après la sélection séculaire, — ce qui, à mon sens, explique le mieux les juifs, et la place prise par Israël dans nos sociétés. Ils sont venus avant nous; ils sont nos aînés. Leurs enfans ont appris

à lire dans les rouleaux de la *Thora*, avant que ne fût fixé notre alphabet latin, — bien avant que Cyrille et Méthode n'eussent donné une écriture aux Slaves, avant que les lettres runiques ne fussent connues des Germains du Nord. Vis-à-vis d'eux, nous sommes des jeunes, des nouveaux; ils ont, en fait de culture, une avance sur nous. Nous avons eu beau les enfermer, quelques centaines d'années, derrière les murs du ghetto, le jour où les grilles de leur prison ont été arrachées, ils n'ont pas eu de peine à nous rattraper, jusque dans les voies que nous avions ouvertes sans eux.

On dit souvent que les familles, les nations, les races s'épuisent. Le juif y donne un démenti, pour l'intelligence du moins. Semble-t-il souvent d'un sang appauvri, a-t-il parfois l'air vieux et usé de corps, comme rabougri et abâtardi, son intelligence est toujours vive. Vieille, si l'on veut, par l'ancienneté de la culture, elle n'a rien de décrépît ou de sénile. Et le corps même du juif, là où il nous paraît cassé et dégradé, c'est moins par les siècles que par la misère. A voir les pâles juifs de certaines bourgades de l'Est ou de l'Orient, — à les voir, par exemple, aux bords du lac dont sont partis les pêcheurs qui ont pris le monde dans leur filet, — on croirait Israël une race finie. La décadence paraît s'étendre à l'esprit aussi bien qu'au corps. Mais, jusque chez ces juifs anémiés et avilis, il subsiste un ressort secret, une étonnante faculté de relèvement et de rajeunissement. La sève n'est pas morte; pour s'en apercevoir, il n'y a souvent qu'à les transplanter du maigre sol des juiveries orientales dans les riches terres de l'Occident.

II.

Chez le juif, l'intelligence prime le corps. Je ne sais pas de race plus intellectuelle. Le juif vit surtout par l'esprit. Sa force est moins dans son bras que dans son front. Nous lui en voulons de ne pas toujours vivre du travail de ses bras; il en serait souvent en peine; il a rarement, pour cela, assez de biceps. En revanche, il a dans sa cervelle de quoi suppléer à sa faiblesse physique. Dans ce corps débile logent, fréquemment, une intelligence lucide et une volonté forte. Au rebours de l'Hellène antique et de l'Anglais moderne, la supériorité du juif n'est pas faite d'un bel équilibre entre le corps et l'esprit. Nul n'a plus souvent mis en défaut le *mens sana in corpore sano*.

De même, et par la même raison, la vie animale, chez le juif, semble réduite au minimum. Par le fait de sa constitution physique, et aussi par le fait de l'antiquité de sa culture, les instincts animaux, les appétits brutaux sont, chez lui, moins puissants et moins impérieux. Le corps a moins d'exigences ou moins d'as-

cependant. La chair et le sang ont moins de révolte contre l'esprit ; les sens, moins de peine à se subordonner à la raison. A cet égard, nulle race n'est aussi peu charnelle.

L'esprit, chez le juif, est plus robuste que le corps. Ce qui a débilité l'un a souvent fortifié l'autre. La longue et terrible épreuve qui a diminué sa vigueur physique et amaigri ses muscles a tonifié son intelligence et affiné sa cervelle. L'appareil mental en est sorti plus fort et plus ferme. L'esprit surtout a été à la fois endurci et assoupli. Une trempe de quinze siècles de persécutions en a fait un métal ductile et solide, pliant et résistant ; il est incassable, pour ainsi dire.

On a dit que le juif s'acclimatait sous tous les ciels. Cela est encore plus vrai de son intelligence, car, si nous le trouvons vivant sous les latitudes les plus diverses, nous ne savons toujours au prix de quelles souffrances. Pour son acclimatation morale, aucun doute ; elle est d'une rapidité singulière. Il sait se faire à tous les milieux. Cela est d'autant plus surprenant que, par ses origines, par ses traditions, par ses habitudes de séquestration, il semble le moins malléable et le moins changeant des hommes. Mais cela n'est qu'à la surface, ou, si l'on aime mieux, ce n'est qu'au fond mystérieux de son être intime. Prenez-le dans son ghetto, ou dans les juiveries d'Orient ; il est le plus routinier des hommes ; vous le croiriez à jamais pétrifié dans ses rites et momifié dans ses coutumes ; on dirait une sorte de fossile vivant. Débarrassez-le de ses enveloppes traditionnelles, changez-le de pays ou de milieu ; c'est le plus assimilable, le plus renouvelable, le plus progressiste des hommes. Il y a, en tout juif, une secrète faculté de métamorphose qui m'a souvent émerveillé. Il est prêt à toutes les transformations, sans presque jamais perdre l'empreinte de sa race, de même qu'il garde dans sa chair la marque de sa foi. Il a la faculté singulière de faire à volonté peau neuve, sans cesser au fond d'être juif. Il est ainsi, à la fois, l'homme qui se modifie le plus, et celui qui change le moins. Par là, il est peut-être unique. Il y a du Protée en lui. La facilité de ses mues tient du miracle. Il est comme un métal toujours en fusion : on peut le couler dans tous les moules, il prend toutes les formes sans changer de substance. Cela est surtout sensible en Occident, là où ses facultés ont libre jeu ; et pour faire du plus crasseux et du plus bigot des juifs d'Orient, un Occidental et un Parisien, il ne faut souvent qu'une ou deux générations. Sous des dehors parfois lourds, son intelligence est la plus agile que je connaisse. Le juif s'adapte à tout et s'assimile tout. C'est là sa faculté maîtresse, dirait M. Taine. Il changerait de planète sans être longtemps dépaycé. Cette faculté d'adaptation est de grande conséquence en toutes choses ; la place que tiennent

déjà, dans le monde, ces petits juifs, émancipés d'hier, c'est à elle, en grande partie, qu'ils la doivent. Le juif se plie à tout ; il est propre à tout ; il se trouve à l'aise partout, et, par suite, il réussit en tout.

Cette prestesse d'esprit, cette agilité intellectuelle, il y a été dressé par les siècles. Tout a contribué à la lui donner, son éducation historique, les persécutions et les humiliations qu'il a subies, les professions auxquelles il a été condamné, les diverses civilisations et les différens pays qu'il a traversés. Nulle race n'a été rompue à pareille gymnastique. Le juif ressemble à ces pauvres enfans dont les membres ont été brisés et les os disloqués à tous les exercices de souplesse ; les tours de voltige les plus glissans, les sauts les plus périlleux, il les exécute en retombant toujours sur ses pieds.

Autre caractère de l'intelligence juive : la lucidité, la netteté, la clarté, la justesse. L'esprit juif est un instrument de précision ; il a l'exactitude d'une balance. Ici encore, la raison en est simple : elle est dans la vie de ses pères, dans les habitudes et les aptitudes que lui ont inculquées les métiers exercés par ses aïeux durant dix-huit cents ans. En chacun de nous revivent nos pères ; notre âme et notre intelligence, non moins que notre chair, sont soumises aux lois de l'hérédité. Rappelons-nous ce qu'étaient les ancêtres du juif moderne. Nous n'avons qu'à les regarder pour le bien comprendre. Jamais fils n'a été mieux expliqué par ses pères. Qualités et défauts des israélites contemporains ont leurs racines au sein des vieux juifs du moyen âge. Jetons un coup d'œil sur ces lointains ancêtres. Aussi bien la généalogie du juif est facile à relever ; il n'est pas besoin de compulsier les archives de ses ghettos. Nous savons quels sont ses aïeux ; l'un d'eux même nous est familier ; c'est le prêteur sur gages, le changeur, le brocanteur, le regrattier, le fripier, le facteur, le courtier, — toujours le même, sous divers noms et divers costumes, à travers cinquante générations. Voilà, pour nous, le grand ancêtre d'où proviennent tous nos juifs, mendiants ou millionnaires, incultes ou raffinés. Nous verrons, tout à l'heure, qu'il n'est pas le seul ; mais c'est le plus connu, le principal, si l'on veut. Le juif tient beaucoup de lui, pour l'intelligence, comme pour le caractère. De cette longue lignée d'aïeux voués au change, au trafic, au calcul, au chiffre, le juif a reçu l'esprit d'exactitude, la netteté de la pensée, la justesse du coup d'œil, l'habitude de ne pas se payer de mine. Le marchand n'est pas volontiers dupe des mots et des apparences. Ses yeux sont accoutumés à prendre mesure et ses mains à peser. Il est défiant et a peu de goût pour l'à-peu-près. Voyez le changeur manier des monnaies : il en examine le métal et le coin, il les pèse, il les fait sonner, il vérifie si les bords en sont rognés ou

intacts. Voyez le marchand de pierres précieuses, encore un métier longtemps exercé par les juifs ; comme il tourne et retourne les diamans ou les rubis, les regardant sous tous les angles, les approchant et les éloignant de ses yeux, les faisant briller au jour ou à la lampe, en estimant la grosseur, la transparence, l'éclat, la pureté. Ainsi le juif, des choses et des idées ; il sait tout évaluer à son juste prix ; il est en garde contre l'engouement. Cet esprit de précision, le juif le porte partout avec lui, dans la vie aussi bien que dans les affaires, dans la science non moins que dans le commerce ; c'est là une de ses forces. Il a, plus que personne, le goût et la notion du réel, le sens pratique.

Et, comme les choses, il a appris à connaître les hommes. Il en a tant vu, de tout âge et de toute origine, venir, sur la place, au comptoir de son arrière-grand-père, le trapézite, ou se glisser furtivement, à la nuit tombante, par la porte basse de son bisaïeul, le prêteur sur gages. Grands ou petits, enrichis ou ruinés, il les a tous connus : le joueur, l'ambitieux, l'amoureux, le prodigue, l'avare, le roué, le candide ; il les a observés à son aise, aux heures de transport, de gêne ou d'angoisse, où l'homme se laisse voir à nu. Jeunes et vieux, nobles et bourgeois, citadins ou paysans sont venus lui mendier des avances ; il a pu, durant des siècles, les toiser à loisir ; n'ont-ils pas tous été les cliens d'Israël ? Aussi le juif a le flair des hommes, il sait les prendre et les enjôler. — De ses ancêtres, le courtier et le facteur, il tient, également, les paroles insinuantes et flatteuses, l'adresse du marchand, l'art de parer sa marchandise et d'achalander sa boutique. Le juif n'a pas d'égal pour le savoir-faire. Il sait, de longue main, que l'occasion est chauve, et personne n'est plus agile à poursuivre la fortune, ou plus habile à la fixer. Est-ce la peine de le dire ? C'est le plus fin limier à la chasse des florins et des ducats. Nous l'y avons nous-mêmes dressé ; il a été élevé pour cela, comme un chien anglais pour la chasse au renard. Cette aptitude de la race, inutile d'y insister. Elle nous est connue, nous risquons même d'en exagérer l'importance. Cette face de trafiquant, de coureur aux écus, est celle sous laquelle nous nous figurons le plus souvent le juif, parce que, d'habitude, c'est celle qu'il tourne vers nous. Prenons garde ! n'allons pas nous imaginer que l'homme d'argent ait jamais été tout le juif.

Le changeur, le trapézite, le brocanteur, l'usurier n'est pas l'unique ancêtre du juif moderne. Il en a un autre, moins connu de nous, mais dont il ne tient pas moins. On aurait tort de l'oublier, car c'est lui qui personnifie la tradition de Juda, l'esprit propre d'Israël, tandis que l'autre, le manieur d'argent, ne représente guère que les métiers que nous lui avons imposés. Cet ancêtre, — le plus ancien et le plus aimé d'Israël, c'est le rabbin, le

docteur, le talmudiste. L'âme de Jacob n'a pas été absorbée, durant vingt siècles, par l'escompte ou l'agiotage. Le trafic des écus n'a été longtemps pour lui qu'un moyen de vivre, le seul qu'on lui permit. Ce n'était pas au publicain ou au financier qu'allaient l'estime et l'ambition des fils de Juda, c'était au *rabbi*, à l'interprète de la loi, au scribe, au savant, au *hakham*. Israël a été le peuple du livre, avant d'être le peuple du comptoir. Il s'en est toujours souvenu. Son éducation a été double; il a eu deux maîtres, d'esprit différent, dont il a simultanément suivi les leçons. Tandis que, aux mains du changeur et du trapézite, il se formait au calcul positif, au sens pratique, à la connaissance des choses et des hommes; aux mains du rabbin et du *hakham*, il se formait aux spéculations théoriques, aux études intellectuelles, aux abstractions scientifiques. Les deux tendances qui se disputent la vie humaine se trouvaient ainsi réunies, et comme associées, chez Israël. Et, des deux voies qui sollicitent l'esprit et l'activité de l'homme, la plus prisée de l'élite de Juda, la plus recherchée de cette race, en apparence confinée dans les soucis matériels, a toujours été la plus spirituelle. Chez les juifs des vieilles juiveries, le banquier a toujours cédé le pas au savant, l'homme d'argent à l'homme d'étude. S'il n'en est plus toujours ainsi, en Israël, c'est que, à notre contact, Juda s'est écarté de ses traditions.

Encore au XVIII^e siècle, la grande ambition des riches juifs de Pologne était de faire entrer dans leur famille un savant *hakham*. Ils se disputaient à prix d'or, pour leurs filles, les petits rabbins d'espérance. Il y avait une sorte de marché de ces savans en herbe. Les parens les mettaient en quelque sorte aux enchères, et les pères bien avisés, comme celui de Salomon Maimon (1), ne les cédaient qu'au plus offrant. A onze ans, Salomon Maimon, le petit-fils du cabaretier de Lithuanie, avait déjà trouvé plusieurs preneurs. Le jeune docteur continuait ses études dans sa belle-famille. A Berlin même, la fille d'un riche banquier s'éprend de Moïse Mendelssohn, le fils du copiste des rouleaux de la *Thora*, rien qu'à sa réputation de savant. Le juif a l'admiration de la science. De l'édit de Cyrus au sanhédrin de Napoléon, c'est un des traits les plus marqués et les plus constants du judaïsme. Depuis les *sopherim* de Palestine et les *amoraim* de Babylone, le type national d'Israël, l'homme dans lequel Jacob se glorifie, c'est le docteur de la loi. On le sent partout, dans le Talmud, et jusque dans la Bible, et jusque dans l'Évangile. La science est, durant quelque deux mille ans, la seule distinction admise en Israël. Au savant reviennent tous les honneurs : — « Le savant, dit le Talmud, passe

(1) *Salomon Maimons Lebensgeschichte*, éditée par R. P. Moritz. Berlin, 1792-93.

avant le roi ; le bâtard savant, avant le grand-prêtre ignorant (1). » — Quel contraste avec nos barbares d'Occident, Francs, Goths ou Lombards ! Cette maxime, Israël lui a été fidèle à travers tous ses abaissements. Quand, en pays chrétien ou musulman, une main ennemie fermait ses écoles, les rabbins traversaient les mers pour aller, au loin, rouvrir ses académies. Comme le juif errant de la légende, le vacillant flambeau de la science juive a ainsi passé d'Orient en Occident et du Sud au Nord, émigrant, tous les deux ou trois siècles, d'une contrée dans l'autre. Lorsqu'un édit royal lui donnait trois mois pour abandonner le pays où étaient enterrés ses pères, où étaient nés ses fils, le trésor que le juif mettait le plus de soin à emporter, c'était ses livres. De tous les autodafés dont elle a vu monter la flamme, aucun n'a fait couler autant de larmes chez la fille de Sion que les feux de joie où le moyen âge a jeté les rouleaux du Talmud. Et, à cette heure même, — la plus douloureuse peut-être pour Israël, depuis la sentence arrachée par Torquemada aux conquérans de Grenade, — entre toutes les lois qui s'abattent sur lui, de Pétersbourg et de Moscou, celle auxquelles Juda a le plus de peine à se résigner, c'est le règlement qui se dresse entre lui et les universités.

Revenons à ses ancêtres. Représentons-nous ce qu'étaient ces savans de Juda, et ce qu'était leur science. Les *rabbi* et les *hakham* n'étaient pas des savans de cabinet, enfermés dans leur académie ou leur école, isolés de la masse de leurs coreligionnaires, et d'autant plus honorés de leur peuple qu'ils en étaient moins compris. Nullement ; à toute époque, ils ont été en relation étroite et intime avec le gros d'Israël ; ils ont bien réellement formé son âme et pétri son intelligence. Ils étaient bien ses guides, ses conseillers, ses maîtres, ses chefs. Israël tout entier s'imprégnait de leurs doctrines, se passionnant pour les diverses écoles rivales. On pourrait dire que tous les juifs étaient plus ou moins docteurs, ou plus ou moins lettrés. Le juif absolument illettré, l'*inalfabeto*, comme s'expriment les Italiens, a toujours été rare. L'instruction en Israël a, de tout temps, été obligatoire. Il n'en a jamais été des juifs comme des laïcs, chez les chrétiens, qui abandonnaient la science aux clercs. Un pareil partage eût été contraire à l'esprit du judaïsme. Tout israélite, en un sens, est prêtre ; tout juif est tenu à l'étude de la *Thora*. A cet égard, tout ce qu'on a dit de la Réforme et de la lecture de la Bible, chez les protestans, s'applique mieux encore aux juifs et au judaïsme. Cela est si vrai que la synagogue s'est longtemps appelée *école*. Ainsi, autrefois, chez nos juifs du Comtat. Les juifs polonais continuent à dire la

(1) Traité *Horaioth*, III.

Schule, et les juifs italiens la *scuola*. Durant des générations, les enfans, les garçons du moins, envoyés au *heder*, dès l'âge de quatre ou cinq ans, ont appris à lire dans les textes talmudiques. Aujourd'hui encore, là où s'est conservée la vie juive, plus d'un artisan ou d'un marchand israélite garde, dans son arrière-boutique, quelque traité du Talmud qu'il étudie, le soir, à porte close, après avoir mis ses comptes en règle. Dans nombre de villes de l'Est de l'Europe, à Vilna, à Berditchef, à Varsovie, à Brody, à Jassy, les ouvriers juifs se réunissent, dans leurs *Klausen*, pour étudier et méditer la loi. Au lieu du cabaret, au lieu des fanfares ou des orphéons qui attirent ailleurs leurs pareils, ces artisans juifs fondent des *hevras* pour l'étude de la *Thora*. Chaque *hebra* a son *maggid* ou lecteur qu'elle subventionne à ses frais. Partout, dans les contrées de l'Est, on compte un grand nombre de ces docteurs de divers degrés, *maggid*, *talmid*, *hakham*, dont beaucoup, comme autrefois les rabbins eux-mêmes, vivent du travail de leurs mains (1).

Cette science talmudique, il est vrai, est pour nous une science vaine. Elle nous paraît une stérile érudition de mots et de formules, une oiseuse et creuse dialectique, puérile à la fois et sénile. Ils ont, pour nous, quelque chose de pitoyablement ridicule, les petits rabbins polonais de onze ou douze ans, qui, devant leurs coreligionnaires en admiration, soutenaient toute sorte de thèses sur les matières les plus bizarres de la casuistique talmudique. Inutile et futile peut-être, pour ce qu'elle enseignait, cette science ne l'était point toujours pour l'esprit qu'elle formait et affinait. Il en était de ce pédantesque enseignement du *talmudtora* ou du *melamed* comme du discours latin et de nos inutilités de collège. Ce qui ne sert à rien pour la vie est souvent ce qui sert le plus à l'esprit. La Ghémara a soumis, durant des siècles, l'intelligence d'Israël à des exercices de voltige qui en ont encore accru l'agilité. Le Talmud, qui semblait la serrer dans un corset de fer, a, lui aussi, contribué à l'assouplir. On l'a remarqué souvent : la théologie est, pour l'esprit, une excellente école de dressage. De Talleyrand à Renan, diplomates ou savans, tous ceux qui ont passé par les bancs des séminaires en sont sortis plus prestes et plus agiles. Les facultés de théologie, on l'a dit maintes fois, ont été pour beaucoup dans la primauté scientifique de l'Allemagne. La science sacrée est peut-être le meilleur canif à tailler les intelligences. Cela est aussi vrai des juifs que des chrétiens. La discussion des *halakhot*, la distinction et la comparaison des opinions

(1) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. III; la *Religion*, liv. IV, ch. III.
TOME CVI. — 1891.

des *anaim*, les raffinemens même de la dialectique rabbinique ont affilé l'esprit israélite. Au dernier siècle même, à l'époque de la décadence et du formalisme, quand régnait dans les juiveries polonaises la méthode du *Pilpoul* ou « des grains de poivre, » les écoles rabbiniques continuaient à aiguïser la pointe de l'esprit d'Israël.

L'intelligence du juif, comme son corps, a ainsi été façonnée par le Talmud. D'autant que la *Mischna* n'est pas seulement un traité de théologie, mais aussi, et plus encore, un *corpus juris*, et la Ghémara, un commentaire de la loi. Or, pour l'intelligence, l'étude du droit est une autre pierre à aiguïser. Aussi, le fil de l'esprit juif est-il tranchant comme une lame fraîchement repassée. Au lieu de se perdre dans des abstractions sans réalités, la subtilité des commentateurs de la Ghémara s'exerçait de préférence sur des matières concrètes, positives, sur les règles de la vie et les observances de la loi. En même temps la *Haggada*, la partie légendaire du Talmud, fournissait un aliment à l'imagination d'Israël. Ce n'est pas tout ; le champ des études rabbiniques était singulièrement vaste. Je ne sais trop quelle branche d'étude ou quel rudiment de science n'a pas été touché dans les écoles juives. Ces vieux rabbins du moyen âge, à noms exotiques, n'allons pas les mépriser. Peu de nos grands scolastiques ont eu une culture aussi variée ; devant aucun peut-être de nos docteurs en Sorbonne, ne se sont ouvertes des perspectives aussi amples, en tant de sens différens. Le rabbin n'était pas un prêtre ; à proprement parler, Israël n'a plus de prêtre depuis la chute du Temple. Le rabbin était un savant, à la fois théologien et juriste. Bien plus, c'était en même temps un médecin, et cela de par le Talmud où la médecine et la physiologie tiennent une large place (1). L'on sait la réputation des médecins juifs au moyen âge ; presque tous étaient des rabbins, comme les rabbins étaient presque tous médecins. Souvent aussi, le rabbin était un mathématicien, un astronome, tel qu'Abraham Ben Ezra ; toujours, de par le Talmud et la loi religieuse qui, pour fixer les jours de fête et le calendrier, avait besoin de connaître le cours des astres. Comme si cela ne suffisait point, ces rabbins étaient tous polyglottes et presque tous voyageurs, parlant plusieurs langues et connaissant plusieurs peuples ; obligés d'étudier des langues mortes et de déchiffrer des textes anciens, ils étaient, forcément, grammairiens et plus ou moins philologues. Beaucoup ont été de grands traducteurs devant l'Éternel. C'est ainsi que le juif s'est fait, comme on l'a dit, le roulier de la pensée entre l'Asie et l'Europe, entre le musulman et le chrétien,

(1) Voyez, par exemple, le docteur Rabbinowicz : *la Médecine du Talmud*.

entre l'antiquité et le moyen âge. Le savant juif, chez les *judios* d'Espagne surtout, le rabbin médecin était d'habitude doublé ou triplé d'un poète philosophe. Tels, la plupart des grands rabbins des XI^e et XII^e siècles, l'âge d'or de la science et des lettres judaïques. Ainsi Rabbi Salomon Ibn Gabirol, l'auteur du *Fons vita*, l'Avicébron de nos scolastiques, à la fois le rénovateur de la poésie hébraïque et le restaurateur de la philosophie en Europe. Ainsi Rabbi Jéhuda Halévy, le médecin de Tolède et le pèlerin de Palestine, mort à Damas; le philosophe du *Khozari* et le poète des *Sionides*, dont les strophes hébraïques sur Jérusalem font encore pleurer les fils d'Israël; Jéhuda Halévy, « un vrai grand poète, » chanté par Heine, « un poète par la grâce de Dieu (1). » Ainsi Maïmonide, le plus grand de tous, Mosé ben Maïmum, le second Moïse, né à Cordoue, élevé au Maroc, enterré à Tibériade, un moment commerçant dans sa jeunesse, médecin des sultans du Caire, prince ou *nagid* des juifs d'Égypte; Maïmonide, le grand métaphysicien d'Israël, législateur et codificateur du judaïsme. Rarement l'homme, la plante-homme, comme disait Alfieri, a eu une sève plus riche et a poussé plus de branches en tous sens; mais courte a été la floraison. L'intelligence juive a été mise sous la lourde cloche du ghetto; ou mieux, pareille à ces arbres que les Chinois s'amuse à cultiver en des pots minuscules, elle a été enfermée dans une caisse étroite où la terre manquait à ses racines. Quoi de surprenant si elle en avait pris quelque chose de rabougri? Mais, pour qu'elle s'épanouît et se ramifiât en libres rameaux, il n'y avait qu'à la remettre en pleine terre.

Nous nous étonnons souvent de la variété d'aptitudes des juifs, de leur singulière faculté d'assimilation, de la rapidité avec laquelle ils s'approprient toutes nos connaissances et nos méthodes. Nous avons tort. Ils y ont été préparés par l'hérédité, par deux mille ans de gymnastique intellectuelle. En abordant nos sciences, ils ne mettent pas le pied sur un sol inconnu, ils ne font que rentrer dans une contrée déjà explorée par leurs ancêtres. Les siècles n'ont pas seulement équipé Israël pour les batailles de la Bourse et l'assaut de la fortune, ils l'ont aussi armé pour les luttes de la science et les conquêtes de la pensée. Les lourds traités du Talmud et les vieilles écoles rabbiniques l'ont formé d'avance, et comme prédestiné, aux deux branches d'études les plus modernes : aux sciences d'érudition, par la discussion des textes en langues savantes; aux sciences physiques et naturelles, par l'observation de la vie et du corps

(1)

Ja er ward ein grosser Dichter,
Stern und Fackel seiner Zeit...

(Henri Heine : *Jehuda Ben Halevy*; *Romanzero*.)

vivant. Tel israélite voué à la philologie ou à l'archéologie descend d'une longue lignée de rabbins qui, durant des générations, ont peiné sur des textes obscurs. Les deux Darmesteter, par exemple, les fils de l'humble relieur, comptent parmi leurs ancêtres une trentaine de rabbins (1). L'intelligence juive n'est pas une terre en friche à défoncer; elle n'est même jamais restée longtemps en jachère. C'est un sol cultivé, depuis des siècles, qui, pour porter des moissons nouvelles, n'attendait que les nouveaux procédés de la science. Veut-on le regarder comme un peuple, Israël, encore une fois, est le plus ancien, et peut-être le mieux doué, de ce que les Allemands appellent les *Culturevölker*. Par la variété, comme par l'ancienneté de sa culture intellectuelle, il constitue, parmi les nations, une sorte d'aristocratie de naissance. Cela, nous l'avons dit, est de grande conséquence. Du jour où il a obtenu la liberté et l'égalité, le juif devait partout tendre au premier rang.

III.

Chez le juif, l'esprit l'emporte sur le corps; en revanche, chez lui, l'intelligence est supérieure au caractère. On dirait que l'une a grandi aux dépens de l'autre — ou, plus justement, — ce qui a fortifié ou affiné la première a souvent abaissé le second. Ce n'est pas là un phénomène sans précédent. Un pessimiste ajouterait peut-être que c'est un fait normal, que, dans les races et les civilisations, sinon chez les individus, l'intelligence et la moralité sont comme les deux plateaux d'une balance, dont l'un monte quand l'autre descend. C'est là, diraient certains, une loi historique. Nous sommes trop intéressés à ne pas le croire pour y souscrire facilement. L'exemple des juifs n'est pas une preuve. Le cas d'Israël est d'une explication aisée; l'histoire nous la donne.

Chez les anciens Hébreux c'était plutôt l'inverse : le caractère était supérieur à l'esprit. En ce sens encore, — au moral de même qu'au physique, — le juif moderne peut sembler une race en décadence. La dépression du caractère, unie à la vivacité de l'intelligence, est en effet un des traits les plus marqués des peuples en décadence, témoin les anciens Grecs et les Italiens des deux derniers siècles. On a beaucoup parlé de la persistance du caractère juif à travers les siècles; l'observation, vraie à certains égards, est fautive ou superficielle à d'autres. L'opiniâtreté était le trait dominant, la marque du juif ancien, de l'Hébreu antique. Il avait une raideur d'âme et d'échine, rare chez les Orientaux. C'est Mardochée,

(1) Arsène Darmesteter : *Reliques scientifiques*, 1890. Préface de M. James Darmesteter.

l'homme au manteau troué, qui refuse de plier le genou devant Aman. Race au cou raide, répète le Moïse de l'*Exode*. Le juif a toujours été rétif; alors même qu'il s'inclinait devant la force, — sa faiblesse l'y a souvent contraint, — le juif ne se courbait qu'en apparence. L'opiniâtreté, Juda l'a gardée; elle fait partie de son moi; elle a même été renforcée au cours des âges par ses épreuves. Sa volonté a été trempée au feu et à l'eau par vingt siècles de souffrances. Il a pris l'habitude de résister. Sa devise était : « Malgré tout. » C'est une race obstinée, s'il en fût. Les forts, les énergiques, les opiniâtres ont seuls pu s'entêter à demeurer juifs; les faibles, les lâches, les indécis, tous ceux dont la volonté était molle, dont l'âme ou le corps n'offraient pas assez de résistance, ont été éliminés par les siècles. La persécution ou la séduction en ont eu raison. C'est ici surtout qu'a opéré la sélection. Pour demeurer juif, il n'a fallu rien moins, en mainte contrée, que de l'héroïsme.

Aussi la race a-t-elle autant de volonté que jamais. En ce sens aucune n'a plus de caractère. L'énergie, la tension de la volonté est une des facultés les plus constantes du juif, et une des causes de sa supériorité. Mais la raideur a disparu. Le prophète ne dirait plus d'Israël : « Ton cou est une barre de fer, » *nervus ferreus cervix tua* (1). La nuque d'Israël a appris à se courber, et l'échine de Jacob est devenue flexible; il l'a bien fallu; sans cela, il se fût cassé les reins. Après avoir été le chêne qui se dresse contre la tempête, force lui a été de se faire le roseau qui plie à tous les vents. Ce n'est qu'à ce prix qu'il a survécu. Il a gardé son énergie, mais elle est rentrée en dedans. Sa ténacité s'est voilée de souplesse et masquée d'humilité. En lui se combinent deux qualités rarement unies et dont l'alliance suffirait à lui ouvrir les portes de la fortune : il est, à la fois, le plus résistant et le plus pliant des hommes, le plus opiniâtre et le plus malléable. A cet égard, l'âme, chez le juif, répond à l'intelligence; c'est un être homogène; il y a, chez lui, harmonie entre l'esprit et le caractère. La souplesse de l'un se retrouve dans l'autre; tous deux ont une égale élasticité. Mais ce qui, pour l'intelligence, est, d'ordinaire, un avantage devient souvent un défaut pour le caractère; en passant de l'une à l'autre, la qualité risque de se changer en vice. L'extrême souplesse, l'extrême ductilité, qui fait la supériorité intellectuelle du juif, fait, en revanche, son infériorité morale.

Cette flexibilité de tout l'être, le juif n'a pu l'acquérir sans la payer. A force de courber le dos, il en a gardé le pli. Sa taille en a été fréquemment déformée et comme déjetée; il lui en reste parfois une sorte de déviation de la colonne vertébrale. Son âme a été

(1) Isaïe, XLVIII, 4.

abaissée, et son cœur s'est rapetissé, comme son corps. A la dégénérescence physique, a correspondu, trop souvent, la dégradation morale. Contraint de se prêter à bien des accommodemens, il lui a fallu s'habituer à des compromis répugnans. L'homme interne s'est senti des courbettes de l'homme extérieur. Il a été tellement incliné par les siècles qu'il n'a pu toujours se redresser. Voyez le juif de l'Est : il a dû, si longtemps, porter la tête basse qu'il a parfois perdu l'habitude de marcher droit. On dirait qu'il y a en lui du reptile, quelque chose de sinueux et de rampant, de gluant et de visqueux, dont l'israélite cultivé n'a pu toujours se défaire. En ce sens, le juif a souvent du mal à se déjudaiser. Par là, il est en quelque sorte redevenu Oriental : c'est un trait de race, un péché d'origine ; ni l'eau et le sel du baptême, ni les exorcismes du prêtre ne suffisent toujours à l'effacer.

Deux choses, selon un de nos grands écrivains, distinguent l'homme moderne ; « deux choses que l'homme moderne n'aliène point : la conscience et l'honneur ; — celle-là d'origine chrétienne, celle-ci d'origine féodale (1). » Or, de ces deux notions nouvelles, sur lesquelles repose toute la vie morale de nos sociétés, l'une était hier encore étrangère au juif, l'autre a longtemps été chez lui atrophiée ou faussée. C'est par là surtout que le juif diffère de nous ; par là que, avec toutes ses facultés intellectuelles et ses qualités mentales, il reste souvent au-dessous de nous.

La conscience, on ne saurait prétendre qu'elle manque à Israël. M. Taine la dit d'origine chrétienne ; il serait peut-être plus juste de dire qu'elle est d'origine juive. C'est encore là, — tout comme la charité, — une importation sémitique. C'est Israël qui l'a introduite dans notre monde, au moins dans le sens que lui a conservé le christianisme. Le juif est le premier qui, vis-à-vis des rois de la terre et des porteurs de glaives, s'est réservé un for intérieur où nul maître ne peut pénétrer. Assyrien, Grec ou Romain, ses conquérans successifs en ont su quelque chose. Israël a donné à la conscience ses protomartyrs ; elle a eu pour hérauts les sept Machabées qui se laissaient torturer plutôt que de manger les viandes prohibées. La conscience a été l'âme du judaïsme ; elle a ses racines dans la *Thora*. L'existence même d'Israël a été son affirmation ; c'est parce qu'il l'a préférée à tout que Juda est resté fidèle à sa loi, et que le juif est demeuré juif.

Mais cette conscience juive, qui a été la mère et la nourrice de la nôtre, elle s'est peu à peu rétrécie et obscurcie. Elle aussi

(1) M. Taine : *les Origines de la France contemporaine. — La Révolution*, t. III, p. 124-126. Il y a là, remarque M. Taine, deux mots nouveaux sans équivalens en grec ou en latin : ni *conscientia* ni *honor* ni *dignitas* n'ont le même sens.

a perdu de sa raideur; elle s'est assouplie, elle s'est courbée sous la nécessité des temps, elle s'est adaptée aux compromis, elle a pactisé avec la force, elle a revêtu des déguisemens et porté le masque. Dans la religion même, pour ce qui lui tenait le plus à cœur, elle a appris à dissimuler, à mentir, à plier le genou devant les dieux ou les prophètes que niait sa foi. Des milliers et des dizaines de milliers de juifs d'Afrique, d'Asie, d'Europe ont abandonné extérieurement le judaïsme, se déclarant disciples de Jésus ou de Mahomet, pour obtenir le droit de vivre. Des chrétiens, aussi, ont faibli, durant les persécutions; les *lapsi* étaient nombreux; le martyre a toujours été une vocation rare. La différence est que les rabbins ont excusé, approuvé et parfois conseillé ce semblant d'apostasie. Le plus illustre de leurs docteurs, le grand Maïmonide, le rédacteur des 13 articles de foi, prêchant d'exemple, avait lui-même pris le turban au Maroc (1). Cinq siècles plus tard, Sabbataï, le pseudo-messie d'Orient, confessait Mahomet devant le sultan, et foulait aux pieds le bonnet de juif, sans que sa défection diminuât son autorité près de ses disciples. Je ne sais s'il n'en est pas encore qui attendent sa résurrection. D'autres, en Espagne, en Portugal, en Italie, en France, — là où le choix était entre la mort et la croix, — se sont laissé baptiser. Il peut y avoir, parmi le *sephardim*, des familles qui ont, tour à tour, baisé l'Évangile et le Coran. Les *nuevos cristianos* de Castille et les *marranes* de Lusitanie fréquentaient l'église, se faisaient marier par le prêtre, s'agenouillaient au confessionnal et à la table eucharistique, sans cesser d'être juifs. Chez nous-mêmes, à Bordeaux, nos juifs portugais, issus des nouveaux chrétiens de la Péninsule, ont longtemps protesté qu'ils étaient de bons catholiques, et non des mécréans de juifs. — « Nous sommes d'Israël, » disaient, en secret, les pères à leurs enfans, leur enseignant à mépriser la religion qu'ils leur faisaient pratiquer en public, et leur apprenant à renier, devant les hommes, la foi qu'ils leur transmettaient clandestinement. Des générations de fils de Jacob ont ainsi été formées à l'hypocrisie et au mensonge, dans ce qu'elles avaient de plus sacré et de plus cher. Il n'y a pas longtemps que, en dépit des familiers de l'inquisition, il y avait encore de ces faux catholiques en Espagne; — et en certaines villes d'Orient, à Salonique, si je ne me trompe, il reste toujours de ces faux musulmans. Aujourd'hui même, si ses *sabbatistes* ne sont point, comme on l'a cru parfois, des crypto-juifs (2), la Russie

(1) Maïmonide a composé un traité pour la défense des juifs mahométans. D'après lui, le Talmud et la loi n'interdisent, sous peine de mort, que l'idolâtrie, l'adultère et l'homicide. — Voyez Graetz : *Geschichte der Juden*, t. vi, ch. x, p. 316-322.

(2) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. iii; *la Religion*, liv. iii, ch. ix, p. 515, 518.

semble tout faire pour convertir ses sujets israélites en faux orthodoxes. Étonnez-vous, après cela, si le juif souffre moins que nous de l'équivoque, s'il semble parfois à l'aise dans l'ambiguïté. Est-ce la peine de nous demander quelle influence peut avoir, sur des enfans et sur des hommes, l'adhésion des lèvres à une religion maudite du cœur ? Sans cette duplicité religieuse, le judaïsme, il faut bien le dire, aurait peut-être disparu. Pour le juif, le plus sûr moyen de sauver sa foi a été de la renier. Le plus coupable ici, n'est-ce pas le chrétien qui obligeait les juifs à profaner ses mystères ?

Encore cette humiliation suprême, ce renoncement apparent à la foi de leurs pères, tous les juifs n'y ont pas été contraints, ou tous ne s'y sont pas prêtés. Ils ont le droit de nous rappeler que, pour le nombre des martyrs, aucune religion ne saurait entrer en compte avec Israël. Mais cette sorte de travestissement religieux n'est pas le seul auquel les fils de Jacob ont dû se plier. Ce n'est pas seulement à la prière, devant le tabernacle de l'église ou le *mihrab* de la mosquée, que le juif a dû prendre un masque ; c'est aussi dans la vie quotidienne, dans sa boutique, dans ses métiers, dans ses relations avec les *goïm*. La conscience juive n'est pas sortie intacte du ghetto. Elle a été rétrécie par l'esprit de tribu et obscurcie par la casuistique, elle a été altérée par la persécution et oblitérée par la souffrance. Rejeté de tous, mis hors la loi commune, frustré de ses droits d'homme par les autres hommes, le juif s'est cru beaucoup permis vis-à-vis de ceux qui, envers Israël, se permettaient tout. Privé des armes de la force, il a appelé à son aide les armes du faible, la ruse, la fourberie, la duplicité. C'est ainsi qu'a été faussée par les siècles la conscience du peuple qui nous avait révélé la conscience. Que cette perversion morale ait été moins l'œuvre de ses docteurs et de ses casuistes que l'œuvre de nos lois et de nos haines, peu importe. Cette conscience, ainsi déformée et comme tordue, ne peut toujours se redresser tout à coup.

Quant à l'honneur, où le juif en aurait-il pris la notion ? Qu'avait de commun ce sentiment né dans les châteaux-forts du moyen âge, sous le heaume et la cotte d'armes du chevalier, avec le juif battu, hué, honni, vilipendé de tous ? Comment son orgueil eût-il « monté la garde autour de son droit, » alors que personne ne lui reconnaissait de droit ? L'homme féodal, dans son donjon, était tenu d'être fier sous peine de mort. Tout au rebours, le juif était tenu, sous la même peine, de se faire humble et petit. Il n'a vécu qu'à ce prix. L'honneur, chez lui, n'eût été qu'un ridicule. L'outrage, pour le juif, n'était pas un opprobre ; l'opprobre, c'était d'être juif. Abreuvé de mépris, il s'en est imprégné. A l'opposé du baron féodal, il lui a fallu boire les injures comme l'eau. Le juif n'avait le droit de s'offenser de rien. C'est lui, et non le chrétien, qui a tendu

la joue gauche à qui frappait la droite. Sa peau en était devenue calleuse; les coups et les insultes ne l'entamaient plus; les blessures d'intérêt étaient les seules qu'il sentit. A certains jours, le vendredi saint notamment, en certaines villes, à Toulouse, par exemple, les chefs de la communauté juive se rendaient solennellement au Capitole, pour y recevoir, en public, devant monseigneur le comte et ses vassaux chrétiens, un soufflet. C'est ce que les hommes de loi appelaient pédantesquement : « la colaphisation. » Jamais cérémonie ne fut plus symbolique. Toute la juiverie a ainsi été souffletée, durant mille ans, par chrétiens et musulmans. Au Capitole de Rome, le conservateur mettait le pied sur la nuque du rabbin, prosterné devant lui. Le juif a dû se prêter à bien d'autres avanies. Presque partout, au carnaval, il lui fallait faire le clown ou le bouffon pour le divertissement de la populace. A Rome même, où les papes lui avaient ouvert un asile, des juifs, à demi nus, étaient contraints de courir, comme les *barberi*, au milieu des huées et des lazzi du peuple romain, qui souvent excitait leur paresse à coups de pierre ou de bâton. Le juif, pour la foule, était un grotesque; c'était le fou du peuple. Le mieux qui pût lui arriver, c'était d'exciter la risée.

Michelet l'a dit : « Il est le juif, l'homme immonde, l'homme d'outrage sur lequel tout le monde crache. » Et cela n'est pas une métaphore; j'ai pu le constater, en Europe et en Afrique. Comme le Slave russe qui, lui aussi, s'en ressent souvent encore, il lui a fallu « battre la terre du front. » Plus que le Chinois, il a dû, pendant quinze cents ans, se répéter : *Siao sin*, rapetisse ton cœur (1). Acculé au bûcher ou à l'exil, n'ayant plus même la liberté de feindre une autre foi, il n'a pas un instant l'idée de se soulever et de périr les armes à la main (2). Il était, pour cela, trop faible, il était trop brisé, trop habitué à plier. Son âme n'avait pas plus de révolte que sa bouche ou ses bras. Il se résignait, il se taisait. A peine osait-il se plaindre en vers hébraïques, ou pleurer en strophes vulgaires, comme les juifs français brûlés à Troyes. Jamais homme n'avait été mis à pareille école de patience et d'humilité. On reconnaît le juif, disait le moyen âge, à ce qu'il marche courbé. Et où eût-il appris à porter la tête haute? De même, à quelque besogne honteuse ou puante qu'on le ravalât, ni sa conscience ni ses sens ne se révoltaient. Il n'avait plus de nausées, il ne connaissait pas les haut-le-cœur. Le chien affamé n'a pas de dégoût pour les os

(1) Le P. Huc.

(2) On cite quelques exemples de résistance des juifs : ainsi, à York, sous Richard Cœur-de-Lion; mais de tels faits sont fort rares et se rapportent à l'époque où les juifs n'avaient pas été entièrement abaissés.

qu'il déterre dans les ordures. L'abjection était devenue la part du juif; c'était son lot. Il ressemblait à ces animaux qui ont appris à se nourrir de charognes et de débris putrides. Il vivait de l'ignoble, il se résignait aux métiers borgnes qu'on exerce, la nuit, furtivement, dans les quartiers mal famés. Libre au chevalier, au clerc, au bourgeois chrétien, de se regarder comme une créature noble à laquelle les actions basses sont interdites. Ces actions basses, ces besognes viles, auxquelles le chrétien ne voulait pas s'abaisser, étaient souvent les seules qu'il permit à ces chiens de juifs. Où le prêteur sur gage et le brocanteur, où le fripier et le revendeur du ghetto eussent-ils pris le point d'honneur, bien ou mal placé qui faisait qu'un gentilhomme se tenait debout devant un Philippe II ou un Louis XIV?

Ce n'était point que ce paria n'eût, lui aussi, son orgueil. Aucune race peut-être n'a été plus orgueilleuse d'un orgueil concentré, et comme cuirassé d'humilité, que rien n'entamait. Ne pouvant exiger de respect pour sa chétive personne, le juif s'est réfugié dans un orgueil collectif; il a eu l'orgueil de son peuple, de sa loi, de son Dieu. Jamais il n'a perdu sa foi en la supériorité d'Israël. Il avait, vis-à-vis de ses seigneurs chrétiens ou musulmans, les sentiments d'un fils de roi vendu comme esclave et condamné à de vils offices par des maîtres grossiers. En cédant à la force, il gardait, dans sa loi, un réduit intérieur où les injures ne pouvaient l'atteindre. Les chevaliers, les seigneurs, les prélats, les grands du monde, tout comme la foule des *goim* n'étaient, à ses yeux, que des barbares d'un sang moins noble, et d'une culture, — presque d'une race inférieure. Quel mépris devait couvrir ce cœur de juif pour les chrétiens, dont les vices le faisaient vivre! pour ces grands corps de barons bardés de fer, qui, selon le conseil de saint Louis à Joinville, ne savaient argumenter, contre le juif, qu'à coups d'épée dans le ventre! Les Gentils n'avaient pour eux que la force brutale. En se prêtant aux plus repoussantes besognes, Israël conservait dans son cœur le dédain de ceux qui l'y contraignaient. Dans la fétidité et l'ignominie de la *Judengasse*, le juif, coiffé du bonnet jaune, se sentait infiniment au-dessus de ses maîtres incirconcis. Israël seul est noble, Israël seul est pur, et rien ne peut souiller la Maison de Jacob, ou la faire déroger. Dans cette conscience de sa supériorité native, le juif puisait des forces pour tous les abaissements, de façon que, selon le mot de Lamennais, « aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni son orgueil, ni sa bassesse. » N'était-il pas, du reste, sûr d'avoir un jour sa revanche? — « Petit imbécile! disait dans leur infect cabaret de Sukoviborg, le rabbin Josué à son fils Salomon Maimon, muet d'admiration devant la princesse Radzi-

will; — dans l'autre monde, cette belle princesse nous allumera notre poêle. » — Et maints juifs comptaient ne pas attendre l'autre monde. Ils espéraient bien entendre, sur cette terre, les trompettes des anges sonner l'heure du triomphe. Les prophètes le leur avaient promis et Jéhovah le leur devait. Le Messie ne doit-il pas venir un jour tout remettre à sa place : Israël en haut, les *goim* en bas, sous ses pieds ? Le Messie vengeur, les juiveries l'attendaient, de générations en générations, demandant à l'astrologie, ou à la Cabale, l'année de sa venue, accueillant ingénuement tous les faux Messies, jusqu'au temps de Descartes et de Voltaire, sans que jamais se lassât l'espérance d'Israël.

Par là s'explique comment le juif a pu rester, des siècles, plié sous le mépris sans en être accablé. Chez lui, le ressort intérieur n'a pas été brisé ; il s'est toujours conservé intact, prompt à se débänder au jour de la délivrance. Si courbé qu'il fût, le juif était prêt à tous les relèvements. Il les attendait et les escomptait d'avance, demandant à Jéhovah quand sa colère cesserait de se déverser sur son peuple, sans douter jamais de la libération finale, patient, lui aussi, parce qu'éternel. De là, chez le juif, dès qu'il n'est plus écrasé sous un poids trop lourd, cette merveilleuse faculté de rebondissement qui, après toutes les chutes, le reporte toujours en haut. De là, parfois aussi, chez lui, ces soudaines éruptions de l'orgueil longtemps comprimé et comme rentré, ou même, une susceptibilité qui choque d'autant plus qu'elle est moins attendue : voulant être fier, il devient insolent.

C'est ici surtout, si nous nous piquons de justice, qu'il nous est malaisé de ne pas faire un retour sur nous-mêmes. Cette bassesse, cette platitude d'âme et de caractère que, aujourd'hui encore, nous nous croyons en droit de reprocher au juif, elle est à nous, autant qu'à lui. C'est notre œuvre. Nous la lui avons inculquée et enseignée de père en fils. Nous nous sommes ingénies à l'avilir ; nous y avons travaillé sciemment et savamment. Nous lui avons, pour cela, inventé des costumes déshonorans, des marques d'ignominie, des cérémonies dégradantes. Le juif, au goût du chrétien, ne semblait jamais assez vil. Nos ancêtres l'ont formé à la bassesse, comme ils dressaient des chiens couchans ou des bassets à ramper dans les terriers. Ici encore, le sang sémitique et la loi hébraïque n'ont rien à voir. Il n'y a qu'un fait d'hérédité et d'adaptation au milieu. Là où il a été relativement libre, où il a eu le droit de lever le front, le juif, à cet égard comme à bien d'autres, se rapprochait du chrétien. Ainsi, autrefois des juifs d'Espagne ; ainsi même des Sépharim accueillis en Occident. S'ils ont plus souffert que les Askenezim de l'Est, ils ont été courbés moins bas. Le sentiment de

l'honneur n'a pas toujours été, pour eux, un château-fort aux murailles à pic, dont le pont-levis ne laissait jamais passer le juif. Ils ont parfois été admis à porter les armes, ils ont souvent fréquenté les chevaliers arabes et les hidalgos chrétiens. Après quatre siècles d'expulsion, on retrouve parfois, chez eux, comme un reflet de la fierté castillane ou de la dignité orientale.

Quant aux juifs d'Asie, d'Afrique, de Turquie, de Hongrie, de Russie, assujettis à un régime de mépris, plus fatal peut-être à l'âme que les *quemaderos* de l'Inquisition, comment, et depuis combien de temps, auraient-ils pu se laver de la boue d'abjection où leurs maîtres chrétiens et musulmans les ont forcés de croupir? Ils ressemblaient, ces misérables juifs, à ces animaux craintifs qui, pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis, se collent à la terre et s'aplatissent contre le sol. Puis, autre chose qu'il ne faut pas oublier, ils ont subi la dégradation de la pauvreté héréditaire, de l'indigence sordide qui, sous un ciel inclément, avilit à la fois l'âme et le corps. Les lois mêmes de l'Europe chrétienne étaient calculées pour les y maintenir et les y refouler. Encore aujourd'hui, en Russie, en Roumanie, ces lois hostiles, récemment renouvelées ou aggravées, pèsent sur plus des deux tiers des juifs européens. Ils ne peuvent guère vivre qu'à force de ruse, par contrebande, pour ainsi dire, en passant frauduleusement à travers les mailles de la loi qui les tient dans son filet. Entre eux et les chrétiens, la partie n'est pas égale; la loi les contraint à tricher. Il y a là une sorte de cercle vicieux dont les gouvernemens n'ont pas encore eu l'art, ou le courage de sortir. Le législateur prétend protéger les chrétiens contre les artifices du juif, et tous les réglemens édictés contre ce dernier ne font que l'induire à la tromperie et à la duplicité. Dans les pays mêmes où ils sont émancipés, en Allemagne, en Autriche, en Italie, les juifs n'ont de liberté et de sécurité que depuis une ou deux générations; nulle part, sauf en France et en Hollande, depuis plus de cent ans. Les juifs sont des affranchis, fils d'esclaves; c'est d'hier, seulement, qu'ils ont échangé le bonnet de juif pour le bonnet de la liberté. Ils sont tous des *liberti*, ou des *libertini*, dont la liberté récente reste souvent précaire. Or, de quelque race qu'il sorte, dans nos démocraties modernes, comme dans la Rome antique, il faut, à l'affranchi, plus d'une génération pour prendre les mœurs, les pensées, le cœur de l'homme libre.

Songez à l'éducation que vingt siècles ont donnée aux juifs, à celle que reçoivent, encore de nos jours, les trois quarts d'entre eux. Qu'est-ce que l'enfant apprenait de son père? et, ce qui importe plus encore que les conseils ou les exemples de la famille, quels enseignemens lui donnaient le monde et la vie? Étaient-ce des

leçons de loyauté, de franchise, de droiture, de délicatesse? Quels étaient les jeux et les distractions du petit juif? Presque partout les enfans jouent à des jeux qui leur apprennent la fierté, le courage, le point d'honneur; vous pouvez être certain que ce ne sont pas là les jeux des petits juifs. En quelques régions, à peine osent-ils s'essayer aux jeux bruyans de leur âge. On ne leur pardonne point d'être tapageurs, étourdis, espiègles comme les fils des chrétiens. Le juif n'a pas le droit d'être un enfant comme les autres; ses légers méfaits sont punis comme des crimes. Il n'y a qu'un an, en juillet 1890, à Bialystok, en Russie, un jeune garçon juif, de douze ans, surpris, dans un jardin, en train de cueillir des cerises, a eu la figure tatouée, au nitrate d'argent, par le propriétaire, un médecin chrétien, qui lui a laborieusement gravé, sur le front, le mot *voleur*, en russe, en allemand et en hébreu (1). Et les juifs qui ont osé trouver mauvaise cette ingénieuse correction ont été internés au loin. Même dans nos collèges d'Occident, lorsqu'il y a été admis, l'enfant juif a été longtemps un souffre-douleur. Il était comme un étranger au milieu des enfans chrétiens, comme un bâtard au milieu d'enfans légitimes. Jusque chez le juif baptisé, le sang de Jacob semblait une tare, un défaut de conformation que la cruauté de ses camarades lui faisait durement expier. Benjamin Disraëli, par exemple, n'a jamais oublié, et jamais pardonné les sévices dont son enfance a été victime à Eton ou à Harlowe (2).

Qu'était-ce donc, avant que la révolution française eût donné l'exemple de l'émancipation de ces parias? Partout le petit juif recevait de bonne heure des leçons de choses qui s'enfonçaient profondément dans sa jeune cervelle : leçons de feinte, de fausse humilité, de patience, de fourberie, de finesse sournoise. Était-il battu ou injurié par des chrétiens ou des musulmans? A quoi bon se plaindre? Il n'y avait, pour lui, ni droit, ni justice. Les parens prudents s'appliquaient à bien pénétrer leur progéniture de cette vérité élémentaire. Le père de Salomon Maimon, le rabbin Josué, excitait ses fils à lutter de ruse. « Pas de force, leur répétait cet homme de sens, des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui avaient un jour dérobé adroitement des boutons de culotte que le futur rabbin philosophe leur avait trahissement extorqués. Salomon se plaignait : « Pourquoi te laisses-tu attraper? lui répondit son père; tâche d'être plus malin une autre fois (3). »

(1) J'ai entre les mains la photographie de l'enfant ainsi défiguré.

(2) Ces souffrances et ces rancunes de son enfance, Disraëli les a dépeintes dans deux de ses premiers romans : *Contarini Fleming* et *Vivian Grey*. — Cf. G. Brandes : *Lord Beaconsfield*. Berlin, 1879, p. 20-24.

(3) *Salomon Maimons Lebensgeschichte*. — Cf. Arède Barine : *un Juif polonais*.

C'est ainsi que, au XVIII^e siècle, les sages d'Israël apprenaient à leurs enfans la science de la vie. Étonnons-nous, après cela, de la bassesse de ce Maimon, un des types les plus accomplis du juif d'avant la révolution : âme vile et haute intelligence. Il saura, ce rabbin autodidacte, devenir un des métaphysiciens les plus subtils de l'Allemagne, tout en restant un fripon de mendiant. Raffinant sur la noble philosophie de Kant, il planera avec aisance dans la sphère éthérée des idées pures, tout en continuant de ramper dans les plus vulgaires soucis d'une vie terre à terre. Le penseur, chez lui, gardera les sentimens, les instincts, les mobiles d'un parasite de bas étage. Malgré toute sa science et sa philosophie, il tombera au-dessous des plus dégradés de ses congénères, car, avec sa foi traditionnelle, il aura perdu le bâton sur lequel, à travers tous leurs abaissemens, s'appuyaient les plus méprisés des vieux juifs. Et le cas de Maimon, remarquons-le en passant, n'est pas unique. Plus d'un israélite moderne, sous des dehors d'élégance bien différens de la répugnante grossièreté du petit-fils du cabaretier de Lithuanie, est, en fait de morale, logé à la même enseigne. Dépouillé des croyances de son peuple sans avoir pris les nôtres, n'ayant plus, comme tant d'entre nous, qu'une vacillante notion du devoir, sans avoir reçu de ses ancêtres, comme la plupart d'entre nous, l'inflexible sentiment de l'honneur, ou sans avoir eu le temps ou l'occasion de s'en imprégner à notre contact, le juif déjudaïsé est trop souvent vide de tout sentiment moral.

Il y aurait beaucoup à dire sur la morale du juif, là même où, par bonheur pour lui et pour nous, la *Thora* n'a pas perdu toute prise sur l'âme d'Israël. Chaque race se fait une morale en rapport avec ses conditions d'existence. Comment celle des fils de Jacob ne se serait-elle point ressentie de l'existence que nous leur avons faite ? La morale d'un peuple ou d'une religion ne tient pas, tout entière, dans ses lois ou dans ses livres sacrés ; elle s'élève et s'abaisse, elle s'altère ou s'épure avec les nécessités de la vie. Le juif, naturellement, s'est fait une morale d'accord avec son oppression et son abjection. C'est ici surtout qu'a opéré l'éducation séculaire. Aux fils de Juda, la vie apparaissait, dès l'enfance, comme une guerre avec tout ce qui les entourait, guerre sournoise, guerre de pièges et d'embûches, où le juif ne devait compter que sur son habileté et sa dextérité. Ses ancêtres, dont il lisait les hauts faits dans la Bible, avaient combattu avec l'épée et le javelot : ses armes, à lui, les seules à sa portée, étaient l'intrigue, la fraude, l'astuce, la dissimulation. Il en a été d'Israël comme de toutes les races longtemps foulées et avilies. Nous savons ce que la conquête romaine, le despotisme byzantin et le joug turc ont longtemps fait

du plus noble peuple de l'antiquité. La servitude est partout un terrible agent de démoralisation ; et peut-être les races les plus hautes en sont-elles les plus dégradées : *optimi corruptio pessima*.

Puis, pour le caractère et pour l'âme, il y a une autre éducation, celle des professions héréditaires, des métiers exercés par les ancêtres. Chaque profession, pourrait-on dire, a sa morale, comme chacune a ses travers ou ses tics. Les métiers habituels du juif, nous les connaissons. Nous en avons retrouvé la marque sur son intelligence ; ils en ont peut-être laissé une plus profonde sur son caractère. Longtemps enchaîné à son comptoir ou enfermé dans sa boutique, le juif en a pris l'esprit. Il lui en est souvent resté quelque chose de mercantile. Plût à Dieu que pareil instinct ne se rencontrât que chez les fils d'Abraham, où il s'explique si aisément ! Pour le juif, il y a là une sorte d'atavisme. Chez le banquier de Berlin ou de Francfort, chez le journaliste ou le savant de Vienne ou de Paris, perce parfois, tout à coup, le brocanteur de la *Judengasse* ou le regrattier du ghetto. L'empreinte était trop bien gravée pour s'effacer, entièrement, en moins d'un siècle. On ne se défait pas si vite de ses aïeux. A toutes les repoussantes besognes auxquelles il a été contraint, durant des générations, le juif s'est parfois sali l'âme, comme les doigts. Prenons les plus honnêtes des métiers exercés par ses pères : le colporteur, le maquignon, le cabaretier, le marchand de vieux habits ; prenons même l'argentier du roi ou du sultan, le financier ou le fermier des taxes ; ce ne sont pas là des professions qui élèvent l'âme ou ennoblissent le caractère. Ce qu'elles inculquent à l'homme, ce n'est pas la délicatesse morale, la sincérité, le désintéressement, la générosité. Il ne nous convient point de médire du commerce ; mais, de toutes les professions, le négoce, le petit commerce surtout, est manifestement celle qui tend le plus à émousser le sens moral, ou qui laisse le moins de jeu aux plus hautes facultés de l'âme. Les anciens en étaient si convaincus que leurs législateurs ou leurs philosophes excluaient de l'*agora* et des affaires publiques les marchands. Il n'était pas sans quelque fondement, ce préjugé d'ancien régime : « Le trafic déroge à la noblesse. » Or, si l'homme d'argent n'a jamais été tout le juif, presque tous les juifs ont été obligés de faire de l'argent. Exclues des professions libérales, presque aucun n'a pu, comme disaient nos pères, vivre noblement.

Qu'est-ce donc si l'on songe aux circonstances dans lesquelles étaient obligés d'opérer les trafiquans juifs ? Le commerce, d'ordinaire, jouit de la protection des lois ; or, sur quelles lois pouvait compter le juif, en dépit des chartes que lui a concédées ou vendues la politique ou la cupidité des chrétiens ? Son trafic, secret ou avoué, le juif l'exerçait sans sécurité, souvent clandestinement,

toujours incertain du lendemain, exposé à toutes les vexations et spoliations, menacé de voir nier ou réduire ses créances, anxieux de dissimuler ses gains pour avoir chance d'en sauver quelques ducats, au jour où le peuple ou le prince s'aviserait de lui faire rendre gorge, par pillage de mutins ou par édit royal. Ce n'est pas tout, contraint d'abandonner aux grands ses écus à bas prix, il lui fallait exploiter les petits, sucer le sang des pauvres, reprendre aux misérables, à force d'astuce, ce que les puissans lui avaient arraché par la violence. C'était là, pour eux-mêmes, comme pour le menu peuple, un des côtés les plus démoralisans de l'activité du juif. Souvent fermier du fisc ou du seigneur, il ressemblait aux oiseaux qu'on dresse à chasser ou à pêcher, pour le compte du maître. Le juif était l'agent héréditaire de toutes les oppressions et de toutes les exactions. Traité sans pitié d'en haut, il lui fallait être impitoyable avec ceux d'en bas, leur faire rendre tout ce qu'il en pouvait tirer, au profit de ceux qui ne voyaient en lui qu'une éponge à presser. En Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Bohême, le juif a été l'intermédiaire abhorré entre le peuple et le prince, entre le serf et le noble. Dans ce métier, il rendait naturellement aux petits les dédains et les coups qu'il recevait des grands, faisant payer aux manans les injures de leur seigneur. Prenons un exemple, le *facteur* de l'est de l'Europe, le juif polonais, longtemps employé par l'État, par les *pans*, par l'Eglise même, pour faire rentrer les impôts, taxes, redevances, créances, rentes de toute sorte. Ce facteur a deux faces; c'est, par profession, un homme à deux visages : l'un obséquieux et servile, éternellement souriant, tourné vers le maître; l'autre dur, hautain, railleur, tourné vers le paysan et le tenancier. C'est ainsi que le même juif est, tour à tour ou en même temps, humble et arrogant, qu'il a la voix basse et le verbe haut, selon l'homme à qui il parle. A ce métier, sa sensibilité s'est émoussée, son épiderme est devenu calleux, son cœur s'est desséché ou racorni. Il avait trop à souffrir pour n'être pas endurci aux souffrances des autres. Son œil était sec; durant des générations, selon l'image de Heine, ses pleurs silencieux avaient été, vers l'Orient, grossir les eaux du Jourdain; il ne lui en restait plus dans les yeux. Puis, il était trop haï du peuple pour compatir aux maux dont il était l'instrument. En foulant le chrétien, en vendant le cheval ou la vache du paysan en retard pour ses redevances, il ne faisait que rendre aux *goïm* les maux qu'il en avait reçus; il pouvait répéter avec la Bible : œil pour œil et dent pour dent, sûr, quoi qu'il fût, d'être en reste avec les ennemis de son peuple. Les chrétiens, pour le juif, n'étaient pas des semblables. Et la réciproque était vraie.

Est-ce à dire, comme nous sommes portés à l'imaginer, que le

juif fût inhumain, insensible, cruel, féroce, qu'il eût une pierre à la place du cœur? Non point; de ce qu'il était dur vis-à-vis des ennemis d'Israël, il ne suit point qu'il fût incapable de bonté, de tendresse, d'affection, de dévouement. Pour qui l'a observé de près, le juif est peut-être le plus affectueux des hommes; mais toute sa sensibilité, il la gardait pour les siens, pour sa famille et pour son peuple. Son cœur, endurci et comme rugueux au dehors, demeurerait tendre dans ses fibres intimes. Le juif était homme, lui aussi; Shakspeare l'a senti, d'instinct, dans Shylock; mais le juif n'était homme qu'avec ses frères, avec ceux qui le traitaient en homme. Vis-à-vis des autres, il se hérissait, il se roulait en boule, ou s'enfermait dans une impassibilité froide. Sa tendresse, comme son orgueil, était tournée en dedans. D'une manière générale, on pourrait dire que le juif était l'homme du dedans. Toute son existence, sa séquestration et son abjection le contraignaient, en toute chose, à se replier sur lui-même. Joies ou douleurs, toutes ses affections étaient comme rentrées. Exécré et méprisé de tous, il ne pouvait avoir ni confiance, ni ouverture de cœur, ni expansion, ou il n'en pouvait avoir qu'avec les siens, avec « sa juive » et « ses petits juifs, » persécutés et traqués comme lui. Tel le sanglier des bois, l'animal sauvage, avec sa laie et ses marcassins. C'était à sa femme, à ses enfans, à ses frères en ignominie qu'il gardait tout ce qu'il y avait de bon et de doux en lui. Ses tendresses refoulées s'épanchaient librement, le soir, dans la famille. La famille a toujours été le refuge du juif. Il en a eu les vertus; ses ennemis ne les lui ont jamais refusées. A toute époque, il a mérité les éloges, trop souvent menteurs, des épitaphes villageoises : il a été bon père, bon fils, bon époux. Aucune race, peut-être, n'a possédé à ce point les qualités qui sont aimer la vie de famille, et qui, pour n'être point les plus hautes ou les plus brillantes, n'en sont pas moins peut-être les plus solides et les plus précieuses : la tempérance, la continence, la patience, la douceur, la modération, la régularité des mœurs. Le juif a peu de vices; il ne connaît guère ceux dont souffrent le plus la femme et l'enfant : l'ivrognerie, le jeu, la colère, les brutalités de la main ou les grossièretés de la bouche. En cela, jusque dans son infect ghetto, il est toujours demeuré homme de race, bien élevé ou bien né.

D'une manière générale, le juif répugne aux actes de violence et aux passions violentes : il y a si longtemps qu'il ne peut plus se les permettre! Ce n'est pas qu'il ne soit passionné, mais passionné en dedans, et souvent à froid. La passion, chez lui, n'éclate guère que dans l'intensité du regard. A l'inverse du barbare slave ou german, il est rarement l'esclave ou le jouet de sa passion; il sait la

contenir et la conduire. Le juif est le contraire de l'homme de la nature, de l'homme primitif, emporté et effréné, tout en dehors et tout d'instinct. A cet égard, rien ne lui ressemble moins que le *juif de Malte*, le Barrabas de Marlowe, furieux et féroce. La brute cruelle et impudique, qui est au fond de tout homme, apparaît plus rarement chez lui ; elle a été matée. Le juif, d'habitude, n'est pas homme de premier mouvement ; il n'a ni la fougue méridionale, ni l'emportement sanguin des races du Nord. S'il sent vivement, en homme nerveux, il ne s'abandonne point aux brusques impulsions des nerfs. Ses passions ne sont point des chevaux impatients qui hennissent et piaffent ; il les a dressées, il leur a appris à ne point se cabrer ; à tout le moins il les tient en rênes et ne leur rend pas la main. Chez quelques-uns, il est vrai, — phénomène nouveau, — il y a parfois une sorte de revanche de la nature, comme une explosion des passions longtemps comprimées ; mais c'est encore l'exception. A la différence du Slave ou du Celte, le juif est rarement « impulsif ; » il sait attendre et se dominer. Les siècles lui en ont donné l'habitude ; il a été, si longtemps, obligé de toujours se surveiller et se contrôler. Aujourd'hui encore, il se sent épié par des regards hostiles. — « Vous ne sauriez croire combien cela est fatigant de toujours s'observer ainsi, » me disait un israélite ; mais, pour la plupart, le pli est pris. Le juif est maître de lui-même, et cet empire de soi lui vaut d'être facilement maître des autres. Le juif écoute moins l'instinct ou la passion que la raison. Si le propre de l'homme est d'être un être raisonnable, le juif est le plus homme des hommes.

Pour lui, il est vrai, la voix de la raison est, d'habitude, la voix de l'intérêt ; mais n'est-ce pas là, pour presque tous les humains, ce qu'ils appellent être raisonnable ? Le juif a cette supériorité, qu'il comprend souvent mieux ses intérêts, et que, les comprenant, il s'y attache, et ne s'en laisse pas distraire. Il y a chez lui peu « d'emballement ; » tout est calcul réfléchi et dessein suivi. Il a la patience et la persévérance qui font réussir les grandes entreprises et les petites. Rien ne le rebute, rien ne le lasse, rien ne le décourage. Rappelez-vous son énergie, faite à la fois de ténacité et de souplesse. Sa volonté est un arc toujours tendu, et son œil ne s'écarte point du but. Que d'avantages dans ce qu'on se plaît à appeler la lutte pour la vie ! Cette lutte, que nous sommes fiers d'avoir récemment découverte, le juif la connaissait mille ans avant Darwin ; il y a été longuement préparé par les siècles et laborieusement dressé par nos ancêtres. Il a pris, dans la servitude et la misère, les qualités qui conquièrent le pouvoir et mènent à la fortune. Son caractère, aussi bien que son intelligence, a été équipé

pour le combat ; et dans les batailles de la vie moderne, qui ne sont pas des tournois de chevaliers, ses défauts le servant presque autant que ses qualités. Aussi réussit-il dans le monde. Pour employer le jargon fin de siècle, le juif est le grand *struggle for life* de notre continent. Sommes-nous sincères, c'est là ce qui lui vaut le plus d'ennemis.

IV.

Tel est le juif que nous ont légué les âges ; mais, corps et âme, ce juif est un produit du passé, et il tend à se modifier avec les temps nouveaux. Défauts et qualités s'atténuent chez lui, s'émeussent, s'effacent peu à peu, à mesure que s'épure ou s'élargit l'atmosphère où il vit. Aucune race ne subit aussi rapidement l'action du milieu. Il y a, chez elle, une sorte de rénovation physique à la fois et morale. Rappelons-nous que la faculté maîtresse du juif est la souplesse, le don d'adaptation. Nous l'avons déjà remarqué : il se fait, avec une incroyable facilité, à nos modernes conditions d'existence ; et, en prenant nos mœurs, il prend, plus que nous ne le croyons, nos idées et nos sentimens. Regardez ce petit juif de Russie, qui nous arrive en caltan râpé et en casquette de velours ; s'il garde, toute sa vie, son accent et sa gaucherie, les enfans qu'il traîne à sa suite seront, dans une quinzaine d'années, des Français, des Anglais, voire des Américains. C'est par la tête que commence la métamorphose, par cette tête juive qui se vide si aisément de toutes ses idées orientales pour se remplir des nôtres. Le cœur, les sentimens changent plus lentement ; c'est une conversion qui demande d'habitude plusieurs générations. Aussi certains juifs nous font-ils penser à ces êtres fabuleux dont la tête appartient à une espèce et la poitrine à une autre ; parfois on dirait d'une tête française ou allemande sur un buste d'Oriental du moyen âge. Souvent aussi la métamorphose a été trop brusque pour être complète. Ces israelites français ou anglais, dont les pères nous sont venus de Pologne ou d'Allemagne, ont fréquemment, pour nous, quelque chose qui détonne. Un regard, un mot, un geste met subitement à nu le vieux fond juif. « Grattez l'israélite, me disait un de mes amis, vous trouverez le juif du ghetto. » Cela n'est pas toujours vrai. Ce que nous prenons pour le juif n'est souvent que l'étranger, l'homme d'un autre pays, d'une autre éducation. Ce que l'on sent percer chez l'israélite civilisé, ce n'est pas tant le juif que le parvenu ; nous confondons souvent l'un avec l'autre, d'autant qu'ils font corps ensemble.

Des parvenus ! La plupart des juifs de notre connaissance le sont

assurément ; ils en ont les faibles et les travers, la prétention, la présomption, la suffisance. De là, généralement, leur peu de distinction ou d'élégance, leur mauvais goût ou leur mauvais ton, leur peu de tact, leurs façons outrées dans un sens ou dans l'autre, tantôt familières et sans gêne, tantôt apprêtées et cérémonieuses ; leur peine, en un mot, à demeurer dans la mesure de l'homme du monde. De là, en partie, cette vanité qui s'étale naïvement chez des hommes d'habitude peu ingénus, d'autant plus grande et plus chatouilleuse que le juif a plus longtemps souffert dans son amour-propre. De là aussi, en partie, cet appétit de titres, de croix, de rubans, de distinctions de toute sorte, dont le juif semble d'autant plus aisé qu'il en a plus longtemps jeûné, et, qu'en ayant été privé, il est enclin à leur donner plus de prix et à leur trouver plus de saveur. De là aussi ce besoin de faire du bruit, de se faire voir, de faire parler de soi, d'éblouir les autres et les siens ; de là ce luxe souvent criard, cet amour des bijoux, des équipages, des fêtes retentissantes, de tout ce qui reluit et tire l'œil ; on sent l'homme heureux de faire parade des richesses qu'il a si longtemps été obligé de cacher. De là aussi, quelquefois, les excentricités d'hommes d'ailleurs fort avisés ; c'est le jeune Disraéli, habillé de velours et de satin, avec ses mains chargées de bagues et ses prétentions de dandy ; c'est Lasalle, le démocrate socialiste, se faisant le chevalier de la comtesse Hatzfeld et jouant sottement sa vie, par amour-propre, pour épouser une jeune aristocrate bavarroise dont la famille ne veut pas de lui. — « Un Anglais a dit que, pour faire un *gentleman*, il faut quatre générations. Or, ces quatre générations, bien rare le juif qui les a derrière lui. » Ainsi me parlait un riche israélite de Varsovie. Le propos est juste. En dehors de quelques dizaines, de quelques centaines de familles, au plus, le juif est presque toujours un homme nouveau, a *self-made man*. Il s'est élevé brusquement ; c'est un soldat de fortune. Il n'a pas encore eu le loisir de prendre les goûts, les manières, le ton, et, ce qui est peut-être plus malaisé, les sentimens d'un *gentleman*. Cela ne prouve point qu'il ne le puisse devenir ; avant d'en décider, il faut lui faire crédit de deux ou trois générations. Est-ce même toujours nécessaire ? Si rares qu'ils nous semblent, j'ai, pour ma part, connu des juifs français, anglais, italiens, voire des juifs allemands, polonais ou russes qui, pour l'élévation des sentimens, méritaient, autant qu'aucun chrétien, le titre de galant homme.

A ceux qui croiraient le juif irrémisiblement dégradé, il suffirait de rappeler les noms de tant de juifs, circoncis ou baptisés, qui ont fait honneur au vieux sang d'Israël. On en trouve dans tous les temps, au moyen âge comme de nos jours, — à l'époque même où

le juif a été le plus avili, aux deux ou trois derniers siècles. Chaque race, chaque religion peut se personnifier dans quelques hommes qui en sont comme la plus haute expression. Il en a été ainsi d'Israël, au sortir même du ghetto, alors que pesaient encore sur lui les lourdes lois et les lourds préjugés qui l'ont si longtemps écrasé. Veut-on voir, par un exemple, ce que peut donner le vieux fond juif au contact de notre civilisation? je citerai un homme qui me semble particulièrement « représentatif » de son peuple et de sa foi. C'est Moïse Mendelssohn, l'ami de Lessing et le grand-père du compositeur. Ce petit juif du Nord qui, par sa vie, plus encore que par ses écrits, a tant contribué au relèvement de sa race en eût pu être le symbole vivant. Petit, laid, gauche, difforme, le fils de Mendel, le copiste de rouleaux de la *Thora*, n'avait rien de ce qui charme les yeux ou séduit l'imagination. La première fois que le vit sa future, la fille du banquier, qui, sans le connaître, s'était éprise de sa jeune renommée, elle le trouva si disgracié que le courage de l'épouser lui manqua. Le pauvre philosophe se retirait déjà, lorsque la jeune juive, le rappelant, lui fit cette question inspirée du Talmud : « Est-il vrai que les mariages se décident dans le ciel? » La réponse affirmative de Mendelssohn décida du sien. Et la riche jeune fille, assez avide d'idéal pour donner sa main au petit bossu, n'eut pas à se repentir d'avoir cru que le ciel avait pu combiner une aussi bizarre union. Si la taille de Mendelssohn était basse, son âme était haute, et si son corps n'était pas droit, son cœur l'était. Nous avons dit que, chez le juif, le caractère était généralement au-dessous de l'esprit, et voilà que le premier représentant du judaïsme dans la société moderne nous donne un démenti. L'auteur du *Phédon*, le « Socrate de Berlin, » était justement plus grand par l'âme que par le génie. Comparez-le aux plus célèbres de ses contemporains, à nos grands Français spécialement, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot, à Mirabeau, qui l'a connu, l'avantage moral n'est pas de notre côté; pour la noblesse du caractère, la dignité de la vie, la générosité des sentimens, le juif fait honte aux chrétiens. Et cette facile supériorité sur des chrétiens infidèles à l'esprit du Christ, le fils d'Israël la devait à sa foi et à sa loi. C'est le respect de la loi et de la règle, l'habitude de la discipline morale, l'union aisée de la raison et de la foi; c'est le sens intime de ce qu'il y a de sain, de pondéré, de mesuré, dans la *Thora* et dans la tradition d'Israël, qui ont fait de Mendelssohn un sage, avant que Lessing ne l'ait pris pour modèle de son *Nathan der Weise*. Et ici vous vient une réflexion. De même que le type idéal du chrétien, le *summum* de la vertu évangélique, est le saint, — la cime la plus haute à laquelle ait jamais atteint notre pauvre espèce humaine, — on pourrait dire que le type

idéal d'Israël, l'homme monté au sommet de l'échelle de Jacob, est le sage.

De ces caractères élevés, Israël en a produit en tout pays. En veut-on un autre exemple, pris cette fois non plus parmi les Askenazim, les juifs du Nord, mais parmi ceux du Midi, les Sephardim, — non plus parmi les juifs demeurés fideles à la synagogue, mais parmi les fils de Juda détachés, à notre contact, des traditions de leur peuple, nous rencontrons le plus grand peut-être des juifs modernes, un génie, d'une autre envergure et d'un vol autrement hardi, mais, cette fois encore, un sage, quelques-uns ont osé dire un saint. On sent que nous voulons parler de Baruch Spinoza, le solitaire du Pavilioengragt, le juif espagnol enterré dans une église hollandaise. Ici encore, ce qui est partout singulièrement rare parmi les grands hommes, — y compris les philosophes, — nous voyons un juif dont l'âme est au niveau du génie. On peut ne point aimer la philosophie de Spinoza, — j'avoue, pour ma part, que je la goûte peu, — il est malaisé de ne pas admirer le philosophe et de ne pas l'aimer. Sans fortune, sans appui, ce juif sacrifie tout à ce qui lui paraît la vérité; presque seul des penseurs de son temps, il ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée, et ose être sincère avec les autres, comme avec lui-même, ne cherchant ni la gloire, ni le scandale. Des princes lui offrent des chaires ou des pensions; presque seul d'entre les savans de son temps, le juif refuse places et pensions, ne cherchant pas plus l'argent que le bruit. Le pieux impie qui voit Dieu en toutes choses, ne veut pas se laisser distraire de la contemplation de la substance infinie. Le peu qu'il lui faut pour soutenir sa vie passagère, — il est, lui aussi, de faible complexion, — le juif, dans un temps où le travail des mains est dédaigné de tous, le demande à un métier manuel. Il médite les théorèmes de l'*Ethique* et les déductions de son traité *Theologico-politicus* en polissant des verres de lunettes (1). Son biographe Colerus nous le montre simple et bienveillant avec les simples, s'entretenant volontiers avec eux, édifiant par sa vie et par ses propos ses hôtes, les bons Van der Spyk, les encourageant dans la piété, avertissant les enfans d'aller au service divin et leur commentant les paroles du prédicateur. Par la dignité et la simplicité de la vie, ce juif, excommunié par la synagogue, reste un des exemplaires les plus achevés de l'humanité, un des hommes qui font honneur à l'homme. D'autres, avant nous, l'ont rapproché de ce qu'ont produit de plus élevé la piété chrétienne

(1) Rappelez-vous le sonnet de M. Sully-Prudhomme et la conférence de M. Renan à La Haye.

et la sagesse antique : le juif me semble à mi-chemin entre les deux, entre l'humilité de l'une et l'orgueil de l'autre ; il y a, dans sa vertu, moins d'effort apparent et de tension héroïque ; tout y est humain et naturel. Ici encore, chez le juif frappé des imprécations du *herem*, on sent quelque chose de tempéré, d'équilibré qui semble tenir à ses origines et à son éducation hébraïques. Alors même que sa philosophie n'aurait rien d'israélite, qu'elle ne devrait pas plus à la *Cabbale* qu'à la *Thora*, sa vie et sa sagesse tiennent d'Israël. Ce n'est pas, en tout cas, une race à jamais déchue, celle qui, à ses plus mauvais jours, a enfanté un Spinoza.

« Dans le livre des contes de l'Arabie, a dit le poète juif, on voit des princes changés en bêtes qui, le jour venu, reprennent leur forme première... Tel a été le destin du prince que je chante. Son nom est Israël. Des sorcières l'avaient changé en chien, en chien jouet des enfans de la rue, en chien avec des pensées de chien : *Hund mit hündischen Gedanken* (1). » Le poète a dit vrai. Durant des siècles, Israël, prince des pays d'Orient, chassé de la maison du roi son père, a été métamorphosé en animal obscène ; il a dû ramper aux pieds de maîtres étrangers, aboyant de faim et de misère, objet de dégoût pour qui le rencontrait. Et voilà que, au grand scandale de ceux qui le croyaient fait pour être à jamais fouetté et battu, il a repris, devant nous, sa forme humaine. Les sorcières qui la lui avaient enlevée sont bien vieilles ; toutes pourtant ne sont pas mortes. Ce sont les lois d'exception qui, pendant si longtemps, ont refusé de voir dans le juif un homme ; en certaines contrées, là-bas, vers l'Asie, les survivantes s'obstinent encore à le traiter en chien. La fée qui a fait cesser l'enchantement, est-il besoin de la nommer ? Elle est coutumière de pareils prodiges, et Israël n'est pas le seul qui lui doive d'avoir repris forme humaine. Naguère encore, elle était en haute renommée parmi nous, Français ; et, à notre exemple, les peuples l'invitaient volontiers à leur rendre visite. Aujourd'hui, on semble las d'elle ; plus d'un ne lui pardonne pas ce qu'elle a fait pour Jacob. On l'appelle Liberté ; — pour redevenir tout à fait un homme, le juif ne demande pas d'autre aide.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) H. Heine, *Prinzessin Sabbath ; Romanzero*.

PAYSAGES HISTORIQUES

DE FRANCE

III¹.

LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE.

La Bretagne est de toutes nos provinces celle qui offre encore de nos jours la race la plus pure, les plus vieilles traditions, la physionomie la plus originale. Si la Provence est le pôle latin de la France, la Bretagne en est le pôle celtique. L'une lui a transmis le courant classique de la Grèce et de Rome ; l'autre lui a renvoyé le courant plus mystérieux, mais non moins puissant, qui jaillit de sa source primitive avec le reflux des races sœurs du nord-ouest de l'Europe. La Provence se souvient d'avoir été le royaume d'Arles, le pays de la langue d'oc et des troubadours contre les barbares du Nord. La Bretagne oublie moins encore qu'elle a été l'Armorique, le royaume de Breiz-Izel contre ces mêmes Franks, et qu'un de ses rois, Noménoé, poursuivit un empereur carlovingien jusque sous

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1^{er} août 1890.

les murs de Paris. Celtes, Latins et Franks, trois races, trois génies, trois mondes si opposés qu'ils paraissent irréconciliables. Et pourtant le génie français n'est-il pas justement le résultat de leur harmonie ou de leur équilibre instable? A toutes les époques de notre histoire, on les voit se battre, se mêler et s'unir sans jamais se confondre totalement. S'il me fallait caractériser d'un aperçu sommaire la trinité vivante qui constitue cet être moral qu'on appelle la nation française, je dirais que le génie frank, par la monarchie et la féodalité, en constitua l'ossature et le corps solide; le génie latin, qui nous a si fortement imprimé son sceau et sa forme par la conquête romaine, par l'Église et par l'Université, y joue le rôle de l'intellect. Quant au génie celtique, c'est à la fois le sang qui coule dans ses veines, l'âme profonde qui agite son corps et sa conscience seconde, secrète inspiratrice de son intellect. C'est du tempérament et de l'âme celtiques de la France que viennent ses mouvemens incalculables, ses soubresauts les plus terribles comme ses plus sublimes inspirations.

Mais, de même que la race celtique primitive eut deux branches essentielles dont les rejetons se retrouvent çà et là, les Gaëls et les Kymris, de même le génie celtique se montre à nous sous deux faces. L'une joviale et railleuse, celle qu'a vue César et qu'il définit par ces mots : « Les Gaulois sont changeans et amans des choses nouvelles. » C'est l'esprit gaulois proprement dit, léger, pénétrant et vif comme l'air, un peu grivois et moqueur, facilement superficiel. L'autre face est le génie kymrique, grave jusqu'à la lourdeur, sérieux jusqu'à la tristesse, tenace jusqu'à l'obstination, mais profond et passionné, gardant au fond de son cœur des trésors de fidélité et d'enthousiasme, souvent excessif et violent, mais doué de hautes facultés poétiques, d'un véritable don d'intuition et de prophétie. C'est ce côté de la nature celtique qui prédomine en Irlande, dans le pays de Galles et dans notre Armorique. On dirait que l'élite de la race s'est réfugiée dans ces pays sauvages, pour s'y défendre derrière ses forêts, ses montagnes et ses récifs et y veiller sur l'arche sainte des souvenirs contre des conquérans destructeurs. L'Angleterre saxonne et normande n'a pu s'assimiler l'Irlande celtique. La France gauloise et latine a fini par s'attacher la Bretagne et même par l'aimer. L'importance de cette province est donc capitale dans notre histoire. Elle représente pour nous le réservoir du génie celtique. Génie de résistance indomptable, d'exploration hardie. Noménoé, Du Guesclin, Duguay-Trouin, Lanoue, La Tour d'Auvergne, Moreau, l'incarnent. C'est de Bretagne aussi que la France a reçu plus d'une fois les mots d'ordre de son orientation philosophique, religieuse ou poétique. Abailard,

Descartes, Chateaubriand, Lamennais, furent des Bretons. Mais ce n'est que dans notre siècle qu'on a compris le rôle le plus intime de la Bretagne dans notre histoire. En assistant à la résurrection de la poésie celtique, la France a en quelque sorte reconnu son âme ancienne, qui remontait pleine de rêve et d'infini d'un passé perdu. Elle s'est étonnée d'abord devant cette apparition étrange, aux yeux d'outremer, à la voix tour à tour rude et tendre, enflée de grandes colères ou frémissante de mélancolie suave, comme la harpe d'Ossian, comme le vieil Atlantique d'où elle venait. « Qui es-tu? — Jadis j'étais en toi, j'étais la meilleure partie de toi-même, mais tu m'as chassée, répond la pâle prophétesse. — En vérité? je ne m'en souviens plus, dit l'autre, mais tu remues dans mon cœur des fibres inconnues et tu me fais revoir un monde oublié. Allons, parle, chante encore! Peut-être m'apprendras-tu quelque secret de ma propre destinée... » Ainsi la France, se souvenant qu'elle fut la Gaule, s'est habituée à écouter la voix de la Bretagne et celle du vieux monde celtique.

Il y a une trentaine d'années, M. Ernest Renan résumait ici même les belles publications de M. de la Villemarqué et de lady Charlotte Guest. Dans cet article, resté célèbre, sur *la poésie des races celtiques*, il définissait de sa plume d'or le génie de sa race. Négligeant peut-être un peu trop son côté mâle et ne s'attachant qu'à son côté féminin, il en distillait la fleur pour l'enfermer dans un flacon ciselé. Ce beau travail, qui fut pour nombre de personnes une révélation, n'est pas à refaire. Le but que je me propose est différent. Un voyage rapide à travers la Basse-Bretagne a évoqué devant moi quelques-unes des grandes légendes où le génie celtique a trouvé sa plus forte expression. Plusieurs sont demeurées à l'état fruste dans la tradition populaire; d'autres ont été détournées de leur sens primitif par les trouvères normands ou français et par les gens d'église. Beaucoup de grands personnages communs à la tradition galloise, cambrienne et bretonne, comme par exemple Merlin l'Enchanteur, ont eu dans la poésie du moyen âge le même sort que cet illustre magicien. La fée Viviane, voulant le garder pour elle, l'entoura neuf fois d'une guirlande de fleurs en prononçant une formule magique qu'elle lui avait dérobée. Il s'endormit d'un profond sommeil et ne se réveilla plus. Mais lorsqu'on touche le sol breton, les âges lointains et leurs créations revivent d'une singulière intensité, avec leur couleur sauvage ou mystique et parfois leur sens profond, éternel, legs prophétique qu'ils ont fait aux âges futurs. Ajoutons que la poésie populaire, encore vivante en Basse-Bretagne, a été recueillie avec une scrupuleuse et pieuse exactitude par M. Luzel dans ses *Gwerziou* et ses *Soniou*.

Ce sont comme les derniers soupirs de l'âme celtique qui se raconte elle-même dans son rêve (1).

Dans cette courte promenade à travers la Bretagne d'aujourd'hui, j'essaierai donc d'esquisser une histoire du génie celtique en ses périodes vitales et de pénétrer dans son arcane à travers ses grandes légendes.

I. — TEMPS PRÉHISTORIQUES, LE MORBIHAN ET LES MONUMENS DE KARNAC.

Pour entrer de plain-pied dans le vieux monde celtique, il faut aborder la Bretagne par le midi. Le sombre Morbihan et l'âpre Finistère ont conservé quelque chose de leur physionomie ancienne. Sans doute les noires forêts, où des houx grands comme des chênes formaient des haies colossales, les marais où le buffle, le cerf et l'élan plongeaient leurs naseaux fumans, ont disparu. Mais les mêmes vagues enveloppent toujours les mêmes îles sauvages et les côtes déliquetées à l'infini; les innombrables dolmens, les menhirs dressent toujours leurs profils bizarres sur les landes; les costumes des habitans rappellent encore un passé lointain; et leur langue singulièrement primitive, à l'accent guttural, aux voyelles franches, aux consonnes sonores, tantôt rude comme un cri d'oiseau de mer, tantôt douce comme un gazouillis de fauvette, est la vieille langue celtique, presque la même qui retentit au port de Kaërnarvon, au pays de Galles et sur les flancs du Snowdon, la montagne sacrée des bardes. Entrons donc en Morbihan pour y trouver quelques souvenirs de l'enfance de cette race qui se perd dans la nuit des temps.

La Loire, riante à Blois, majestueuse à Tours, s'attriste aux ardoisières d'Angers, près du sombre château du roi René, d'où les Plantagenets régnèrent si longtemps sur la France. Il semble qu'elle regrette ses berges boisées, ses châteaux somptueux paresseusement mirés dans ses eaux dormantes, séjours voluptueux de rois et de favorites. A Nantes, elle tourbillonne, furieuse, comme si elle se souvenait des noyades de Carrier. Bientôt elle se trouble, elle jaunit et se crispe à la houle des grosses marées. Adieu les doux méandres dans les molles contrées. Les rives s'écartent et s'aplatissent. Voici déjà les lourds navires de Saint-Nazaire qui reviennent des Antilles et du Mexique. Le bateau danse, se-

(1) *Soniou Breiz-Izel*, chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par M. Luzel. — Ce beau recueil est précédé d'une introduction de M. Le Braz, qui, poète lui-même et grand folkloriste, a su donner un tableau vivant et complet de la poésie populaire dans la Bretagne celtique d'aujourd'hui.

coué par la lame. Déjà la Loire submergée n'est plus; on roule sur l'océan. C'est ainsi qu'à l'embouchure du fleuve, la France de la renaissance et du moyen âge se perd peu à peu dans un autre monde, plus ancien et plus rude.

De Saint-Nazaire au Croisic, la côte et la race bretonne apparaissent. De larges plages blanches et fauves, en sable fin, encadrées de rochers qui s'écroulent dans la mer en escaliers de géans. Des dunes, encore des dunes, où l'herbe maigre essaie en vain de pousser. Sur l'une d'elles s'élève en redoute le village de Bourg-de-Batz. Montons sur le clocher de l'église, une tour de soixante mètres, terminée en coupole, qui domine au loin le pays. Le soleil de juillet brûle les sables, et partout un vent froid souffle du large, chassant des brumes lumineuses sur la mer échevelée. La terre plate, pailletée de flaques d'eau carrées, continue la mer à perte de vue. Ce sont les monotones marais salans. Ce pays, conquis sur la mer, faisait jadis partie de l'archipel des Vénètes, que César vint battre ici avec sa flotte. La dune même qui porte le village de Bourg-de-Batz aurait été alors, selon la tradition, cette île où les prêtresses namnètes se livraient à des danses nocturnes qui épouvantaient les navigateurs, et d'où elles partaient mystérieusement dans leurs barques pour rejoindre leurs époux par les nuits de pleine lune. Le castrum romain a chassé les sorcières gauloises de leur retraite. Aujourd'hui l'église chrétienne s'y dresse hautaine et solitaire. Je remarque que le chœur en est singulièrement bâti. Au lieu de continuer en droite ligne la nef, il oblique à gauche. On sait que par cette structure, les architectes du moyen âge voulurent imiter la tête du Christ penchée sur la croix. Elle est plus fréquente en Bretagne qu'ailleurs et trahit certainement le goût inné de cette race pour le symbolisme et la piété attendrie qu'elle apporte dans son sentiment religieux.

Bourg-de-Batz était célèbre autrefois par ses costumes multicolores et ses mœurs originales. On ne se mariait qu'entre gens du bourg et c'étaient les jeunes filles qui faisaient les demandes de mariage par l'intermédiaire du tailleur. Une ronde furieuse des femmes autour des feux de la Saint-Jean y rappelait encore les danses des prêtresses gauloises. Aujourd'hui, tout cela disparaît peu à peu devant la civilisation envahissante des stations balnéaires. Une vieille femme me montre pour quelques sous, dans sa maison, une collection d'affreuses figures de cire affublées de costumes de noce et me vend une chanson populaire imprimée. Musée, imprimerie, exploitation, voilà bien la fin des mœurs originales. Ici, comme dans le reste de la Bretagne, deux types parfaitement distincts me frappent dans la population, le type brun à pommettes saillantes,

aux traits épais et forts; le type blond, aux yeux bleus, aux traits énergiques et fins. L'un rappelle lointainement le type touranien, l'autre, le type arien dans ce qu'il a de plus noble. Bien des races se sont mêlées sur ces côtes. Le type qui prédomine parmi les femmes est très pur : la figure allongée, le nez mince et droit; de grands yeux tranquilles et chastes, le geste sobre, hiératique. A côté de ce type, j'en ai vu un autre, plus méridional, qui rappelle la charmante Velléda de Maindron : nez busqué, yeux hardis, taille mince et larges flancs avec la démarche onduleuse des cavales; l'antique druidesse à côté de la madone.

La vraie Bretagne ne se révèle que plus loin, dans l'intérieur des terres, aux approches de Vannes. Un changement graduel se fait dans la physionomie du paysage. Aux champs cultivés succèdent de vastes pâturages semés de petit bois, comme en Normandie. Mais l'inégalité du terrain, ses mouvemens brusques, son inquiétude constante annoncent le sol de la vieille Armorique. A chaque instant, le granit perce et se hérissé en pierres grisâtres. Et puis ondulent à perte de vue les collines recouvertes de bruyères violettes. Les landes maigres alternent avec les combes savoureuses. De distance en distance, des fissures s'ouvrent dans le grand plateau de granit qui forme la presqu'île armoricaine. Là, coulent profondément encaissées des rivières brunes. Elles serpentent mystérieusement entre les bois épais et les claires prairies et forment parfois des vallées charmantes. Les villages nichés sur ces collines ou dans ces plis de verdure se distinguent à peine des rochers; car ils sont tous bâtis en granit gris. Grises aussi les églises, aux porches profonds, embroussaillés d'une végétation de pierre en gothique flamboyant... Les nefs sont souvent basses et humbles comme la dévotion de cette race fidèle à sa terre et à ses affections. Mais la hauteur des clochers carrés, à flèches aiguës et ajourées, à quatre tourillons qui règnent sur ces campagnes, semble attester que dans ces populations la pensée religieuse domine souverainement et tyranniquement toutes les autres. Une lande, un dolmen, un calvaire, un fin clocher et la mer qui gronde au loin, c'est toute la Bretagne. Austérité chrétienne bâtie sur la sauvagerie celtique. Le pays tout entier a l'air de se souvenir et de prier. Vaste sanctuaire d'où la vie moderne est absente et qui s'immobilise dans la pensée de l'éternité.

C'est une vieille ville celtique que Vannes avec ses rues montueuses, ses maisons de granit et ses toits d'ardoise couverts d'une mousse jaune. On parle breton dans les rues. Les Vannetaises portent encore la grande cornette et le fichu bleu sur leur robe noire. Mais hâtons-nous vers le but. Dépassons Notre-Dame-

d'Auray, la ville sainte des chouans et acheminons-nous vers l'archipel du Morbihan, vers cette petite mer intérieure, qui grâce à son isolement, à son labyrinthe de promontoires et d'îles fut une des grandes citadelles et une des nécropoles des âges préhistoriques. Avant d'arriver à Karnac, la lande commence aride, pierreuse, infinie. Des moutons noirs tondent le pré caillouteux. L'ajonc triste aux fleurs jaunes, l'ajonc noir dessine ses zigzags épineux au bord des routes. On est saisi de cette mélancolie du paysage breton si bien décrite par M. Renan. « Un vent froid plein de vague et de tristesse s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissemens. »

A Karnac, l'église elle-même a un air d'insolite et sauvage vetusté. Son porche latéral est bâti avec des blocs de granit taillés en d'énormes menhirs et ressemble à l'entrée d'une caverne. La piété royaliste des habitans a élevé sur ce portail un baldaquin de pierre qui figure une couronne colossale. Elle rappelle plutôt un débris du monde antédiluvien. On dirait les défenses enchevêtrées de rennes ou de cerfs gigantesques, charriés au sommet d'un roc par un déluge, et l'on se croit transporté aux époques anciennes du globe. Non loin du bourg, s'élève sur une colline un immense tumulus formé de pierres sèches amoncelées, sous lequel des fouilles ont fait découvrir des haches dites *celtæ*, en pierre polie de jade, des ossemens calcinés et des grains de collier. Une chapelle surmonte le vieux galgal, où l'on allume les feux de la Saint-Jean et où les femmes des marins viennent prier pour leurs maris. De cette hauteur, qui commande un vaste horizon, on domine le plus grand sanctuaire celtique du continent. Horizon de landes, de plages désolées, de bras de mer et de presqu'îles qui s'embrassent et s'enchevêtrent tristement. Le golfe du Morbihan, Belle-Ile, le promontoire de Quiberon se perdent dans la brume. L'œil est attiré, au premier plan, par des phalanges de pierres levées, semées en ligne droite et à distances égales dans les champs de bruyères. Ce sont les célèbres alignemens de Karnac. Ils se divisent en trois groupes, celui du Ménec, celui de Kermario et celui de Kerlescan ; le premier de onze rangées, le second de dix, le troisième de treize, comprenant un total de 1,991 menhirs. Il y en avait le double autre-fois ; on en a fait des églises, des maisons et des routes. Ils atteignent en moyenne une hauteur de dix à douze pieds. Vue d'en haut et de loin, cette armée de rocs ressemble à un jeu d'échecs disposé là par des géans. L'impression n'est guère plus saisissante lorsqu'on

approche et qu'on arpente les champs entre leurs rangées monotones. A la longue seulement, l'étonnement et la curiosité se mêlent à la sorte d'ennui que cause la vue de ces pierres fameuses, d'une énigmatique et d'une insolente régularité. Leur nudité farouche défie l'investigateur. Elles ont l'air de dire : « Vous ne saurez pas qui nous sommes, mais vous ne nous ôterez pas de là. » Parcourez ensuite l'archipel du Morbihan, l'île aux Moines, l'île d'Arz, la presqu'île de Rhuys et vous retrouverez partout ces pyramides informes, ces grands tumulus et ces tombelles qui font onduler la crête des collines ; allez voir la colossale table des Marchands coquettement posée sur trois rochers pointus comme pour jouer avec les lois de la pesanteur ; admirez le gigantesque menhir de Lokmariaquer, renversé par la foudre et brisé en quatre morceaux dont un seul mesure douze mètres ; songez que beaucoup de ces pierres ont dû être amenées là par mer, — car les géologues ont constaté que la plupart ne sont pas des roches du sol ; — pensez à tout cela, et vous vous demanderez quelles volontés opiniâtres, quels bras puissans ont taillé, transporté, dressé ces blocs énormes ; ce qu'ils signifiaient pour ces hommes primitifs, quelle civilisation, quelle religion se rattache à ces premiers monumens de notre sol.

Parlant de ces menhirs, Geoffroy de Monmouth, le chroniqueur des plus vieilles traditions celtiques, dit : « Ces pierres sont magiques. Des géans les apportèrent autrefois. » Mais quels géans ? Peut-être ces Hyperboréens venus des régions boréales dont parlent les traditions grecques, premiers dompteurs du cheval et du chien, inventeurs des haches de silex, de la fronde et de l'arc, grands chasseurs d'aurochs qui allaient devant eux, ivres de lumière et d'espace. Peut-être élevèrent-ils ces pierres en souvenir de leur victoire, comme un temple en l'honneur du soleil qu'ils adoraient. Peut-être leurs successeurs les Celtes se rassemblaient-ils ici, armée vivante et tumultueuse, au milieu de cette armée immobile de pierres, qui signifiait pour eux la présence symbolique des grands ancêtres. Peut-être est-ce dans ce lieu qu'avant de partir pour une de leurs expéditions ils élaient le *brenn*, le chef, et l'élevaient sur leurs boucliers, à la lueur des éclairs, au roulement de la foudre, invoquant les dieux et les bravant du choc de leurs armes. Quoi qu'il en soit, les symboles primitifs sont par eux-mêmes un langage universel et compréhensible. La pierre dressée, le menhir, me semble le signe japhétique de la race blanche à sa formidable aurore. Audacieuse affirmation de l'homme indompté et son premier cri vers Dieu. Révolte et adoration, cette race porte dans son cœur les deux forces centrifuge et centripète qui sont les deux

forces initiales de toute évolution naturelle et historique. Le menhir en est le témoignage, et voilà peut-être pourquoi il exerce cet inquiétant prestige sur l'imagination populaire et sur l'esprit des savans.

Avant de quitter le Morbihan, allons faire une visite à l'île de Gavrinis. — Fouetté par la pluie et la grêle, j'ai traversé la lande de Lokmariaquer, sinistre comme celle de Macbeth. Maintenant une barque à voile m'emporte dans la petite mer intérieure où un brick norvégien dort à l'ancre au milieu du golfe. Le ventre des nuées basses rampe sur les côtes. Averse sur averse; les rafales couchent la voile sur le flot. Nous louvoyons sous le grain. Pour égayer mon pêcheur maussade, j'entonne la belle chanson bretonne : « Il vente! il vente! C'est l'vent d'la mer qui nous tourmente! » Et voici, le ciel s'éclaircit. Nous voguons sur un grand lac bleu d'acier d'où émergent des îles brunes. Ce ne sont pas les blanches sirènes de la Méditerranée, mais des filles osseuses de la vieille Hertha, des Nornes noires ou de vieilles druidesses accoudées et couchées au bord de cette mer écartée. Elles ont vu tant de choses qu'elles regardent passer les siècles avec indifférence et nous plaignent d'avoir perdu l'antique foi des ancêtres. Car, rangées en grand cycle, ces îles ont fidèlement conservé, comme des colliers sur leurs seins ou comme des casques sur leur tête, les tombeaux des ancêtres immémoriaux.

Nous voilà dans l'île de Gavrinis. Une allée montante, bordée d'une double haie d'ajoncs conduit au sommet de cet îlot couronné par le plus beau tumulus de Bretagne. C'est une colline formée de pierres amoncelées à huit mètres de hauteur. On pénètre avec une chandelle dans un corridor maçonné en larges tables de granit. Cette allée couverte, ce long dolmen souterrain aboutit à une sorte de chambre mortuaire comme dans les tombeaux égyptiens. Elle est éclairée de côté par un orifice triangulaire. Les parois et le plafond sont grossièrement sculptés de rainures parallèles dont les circonvolutions forment des lignes bizarres, sorte de tatouage où l'on distingue des haches. Du haut de ce tumulus, la vue s'étend sur tout l'archipel du Morbihan. Il domine la mer à pic, comme à Saint-Malo la tombe de Chateaubriand. Elles sont sœurs, ces deux tombes bretonnes, solitaires fiancées du sauvage océan, bercées de son murmure infini.

Les tumulus étaient, pour les Gaulois, les endroits sacrés par excellence. L'idée de l'immortalité de l'âme, si vivante chez eux, se rattache au culte des morts illustres. L'ancêtre, toujours présent par le tombeau, devient le protecteur de la race. De cet archipel partit la flotte des Vénètes qui alla combattre César et peut-être

défila-t-elle devant cet îlot pour recevoir la consécration des prêtres et des prêtresses groupés sur ce tumulus et entourés de toute une population de vieillards, de femmes et d'enfants. Ils étaient venus de loin pour voir partir les lourds navires, charpentés en chêne, hauts comme des tours de siège, chargés de tout leur espoir, où reluisaient les cottes de mailles, les casques et les javelots de leurs fils, de leurs maris et de leurs pères. Druides et druidesses, les bras étendus, avaient invoqué les ancêtres d'une longue clameur et jeté sur les navires une pluie de verveines, de primevères et de trèfles. — Hélas ! toute cette flotte ne devait pas revenir. Le terrible proconsul la coula à fond : les sénateurs vénètes moururent dans les tortures. Toute la population fut vendue à l'encan, sous la lance, et dispersée dans le monde. — Ainsi périt la noble nation des Vénètes. Mais la conscience de l'Armorique a survécu dans ce cri : *Me zo dezaz armoriq.* « Et moi aussi, je suis Breton ! »

II. — LA BRETAGNE PAÏENNE, LA POINTE DU RAZ ET LA LÉGENDE DU ROI GRADLON.

La Gaule asservie, latinisée, colonisée, le génie celtique se réfugia en Armorique. Pendant trois siècles, elle subit le joug des légions et du fisc romain, avec d'incessantes révoltes. Une partie de la population se réfugia en Grande-Bretagne, cet asile des druides et des bardes. Mais, au IV^e siècle, Mériadek revint en Armorique et en chassa les Romains. Du IV^e au IX^e siècle, la Bretagne resta indépendante. Cette époque, appelée la période des rois dans l'histoire de notre province celtique, est remplie par des guerres intestines. Quelquefois un chef réunit tous les autres sous son autorité et réussit à délivrer le pays d'une invasion de Franks ou de Normands. Il prend alors le titre de *pen-tiern*, de *conan* ou de roi d'Armorique. Aussi les noms de Mériadek, de Gradlon, de Noménoé et d'Alain Barbe-Torte resument-ils l'histoire bretonne de ces temps. Époque héroïque, barbare et sauvage, où éclate le côté païen de l'esprit celtique.

Si le Morbihan est le sanctuaire d'un monde préhistorique, le Finistère, avec les prodigieux récifs et les baies profondes de la côte ouest, est le centre principal de cette Bretagne bretonnante, indépendante et païenne. Il nous en reste une série de traditions qui plongent dans le fin fond du paganisme et une légende originale. Allons la chercher dans le cadre océanien où elle est née, à

cette pointe du Raz, extrémité du monde occidental, qui lance au beau milieu de l'Atlantique un dernier et formidable écueil dont la sauvagerie avait déjà frappé d'une terreur religieuse les voyageurs anciens.

Enfermé entre ses côtes comme dans une forteresse, le Finistère offre à l'intérieur les vallées les plus vertes, les coins les plus exquis de la Bretagne, comme les bords de l'Isole et de l'Ellé chantés par Brizeux. Quimper, avec son élégante cathédrale ouvree à jour, est niché dans un frais bassin de collines boisées; du haut du Mont-Frugy on voit l'Odet serpenter dans une mer de forêts mamelonnées. Cependant, en Bretagne, le grand personnage, le maître, le tyran de la terre et des hommes, c'est l'Océan. On devine partout sa présence, même quand on ne le voit pas. On le sent dans ces rivières brunes et noires, où le reflux remonte quelquefois à dix lieues, où des goélettes sont attachées sur les quais ou couchées sur la vase comme des cormorans malades. On le sent dans l'arbre tordu et ployé par la tempête, dans le vent salé qui crispe la lande, dans l'oiseau de mer qui vient y chercher le brin d'herbe pour son nid. On le rencontre dans ces marins aux yeux francs et hardis, à la chemise rabattue, au col nu brûlé par le soleil, la fleur et l'orgueil du pays, qui se promènent dans les villages de l'intérieur; il revient sans cesse dans la conversation des vieilles accroupies au seuil des chaumes et des hommes assis sous les portes des petits cabarets, la pipe aux dents, le bonnet de laine sur l'oreille. On le retrouve, l'inévitable Océan, jusque dans l'église où prient les femmes agenouillées. Car suspendues à la voûte de la nef, en *ex-voto*, voici une foule de navires, aux flancs rouges et noirs, destinés à obtenir la protection de la Vierge, de l'Étoile de mer. Ne sont-ce pas les barques de l'Isis égyptienne? Ah! pour les yeux qui les regardent, que d'âmes ils ont menées dans l'autre monde, ces navires poudreux!

Il a son sourire aussi, le dieu terrible, et c'est dans la baie de Douarnenez qu'il faut aller le chercher. Une sirène, cette baie, lorsqu'on sort du port pour errer sur ses plages, où des sources claires filtrent des granits noirs, où les sveltes lavandières descendent sur les sables fauves; une sirène dangereuse avec ses lointains fuyans, avec les lignes cadencées de ses anses et de ses caps, où, par les beaux soirs de pourpre et de safran, les ondes du large se brisent et chantent dans une coupe de saphir. C'est là que la tradition la plus accréditée place la ville d'Ys, la cité submergée. Mais avant de raconter son histoire, allons trouver l'Océan là où il règne dans sa souveraineté absolue. On atteint la pointe du Raz, depuis Audierne, par l'intérieur des terres. D'abord, quelques fonds de verdure, et,

ça et là des bouquets d'arbres, égaient encore la campagne. Mais à mesure qu'on monte sur le plateau, le paysage s'appauvrit et se dénude. Oh! qui rendra la tristesse de ces rideaux de pins ébranchés par le vent qui profilent sur le ciel gris leurs maigres colonnades, et celle du clocher de Tugeau qui se dessine sur la mer dans une cassure de terrain, et l'air d'abandon des sémaphores où pâit une chèvre misérable attachée à un poteau? Après Lescoff, on ne voit plus que de loin en loin un moulin à vent ou une bergère assise avec un fuseau sous une haie d'ajones. Enfin, on aperçoit le grand phare qui occupe l'extrémité de la pointe du Raz. Un sourd mugissement qui vient d'en bas annonce la proximité de la mer et par saccades fait trembler tout le promontoire. Quelques pas encore, et brusquement, derrière le phare, l'Océan apparaît de trois côtés. D'un seul coup il s'est emparé de l'horizon et vous écrase de son immensité circulaire. Ici la terre finit, rongée, engloutie par le flot tout-puissant. Derrière ce rocher pointu qu'on voit devant soi et qui forme le bout du cap, on sent le vide de l'espace. On se croit lancé par-dessus l'enveloppe liquide du globe sur un écueil, au beau milieu de l'Atlantique. Il n'y a plus que la mer et le ciel, et entre les deux des nuages noirs sombrés sur l'abîme.

Tristis usque ad mortem, c'est la première et la dernière impression de la pointe du Raz. Elle s'exprime dans ce proverbe breton : « Secourez-moi, grand Dieu, ma barque est si petite et la mer est si grande! et dans cet autre : « On ne peut rien contre la mer ni contre Dieu. » Un sentier étroit, vertigineux, grimpe autour du cap sauvagement découpé. Bientôt on aperçoit sous ses pieds ce qu'on appelle l'enfer de Plogoff. En travaillant un angle rentrant du roc, les vagues ont creusé une caverne et percé le promontoire de part en part. La rampe descend assez bas pour qu'à un point on voie un trou de lumière dans la caverne; c'est son issue de l'autre côté du cap. A cet endroit, le granit est rouge; sous l'eau, il est tapissé de lichens d'un blanc verdâtre et cadavéreux, ce qui donne à cette bouche de l'abîme quelque chose de particulièrement sinistre. Toujours les vagues y mènent une danse effrénée et s'y engouffrent avec de véritables détonations. Mais il faut s'asseoir à la pointe aigue du cap, au tournant du sentier, pour goûter la beauté sauvage du panorama, qu'aucune vue océanienne ne surpasse en grandeur. On dirait qu'on se trouve sur le pic d'une montagne submergée dont la crête se prolonge sous l'eau et en ressort avec ses dents ébréchées. On plane sur un archipel d'îlots et de récifs. A vos pieds, sur un écueil, au ras du flot, c'est le phare de la Vieille. A deux lieues de là, cette mince ligne noire, qui le dirait? c'est l'île de Sein, la célèbre île des neuf vierges prophé-

tesses de l'Armorique ancienne. Entre les deux, c'est le Raz, où un courant formidable entraîne les navires et que « nul n'a passé sans mal ni frayeur, » disent les Bretons. Cependant, il n'y a pas d'autre chemin pour doubler le cap. Car au-delà de l'île de Sein, une chaîne de récifs s'étend à huit milles. Le phare d'Armen la termine. Et plus loin, vers l'île d'Ouessant, perdu comme une bouée dans la solitude désolée de l'Atlantique, c'est le phare des Pierres-Noires. A droite et à gauche, en arrière du cap, il y a sept lieues de côtes, mais estompées par les brumes, mangées par l'eau, elles paraissent invraisemblables, irréelles. Et s'accentue cette sensation de pleine mer, de marée montante et d'engloutissement de la terre dans le grand Océan. Mais il est superbe, il se redresse tout blanc de vagues, les jours de grande tempête, le vieux cap, quand les montagnes liquides se précipitent à l'assaut sur son éperon de granit. Alors personne ne pourrait tenir sur ses pentes escarpées. Les rafales d'écume balaient le promontoire à trois cents pieds au-dessus de la mer. Dans l'enfer de Plogoff, ce sont des salves d'artillerie. Le roc est secoué comme par un tremblement de terre, et dans le mugissement des eaux, dans l'incessante trépidation du sol et de l'air, dans la convulsion de tous les élémens, on ne voit, on n'entend plus rien.

Je suis allé me promener une grande heure, par un beau soir, dans la baie des Trépassés. C'est une large plage de sable qui termine un vallon désert. L'Atlantique s'encadre ici entre la pointe du Raz et la pointe du Van. Ses larges lames bleues et transparentes déroulent leurs volutes nacrées sur la grève nue, avec une majestueuse monotonie. Les rayons obliques du soleil couchant jettent de l'or dans ces crinières d'Océanides. Et ce sont mille voix confondues dans un profond murmure, une polyphonie de rythmes et de mélodies dans une symphonie grandissante. La mer, — si désespérante là-haut, redevient ici l'enchanteresse caressante, la grande endormeuse de la souffrance humaine. Car sa musique parle des choses éternelles. Car l'âme, en se recueillant au fond d'elle-même, se dit qu'au milieu de ses naufrages et de ses abandons, il y a en elle aussi quelque chose qui ne meurt point et qui la relie à l'Éternel. Ce lieu abandonné des humains, où la solitude de la terre se rencontre avec la solitude de l'océan, est, selon d'antiques légendes, le rendez-vous des âmes en peine. « Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissemens des ombres volant avec un léger bruit. Il voit passer les pâles fantômes des morts. » Selon Procope, les pêcheurs entendent heurter à leur porte à minuit. Ils se lèvent et trouvent sur la plage des barques vides qui se chargent d'hôtes invisibles. Poussés par une force in-

connue, les pêcheurs prennent place au gouvernail. Le vent les emporte avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à l'île de Bretagne, ils ne voient toujours personne. Mais ils entendent des voix qui appellent les passagers par leurs noms. Les barques s'allègent tout à coup; les âmes sont parties. Selon la tradition chrétienne, encore vivante dans le peuple, la baie des Trépassés est le rendez-vous des âmes des naufragés. Le jour des Morts, on les voit courir sur la lame comme une écume blanchâtre et fugitive, et toute la baie se remplit de voix, d'appels, de chuchotements. Une touchante imagination populaire fait se rencontrer ici les âmes de ceux qui se sont suicidés par amour et perdus dans la mort. Une fois par an, ils ont le droit de se revoir. Le flux les réunit, le reflux les sépare, et ils s'arrachent l'un à l'autre avec de longs gémisséments.

Mais la plus curieuse tradition de ces côtes est celle de la cité submergée. La légende de la ville d'Ys est l'écho de l'Armorique païenne du iv^e et du v^e siècle. On y sent passer comme un ouragan la terreur des vieux cultes païens et celle de la passion des sens déchaînée dans la femme. A ces deux terreurs s'en mêle une troisième, c'est celle de l'Océan, qui joue dans ce drame le rôle de Némésis et du Destin. Le paganisme, la femme et l'Océan, ces trois désirs et ces trois peurs de l'homme, se combinent dans cette singulière tradition et finissent en une tempête d'épouvante.

Par une après-midi orageuse, je contournais avec un ami le haut des rochers qui s'échelonnent en promontoires, depuis la pointe de Brézélec jusqu'à celle du Van. Pas de côte plus féroce dans toute la Bretagne. La mer la déchiquette à l'infini. Là, ce sont de petits fiords, longs corridors où l'œil plonge d'en haut, à pic. Ailleurs, les rochers s'avancent comme des castels féodaux. De loin, la pointe du Van ressemble à une forteresse massive, où le lichen noir trace des stries verticales. Quand on approche, c'est un labyrinthe d'îlots enchevêtrés qui ressemblent à des animaux antédiluviens; mastodontes et mammouths gigantesques, couchés dans la mer. Les ravines, qui dévalent du haut de la lande, finissent en précipices, en gargouilles, en criques, où incessamment mugit, tourne, joue, travaille le flot. Ces ravines parfois ont leur flore, pâle flore rongée par la bise saline, fleurs jaunes d'ajoncs ou de genêts. Certains rochers qui descendent en entonnoir dans des criques mordues par la vague sont revêtus de petites fleurs blanches, étoilées. Rien de plus triste que ces fleurs tapissant l'abîme; on dirait la dernière illusion attirante et trompeuse au bord du fond amer et noir de la vie. Quelquefois, perdue dans la lande, une ferme isolée rappelle le doux *home*; ou, debout en face de l'infinie

désolation de la mer, une chapelle en ruines se dresse comme une pensée immuable fixée sur l'invisible. De fortes ondées, envoyées par un orage montant du large, nous forcèrent à nous réfugier dans une ferme, à côté d'un moulin à vent, dont les deux bras noirs, immobiles, ressemblaient à des faux monstrueuses. La porte de cette ferme était fabriquée avec la plaque en tôle provenant d'un *steamer* échoué, et la chaudière rouillée de ce même navire était couchée dans la cour. Le paysan, grave comme un chouan, nous fit asseoir près de la cheminée basse où grésillait un feu de lande. Les étincelles tourbillonnaient dans le foyer, et par les trous de la porte de fer, débris d'un naufrage, sifflait la tempête. De temps en temps, on entendait les grondemens de la mer lointaine comme les coups d'un assaut répété. L'histoire du roi Gradlon et de sa fille m'était revenue à la vue de cette côte superbe et terrible. Je vais la dire telle que je la vis pendant cette heure, en regardant le feu et en écoutant la mer.

Dans cette partie de la Bretagne que nous nommons Finistère et que les Romains avaient nommée corne de la Gaule, *cornu Galliae*, dont quelques-uns dérivent *Cornouaille*, régnait, au v^e siècle, le roi Gradlon. C'était un de ces chefs de clan, pirates et conquérans, qui, en prenant fait et cause pour les Bretons contre les Germains envahisseurs, devenaient quelquefois *conans* ou rois de tout le pays d'Armor. Jeune encore, il avait passé en Grande-Bretagne; il avait guerroyé chez les Cambriens contre les Saxons; il avait poussé jusque chez les Pictes et les Scots. De sa dernière expédition dans le Nord, il avait ramené un cheval noir et une femme rousse. Le cheval, qui s'appelait Morvark, était superbe et indomptable. Il ne se laissait monter que par la reine Malgven et par le roi Gradlon. Lorsque d'autres le touchaient seulement, il se cabrait en frémissant; sa crinière se hérissait toute droite sur son cou, et il fixait les gens de ses beaux yeux noirs, presque humains, mais farouches, pendant qu'une flamme légère semblait sortir de ses nascaux, si bien qu'on reculait épouvanté. Non moins redoutable et belle était la reine du Nord, avec son diadème d'or, son corselet en mailles d'acier, d'où se dégageaient des bras d'une blancheur de neige et les anneaux dorés de sa chevelure qui retombaient sur son armure d'un bleu sombre, moins bleue et moins chatoyante que ses yeux. De quel exploit, de quel crime ou de quelle trahison cette proie splendide était-elle le prix? Personne ne le sut jamais. On disait que Malgven était une magicienne, une sène irlandaise ou une saga scandinave qui avait fait périr son premier possesseur par le poison, pour suivre le chef armoricain. Triomphante, heureuse, elle régnait sur le cœur de Gradlon. Mais à peine celui-ci fût-il devenu

roi de Cornouailles, que Malgven mourut subitement, ne laissant au roi qu'une fille née en mer pendant leurs aventures, et qui s'appelait Dahut.

A partir de ce moment, le roi tomba dans une tristesse noire. Il se plongeait dans le vin et la débauche, mais sans parvenir à oublier Malgven. Cependant Dahut grandissait et ressemblait à sa mère. Seulement sa beauté avait quelque chose d'effrayant. Sa peau était plus blanche, sa chevelure d'un roux plus foncé. Son œil changeant comme la mer roulait des désirs plus immenses et lançait des éclairs plus prompts. Elle seule avait le don d'égayer Gradlon. En la regardant, il croyait revoir Malgven. Quelquefois, la main enroulée dans les cheveux fauves de sa fille, ses yeux las, perdus dans les yeux étincelants de vie de Dahut, il lui disait : « Ah ! fille de mon beau péché, perle de mon noir chagrin, par toi seule je tiens à la vie ! » Elle lui souriait, dangereusement enjouée ; mais dans ses yeux, son âme reculait en un rêve insaisissable et trouble. Elle prit sur son père un empire absolu. Toute petite, elle éprouvait pour l'Océan une singulière attraction. Sitôt qu'elle l'apercevait de loin, ses yeux, ses narines se dilataient. Elle en respirait les effluves et semblait vouloir se précipiter vers les plages. Afin d'être plus près de son élément préféré, elle persuada à Gradlon de faire construire une ville, au bord de la mer, dans une grande et magnifique baie qui regarde l'Océan, tout au bout de l'Armorique. Le roi y consentit. Des milliers d'esclaves furent employés à ce travail. On construisit une digue immense pour protéger la ville contre les flots, et derrière cette digue un bassin destiné à recevoir les eaux de l'Océan dans les grandes marées. Une écluse était pratiquée dans la digue ; en l'ouvrant à la marée montante, on laissait entrer l'eau nécessaire au renflouement des barques. On la fermait à marée haute pour ne la rouvrir qu'au reflux. Alors le bassin se vidait et on pêchait à foison sur la vase, monstres marins et poissons.

Dahut fit construire pour elle et son père un palais magnifique, dominant la ville, sur un rocher, au bord de la mer. Quelquefois, quand le soleil couchant enflait la vague, les pêcheurs voyaient, de loin, une forme blanche descendre sur la plage déserte, au pied du rocher couronné par les tours massives du château royal. C'était Dahut, qui voluptueusement se baignait dans cette crique sauvage et se livrait à de singulières incantations avec son élément favori. Après s'être longtemps jouée sur les vagues, comme une sirène, elle en sortait lentement, et toute nue, debout sur le sable fin, luisante comme la nacre, elle peignait ses longs cheveux roux en laissant ruisseler l'écume sur ses flancs et en chantant un chant

sauvage. Un soir, le vent apporta ce refrain aux oreilles d'un pêcheur :

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu ! »

« Sur un beau navire, au milieu des vagues, ma mère m'a enfantée, au milieu des vagues vertes et transparentes. Quand j'étais petite, tu mugisais sous moi, tu me berçais sur ton large dos et tu grondais, furieux. Mais quand je passais la main sur ta crinière, tu t'apaisais dans un murmure délicieux.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu ! »

« Toi qui retournes comme tu veux les barques et les cœurs, donne-moi les beaux navires des naufragés, les navires pleins d'or et d'argent; donne-moi tes poissons nacrés, tes perles d'opale; donne-moi surtout le cœur des hommes farouches et des pâles adolescents sur qui tombera mon regard. Car, sache-le, aucun de ces hommes ne se vantera de moi. Je te les rendrai tous et tu en feras ce que tu voudras. A toi seul j'appartiens tout entière.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu ! »

Un jour, après avoir chanté ainsi, Dahut jeta une bague dans les flots. Une lame vint mouiller ses pieds et l'enveloppa jusqu'à la taille.

La ville d'Ys prospéra et devint la plus riche de Cornouailles. Le vieux roi Gradlon vivait au fond du palais et ne sortait de sa mélancolie que pour se plonger dans l'ivresse. Sa fille Dahut gouvernait au gré de ses désirs. L'Océan jetait et brisait par centaines les navires sur ses côtes; on pillait les richesses; les survivants du naufrage devenaient esclaves. Les pêches étaient miraculeuses. Le seul dieu adoré à la ville d'Ys était le dieu de Dahut, l'Océan. Tous les mois, on le célébrait par une cérémonie solennelle. Dahut, assise sur le rivage et entourée de la foule, trônait au milieu de bardes qui invoquaient le dieu terrible. Alors on ouvrait l'écluse, et le flot bouillonnant entraînait. Lorsqu'on y jetait le filet, on en retirait des rivières de poissons. Pendant ce temps, Dahut distribuait à la foule ces coquillages roses qui passaient pour des talismans. En même temps, ses yeux parcouraient la foule et des pensées troubles y glissaient comme des vagues. Parfois ils se fixaient sur quelqu'un. Alors il semblait à cet homme que le crochet aigu d'un hameçon descendait dans son cœur et qu'une corde tendue par une main savante l'attirait doucement, mais sûrement, vers la fille du roi, qui le guettait. Bientôt il recevait un message de Dahut pour se rendre, la nuit, au château marin.

Ah! ce château! on en contait merveilles et terreurs. Du dehors, c'était bien une forteresse de pirates, plantée là pour narguer la mer. Mais au dedans, que se passait-il? Personne n'avait jamais vu reparaitre aucun des amans de Dahut. De temps à autre seulement, les gens du pays voyaient un cavalier, monté sur un cheval noir, traverser la nuit les campagnes avec un sac qui retombait des deux côtés de la selle. Il gagnait au triple galop la pointe du Raz, au-delà de la baie des Trépassés; il jetait sa charge dans le gouffre de Plogoff. Pendant ce temps, Dahut s'oubliait aux bras d'un nouvel amant. Au risque de chavirer, des pêcheurs curieux rôdaient autour du château des Maléfices. De ses trous noirs sortaient des chants lascifs avec des huées et des lueurs d'orgie qui semblaient insulter à la colère du flot.

Malgré le mystère et la terreur dont s'enveloppait Dahut, le bruit de ses crimes avait percé dans le peuple. Sourdement, les parens et les amis des victimes s'étaient ligués : la révolte grandissait. Un soir, à la nuit tombante, la foule, armée de fourches, de piques et de pierres, se présenta à la porte du château en vociférant :

« Roi Gradlon, rends-nous nos parens, nos frères et nos fils, ou livre-nous ta fille. C'est Dahut que nous voulons! »

Pendant ce temps, Dahut, étendue sur une couche moelleuse, entre des colonnes de jaspé et des tentures de pourpre, se laissait aller à une langueur délicieuse, à une volupté toute nouvelle et presque attendrie. Une de ses mains jouait avec les cordes d'un luth dormant sur les coussins, l'autre errait, légère, dans les cheveux noirs et longs du page Sylven, agenouillé devant elle et qui la regardait éperdument.

— Sais-tu pourquoi je t'aime, toi? lui disait-elle. Je n'ai peur de personne, car je sais que tous les hommes ont peur de moi. Je les hais tous quand ils m'ont tenue dans leurs bras. Pourquoi faut-il que je t'aime, toi, insensée que je suis? Tu le sauras, écoute. Un jour, poussée par la curiosité, je voulus aller à Landévenec, au tombeau de saint Gwénolé, qui, disait-on, faisait des miracles. Mais au moment où j'entrai dans la crypte noire, ma lumière s'éteignit et, devant le sarcophage, j'aperçus un jeune homme tenant un flambeau. Il me regardait avec des yeux candides et farouches, comme tu me regardes en ce moment; mais sa main menaçante me défendait d'approcher. J'eus peur et je sortis. Un vieux barde de mon père m'attendait. Je rentrai avec lui dans la crypte, après avoir rallumé mon flambeau. Il n'y avait plus personne. Ma peur s'en augmenta et je demandai au barde ce qu'il pensait de ce signe. Il me dit : Si jamais tu rencontres quelqu'un qui ressemble à ce fantôme, détourne-toi de lui; il te porterait malheur. En te

voyant l'autre jour, à la porte de mon père, ton flambeau à la main, je vis que tu ressemblais, trait pour trait, au beau fantôme de la crypte. J'eus peur... je frissonnai... et voilà que je t'aime, en dépit du présage. Oui, je t'aime! ne fût-ce que pour braver le saint! Ils sont morts, les autres... tous; mais toi, je veux que tu vives. Qu'on essaie de t'arracher d'ici!

Les deux bras de Dahut se fermèrent sur la tête de Sylven. Un craquement sinistre interrompit leurs baisers. On donnait l'assaut au château des Maléfices, et les gens du roi répondaient par une grêle de pierres.

— Entends-tu, dit Sylven, ces cris féroces? Ils te réclament pour te déchirer. Viens t'enfuir avec moi au bout de l'Armorique!

— Attends encore, dit Dahut. Monte à la tour et dis-moi la couleur de l'Océan.

Sylven monta sur la tour et dit en revenant :

— Il est vert foncé, le ciel est tout noir.

— Tout va bien, dit Dahut; laisse crier le peuple et verse-moi du vin dans ma coupe d'or.

Au bout d'un instant, elle le renvoya sur la tour et Sylven dit en revenant :

— Le ciel devient blafard, l'Océan est fauve et blanc d'écume. Il bouillonne du large. Il monte! il monte!

— Tant mieux! s'écria Dahut avec un éclair dans ses yeux violets. Mon cœur se gonfle, il monte avec l'Océan! Ah! j'aime la tempête!

Comme un ramier palpite sous les griffes de l'épervier, Sylven frémissait sous l'étreinte de la fille de Gradlon. A ce moment, il y eut un tel coup de bourrasque que la forteresse trembla. Sylven eut un sursaut :

— Vraiment, dit-il, ce soir, l'Océan me fait peur!

Dahut se mit à rire éclatant, et, brandissant sa coupe d'or, elle en lança le contenu par la fenêtre :

— A la santé de l'Océan, mon vieil époux! N'aie donc pas peur de lui. Il a beau rugir, ce n'est qu'un vieillard impuissant. Il écume de rage, mais je sais comment on le maîtrise. Je veux qu'il serve ma vengeance. Il ne t'aura pas comme les autres, l'Océan. C'est moi qui t'aurai, c'est moi qui te veux! Car c'est toi que j'aime, toi seul, entends-tu? Allons! pour la dernière fois, monte sur la tour et dis-moi ce que tu vois.

Quand Sylven revint, il était pâle comme cire.

— L'Océan, dit-il, est noir comme la poix. Il fait un bruit de mille chaînes. Ses vagues sont comme des montagnes avec des tours crénelées d'écume.

En même temps, on entendit à la porte du château un cliquetis d'armes et de pierres lancées, et, au milieu de cent malédictions, ce cri :

— Mort à Dahut!

— Ils l'ont voulu ! dit la fille de Gradlon. L'heure est venue ; je vais noyer la révolte avec la ville. Viens !

Sortie du château par une porte secrète, malgré le vent et les vagues, elle entraîna son page sur la digue.

— Tire la barre de l'écluse ! dit à Sylven la forcenée.

A peine eut-il tiré la barre que l'eau, brisant l'écluse, se précipita par l'ouverture. Une vague immense emporta l'amant de Dahut. Celle-ci poussa un cri sauvage. Il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme du fond des entrailles. Prise d'épouvante, elle n'eut que le temps de s'enfuir auprès de son père.

— Vite ! ton cheval ! L'Océan rompt ses digues ! L'Océan me poursuit !

Le roi Gradlon se jeta sur son cheval, sa fille en croupe derrière lui. Déjà les grandes ondes déferlaient sur les murs submergés de la ville d'Ys. L'étalon Morvark se mit à bondir sur les galets ; le flux courait derrière lui. Et de loin, on entendait une voix terrible comme le meuglement de mille taureaux. Jaloux et furieux d'amour, l'Océan sauvage hurlait après sa fiancée. « Il me veut ! sauve-moi de lui, mon père ! » criait Dahut. Et le cheval se cabrait sur l'eau bouillonnante. Mais à chacun de ses bonds, une nouvelle lame lancée après lui éclaboussait la croupe du cheval et de la femme. Morvark galopait au pied d'immenses rochers. Déjà on ne voyait plus la plage ; toutes les criques écumèrent, et les vagues bondissaient contre les falaises comme des licornes blanches. Dahut enlaçait son père toujours plus étroitement. Tout à coup une voix cria derrière lui : « Lâche le démon qui te tient ! » Mais Dahut, les ongles crispés dans la chair du vieux roi, suppliait haletante : « Je suis ta fille ! Ne jette pas au gouffre la chair et le sang de ma mère... Emporte-moi, fuyons au bout du monde ! »

A ce moment, Gradlon aperçut une forme pâle debout sur un rocher. C'était saint Gwénolé. Le cheval passa comme un éclair. Mais le roi entendit derrière lui la voix tonnante du saint le poursuivre d'un cri : « Malheur à toi ! »

Enveloppé par la marée montante, Morvark avait grimpé sur un écueil. Le poil hérissé, le cheval regardait devant lui une chose terrible. A la lueur de la lune rouge, Gradlon vit le gouffre de Plogoff. La bouche d'enfer revomissait les vagues monstres englouties avec les brisans. A chaque hoquet, elle rendait une

forme humaine. Cadavre ou fantôme? Gradlon reconnut les amans de sa fille. Ils jaillissaient du flot avec des gestes accusateurs, puis retombaient et semblaient appeler à la sarabande du gouffre la cruelle sirène, la femme-vampire, — toujours désirée! « Sauve-moi! » criait la fille de Gradlon, la tête cachée dans le manteau de son père. Mais Gradlon, fasciné par la vue du gouffre, dit à sa fille: « Regarde! » Elle regarda... Alors les mains glacées de Dahut se détendirent, elle lâcha prise et roula dans les vagues qui se disputaient pour la saisir. Aussitôt l'océan se calma. Il s'enfuit joyeux, emportant sa proie, avec le bruissement sourd d'un grand fleuve et le murmure d'une cataracte lointaine. La plage était libre. En quelques bonds sauvages le cheval gagna le haut du promontoire.

Inerte et brisé, le vieux roi se retira à Quimper. Saint Corentin le prêcha. Gradlon, par lassitude, se laissa convertir à la foi chrétienne. Mais l'eau du baptême ne put chasser sa mélancolie. Il s'assit sur la paille, au fond d'un donjon, toujours hanté par sa fille. Morvark, de son côté, baissait la tête tristement ou mordait ses gardiens. Quand Gradlon mourut, son cheval devint sauvage de chagrin; il rompit tous ses liens et courut sur la lande. La nuit, les paysans entendent trembler leur cabane au trot de son sabot. Et le jour, pourquoi court-il les plages blanches d'écume? Pourquoi le voit-on, au haut des falaises, flairant l'abîme et hennissant? Que cherche-t-il, de ses yeux de feu, là-bas, sur l'océan couleur d'aigue-marine? Sans doute ce que cherchent les marins, les bardes et les vagabonds, la fée Dahut qui peigne ses cheveux d'or au milieu des vagues, sur un écueil, parmi les goémons jaunes et blancs. Quant au roi Gradlon, il a sa statue équestre au gable du grand portail de la cathédrale de Quimper, cette page flamboyante d'architecture héraldique. Les paysans kernévotes, qui, le dimanche avant la messe, stationnent sur la grande place, avec leurs larges braies et leurs chapeaux bretons, sont encore fiers de leur vieux roi, si haut perché à la pointe de l'ogive, montant son cheval de mer et de bataille. Peut-être ont-ils le sentiment confus que ce cheval symbolise l'antique et libre Bretagne.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LE

LATIN VULGAIRE

D'APRÈS LES DERNIÈRES PUBLICATIONS

- I. Koffmane, *Geschichte des Kirchenlateins*, en cours de publication. Breslau. — II. Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Sprache*. Erlangen, 1882. — III. Edou, *Latin savant et latin populaire*. Paris, 1882. — IV. Güler, *Latinité de saint Jérôme*. Paris, 1884. — V. Boissier, *Études sur Sedulius, Commodien et saint Jérôme*. Paris, 1882-1884. — VI. Regnier, *Latinité des sermons de saint Augustin*. Paris, 1887. — VII. Bönsch, *Semasiologische Beiträge zum lat. Wörterbuch*. Leipzig, 1890. — VIII. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, traduction française. Paris et Leipzig, 1890.

La question du latin vulgaire préoccupe en Allemagne et en France beaucoup de savans. Et ce n'est point, comme il peut sembler au premier coup d'œil, simple fantaisie d'érudits. Il y a là vraiment un problème historique fort important. Au fond, quand on cherche à se figurer le langage des gens du peuple dans l'ancienne Rome et dans les provinces, il ne s'agit de rien moins que de démêler la véritable origine du français, de l'italien, de l'espagnol, de toutes les langues romanes. — Évidemment, c'est là pour nous l'objet principal de cette étude. Mais ce n'est pas le seul ; et cette question, si on la résout, peut en éclairer beaucoup d'autres. L'humaniste, s'il veut tenir compte de ce latin populaire que tout le monde savait à Rome, comprendra mieux la littérature ; il s'expliquera, s'il les rencontre chez les comiques, dans les pères de l'église, même chez les classiques proprement dits, certaines façons de parler, qu'autrefois l'on traitait simplement de négligences, ou de licences, ou d'incorrections. L'historien, devant cette persistance

et cette longue protestation de l'idiome national, saisira mieux tout ce qu'il y eut d'artificiel dans la brillante civilisation gréco-romaine. Enfin, le linguiste peut trouver quelque avantage à suivre dans les accidens de son histoire, dans ses reculs et sa marche en avant, une langue qui resta toujours étrangère à toute culture intellectuelle, qui longtemps se défendit dans les carrefours, qui finit par envahir jusqu'à la littérature et par étouffer l'idiome savant. Voilà comment cette étude, si spéciale en apparence, si minutieuse et si modeste en ses procédés, se trouve intéresser quiconque s'occupe ou de linguistique, ou de littérature ancienne, ou d'histoire romaine, ou de langues romanes.

C'est vers le milieu de ce siècle, qu'on a deviné l'existence du latin vulgaire. L'honneur en revient à Fauriel, à Ampère en France, à Ritschl et Diez en Allemagne. Mais l'enquête méthodique n'a commencé qu'avec les ouvrages classiques de Schuchardt sur le *Vocalisme du latin vulgaire*, et de Dräger sur la *Syntaxe historique de la langue latine*. D'année en année, ont surgi d'innombrables monographies, de valeur fort inégale, mais presque toutes utiles. Parmi les récentes publications allemandes, il est juste de mentionner hors rang : de Kollmane, *l'Histoire du latin d'église*; de Sittl, le travail sur le *latin d'Afrique*; de Rönsch, les études sur le latin ecclésiastique et le vocabulaire; enfin, de Meyer-Lübke, la *Grammaire des langues romanes*. Ajoutons que l'on trouve un véritable trésor d'informations dans le *Recueil des inscriptions latines de l'académie de Berlin*, dans les *Monumens historiques de Germanie*, et dans les éditions d'écrivains ecclésiastiques que publie l'académie de Vienne. De même, en France, ont paru des études fort intéressantes : de M. Édon, sur le *Latin savant et le latin populaire*; de M. Gölzer, sur la *Latinité de saint Jérôme*; de M. Regnier, sur la *Langue des sermons de saint Augustin*. Enfin, M. Boissier, avec son bonheur ordinaire, a touché ces questions dans des articles sur Sedulius, Commodien et saint Jérôme. A toutes ces études des savans français et étrangers, nous renvoyons les lecteurs curieux du détail des faits. Ce que nous voulons tenter ici, c'est de dessiner à grands traits la physionomie et l'histoire du latin vulgaire.

Comparez un discours de Cicéron à un texte de l'époque mérovingienne, par exemple, à un chapitre de Grégoire de Tours : vous observerez dans l'allure de la langue un contraste absolu. Chez Cicéron, s'accusent tous les procédés du style synthétique; le mouvement de la pensée est marqué par des distinctions subtiles dans la déclinaison et la conjugaison; peu ou point de mots abstraits, rien que des termes choisis d'après toutes les règles du bon

usage ; tout se tient et s'équilibre dans un ensemble savamment rythmé ; la phrase est à elle seule une œuvre d'art, une symphonie où la pensée est voluptueusement balancée et caressée. Chez Grégoire de Tours, au contraire, les flexions n'existent pour ainsi dire pas, ou, si elles existent, elles sont employées au hasard ; le rapport des mots n'est indiqué que par les prépositions, et leur rôle, par la place qu'ils occupent ; ce ne sont qu'expressions abstraites, mots inconnus, contractés, défigurés, pris dans un sens tout nouveau ; aucun rythme, aucune préoccupation d'art. La langue de l'*Histoire des Francs* diffère à peine de celle des diplômes mérovingiens, pour l'orthographe et la grammaire ou la construction des mots : on dirait du vieux français habillé en latin par un écolier.

Ce contraste ne saurait s'expliquer par l'évolution naturelle du latin classique. Supposez le développement logique du système cicéronien : vous aurez la langue de Quintilien ou de Pline le Jeune, ou, si l'on veut, de Symmaque, de Boèce. Supposez au contraire une sorte de réaction : alors vous aurez Sénèque ou Tacite. Mais jamais, et malgré l'action du temps, le latin de Cicéron ne deviendra le latin de Grégoire de Tours. Le grec des auteurs byzantins ne diffère pas beaucoup en ses élémens du grec de Platon ou d'Aristophane ; tout au contraire, la langue des auteurs latins du *vi^e* siècle de notre ère est un vrai patois à côté de celle des contemporains de César ou d'Auguste. C'est qu'en Orient rien n'a contrarié le libre développement de l'idiome classique, tandis qu'en Occident il a été miné peu à peu par un agent destructeur : tout l'édifice s'est écroulé sous la pression du latin vulgaire.

A propos de cette révolution historique, se posent naturellement trois ou quatre questions. Ce latin vulgaire, d'où venait-il et où tendait-il ? Pourquoi est-il resté longtemps dans l'ombre ? Comment ensuite a-t-il progressé, puis tout envahi ? Enfin, par quels caractères se distinguait-il du latin littéraire et annonçait-il les langues romanes ?

L'origine n'est pas difficile à démêler. C'est la langue primitive de Rome, la langue nationale, étroitement apparentée aux autres dialectes italiotes, comme l'ombrien et l'osque, et au plus archaïque des dialectes grecs, l'éolien. Elle s'est toujours développée spontanément, n'a jamais été fixée ni contrariée par l'intervention des grammairiens. Dans sa grossièreté naïve et sa liberté pittoresque, elle a vécu sur les lèvres des gens du peuple, des soldats, des marchands, de tous les illettrés. Elle a été quelquefois écrite, mais par des mains maladroites, sur des tombeaux et des *ex-oto*, sur les murs de Pompéi. Elle fut toujours comprise, même des gens instruits ; un peu épurée, elle était admise aux conversations de la bonne société. Par accident, elle est entrée jusque dans la litté-

rature. Et, jusqu'au milieu du III^e siècle avant notre ère, elle a été la seule langue des Romains.

A ce moment, vers le temps des premières guerres puniques, il est curieux d'en observer les tendances. Que devenait l'idiome national de Rome, abandonné à lui-même? D'abord, il était très simple dans ses formes, conservait pieusement les vieux mots et se plaisait pourtant aux hardis néologismes, aux termes composés et pittoresques. Presque aucun élément étranger ne s'y mêlait : à peine quelques mots exotiques empruntés aux peuples voisins, aux Étrusques, aux Ombriens, aux Campaniens, aux Grecs de la côte. La construction des phrases était presque analytique : pas de périodes, pas d'inversions, sauf celles qu'amène en toute langue le tour vif de la pensée. On est surpris d'y rencontrer souvent des locutions familières à l'italien ou au français. Cette allure de la phrase était, pour les Romains de ce temps, une nécessité. Car les syllabes finales tendaient à s'assourdir, comme les mots à se déformer, à se resserrer par de hardies syncopes, et la disparition des désinences entraînait une grande confusion dans l'emploi des cas et des temps. Toutes ces altérations avaient une même cause, la prédominance de l'accent tonique, qu'on reculait le plus possible vers le commencement du mot, sans tenir grand compte de la quantité, alors très incertaine. Dans la prononciation, la syllabe accentuée sonnait si fort qu'elle menaçait de détruire tout le reste, surtout les finales et les voyelles intermédiaires. Or, ce sont là précisément les grandes lois étymologiques des formations romanes. Le vieux latin annonce déjà nos langues modernes. Supposez Rome isolée de la Grèce : il est infiniment probable que l'italien serait né douze siècles plus tôt.

Mais la Grèce intervint. Rome lui sacrifia sa langue nationale, pour avoir une littérature. De cette époque date la scission du peuple romain en deux grandes classes sociales, séparées l'une de l'autre par la façon de s'exprimer, par les mœurs, par une conception opposée de la vie, autant que par les intérêts politiques. Dès lors, on entendra dans Rome deux langues : celle des pauvres gens et des campagnards, *sermo plebeius, rusticitas*; celle des gens instruits et bien élevés, de la classe dirigeante, de la mode, des salons et des lettrés, *sermo urbanus, latinitas*. Le latin d'ouvrier et de paysan, relégué aux champs, à l'atelier, au bouge, à l'office, absolument rebelle aux leçons des maîtres d'école, poursuit son évolution naturelle, d'autant plus rapide que plus rien ne le retenait. Le latin savant, façonné par des artistes en phrases, habillé à la dernière mode hellénique, toujours soucieux d'éviter le contact du patois des vilains, se drapa avec un orgueil de parvenu dans son manteau grec, trop riche pour lui. Au bout d'un siècle, qui donc,

dans ce galantin et dans ce rustre, eût reconnu les deux frères?

Avec une furie d'admiration et d'imitation qui fait songer à notre Renaissance, les Romains se jetèrent sur la Grèce et lui prirent tout : son art, ses genres littéraires, sa versification, souvent même ses mots, ses formes et ses procédés d'expression. Pour ce qui est de la langue, on attribue diverses innovations à la plupart des poètes de ce temps, à Livius Andronicus, à Ennius, à Attius, à Lucilius. Toutes ces réformes tendaient à combattre l'action destructive de l'accent tonique, à régler la prononciation et l'orthographe, à soutenir les finales, les syllabes atones et les voyelles médianes, à fixer la quantité prosodique par le redoublement des lettres, par l'usage exclusif des mètres grecs. Pour exprimer une foule d'idées nouvelles et préciser le rapport logique des mots, on mit au pillage la grammaire des Hellènes et leur vocabulaire. On n'épargna rien pour élever le latin à la hauteur de ses destinées. On l'enrichit, on le polit, on l'affina. Surtout on l'arrêta sur la pente où il glissait vers quelque chose qui devait sortir de lui, mais qui n'était plus lui. Et, pour quelques siècles, on réussit presque à le fixer.

Le succès fut très rapide. Déjà la langue de Plaute et de Térence est correcte et assez pure : sauf quelques formes populaires et certaines constructions qu'on devait proscrire plus tard, ils annoncent déjà les grands classiques. Puis, Scipion Émilien et ses amis commencent à régler le bon usage. Avec les Gracques, Hortensius et Sylla, la prose se fortifie et se polit ; Cicéron y ajoute le rythme, l'harmonie des périodes savamment équilibrées. Le vers, déjà plein et fort, mais un peu embarrassé et redondant chez Lucrèce, souple chez Catulle, mais encore mal dégagé de l'alexandrinisme, s'allège et se précise chez Horace et Virgile, en même temps qu'il se plie à des lois plus sévères. Le latin littéraire atteint son apogée avec la période cicéronienne, avec la versification savante des contemporains d'Auguste.

Sous ces brillans dehors, on entrevoit pourtant la décadence prochaine. La croissance avait été trop rapide. Le latin se trouva presque fixé dans ses formes artistiques avant d'avoir développé toutes ses ressources. Aussi voyez comme tous les grands auteurs se plaignent de l'instrument qu'ils ont en main. Lucrèce et Horace, et plus tard Sénèque, accusent l'indigence de la langue. A Cicéron lui-même échappe plusieurs fois cette réflexion mélancolique : « Ce que l'on a appris des Grecs, on désespère de l'exprimer en latin. » Et vraiment cette langue était pauvre : elle manquait de mots techniques, de mots abstraits, de mots composés ; lente et lourde, elle se traînait péniblement à la suite de la pensée. Les auteurs s'en

tiraient comme ils pouvaient; ils créaient des termes, imaginaient un sens nouveau, ou ils laissaient leur idée s'empêtrer dans une périphrase. Souvent ils se résignaient à transcrire l'expression grecque. Mais tous ces élémens hétérogènes déformaient le latin. Ces mots d'emprunt, on ne savait seulement comment les prononcer, les accentuer : car l'alphabet des Romains ne s'accordait guère avec celui des Grecs. Ce qui contribua le plus à la désorganisation de la langue, ce furent les études philosophiques : là, tout était à créer; comme l'idiome national ne fournissait en ce genre aucune ressource, on dut calquer les expressions et les formules helléniques. En croyant enrichir le latin, on en faussa le jeu. Ceux-là mêmes qui ont marché le plus résolument dans cette voie ont vu le danger. Cicéron, par exemple, se plaint de la corruption du latin de son temps, de cette intrusion d'élémens étrangers. Mais savez-vous à qui il s'en prend? Aux Gaulois. Assurément les Gaulois étaient déjà nombreux à Rome; mais il est bien hardi de les rendre responsables des malheurs de la langue. En tout cas, ce serait là une raison secondaire. La vraie cause de corruption était dans le latin lui-même, dans sa formation trop hâtive, dans sa structure imparfaite, dans son indigence, qui le forçait à mendier sans cesse le secours du grec. A peine achevé, l'édifice menaçait ruine. On ne le maintenait debout qu'à force de surveillance et de réparations. Dans le monde lettré de Rome, voyez l'importance des grammairiens. Ils apparaissent avec la littérature : on pourrait presque dire qu'ils la précèdent. Toujours ils ont été en grand honneur. L'exemple de César, de Claude, une foule d'anecdotes de Suétone et d'Aulu-Gelle montrent combien les minuties du langage préoccupaient à Rome : on discutait sans relâche sur la forme et le sens des mots, sur la prononciation, sur l'orthographe, sur la grammaire, sur la prosodie. Et ce n'était point pédantisme. C'était une nécessité d'être toujours sur la brèche pour défendre cette langue toujours minée et prête à crouler. Le latin classique était une œuvre d'art créée par la patience et le talent de plusieurs générations de lettrés : à mesure qu'il se développe ou tente de se fixer, on en voit mieux apparaître le caractère artificiel.

On pouvait donc redouter pour la belle langue de Cicéron et de Virgile un retour de fortune. Pour le moment, le danger semblait encore bien lointain. Le latin savant avait tout pour lui, et les honneurs officiels, et l'autorité des grandes œuvres littéraires, et la mode, et l'engouement du public, et la sympathie des gens de goût. Il entraînait tout dans sa marche triomphale, tandis que boudait dans un coin son irréconciliable ennemi, le latin vulgaire. Entre les deux idiomes l'écart était alors plus grand que jamais : on écrivait de moins en moins comme on parlait, surtout comme par-

lait la foule. Mais le latin populaire continuait de vivre, et c'était beaucoup. Il s'imposait à tout le monde sans exception dans les mille riens de la vie ordinaire. Il savait au besoin se venger du mépris des lettrés et profitait d'une minute d'inattention pour brouiller toutes leurs notions acquises sur la prononciation, sur le choix des termes, sur les rapports grammaticaux et la construction des phrases. Il avait surtout la faveur des femmes; et Cicéron se moque d'une dame de son temps qui s'exprimait à la façon de Plaute ou de Nævius.

Le latin vulgaire se mêlait aux conversations des plus doctes, comme on en peut juger par les dialogues littéraires ou philosophiques. Il était comme chez lui dans les correspondances familières. « Que te semble de mes lettres? écrit un Romain. Est-ce que je ne converse pas avec toi dans la langue du peuple? C'est qu'en effet une lettre ne ressemble pas à un plaidoyer ou à une harangue. On doit écrire à ses amis avec les mots de tous les jours. » Qui dit cela? C'est le plus illustre représentant de la langue savante, l'auteur de *la Milonienne*. L'exemple venait de plus haut encore: car l'empereur Auguste, comme les gens du peuple, préférerait aux flexions l'usage des prépositions, aux tournures infinitives les conjonctions, aux constructions synthétiques et aux périodes les formes analytiques. Enfin, même la littérature proprement dite se défendait mal contre les habitudes du langage populaire. On en trouve des traces chez tous les écrivains, depuis Plaute et Térence jusqu'à Lucrèce et César, même chez Horace ou Virgile et dans les discours de Cicéron. Ainsi, le latin de paysan réussissait parfois à s'imposer même à ceux qui le combattaient. Il résistait donc, il suivait son évolution, enfin il vivait.

Il vivait, et si on l'avait vaincu, on n'avait pu le détruire. Il est vrai que la vieille langue nationale avait perdu bien du terrain depuis les guerres puniques, et ce n'était plus qu'un patois à la mort de Cicéron; mais tout n'est pas fini. A son tour, le latin vulgaire va progresser pendant les deux premiers siècles de notre ère: tandis que son rival s'affaiblira, lui-même ne cessera de se fortifier et de s'étendre, et cela pour diverses raisons, les unes politiques, les autres littéraires.

C'est que d'abord il se produisit un changement considérable dans la société romaine. La bourgeoisie, puis la vieille aristocratie disparurent presque entièrement. Or c'étaient elles justement qui jadis avaient accredité à Rome le latin savant et qui seules le comprenaient. Désormais, sauf les lettrés de profession ou d'occasion, la langue littéraire n'a plus de clientèle assurée: elle doit se réfugier dans les écoles et les administrations. Aux auteurs, il ne manque qu'un public et des lecteurs: on se console à huis-clos,

entre amis, à force de déclamations et de conférences. Par surcroît, les empereurs, en favorisant le progrès démocratique, émancipent le latin populaire, seul admis au théâtre avec les mimes et les grosses farces. Au-dessus de la foule, on voit bien se dessiner une oligarchie financière. Mais elle est très mêlée en ses élémens, elle se recrute surtout dans le peuple et dans les provinces. Qu'ils viennent d'Afrique ou de Gaule ou des faubourgs de Rome, ces parvenus, si instruits qu'on les suppose, ne parleront point comme Scipion ou César; souvent même, comme le Trimalcion de Pétrone, ils apporteront avec eux leur langage populacier: et, en fin de compte, c'est toujours le latin vulgaire qui plus ou moins se fera comme eux accepter de la meilleure société. A la cour impériale, ceux qui donnent le ton, ce sont bien souvent des affranchis, d'origine barbare et mal dégrossis. Rome est livrée en proie aux étrangers: on s'y précipite de tous les points de l'horizon, depuis qu'on a vu tant d'aventuriers, débarqués en modeste équipage, arriver vite à la fortune, au sénat, même à l'empire. Tous ces gens-là, il est vrai, s'essaient à bien parler; mais ils n'y réussissent guère. Ce qui manquait le plus alors dans les hautes classes sociales, c'étaient les citoyens instruits, nés à Rome d'une bonne famille romaine, et ceux-là seuls auraient pu garder assez fidèlement la tradition du beau langage.

Une autre cause de désorganisation du latin savant, ce fut l'extension même de la domination romaine. En principe, c'est Rome que l'on copie dans toutes les parties de l'empire; mais, en fait, les diverses régions de l'Italie et les provinces réagissent dangereusement sur le langage de la capitale.

Déjà, dans les derniers temps de la république, on avait remarqué que le latin littéraire s'altérait dès qu'il franchissait les murs de Rome. L'*urbanitas*, disait-on, faisait défaut aux orateurs qui avaient eu le malheur de naître dans les autres villes du Latium. Cependant, depuis la guerre sociale, l'usage du latin s'était répandu dans l'Italie entière. On ne pouvait toujours proscrire les façons de parler des différens districts. Peu à peu, elles entrèrent dans le latin littéraire; et Quintilien fait cette déclaration significative: « Je considère comme romaines toutes les expressions usitées en Italie. » Les gens de lettres se mirent donc à employer des termes et des locutions qui n'étaient plus le bon latin de Rome, et, malgré tout le talent de Tite-Live, on s'aperçut toujours qu'il venait de Padoue. Or qu'étaient donc ces mots, ces formes italiotes qui obtinrent peu à peu droit de cité? C'était le latin vulgaire que les colons avaient emporté avec eux et qui s'était encore gâté dans le voisinage de tous les vieux idiomes de l'Italie.

Ce fut bien pis hors de la péninsule. A mesure qu'ils ajoutaient

une province à leur empire, les Romains y portaient leur langue. Les colons étaient pour la plupart d'anciens soldats, des marchands, des gens d'humble condition; c'est le latin populaire qui émigrerait avec eux. Et partout il se trouvait en contact avec un idiome indigène, le celtique en Gaule, le celtibérien en Espagne, le punique et le libyque en Afrique, le grec en Orient. En chaque région, on rencontre un parler composite, qui à première vue est du latin, mais où se mêlent en réalité beaucoup d'autres éléments. C'est ce qu'a bien vu saint Jérôme : « Le latin, dit-il, se modifie sans cesse avec les pays et avec le temps. » Il existe, par exemple, un latin de Gaule, un latin d'Espagne, un latin d'Afrique, qui dans une certaine mesure ont vécu d'une vie indépendante, comme aujourd'hui le français du Canada ou l'anglais des États-Unis.

Le mal n'eût pas été grand, si chacune de ces variétés du latin n'était pas sortie du pays où elle était née. Mais c'est tout le contraire qui arriva. Sous l'empire, les provinces ont été, beaucoup plus que Rome, fécondes en grands hommes. D'abord les plus célèbres écrivains viennent d'Espagne; à partir du ^{II}e siècle, ils viennent d'Afrique. Ces deux pays surtout ont produit de véritables écoles littéraires, qui ont eu leurs caractères originaux et qui ont puissamment réagi sur la littérature même de la capitale. Et par là, dans la langue savante entrait peu à peu le latin de province, qui était encore une forme du latin vulgaire.

Ce sont là des causes externes, surtout politiques, qui favorisaient le progrès de la langue populaire. Mais il y avait encore d'autres causes, des causes internes, qui à cette époque critique tendaient à affaiblir l'idiome littéraire et à précipiter sa décadence. C'étaient l'abus de l'hellénisme, les caractères du style à la mode, et l'engouement de beaucoup d'écrivains pour l'archaïsme.

Au moment où la ruine de la bourgeoisie supprimait tout lien entre la foule et l'aristocratie intellectuelle, les gens de lettres semblaient prendre plaisir à restreindre encore leur public en se rendant presque incompréhensibles pour quiconque ne savait pas le grec. Déjà, les contemporains d'Auguste encadraient sans façon dans leur style des locutions helléniques; ils reprochaient aux vieux poètes de n'avoir pas assez mis au pillage Alexandrie ou Athènes: pour plaire aux délicats de Rome, il fallait arriver d'Orient. Cette manie s'aggrava d'une génération à l'autre. A la cour des Antonins, on ne se servait guère de l'idiome national: ou bien l'on écrivait en grec, comme Marc-Aurèle, ou l'on parlait grec en latin, comme Fronton. Pour comprendre les auteurs de son temps, un Romain devait commencer par oublier à moitié sa langue. Aussi le public n'essayait même pas de les suivre. Mais, à ce jeu, le cercle du latin savant allait se rétrécissant chaque jour; et la littérature devenait

une petite église qui avait son langage et ses rites, inintelligibles aux profanes, c'est-à-dire à presque tout le monde.

Tel est précisément le caractère de l'école des stylistes. Elle compta d'illustres représentans, comme Salluste et Sénèque, Tacite et Apulée. Mais, par ses tendances, elle hâta certainement la dislocation de l'idiome savant. Rien, maintenant, ne contenait plus la fantaisie des écrivains : dans les rapports de la vie on n'employait plus jamais que le latin vulgaire, et, si l'on avait parlé comme Sénèque ou comme Tacite, on n'aurait pas été compris dans les rues de Rome. La langue littéraire était chose de convention et d'apparat. Chacun la façonnait à sa guise ; on en tirait des effets nouveaux, originaux, au grand profit du talent individuel, mais au grand détriment de la langue elle-même. Salluste avait ouvert la voie : il s'était composé un style très personnel, où l'idée rayonnait en petites phrases courtes, à peine liées entre elles, mais juxtaposées par un caprice d'imagination. C'était absolument l'opposé du procédé cicéronien, auquel avait abouti l'évolution du latin savant ; et l'on ne pouvait obtenir ces effets de style qu'en faisant violence à la structure même de la langue. Ce fut d'abord une tentative isolée. Mais plus tard Sénèque reprit à son compte la méthode de Salluste. En vain Quintilien défendit la tradition ; il tenta de sauver la période en la rendant plus souple ; il réussit ainsi à se composer une langue correcte et élégante, d'ailleurs aussi factice que celle de Sénèque. Quintilien eut des imitateurs, ceux qu'on peut appeler les néo-cicéroniens. Mais l'avantage resta décidément aux novateurs, aux stylistes. Ce qui les caractérise, c'est la poursuite du nouveau en toute chose, le goût de l'expression poétique, des hellénismes, de la phrase courte et hachée, du pittoresque, du trait d'esprit, de l'antithèse, une préciosité qui va parfois jusqu'au baroque. Ils aiment le néologisme et l'archaïsme, les termes étrangers, les abstractions, l'argot et les façons populaires. Ils tourmentent si bien le vocabulaire que les mots s'usent plus vite encore, que les locutions les plus hardies à l'origine deviennent promptement banales, qu'il faut redoubler les prépositions, que les verbes simples cèdent la place aux verbes composés. Tout est combiné, dans la phrase, en vue d'un effet à produire : on supprime les liaisons, on bouleverse les constructions, on donne à l'adjectif un relief extraordinaire, on abuse du participe absolu, on emploie l'infinitif après n'importe quel verbe, on inaugure une nouvelle syntaxe. Tous ces procédés étaient en contradiction avec le développement naturel du latin savant, dont les stylistes, malgré tout leur talent, annoncent et précipitent la ruine.

Un autre signe de cette désorganisation, c'est la manie de l'archaïsme. C'est encore Salluste qui le mit à la mode. Plus tard, au

nom des vieux auteurs, on fit la guerre à Virgile, à Horace, à la nouvelle génération de poètes qu'on accusait, non sans raison, d'embarasser le latin de trop de grec. On trouve dans Sénèque beaucoup de vieilles formes et la preuve que de son temps l'archaïsme était en vogue : « Bien des gens, nous dit-il, vont chercher leurs mots très loin dans le passé. Ils parlent comme les douze tables. Pour eux, Gracchus et Crassus et Curion sont trop soignés et trop modernes. Ils remontent jusqu'à Appius et Coruncanius. » Ce fut bien autre chose sous les Antonins. On entreprit alors une restauration systématique des vieux mots et des anciennes formes orthographiques. La campagne fut menée par les gens de lettres les plus célèbres de l'époque : Fronton, Apulée, Aulu-Gelle. L'empereur Hadrien donnait l'exemple, lui qui préférerait Ennius à Virgile et Caton à Cicéron. Si l'on prônait les primitifs, ce n'était pas seulement pour faire échec aux virgiliens et aux cicéroniens. On avait réellement plus de goût pour les vieux auteurs, parce qu'on les comprenait mieux. La plupart des archaïsans étaient originaires d'Afrique : or le latin de Carthage et de la Numidie dérivait du vieux latin apporté par les premiers colons. Et le nouvel idiome littéraire, façonné par les stylistes, plein de complaisances pour le parler populaire de Rome et des provinces, était plus voisin de Naevius que de Cicéron. Sous le couvert de l'archaïsme et de l'africanisme, c'était encore le latin vulgaire qui entrait dans la littérature.

Dès le II^e siècle de notre ère, le latin savant est en pleine décadence. On ne le parle plus, même dans les cercles les plus aristocratiques. Les empereurs le renient : Hadrien n'admet que les primitifs ; à la cour de Marc-Aurèle on n'emploie guère que le grec ; Septime-Sévère ne s'exprime aisément qu'en punique ; quant au latin, il le parle mal, avec un accent africain. La langue littéraire n'a plus pour clientèle qu'un petit nombre d'initiés, les auteurs de profession et les habitués des lectures publiques. Elle ne vit que de conventions. Elle est menacée dans son vocabulaire et son mécanisme. Elle est affaiblie par l'abus de l'hellénisme, par les raffinements des stylistes, par la mode de l'archaïsme et le succès des Africains. En même temps, le latin vulgaire agrandit son domaine. Il profite de tout : des progrès de la démocratie, de l'affluence des étrangers à Rome, de l'importance croissante des provinces. Il entre librement dans les livres techniques de Vitruve et des agronomes, dans les romans de Pétrone et d'Apulée, dans les ouvrages des jurisconsultes. Il s'installe même au barreau, où déjà Tacite et Quintilien s'étonnent de le rencontrer. Sous ses trois formes principales : patois de Rome, africanisme, archaïsme, il envahit la littérature entière et commence à déloger de ses positions la langue savante, devenue presque une langue morte.

Au milieu de cette crise, où il y allait de son existence, le latin littéraire vit s'avancer un nouvel ennemi, plus dangereux que tous les autres : le christianisme.

Pendant longtemps, la religion chrétienne s'était recrutée surtout dans les classes inférieures : aussi la langue vulgaire fut-elle seule admise dans les communautés primitives. Par la force des choses, en face du latin savant qui résumait toutes les gloires du paganisme, le latin populaire fut l'organe du nouveau culte.

Même quand le christianisme devint religion d'état, quand les chrétiens de gouvernement tentèrent de le réconcilier avec la vieille société romaine et que les évêques recommandèrent l'étude des auteurs classiques, l'idiome savant ne put regagner le terrain perdu. Il eût fallu modifier les habitudes prises. Or, pour tous ces hommes de foi et d'action, les préoccupations du beau style devaient rester toujours bien secondaires. Sauf quelques rhéteurs, comme Lactance, ils n'eurent pas pour les lettres ce culte désintéressé qui seul aurait pu sauver la langue littéraire. La pensée des prêtres chrétiens était ailleurs : comme disait Tertullien, il s'agissait de prendre des âmes et non de polir des phrases. Puis, la prédication s'adressait surtout aux gens du peuple : il fallait bien parler leur langage. Dans ses sermons d'Afrique, saint Augustin nous explique comment on procédait. « Souvent, dit-il, j'emploie des expressions qui ne sont pas du bon latin : c'est pour que vous saisissiez bien. » Et il ajoute : « J'aime mieux être rappelé à l'ordre par les grammairiens que de n'être pas compris par le peuple. »

C'est toujours ce souci de l'utilité immédiate qui dominait chez les chrétiens. Traduisaient-ils la Bible ? Ils voulaient la rendre intelligible à tous. De là ces expressions populaires dans les premières traductions des livres saints, même dans celle de saint Jérôme. Ajoutons que dans leur explication des dogmes, dans leurs sermons ou leurs ouvrages d'exégèse, les pères de l'église devaient traiter une foule d'idées abstraites auxquelles était absolument rebelle le latin savant. Pour cela, ils durent se créer un vocabulaire et une grammaire à eux : il fallut bien appeler à l'aide la langue populaire, qui seule était vivante et capable de créations nouvelles. Rien n'est plus décisif, à cet égard, que l'exemple de saint Jérôme. Aucun homme de son temps n'a manié avec autant d'aisance et d'élégance le latin savant. C'était un véritable lettré : il l'a prouvé dans sa correspondance, dans ses vies des saints, dans ses ouvrages historiques. Eh bien ! lisez sa version de la Bible, ses commentaires, ses traités dogmatiques ou exégétiques : ce n'est plus le même homme. Pour rendre toutes ces abstractions si étrangères au génie des classiques, il adopte bon gré mal gré les mots et les procédés du latin populaire. C'était une invincible né-

cessité que dut subir ce lettré délicat, ce vrai Romain de Rome, en dépit de ses scrupules et de ses goûts personnels.

On y mettait moins de façons dans les provinces. Et c'est là un fait capital : car les chrétiens d'Italie n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la formation du latin d'Église ; il s'est constitué surtout en Afrique, précisément dans le pays où la langue s'était le plus vite altérée et où l'idiome littéraire était le plus mêlé d'éléments vulgaires.

Carthage, depuis le II^e jusqu'au V^e siècle de notre ère, prend sa revanche des guerres puniques : en donnant à Rome la plus brillante des littératures provinciales, elle aide beaucoup à la ruine de la langue savante. C'étaient déjà des Africains, pour la plupart, ces ingénieux écrivains qui, sous les Antonins, avaient mis à la mode le stylisme et l'archaïsme. Ce furent encore des Africains et à leur tête un Tertullien, un saint Augustin, qui marquèrent le plus profondément de leur empreinte la langue ecclésiastique.

Le latin vulgaire avait pris en Afrique une très curieuse physionomie ; car il s'y était trouvé en présence de plusieurs idiomes sémitiques. La langue indigène, le libyque, s'y était maintenue avec une rare obstination : la meilleure preuve, c'est que, sous le nom de berbère, on l'y parle encore. Au libyque s'était joint depuis longtemps le punique, apporté sur la côte par les Carthaginois et très répandu dans toute la contrée jusqu'à l'arrivée des Arabes. Avec le christianisme arrive l'hébreu. Le voisinage de ces trois langues sémitiques nous explique bien des caractères du latin d'Afrique, l'emphase, la redondance d'expressions, et, dans la phrase, la prépondérance du verbe, toujours plein et sonore. A ce latin populaire, si étrangement mêlé de libyque, de punique et d'hébreu, ajoutez un peu de grec et de latin littéraire : vous aurez alors tous les éléments de la langue des auteurs chrétiens d'Afrique.

Or c'est à Carthage et en Numidie que se sont façonnées tout d'abord la prose et la versification nouvelles. Là furent composées les premières traductions latines de la Bible. Saint Jérôme n'a fait que les remanier et encore pas tout entières ; car certains chapitres de la Vulgate, telle qu'on la lit aujourd'hui, ont été rédigés en Afrique. C'est de là aussi que viennent le texte de la messe et beaucoup de parties de la liturgie. De même, c'est à Carthage et dans les cités voisines que, pour la première fois, se sont rencontrés et combinés les divers principes sur lesquels repose notre versification moderne. Les gens du peuple, qui n'observaient guère la quantité prosodique, ont commencé de bonne heure à chanter des vers rythmiques, constitués uniquement par le retour plus ou moins régulier de l'accent tonique : ce n'est point là, d'ailleurs, un fait particulier au pays de l'Atlas. Mais les Africains ont

eu une autre idée, originale et féconde : sous l'influence de l'hébreu et peut-être aussi du punique, ils ont imaginé des vers latins rythmiques avec assonances ou rimes. Nous en avons la preuve dans une foule d'inscriptions populaires trouvées en Algérie ou en Tunisie et dans les œuvres des poètes de la contrée, surtout de Commodien. L'invention des Africains a fait fortune : de Carthage elle est passée à Rome, en Espagne, en Gaule et a été acceptée par toute l'Europe du moyen âge. Ainsi l'Afrique chrétienne apportait au monde romain une versification et une prose fondées principalement sur la langue populaire : avec les Africains et le christianisme, c'était le latin vulgaire qui avançait.

Pourtant, la vieille langue littéraire se défendait. Elle avait ses partisans décidés, les cicéroniens comme Symmaque et Macrobe, les virgiliens comme Claudien. Mais la plus grande force du parti était sans doute en ces chrétiens fameux, un saint Ambroise, un saint Jérôme, un Prudence, qui, après le triomphe définitif de leur religion, rêvèrent d'accorder la foi nouvelle avec la tradition gréco-romaine. Saint Jérôme admire Cicéron et l'imita, au moins dans sa correspondance ou ses histoires. Saint Ambroise adopte pour ses hymnes les principes de la versification classique et donne le modèle d'une nouvelle poésie lyrique, savante en ses formes, mais toute chrétienne d'inspiration. Prudence, à son tour, se souvient de Virgile dans ses poèmes didactiques et son épopée allégorique. Il est vrai que chez tous ces auteurs, chez les païens comme chez les chrétiens, le latin savant ne se maintient à peu près qu'en faisant bien des concessions au latin vulgaire. Saint Ambroise et Prudence laissent voir quelque maladresse à manier la langue de Cicéron et de Virgile. Saint Jérôme doit se faire deux styles : l'un pour ses ouvrages purement littéraires, l'autre pour ses livres d'exégèse. Claudien même a soin que l'accent tonique coïncide souvent avec la quantité : ce qui est encore une façon d'hommage à la versification populaire. Symmaque a bien des expressions abstraites, bien des tours familiers. Les personnages de Macrobe causent parfois entre eux à la manière des gens du peuple. Et ce cicéronien avoue mélancoliquement dans sa préface que la langue latine le trahit souvent. Il pourrait dire à l'occasion comme un de ses personnages : « Vivons comme les gens d'autrefois ; mais parlons la langue d'aujourd'hui. »

Et tous ces hommes-là sont les plus instruits de l'époque ; ils soutiennent encore leur style grâce à un commerce assidu avec les classiques. Pour voir ce que devenait réellement le latin littéraire, il faut s'adresser à un auteur d'une moins solide éducation, par exemple à Ammien Marcellin. C'était un païen, grand admirateur de l'empereur Julien, qu'il suivit en Gaule et en Perse. Quand il

eut quitté le service, il s'établit à Rome et occupa ses loisirs en racontant l'histoire de son temps. Pour être digne de Tacite, son modèle, il se mit bravement à l'école des maîtres d'éloquence et se donna bien du tourment. Mais il eut beau faire. Avec tout l'appareil et le fatras de sa rhétorique contraste étrangement l'allure populaire de son langage : il malmène le vocabulaire et la syntaxe, mêle les temps et les cas, abuse des auxiliaires et des prépositions ; d'instinct, il adopte déjà presque tous les procédés des langues analytiques. Il suffit de lire deux pages d'Ammien Marcellin pour saisir nettement les tendances du latin littéraire à la fin du iv^e siècle et pour comprendre ce qu'il y avait d'artificiel dans la restauration que tentaient alors quelques lettrés.

Évidemment, au début du v^e siècle, le latin vulgaire avait pour lui toutes les chances d'avenir. Cependant telle était à Rome la force de la tradition qu'on pouvait se demander encore laquelle des deux langues l'emporterait.

Les Barbares du Nord vinrent trancher la question. Depuis longtemps déjà, en s'établissant aux frontières, en entrant dans l'armée romaine et dans l'administration, ils avaient contribué à gâter le latin. Aux jours de l'invasion, ils renversent toutes les dignes, ébranlent la vieille société, dépouillent et ruinent la classe dirigeante, qui seule avait le goût des lettres. Ils cherchent bien à apprendre la langue des vaincus ; mais ils ne comprennent rien au mécanisme si compliqué de l'idiome savant. D'ailleurs, ce qu'ils trouvent partout devant eux, ce sont les patois provinciaux, seuls connus des foules. Le latin littéraire était une langue artificielle, officielle, employée seulement par les écrivains et l'administration : il sombre dans la tourmente où se brise tout l'organisme de l'empire.

En vain plusieurs gens de lettres veulent lutter contre le courant : Sidoine Apollinaire au v^e siècle, Boèce au vi^e. Ils sont débordés de toutes parts et souvent entraînés eux-mêmes. La poésie se défend mieux et plus longtemps que la prose : M. Boissier l'a nettement prouvé par l'exemple de Sedulius, et l'on pourrait répéter la même observation à propos de tous les auteurs du temps. Mais tout est relatif ; et, si Fortunat, le plus correct des versificateurs du vi^e siècle, respecte à peu près la quantité, on n'en trouve pas moins chez lui d'innombrables fautes de grammaire, même des assonances et de véritables rimes.

Grégoire de Tours, mieux que personne, nous apprend où en était la langue écrite. C'était un des chefs du clergé de Gaule, un des hommes les plus instruits de son temps. Il s'efforçait de bien observer la tradition ; mais en tête de presque tous ses ouvrages, il avait son impuissance : « Excusez-moi, dit-il, si je manque aux lois de la grammaire dans l'emploi des lettres et des syllabes. »

Dans un très curieux passage, il analyse lui-même, et fort exactement, les fautes de langue qu'il commet malgré lui. Il se fait dire par ses lecteurs : « Tu ne sais pas distinguer les noms. Souvent, au lieu du masculin, tu mets le féminin; au lieu du féminin, le neutre; au lieu du neutre, le masculin. Les prépositions mêmes, malgré l'autorité des illustres dictateurs de la langue, tu les emploies le plus souvent hors de propos. Tu prends l'accusatif pour l'ablatif, ou l'ablatif pour l'accusatif... » — Tout cela est vrai, et l'on pourrait ajouter : « Tu confonds les temps comme les cas. Tu brouilles toute la conjugaison latine; tu rends par des verbes auxiliaires l'idée du futur et celle du parfait. En réalité, tu réduis la déclinaison à deux cas, un cas direct et un cas indirect, comme tout le monde le fera bientôt au pays des Gaulois et des Francs. Dès lors, peu importent l'orthographe et la grammaire latines : les finales n'ont plus de valeur, puisque tu suis l'ordre analytique et que tu exprimes par des prépositions le rapport des mots. Ton vocabulaire est envahi par les termes populaires? Tant mieux, puisqu'ils sont jeunes et pittoresques. Rassure-toi : tout cela n'empêche pas ton livre d'être un des plus savoureux qui soit né en terre gauloise. Mieux vaut être le premier des chroniqueurs romans que le dernier des cicéroniens. Ton latin, nous le comprenons bien, et nous l'aimons : car c'est déjà du français. »

Par l'exemple de Grégoire de Tours on peut juger de la langue écrite du *vi^e* siècle. Son *Histoire des Francs* est l'œuvre la plus considérable de l'époque : or, ce qu'on y trouve réellement, c'est le latin populaire, un peu gêné dans son allure par les réminiscences classiques. Sauf quelques rhéteurs attardés qui s'exercent maladroitement au pastiche, tout le monde alors en est là. Le plus grand esprit du siècle, le pape saint Grégoire, déclare hautement « qu'il se moque des solécismes, des barbarismes, des hiatus, de toutes les règles relatives à l'emploi des prépositions. »

Le latin vulgaire l'emporte décidément. En se mêlant dans des proportions diverses aux débris de la langue littéraire, il produit toutes les variétés du bas-latin. Mais c'était encore là un idiome artificiel, inintelligible au peuple. A vrai dire, on cessa de parler latin en France vers le milieu du *vi^e* siècle, en Espagne et en Italie au *vii^e* siècle. Ou, si l'on veut, la langue dont on se servait alors dans chacun de ces trois pays, c'était encore du latin, mais c'était déjà du français, de l'italien, de l'espagnol. Il faut attendre encore deux ou trois siècles pour rencontrer les premiers monumens de prose romane, et plus encore pour la poésie. Mais dès l'époque mérovingienne on peut dire que les langues nouvelles commencent à se dessiner.

C'est là que nous amène fatalement une étude sur le latin vul-

gaire. Car c'est presque toujours de lui, et presque jamais du latin classique, que procèdent nos langues. On pourrait le démontrer à propos de tout, de la prononciation, du vocabulaire, du sens des mots, de la conjugaison, de la construction des phrases, de la syntaxe, de la versification. Dans le parler populaire de Rome et de Gaule on saisit déjà les caractères spécifiques de nos mots français : prédominance de la syllabe accentuée, suppression de la voyelle brève qui précède, chute de la consonne médiane. Des paysans romains nous avons hérité certains sons ou articulations qui n'existaient pas dans le latin savant, par exemple notre *é* fermé, le son nasal de *n*, et de *gn*. Si nous ne prononçons pas le *p* dans *septième*, si les Italiens écrivent *settimo*, c'est que les gens du peuple disaient *setimo*. Quand on discourait au sénat, on se surveillait pour ne point offenser les délicats, et l'on employait les formes savantes, *equus*, *somnus*, *aurum*, *auricula* ; mais dans les rues ou aux champs, comme on voulait être compris de tous, on disait *caballo*, *sommo*, *oro*, *orici* : d'où *cheval*, *sommeil*, *or*, *oreille*. Pour le populaire, *hostis* a toujours désigné l'étranger, le voyageur : d'où le sens du français *hôte*, *hôtellerie*, de l'italien *osteria*. Comme nos langues, le latin vulgaire n'avait que deux genres, ou connaissait à peine l'usage du neutre. Il ramenait toute la déclinaison à deux cas, comme le vieux français, et déterminait surtout par des prépositions le rapport des mots. Il avait un article, ou du moins le démonstratif *ille* en tenait lieu. Il ignorait les verbes deponens, les formes particulières du passif, du futur, même quelquefois du parfait et du plus-que-parfait ; il y suppléait par l'emploi de l'infinitif ou du participe, accompagné d'un auxiliaire. Il façonnait la phrase d'après l'ordre logique. Il modelait les vers d'après l'accent tonique et le nombre des syllabes ; dans les derniers siècles au moins, il connaissait l'assonance et la rime. On pourrait multiplier ces rapprochemens ; mais nous en avons assez dit, sans doute, pour marquer la parenté de nos langues modernes et du latin vulgaire.

Fort bien, dira-t-on, mais ce latin populaire ne nous explique pas tout. Ce qui en dérive, ce n'est pas une langue, c'est cinq ou six, et, si vous tenez compte des dialectes, c'est quinze ou vingt. Pourquoi ce même patois est-il devenu, ici le portugais, là le roumain, en Italie le toscan ou le milanais, le vénitien ou le sicilien, en Espagne le castillan, le navarrais ou l'andalous, en France le languedocien ou le provençal, le bourguignon ou le normand, le picard ou le français ?

A cette question l'on ne peut encore donner aujourd'hui une réponse absolument satisfaisante. Pour résoudre sûrement le problème, il nous manque un élément essentiel, la connaissance des langues qui en Gaule, en Espagne, en Italie, au bord du Danube,

ont précédé le latin et agi sur lui. Des idiomes indigènes il est probable que nous n'aurons jamais une idée bien nette. Est-ce à dire que la question soit insoluble? Non pas, car on pourra comparer entre elles les inscriptions et les œuvres d'une même région, et de ces études on déduira les lois particulières suivant lesquelles la langue romaine s'altérait dans la contrée. Nous possédons déjà des renseignemens assez précis sur le latin d'Afrique. Malheureusement il se trouve qu'aucun idiome moderne n'en est sorti: l'invasion arabe a tué, au moment où elle naissait à Carthage, une curieuse langue romane qui eût été une combinaison originale du punique, du libyque et du latin. Mais il en a été tout autrement en Gaule, en Italie ou en Espagne: et c'est dans ces pays surtout qu'il faudrait étudier les modifications de la langue des Romains. On y distingue déjà quelques phénomènes intéressans. A mesure que l'on monte vers le nord, on voit les mots latins se contracter et s'assourdir davantage: par exemple, le français supprime la consonne médiane dans les syllabes qui précèdent la tonique, tandis que l'italien la garde presque toujours. On constaterait bien d'autres faits, si l'on comparait successivement le latin vulgaire de Rome à celui de chaque province. Le jour où l'on aura mené à bien cette longue et délicate enquête, ce jour-là seulement on aura la clé des langues romanes.

Dès aujourd'hui nous connaissons bien les caractères généraux et les tendances du latin populaire. On ne saurait en fixer absolument la physionomie, puisqu'il a toujours été en mouvement. Mais ce que l'on peut faire et ce qui importe, c'est de saisir les principes qui présidaient à son évolution.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la tyrannie de l'accent. Il exagère l'importance de la syllabe sur laquelle il tombe; il tend à abrégér, même à supprimer tout le reste; il contracte le mot, il affaiblit ou fait tomber les finales. *Cauneas! cauneas!* criait un jour sur le quai de Brindes, et sans y entendre malice, un marchand de figes de Caune; mais à ce moment Crassus s'embarquait pour sa malheureuse expédition contre les Parthes, et les passans virent dans ce cri un mauvais présage: « N'y va pas! n'y va pas! *Cave ne eas.* » Le relief des syllabes toniques suffisait donc à défigurer dans la prononciation tout un membre de phrase. Mais voici d'autres conséquences. En détruisant les finales, l'accent supprimait en grande partie les cas ou les temps, et forçait de recourir aux prépositions ou aux verbes auxiliaires. De plus, il annulait la quantité prosodique et conduisait à imaginer une versification nouvelle, fondée sur le nombre des syllabes fortes et complétée par la rime.

La langue vulgaire s'altérait encore en vertu d'un principe que

l'on voit à l'œuvre chez les illettrés de tout pays, le principe du moindre effort dans la prononciation. Par une sorte de paresse instinctive, l'homme du peuple cherche à s'exprimer en épargnant sa peine le plus possible. Rappelez-vous la scène du *Bourgeois gentilhomme* ; comme l'ouverture de la bouche varie avec la nature des voyelles, il est plus fatigant de prononcer un *a* qu'un *e*, un *e* qu'un *i*. De là, dans le latin vulgaire, une tendance très marquée à affaiblir le son. De même, les paysans romains supprimaient presque toujours les aspirations, dont l'idiome savant abusait au contraire à l'imitation du grec. On pourrait signaler des phénomènes analogues dans l'emploi des consonnes. Par exemple, les gens du peuple, dans les mots syncopés, aimaient à nasaliser l'*n* et à vocaliser le *v*. Dans les articulations compliquées ils laissaient tomber une consonne ou glissaient une voyelle. Quant à l'*r*, ils le retranchaient très souvent dans la prononciation, comme l'ont fait chez nous par mode les mignons d'Henri III et les incroyables du Directoire.

Puis, dans le latin populaire, les mots s'usaient très vite : on devait remplacer le simple par le composé ; on abusait du comparatif et du superlatif, des diminutifs et des fréquentatifs ; on redoublait les pronoms, les adverbes, les prépositions. Tout cela entraînait une certaine emphase. En revanche, le latin vulgaire conservait beaucoup de liberté et d'initiative ; il créait sans cesse des mots composés ou dérivés, des termes abstraits souvent empruntés à la langue des métiers ou du droit. Sous des influences de toute nature, le sens de ces noms et de ces verbes se modifiait rapidement ; on le voit s'étendre ou se restreindre, passer du concret à l'abstrait, ou réciproquement. Ces phénomènes s'observent en tout pays ; mais ce qui mérite d'être noté ici, c'est le contraste avec le latin savant. La langue populaire, n'étant retenue ni par la littérature ni par la tradition du bon usage, portait infiniment plus d'activité et de mobilité dans la vie des mots.

Ce qu'il faut signaler encore, c'est le rôle considérable de l'analogie. Beaucoup de bizarreries et d'irrégularités s'expliquent simplement par des confusions naïves. Ainsi Varron nous dit que les paysans prononçaient *vea* (pour *via*), *vella* (pour *villa*), parce qu'ils rapportaient ces mots à la même racine que *vehere*. Ils faussaient le sens des noms, des adverbes, des pronoms, à cause de certaines ressemblances tout extérieures. Ils tendaient à simplifier les flexions, les ramenaient à un petit nombre de types invariables : ils supprimaient le neutre, les verbes déponents, plusieurs cas et plusieurs temps ; ils ne connaissaient guère que la première déclinaison et la première conjugaison. L'analogie est responsable de la plupart des barbarismes populaires qui s'étaient sur les murailles de Pompei.

Elle a souvent modifié jusqu'à la forme des mots. Par exemple, on étendait au génitif l'accentuation du nominatif, aux divers temps du verbe celle de l'indicatif présent. Le grammairien Donat nous a signalé cette habitude populaire, où l'on trouve le secret de bien des exceptions apparentes aux lois étymologiques qui ont façonné nos langues modernes.

Enfin, le latin populaire suivait presque toujours l'ordre analytique. C'est partout la marche naturelle de la conversation. Mais, en réalité, il n'aurait pu procéder autrement. Les finales se perdaient, la déclinaison se réduisait à deux cas, la conjugaison à un très petit nombre de temps, la syntaxe à quelques règles instinctives : malgré le secours de l'article, des prépositions et conjonctions, des auxiliaires, des participes absolus, de l'infinitif accolé à n'importe quel verbe, on n'aurait pu indiquer nettement le rôle de chaque mot, si on ne l'avait maintenu à sa place logique. Aussi le latin populaire abonde en expressions et locutions familières que nous employons chaque jour. Le grec les possédait déjà parce qu'il s'était développé librement. C'est pour cela qu'Henri Estienne voulait faire dériver le français du grec. Il n'aurait point commis cette grosse erreur, s'il avait connu la langue populaire des Romains.

D'après ces principes, s'est poursuivie pendant mille ans l'évolution du latin vulgaire. C'était à l'origine l'idiome national de Rome, et ce fut longtemps le seul. Vers le temps des guerres puniques, il est délaissé par la classe dirigeante et abandonné aux gens du peuple. Il vit obscurément au logis des humbles pendant les siècles où s'épanouit la littérature latine ; et pourtant, même alors, il trouve moyen de se glisser jusque dans les ouvrages les plus soignés. Il sort de l'ombre dès le commencement de l'empire. Il profite de tout, des révolutions politiques qui amènent l'avènement de la démocratie et d'une oligarchie financière, des fantaisies littéraires qui, avec les stylistes, affaiblissent la langue savante, du développement de la vie provinciale où il subit l'action des idiomes indigènes. Il fournit en Afrique les principaux élémens du latin d'Église ; il s'y façonne même une prose et une versification à lui. Il triomphe avec le christianisme, et il règne seul depuis les invasions barbares. En disloquant la langue littéraire, il crée le bas-latin. En se diversifiant dans les différentes contrées de l'Europe occidentale, il donne naissance à toutes les langues romanes. Voilà sans doute une belle carrière et une glorieuse postérité pour l'obscur patois des carrefours et des campagnes de Rome.

PAUL MONCEAUX.

UN

TOUR EN ANGLETERRE

BIRMINGHAM, UNE RÉPUBLIQUE BIEN GOUVERNÉE.

Birmingham, juin 1890.

I.

D'Oxford à Birmingham, en passant par Rugby, où je fais un pieux pèlerinage à la vieille école et aux reliques du docteur Arnold, le père de l'éducation moderne en ce pays, je traverse les provinces du Centre (*Midland Counties*), entièrement agricoles. Sous un ciel moutonneux, lentement parcouru par d'immenses troupeaux de nuages grisâtres, au travers d'une lumière très douce, se déroulent de belles prairies vertes de cette éternelle verdure fraîche, uniforme, d'un vert aigu et bien anglais; une herbe drue, tout ou presque tout en pâturages, des prés enclos de haies vives, couronnées de la neige des aubépines fleuries; de loin en loin, dans les fonds ou sur les sommets de ce pays légèrement ondulé, au penchant de douces (*gentle*) collines, des arbres isolés, opulents, confortables, des colonies de ces arbres sains en pleine sève, — véritables patriarches de la campagne anglaise. — Ils

sont là pour le plaisir, par tradition. Ils ne rendent d'autre service que de donner une belle ombre opaque et d'attacher, de reposer le regard. Leurs bras sont forts, égaux, leur feuillage toujours jeune et bien nourri; le sol où ils sont assis leur paie sans faute, à chaque printemps, une large rente. Ils vivent du respect des vivans pour la mémoire des morts qui les ont vus naître, comme ces vieilles institutions qui se perpétuent par la force de l'habitude, étrangement vivaces, gothiques et presque inattaquables, dans les moindres replis de la société anglaise. — Du bétail de belle race paît au milieu des boutons d'or, enfoncé jusqu'au jarret dans un épais tapis. Par moment, un petit cottage en brique rougeâtre, au toit de tuiles vermeilles, éclate au milieu de ce vert uniforme...

Au loin, une brume plane très bas sur un coin de l'horizon; une grosse tache grise, adhérente au sol, et qui semble être l'ouverture enfumée d'un souterrain: c'est Birmingham. Au beau milieu de cette admirable campagne surgit tout à coup, dans cette nature tranquille et douce, l'enfer industriel, avec tout son cortège de supplices civilisateurs. Nous croisons des files de trains chargés de houille, de minéral de fer, de « gueuses »: nous approchons. D'innombrables cheminées d'usines, pareilles à de grands bras noirs qui brandiraient vers le ciel des torches fumeuses, voilent la lumière du jour et noient toutes choses dans un brouillard de couleur incertaine. Des files, des bataillons, une armée immobile de maisonnettes à deux étages, toutes pareilles, toutes uniformément laides et noires, montent et descendent les collines, et rien ne vient rompre la monotonie de cette armée sans chef. C'est la cité industrielle dans toute son horreur.

Comment exprimer la laideur de ces rues, l'artificiel de cet assemblage, l'insouciance de l'arrangement, et le manque de loisir, de vie esthétique, d'art enfin chez ceux qui ont entassé ces briques comme chez ceux qui vivent là? Même pas une de ces cathédrales, œuvre patiente et douloureuse où des générations de vilains ont enseveli leur âme, leurs forces, leur bourse, et la poésie intime de leur être. Rien que des rues indistinctes, horriblement uniformes dans leur laideur et leur misère, leur saleté sans cesse entretenue, renouvelée, accrue par l'accumulation infinie de tous les débris et déchets des industries les plus diverses. Sans doute, ces industries occupent toutes les pensées, absorbent tous les instans de ces immenses générations d'hommes qui vivent entre ces amas de briques avec un ciel de fumée sur la tête et un horizon de brouillards devant les yeux, tandis qu'à peine à quelques milles de là le printemps s'épanouit, regorge de sève, les plantes,

les animaux et les enfans des hommes naissent, vivent et meurent libres sous le ciel clair.

Mais cela n'est pas tout Birmingham : c'est la surface, l'enveloppe, la grossière carcasse de la chaudière ; le foyer, l'âme de la machine est plus loin, sur un point du centre. Là, à côté d'un affreux temple grec lépreux et barbouillé de suie, — le *Town Hall*, renfermant l'immense salle des *meetings*, désormais historique, où John Bright a prononcé ses plus magnifiques harangues, — s'élève un beau monument, simple et majestueux, en pierre grise au grain serré du Derbyshire, le *Council-house*, digne de la grande cité de Birmingham, l'hôtel de ville ; puis des monumens de style néo-gothique, normand, en larges briques ou en terre cuite, gais et lumineux au travers de cette atmosphère opaque et triste ; de larges voies, bordées de hauts édifices solidement et souvent même élégamment bâtis. Au bout de Corporation street, la grande artère de vie qui bat au cœur de la ville, un gracieux édifice retient, amuse et charme le regard. Il est encore entouré de barrières en bois, les vitraux manquent encore aux innombrables petits carreaux des fenêtres : c'est le Palais de Justice que la ville s'est bâti, un bijou, un modèle d'architecture moderne, originale et pratique. Imaginez un grand palais de style normand au pignon découpé de hautes dentelures, au fronton fouillé, aux lignes sinueuses, et tout entier fait de larges briques en faïence ou en terre cuite d'un beau rouge chaud et vivace, tirées du four toutes prêtes à être mises en place. Il y a réellement dans cet édifice une idée originale, une entente particulière des nécessités du climat et des goûts nationaux ; il semble qu'il y circule partout une sève qui l'anime. L'unité en est admirable, comme d'une grande pièce d'orfèvrerie sortie tout entière du cerveau et des mains d'un seul et grand artiste. Entrons-y : le plan, simple et complet, est saisi dès l'entrée ; tout est en sa place, et rien n'a été oublié. L'intérieur est également en terre cuite, mais de couleur vieil ivoire : le contraste des deux tons adoptés a une saveur étrange. Les corniches, les encadremens, les plafonds sont ornés d'opulentes moulures bien venues au four et qui ont tout l'attrait simple et le charme robuste d'une honnête et solide faïence, œuvre d'un de nos vieux potiers rouennais. Quand tous les murs auront été revêtus, à hauteur d'homme, d'une cuirasse de panneaux en vieux chêne sculpté, sillonné de larges veines claires sur fond d'or chaud, l'ensemble sera merveilleux et unique. Nous n'avons aucune idée de ce genre d'architecture ; parlez donc, en France, de bâtir un ministère ou une préfecture en terre cuite ! on vous rira au nez. Et cependant je donnerais vingt de nos palais administra-

tifs pour le Palais de Justice de Birmingham. — Mais qui aurait pensé trouver un pareil bijou sous la tache de brume adhérente au sol et bornant l'horizon des belles campagnes vertes du *Mid-land*? — Les hommes qui vivent alentour, dans ces cases en briques, noires de suie, sont donc des citoyens? Ils ne sont donc pas tous pareils, comme leurs maisons, tous abêtis par un métier uniforme et épuisant? Ils ont des passions, des opinions, des droits. Ils ont encore la force de s'intéresser à autre chose qu'au pain de chaque jour : ils envoient leurs enfans à l'école ; il en est, ô ironie ! qui vont apprendre à admirer les chefs-d'œuvre de la nature interprétés par les génies les plus doux ou les plus forts de tous les pays et de tous les temps ; il en est qui se réunissent, par milliers, pour discuter les intérêts généraux du pays ; par centaines, pour entendre un homme, très différent d'eux, qui pendant des années a vécu dans une ville faite tout entière de cloîtres gothiques, rêvant, étudiant, au milieu de jardins délicieux et d'arbres centenaires ! — Oui, ce sont des hommes, des citoyens qui vivent dans cette ville, semblable à un énorme champignon vénéneux poussé dans une nuit humide et noire.

Ces hommes ont élu les meilleurs d'entre eux pour gouverner leur ville ; et les élus ont choisi à leur tour le meilleur d'entre eux, chaque année, pour être le premier, le maire. Cette démocratie n'a pas mis à sa tête des bavards, des brouillons, des impuissans, des médecins sans malades, des avocats incompris, des vétérinaires déclassés ou des pharmaciens passionnés, mais des hommes qui ont marqué par leur énergie et leur intelligence dans leur profession : patrons, petits commerçans, ouvriers. Chose étrange, cette démocratie a demandé à ses favoris des titres sérieux et qu'elle a su peser. Les talens ont surgi dans cette foule anonyme ; ils se sont poussés par leur seul mérite, qu'aucune défiance ne s'est refusée à reconnaître et qu'aucun préjugé de classe n'a arrêté en route.

Tel est le secret des grandes choses qui se sont passées là ; ces œuvres sont nées de l'esprit municipal dans ce qu'il a de plus élevé, du *self-government* ainsi pratiqué.

II.

Birmingham, qui n'était, aux siècles passés, qu'une toute petite ville du Warwickshire, s'essayant déjà à la fabrication des armes blanches et des couteaux, que Sheffield lui a enlevée, à celle des

armes à feu, qu'elle a conservée, se trouve à l'extrême frontière du « pays noir, » de la région des mines de fer et de houille, non pas au centre même, comme on pourrait s'y attendre. Quand l'âge de la vapeur, l'âge du fer et de la houille sont venus, elle a pris l'essor avec une vigueur merveilleuse.

Jusqu'en 1838 il n'y eut pas, à proprement parler, d'administration municipale à Birmingham. Des comités, portant parfois des noms bizarres, ne participant ni de près ni de loin au régime représentatif, mais formés de membres irresponsables et renouvelés par cooptation, avaient charge, dans les diverses paroisses de la ville, qui de la police des rues, qui de la police des marchés, qui des services religieux. Les affaires de la ville étaient fort mal faites ou plutôt n'étaient pas faites du tout par ces honorables magistrats, qui considéraient leur place comme une grasse sinécure et n'avaient assurément aucune idée ni aucun souci de l'intérêt général. Il y a cinquante ans, l'agglomération de paroisses portant le nom de Birmingham comptait déjà 180,000 habitants. La ville était dans un état lamentable : les rues mal pavées, à peine éclairées, en partie dépourvues de ruisseaux ou d'égouts. L'eau potable n'était distribuée que deux fois la semaine par une compagnie à monopole. Le centre même de la cité était occupé par un quartier infect et misérable, sans air et sans lumière, composé de huttes sordides entassées autour d'étroites cours non pavées, où l'eau du ciel et les immondices venaient s'accumuler et croupir, formant cloaque. Dans un pareil milieu, les épidémies succédaient aux épidémies.

Birmingham n'avait aucune existence administrative : simple amas de paroisses étrangères les unes aux autres, elle dut cependant sa rapide croissance à ce fait qu'elle était une « ville libre, » ouverte à tout venant, sans restriction d'aucune sorte. Elle reçut en 1832, par l'acte de réforme, le droit d'envoyer deux députés au parlement. Une sorte d'opinion publique ne tarda pas à se former et à se manifester en protestant avec vigueur, pendant huit ans, contre la corruption et l'incurie des comités. En 1838, après une lutte vraiment homérique entre les comités, peu disposés à quitter la place, et les citoyens, pressés de s'administrer eux-mêmes, une charte d'incorporation était accordée : le 26 décembre 1838, Birmingham élisait son premier conseil municipal ; et, quelques jours après, elle avait son premier maire. Les comités déchus ne se tinrent pas pour battus ; ils attaquèrent dans des *meetings*, dans la presse, enfin devant le parlement et les tribunaux, la validité de la charte d'incorporation. Ils disputèrent le terrain pied à pied. En 1842, le parlement leur donna tort ; mais ils ne furent définitivement battus et ne disparurent tout à fait qu'en 1851.

Birmingham a conquis avec peine ses franchises communales; il est naturel qu'elle y soit très attachée; il est moins naturel, mais d'autant plus heureux qu'elle ait appris, dans les années de lutte, à faire bon usage d'une liberté si péniblement gagnée. Par des lois successives qui sont venues se consolider et se fonder dans l'acte de 1838, la municipalité de Birmingham a successivement assis ses droits, agrandi ses prises, étendu ses privilèges, pour devenir aujourd'hui un véritable petit état qui se gouverne en toute indépendance.

Le gouvernement local de la cité est dans les mains de cinq autorités distinctes : 1^o les juges de paix, qui exercent dans les limites de la cité les attributions ordinaires des *justices of the peace* (appliquant les peines de simple police, ayant un certain contrôle sur l'action de la police locale, sur les prisons, accordant les licences pour les cabarets, les lieux de divertissemens publics); — 2^o le conseil municipal (*town council*), en fait l'autorité la plus puissante de toutes; — 3^o le comité des égouts, composé de 22 membres : 2 de ces membres, dont le maire de Birmingham, sont membres de droit; 11 sont élus par le conseil municipal de Birmingham, et le reste par les comités locaux des paroisses voisines; ce comité, investi du droit d'emprunter jusqu'à 1 million de francs, est chargé de l'administration en commun des égouts sur toute la surface couverte par les localités représentées; toutes les eaux sont recueillies et purifiées à la ferme de Saltley; — 4^o le *board of guardians*, composé de membres élus par les contribuables qui paient 12 livres sterling d'impôt, et chargé de l'application du *poor law* dans la cité; — 5^o le comité des écoles (*school board*), composé de 15 membres, élus en vertu de la loi de 1870, par toutes les personnes payant le loyer d'une maison, et chargé des écoles primaires de la cité.

Le conseil municipal est composé de 16 *aldermen* et de 48 conseillers, à raison de 3 par district, ces derniers élus pour trois ans par toute personne payant le loyer d'une maison, y compris les femmes; un tiers du conseil est renouvelable chaque année, à raison d'un conseiller par district. Les *aldermen* sont élus pour six ans par le conseil municipal soit parmi les membres du conseil, soit parmi les citoyens de la ville remplissant certaines conditions. Le maire, élu par le conseil, n'est pas forcément un conseiller. La liste des maires est intéressante à consulter : tous ont été des administrateurs distingués; je remarque le nom aimé et respecté de sir Thomas Martineau, le neveu de miss Martineau, le descendant d'une famille de huguenots, réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes, qui fut réélu trois fois maire, et dont le père occupa, lui aussi, cette haute magistrature. Le conseil municipal actuel (*alder-*

men et conseillers) représente assez exactement tous les intérêts et toutes les classes sociales : il se compose de 17 chefs d'industrie, de 7 boutiquiers, d'un certain nombre de grands commerçans, de membres distingués des professions libérales (médecins, hommes de loi, etc.), de rentiers (la plupart anciens négocians, industriels, etc.), et de 4 ouvriers. Quant aux nuances politiques, le conseil se divise ainsi : 25 libéraux unionistes, 24 libéraux gladstoniens, 2 libéraux indépendans, 11 conservateurs, 2 conservateurs indépendans. La politique joue un grand rôle dans les élections; unionistes et gladstoniens ne manquent pas alors de faire intervenir la question d'Irlande. Mais la période électorale passée, le conseil élu et réuni, les questions de politique générale disparaissent à l'arrière-plan, et tout le monde est d'accord pour faire au mieux les affaires de la ville : les partisans de M. Chamberlain, ennemis jurés des libéraux gladstoniens, se rencontrent plus souvent dans les votes avec ceux-ci qu'avec leurs alliés politiques, les conservateurs. Une autre preuve de la sagesse pratique de ce corps municipal : le conseil ne tient en général que 12 séances plénières par an, jamais plus de 16 en tout cas; donc peu ou point de discours bruyans et vains. Tout le travail est fait dans les différens comités. Le conseil décide en dernier ressort dans les affaires de grande importance. Mais pour le train ordinaire des choses, il délègue une partie de ses pouvoirs aux comités, et, afin d'éviter des pertes de temps, quand l'accord est obtenu sur les grandes lignes d'un projet, il attribue même aux comités le droit d'ordonnancer les dépenses dans les limites des fonds votés pour un objet déterminé. Sans doute, le procédé n'est pas tout à fait régulier; mais la commune de Birmingham, qui était encore à naître il y a un demi-siècle, est devenue promptement majeure; après avoir lutté pendant des années pour obtenir le droit de se gouverner elle-même, elle traite aujourd'hui de puissance à puissance avec le gouvernement central; on lui fait bien des concessions qu'à de moins vivaces et de moins robustes on refuserait tout net.

Le conseil vote les contributions locales et contrôle l'emploi des fonds. Les comités, qui abattent le gros de la besogne, sont en général composés de 8 membres; le maire est membre *ex officio* de tous les comités; il sert de lien entre tous ces corps délibérant et agissant séparément; il maintient par ses avis l'unité et l'harmonie dans l'administration. Les plus importans de ces comités sont ceux des finances, de l'eau et du gaz.

En 1838, première année de la vie municipale de Birmingham, la ville comptait 170,000 habitans, elle en a 454,000 environ, au-

jourd'hui. Le droit de suffrage politique, limité à 7,300 personnes en 1838, appartenait à 63,718 citoyens en 1884; le nombre des électeurs municipaux est passé de 5,023 en 1838 à 74,167 en 1884.

Trois des grandes entreprises municipales nous serviront d'exemples pour montrer dans quel esprit les élus de cette armée électorale ont administré les affaires de la cité.

De 1851 à 1873, de grands progrès furent faits dans les diverses branches de l'administration municipale, mais l'élection de M. J. Chamberlain à la plus haute magistrature municipale est comme le signal d'un essor plus vigoureux encore. La ville était d'un bout à l'autre un amas informe de bâtisses sans caractère, un fouillis de ruelles : le nouveau maire conçut le plan d'exproprier l'énorme pâté de huttes malsaines et misérables qui déshonoraient et empestaient le centre de la cité, de tracer de grandes voies de communication, d'aérer, d'assainir; ainsi fut fait, et *Corporation street*, l'artère principale, qui perça de part en part ce chaos obscur, ferait honneur à n'importe quelle capitale. Il fallait plus : M. J. Chamberlain rêvait de fournir à ses concitoyens deux choses de première nécessité, l'eau et la lumière, à meilleur compte, tout en faisant les affaires de la ville. Il obtint du parlement le vote d'un acte qui autorisa la ville à exproprier les compagnies fermières des entreprises du gaz et de l'eau. La commune devint chef d'industrie et les résultats furent surprenants. Le gaz, qui était vendu 3 shillings les 1,000 pieds cubes en 1875, n'est plus vendu en 1889 que 2 shillings, et cependant le bénéfice net annuel passa de 25,339 livres en 1875 à 70,337 en 1889. — Pour l'eau, les chiffres ne sont pas moins éloquens : en 1876, le département municipal des eaux percevait de ses clients la somme de 93,527 livres, il en dépensait 38,138, plus l'annuité versée à la compagnie expropriée, et réalisait un bénéfice de 5,456 livres. En 1881, 1883, 1884, le prix total de l'eau vendue, grâce à trois réductions successives du tarif, est diminué de 5,000 livres dans la première année, de 17,391 dans la deuxième et de 2,914 dans la troisième : les bénéfices, qui étaient en 1881 de 12,046 livres, disparaissent en 1883; en 1884, il y a une perte de 8,940 livres qui va diminuant jusqu'en 1887, et le bénéfice reparait en 1888 pour s'élever en 1889 à 2,878 livres. Le comité de l'eau médite déjà une nouvelle réduction du prix de vente.

Il est un point capital à noter : si, contrairement aux principes de l'école du « laisser-faire, » la ville de Birmingham a pris en mains le monopole de l'eau et du gaz, ce n'a pas été simplement pour le plaisir d'augmenter les attributions de la municipalité, ni pour en venir à vendre le gaz ou l'eau à perte. Les deux entreprises

ont été menées strictement comme des entreprises industrielles; mais les bénéfices, au lieu d'aller à des actionnaires, personnes privées, ont profité à tous les consommateurs qui se sont trouvés en quelque sorte actionnaires de la même entreprise par le seul fait qu'ils étaient consommateurs et qui ont participé aux bénéfices sous forme de réduction de tarifs. En un mot, les comités de l'eau et du gaz se considèrent comme des conseils d'administration dont l'objectif principal est de faire prospérer l'entreprise; leur gestion est une gestion commerciale. Ainsi cette année même, le comité de l'eau, s'autorisant de cette circonstance qu'il ne saurait faire concurrence à l'industrie privée, qui n'a pas encore exploité le terrain sur lequel il veut s'avancer, a l'intention de créer une usine centrale pour la distribution de la force hydraulique à domicile; son idée est d'abord de fournir à meilleur marché une force que chaque intéressé est à l'heure actuelle obligé de produire soi-même à grands frais, ensuite de faire des profits qui seront employés au mieux de l'intérêt général. — Lorsque le gaz est devenu entreprise municipale, le conseil municipal a accordé au nouveau département du gaz le terrain nécessaire pour se construire des bureaux, à cette condition qu'avec les bénéfices de l'exploitation du gaz, il bâtirait un musée des beaux-arts. Ce musée existe aujourd'hui; il a coûté un million de francs, et l'on a pu écrire à l'entrée: « Nous employons les bénéfices de l'industrie à encourager les arts. » — Grâce à ce système, qui consiste à appliquer aussi exactement que possible les principes de l'exploitation d'une industrie quelconque à la direction des entreprises municipales, la ville de Birmingham a été transformée en vingt ans, dotée de beaux monumens, de riches bibliothèques, d'excellentes écoles, de bains publics, d'une canalisation souterraine très complète, sans que sa dette atteignît en 1885 le chiffre de 75 millions de francs: et cette dette était largement garantie et compensée par les immenses propriétés de la ville.

On aura une idée exacte de l'augmentation de bien-être produite, pour toute la population de la cité, par les mesures dont nous venons de citer les principales, en jetant les yeux sur les chiffres suivans: à Birmingham, où la densité de la population est de 54.1 personnes par acre, et n'est dépassée que par Liverpool (116.4), Londres (58.3), Glasgow (86.4), Manchester (63.9), le taux de la mortalité est de 19.9 par 1,000, tandis qu'il est de 23.7 à Liverpool, 29.8 à Manchester, 26.7 à Newcastle-on-Tyne, etc. En 1873, avant les grands travaux d'assainissement et de viabilité, le taux de la mortalité était à Birmingham de 24.8, presque 25 pour 1,000, en 1889 il était descendu à 19.7. On a calculé que, si le taux de

la mortalité de la décade 1870-1879 s'était maintenu pendant la décade suivante, 19,200 personnes qui étaient encore en vie au commencement de 1890 seraient mortes pendant les dix ans qui ont précédé. Et, si l'on adopte les vues du docteur Farr, qui évalue la vie humaine à 159 livres sterling en moyenne, le capital sauvé de la sorte n'est pas moindre de 3,052,800 livres sterling.

III.

Voilà pour les progrès accomplis dans l'ordre matériel ; passons à l'ordre moral.

L'esprit public est excellent à Birmingham : aussi bien avons-nous vu que cette démocratie savait distinguer les meilleurs, les plus utiles et les plus capables, pour les mettre à sa tête et les y maintenir. Les distinctions de classes sont ici moins apparentes et, en réalité aussi, beaucoup moins tranchées que partout ailleurs en Angleterre. Il y règne une plus grande solidarité sociale ; le grand industriel fraie avec le boutiquier ; les membres des professions libérales avec les commerçans ; et l'ouvrier qui s'élève au rang d'artisan est sûr, s'il est bien doué et s'il a de l'esprit de conduite, si d'ailleurs la chance ne le combat pas, de devenir patron un jour. D'autre part, une longue et universelle pratique du *self-government*, au sein d'une grande communauté pourvue d'intérêts complexes et élevés, a rendu les citoyens plus intelligens des affaires de la cité, puis de l'État. Par une aptitude de race ou par un bonheur de son histoire, l'Anglais, et en particulier le citoyen de Birmingham, est noblement jaloux de ses droits : il les exerce, non pas par pure satisfaction de vanité, mais par conscience qu'il remplit un devoir, par une sorte d'intuition ou d'amour du bien public, d'instinct qui le pousse à consacrer un peu, parfois même beaucoup de son temps aux affaires de sa corporation de métier, de son association coopérative, de son district, de sa cité, de son pays.

L'harmonie qui règne dans l'administration municipale est sans doute l'image, concentrée en quelque sorte et plus intense, de l'état social dans la cité. Un détail jettera quelque jour sur ces mœurs. J'arrive un soir pour dîner chez un ami, un Français fixé ici depuis trente ans. Il a deux servantes : l'une, la *nurse*, la bonne d'enfants, part le soir même en vacances ; elle va faire un séjour de trois semaines chez des amis dans le nord de la France ; — le tour de la cuisinière viendra : elle ira au bord de la mer avec des amis. Le service, pendant plusieurs semaines, est rendu singulièrement difficile ; les maîtres se servent un peu plus eux-mêmes ; mais ils trouvent cela tout naturel, et même désirable : Qui n'a besoin de se

reposer, disent-ils? Et c'est eux qui proposent des vacances à leurs domestiques au lieu de les accorder à contre-cœur, comme on ferait ailleurs. Ce n'est là qu'un détail, mais je crois y voir le signe d'un très heureux état d'esprit et d'un état social particulièrement avancé. — Autre chose : il s'est accompli un grand changement dans le ton de la société depuis vingt-cinq ans à Birmingham; des témoins de cette transformation en font foi. On n'assiste plus à ces orgies de whisky, de bière et de porto qui étaient l'habitude courante en haut comme en bas. Il s'est développé un goût très prononcé pour la lecture, après le travail de la journée, parmi les ouvriers comme chez les patrons. L'école a exercé assurément une grande influence : il y eut d'abord action de l'école sur la société, — action bienfaisante; nous allons voir qu'il y a aujourd'hui réaction de cette société plus éclairée sur l'école, — réaction également bienfaisante.

Birmingham possède une organisation complète et très démocratique de l'enseignement : c'est peut-être la seule ville d'Angleterre où ce phénomène se puisse observer. Grâce à un système de bourses très compréhensif et très libéral, l'enfant capable et méritant est cueilli à l'école primaire, conduit à une école secondaire où il peut prolonger son instruction jusqu'à quinze et seize ans, pour se lancer ensuite dans les affaires; il peut encore, toujours soutenu par une bourse, s'il en a gagné une nouvelle, aller puiser à l'École des beaux-arts ou au *Mason College* un complément supérieur d'instruction générale et technique. De même le fils d'ouvrier peut être mené, s'il se signale, de l'école primaire à Oxford ou Cambridge par une série d'échelons.

En 1870, au moment du vote de la loi Forster, il y avait dans les écoles primaires de Birmingham place pour 30,000 enfans, alors qu'il en eût fallu pour 55,000. Mais 16,000 enfans seulement allaient à l'école; 50.3 pour 100 du nombre des enfans inscrits participaient à l'instruction. En quinze ans le *School Board*, ou comité des écoles, institué par la loi Forster, a bâti 32 groupes scolaires; et il y avait place en 1885 dans les écoles de la ville pour 65,212 enfans. La place a été plus que doublée en quinze ans. D'autre part, les chiffres de présence ont monté de 50.3 pour 100 des inscrits à 85 pour 100. L'accommodation intérieure de ces écoles est parfaite; le corps enseignant nombreux, capable et plein d'ardeur. Aussi l'enseignement donné dans les écoles primaires de Birmingham dépasse-t-il sensiblement le niveau habituel de l'enseignement primaire. Le directeur d'une école secondaire me disait que ses élèves les mieux préparés étaient ceux qui lui venaient des écoles du *School Board*.

Grâce à une fondation du roi Édouard VI, l'enseignement secondaire est richement doté à Birmingham ; il est donné à un prix singulièrement peu élevé. Il est mis, en somme, à la portée des petites bourses. En 1552, Édouard VI institua une fondation dont le revenu, en terres, était de 21 livres sterling et devait être consacré à l'entretien d'une école gratuite de grammaire. En 1795, le revenu annuel des terres données par le roi Édouard VI s'élevait déjà à 1,200 livres ; en 1818 à 3,000 ; en 1861 à 11,000 et en 1881 à 21,983 ; on calcule qu'à la fin du siècle il atteindra 50,000 livres (1,250,000 fr.). Ces sommes énormes ont servi à créer un ensemble d'écoles secondaires qui répond aux besoins de la population. L'histoire des transformations subies par la fondation de la petite école de grammaire de 1552 serait curieuse à suivre, mais elle nous mènerait trop loin. Contentons-nous de dire qu'aujourd'hui cette école de grammaire s'est accrue et multipliée au point qu'il existe dans la ville neuf établissements d'enseignement secondaire entretenus sur la fondation : un collège classique de garçons et un collège de filles donnant l'éducation complète et préparant aux universités et aux professions libérales ; trois écoles d'enseignement moderne pour les garçons et quatre pour les filles, où l'instruction est poussée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans seulement. L'instruction coûte 225 francs par an dans les collèges et 75 francs dans les écoles modernes. Celles-ci comptent, suivant les quartiers où elles sont situées, de 30 à 50 pour 100 de leurs élèves venant des écoles primaires de la ville, presque tous boursiers. Le nombre des places dans ces écoles secondaires modernes avait été doublé il y a douze ans, quadruplé il y a six ans ; pour satisfaire aux demandes, il faudrait le tripler encore dès maintenant. Car c'est là un des plus admirables caractères de la population de Birmingham : elle sent le besoin de s'instruire ; elle a une foi profonde et ardente dans la science ; elle a soif d'apprendre et de savoir.

L'ouvrier qui a dû quitter l'école primaire à treize ans ; le petit employé, le commerçant qui est entré dans les affaires à quinze ; l'homme dont l'éducation serait ailleurs considérée comme complète, tous indistinctement continuent, à leurs heures de loisir, de poursuivre avec une noble persévérance la science qui fuit devant eux à mesure qu'ils avancent. Tous ont à leur portée, suivant leur but, suivant leurs aptitudes, différents moyens de continuer et de compléter leur éducation : — 1° le *Mason College*, fondation due à l'initiative privée, où l'enseignement scientifique est donné à ceux qui visent aux grades de l'université de Londres, et l'enseignement technique à ceux qui veulent seulement apporter dans leur industrie une préparation plus large ; ce *Mason College* est parfaitement

ouillé, grâce à la munificence de sir Josiah Mason ; ce riche industriel, en fondant et en dotant richement ce collège, avait dans l'idée de combler le vide qu'il avait vivement ressenti dans sa jeunesse, étant simple ouvrier ; il voulait créer, ce qu'il avait cherché en vain, un établissement d'instruction où les artisans pussent aller puiser l'enseignement scientifique. Il y a dépensé 5 millions ; — 2^e le *Birmingham and Midland Institute*, une institution plus populaire encore, qui s'est élevée et agrandie jusqu'à devenir, à l'aide seulement de souscriptions volontaires, une petite université ; elle a trouvé des millions en donations et des milliers d'auditeurs pour ses cours ; c'est une sorte d'université populaire, où l'on enseigne tout, depuis les sujets les plus généraux, comme l'histoire et la littérature, jusqu'aux applications les plus particulières de l'électricité ou les pratiques les plus spéciales de la chimie industrielle. Les cours sont tous faits le soir puisque tous les étudiants sont des ouvriers, des employés, des travailleurs de toute classe et de tout genre. Il y a aujourd'hui plus de 5,000 étudiants ; en 1886, il y en avait 4,190, ainsi répartis : science, 1,474 ; langues et littérature, 1,046 ; arithmétique, 324 ; musique, 1,233. Cette institution a rendu d'immenses services en élevant le niveau intellectuel de la population ouvrière et de la petite bourgeoisie. Toutes les classes se rencontrent sur les bancs de ces cours à deux sous, l'ouvrier à côté du fils de son patron, tous les âges, tous les sexes. C'est un spectacle rafraîchissant, me disaient ceux-là mêmes qui consacrent bénévolement leurs forces à cette entreprise, de voir chaque soir accourir par milliers de tous les coins de la ville tous ces gens affamés qui viennent réclamer le pain de la science. On s'écrase dans les salles de cours des professeurs d'anglais, de français. Le professeur d'espagnol a un auditoire de 600 élèves ; il n'y a pas bien longtemps, les industriels de Birmingham, qui fabriquent beaucoup pour les pays hispano-américains, étaient obligés de prendre des employés allemands connaissant l'espagnol. L'*Institute* possède une salle de cours qui peut contenir plus de 1,000 personnes et qui est comble tous les lundis : une fois par semaine, en effet, l'*Institute* fait venir de Londres ou d'ailleurs un homme marquant dans la littérature ou la science, pour faire une grande conférence populaire ; et le succès est toujours immense. Enfin l'*Institute*, qui a trouvé des sommes fabuleuses dans la bourse de ses amis et protecteurs, s'est muni de laboratoires très perfectionnés de physique, chimie, géologie, mécanique, électricité. C'est tout un monde ; — 3^e l'École des beaux-arts, autrefois entreprise privée, devenue institution municipale, qui a près de 2,000 étudiants et qui rend aux industries locales, dans le domaine de l'art, les

mêmes services que leur rend le *Midland Institute* dans le domaine scientifique.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les établissements où la science est dispensée, toutes les institutions bienfaisantes et dignes d'admiration que l'on rencontre ici à chaque pas. Je me contenterai d'ajouter quelques mots sur les bibliothèques populaires gratuites. Il en existe plusieurs qui sont distribuées dans les différents quartiers de la ville. J'entre un jour à midi dans la principale, celle qui fait face à l'hôtel de ville. C'est un grand palais bien éclairé, bien aéré et complètement indépendant. Au rez-de-chaussée une immense salle pour les périodiques : j'y vois étalés, bien présentés et consultés, tous les journaux importants de Londres et de la province, le *Journal des Débats*, la *National Zeitung*, des revues littéraires, spéciales, *magazines*, par centaines, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue d'Ethnographie*. Plusieurs centaines de lecteurs, ouvriers en costume de travail, petits bourgeois, tous très sérieux, ne perdant pas une minute, ni une ligne, ne soufflant pas mot. Au fond de la salle, le catalogue des livres est affiché sur de grandes colonnes où chaque volume est représenté par un numéro mobile : à la colonne *science*, à la colonne *histoire*, les neuf dixièmes des volumes sont marqués : *sorti*. En 1885, le conseil municipal consacrait 9,500 livres sterling à la bibliothèque centrale, qui était visitée alors par 5,000 lecteurs chaque jour, et aux bibliothèques annexes situées dans différents quartiers, contenant chacune 10,000 volumes et recevant toutes des périodiques. Ces bibliothèques de quartier étaient visitées par 11,000 personnes et prêtaient 2,000 volumes par jour. Le goût populaire est si vif pour ces institutions, que, lors des élections municipales, les électeurs des quartiers non pourvus de bibliothèques ne manquent pas de poser aux candidats la question suivante : « Voterez-vous pour l'établissement d'une bibliothèque gratuite et d'une salle de journaux dans le district? » Il est à remarquer que c'est une augmentation de taxe qu'ils réclament en même temps.

J'ai accumulé plus de faits qu'il n'était sans doute nécessaire pour prouver à quel point la population de Birmingham est éclairée, et combien vivement elle sent aujourd'hui plus que jamais le besoin de s'instruire : *Mehr Licht!* telle pourrait être sa devise, comme celle de la ville est : *Forward!*

La vigueur de l'esprit public, la force de la solidarité sociale se peuvent mesurer à l'intérêt porté aux institutions publiques (hôpitaux, écoles, musées, etc.) par toutes les classes de la société. Les hôpitaux sont nombreux à Birmingham, ils ont des charges très lourdes, leur tâche est immense : ils se suffisent à eux-mêmes,

c'est-à-dire qu'ils sont soutenus par des contributions volontaires. Ainsi, l'hôpital général de la ville avait, en 1885, un revenu de 15,000 livres, dont 5,448 provenant de souscriptions annuelles; 3,545 malades y avaient été soignés, tandis que 38,501 personnes y avaient reçu des conseils et des médicaments; — le *Queen's Hospital* (en 1885, 1,944 malades, 24,063 consultants) a, la même année, reçu 2,648 livres sous forme de souscriptions, 256 en donations, 1,621 provenant de legs. C'est à Birmingham qu'il y a trente ans un journal lança l'idée de faire une fois par an dans toutes les églises une quête pour les hôpitaux : l'idée fut saisie au vol par le recteur de Birmingham et du 27 octobre 1859 au mois d'octobre 1885, cette quête a produit à Birmingham la somme considérable de 124,433 livres. L'idée fut trouvée si heureuse et si féconde qu'elle a été mise en pratique dans toute l'Angleterre. Bien mieux, en 1873, on a institué une quête du samedi pour les hôpitaux et l'on a recueilli ainsi, en quatorze ans, à raison d'un samedi par an, la somme de 63,250 livres, en grande partie sortie de la poche des ouvriers.

Il n'est pas, à Birmingham, d'institution publique qui n'ait été l'objet de quelque don ou legs magnifique. Combien n'ont atteint un haut degré de prospérité que grâce à l'intervention d'un bienfaiteur éclairé !

Ainsi, la galerie des Beaux-Arts, aujourd'hui l'une des plus riches du royaume-uni, reçoit, en 1871, d'un grand industriel un don de 3,000 livres destiné à enrichir la collection de tableaux; en 1880, MM. Tangye, grands manufacturiers de la ville, font un don gratuit de 5,000 livres, et un autre don de 5,000 livres à condition qu'une somme égale sera souscrite par le public : on recueille 7,000 livres. — L'École municipale des Beaux-Arts tenait, il y a dix ans, dans une pauvre salle, sous les combles du *Midland Institute*; elle est logée aujourd'hui dans un palais qui est bien à elle. En novembre 1881, le maire annonçait au conseil municipal que trois généreux donateurs fournissaient à la ville les moyens de construire une École des beaux-arts en faisant deux dons de 10,000 livres chacun, plus la cession d'un terrain valant 14,000 livres. — Je n'énumérerai pas tous les exemples de l'infatigable intérêt que grands et petits portent à toutes les entreprises communes, où le souci du bien public est apparent, et toutes les preuves palpables, souscriptions et donations, de cette active bienveillance. Je mentionnerai seulement encore les plus beaux dons et les plus utiles qui aient été faits à la ville de Birmingham. Miss Ryland, héritière de la famille des Ryland, les plus grands propriétaires fonciers de Birmingham, n'a cessé, durant sa vie, de verser

sur sa ville natale les bienfaits les plus intelligens et de la plus délicate façon ; en 1873, elle s'avise que cette immense population ouvrière, enfermée dans une ville sans air et sans lumière, a besoin de respirer l'air des bois, de contempler la verdure, de s'ébattre sur des prairies molles et fraîches, et elle offre aux habitans de Birmingham le plus beau parc qu'ils aient jamais rêvé, d'une superficie de 57 acres, pourvu de terrains propres au cricket, au football, au tennis, tel enfin qu'aucune municipalité, si riche fût-elle, n'en saurait acheter. Miss Ryland n'est pas satisfaite, son besoin de donner n'est pas assouvi, et, en 1879, elle offre aux habitans d'une autre partie de la ville un autre parc presque aussi beau, d'une superficie de 41 acres.

Il me semble que j'en ai dit assez maintenant pour justifier mon titre : Birmingham est une véritable petite république au sein d'une monarchie, et une république bien gouvernée. La vie municipale y circule à pleins flots ; la liberté n'y a pas de limites apparentes. La commune est toute-puissante ; elle affirme sa toute-puissance, mais n'en abuse pas. Elle construit des monumens municipaux qui seraient un défi s'ils pouvaient défier quelqu'un ; mais à Birmingham, comme dans toute ville anglaise, il y a aussi peu que possible de représentans visibles du pouvoir central : nulle part, la trace d'une tutelle, d'une défiance d'en haut, d'une entrave à ces hommes libres ; on les a traités en gens raisonnables, et ils ont agi comme tels. N'est-il pas étrange de ne rencontrer dans une ville de 500,000 habitans ni bureaux administratifs, ni préfecture peuplée de gratte-papiers expédiés de la capitale, ni magistrats, ni tribunaux permanens ? Les hommes se jugent entre eux ; ils élèvent et instruisent leurs enfans à leur façon, soignent leurs malades comme ils l'entendent, tracent et percent leurs rues à leur guise. Je vous dis que ce sont d'excellens républicains ; le nom seul leur manque, mais ils ont la chose, et cela leur suffit : ce sont des sages.

IV.

Birmingham est à la frontière du « pays noir ; » elle en tire son charbon, son fer.

Le pays noir, la nuit : effet lugubre. De Birmingham à Wolverhampton, trois quarts d'heure de trajet en chemin de fer d'un bout à l'autre du pays noir. Des maisons, des usines à l'infini, et sur tout cela, à fleur de terre, sous le ciel clair, étoilé, balayé par un vent violent, une couche uniforme, grisâtre de fumée. Des formes indistinctes, d'immenses cheminées pareilles à autant de torches

de poix fumeuse dans la nuit. Un terrain bouleversé, sillonné d'étroits canaux d'une eau douteuse aux reflets blanchâtres; tels les vaisseaux d'un sang anémié dans un corps malade. Au sommet d'un monticule la roue d'une benne se profile sur le ciel lugubrement comme la croix de pierre sur la fosse commune : des milliers d'êtres vivans sont ensevelis là-dessous. Le train roule sur des catacombes; la voie rend un son sourd et creux; les gares sont de fragiles et légers édifices en bois.

Quelques hauts-fourneaux en activité vomissent de longues flammes bleuâtres : autant de lampadaires éclairant, de loin en loin, une immense nécropole. Il y a là, tout autour, un grouillement de demi-vie, comme la respiration lourde et le cauchemar inquiet d'une armée qui somnole, agitée, entre deux combats.

Puis quelques cheminées qui dardent des flammes rouges, des forges, des laminoirs, des hauts-fourneaux encore, assis sur la houillère et la mine de fer, et, au pied des hauts-fourneaux, par une petite ouverture, un jet de métal éclatant, de fer en fusion qui s'échappe en lançant des éclairs; le canal qui serpente tout autour et dont les eaux blanchâtres frissonnent encore du contact de l'ennemi et fument, entre deux rives de débris sans nom.

Des maisons, toujours des maisons, des édifices informes, des silhouettes fantastiques, des dômes percés d'yeux flamboyans. Une fournaise en plein travail rougeoit comme la porte de l'enfer, et alentour des damnés qui s'agitent en remuant d'immenses pièces de métal d'un rouge blanchâtre.

Mais l'immense majorité de ces monstres sommeille, d'un mauvais sommeil de maladie ou de mort : eux aussi vomissaient des flammes il y a quelques mois; aujourd'hui, ensevelis dans une ombre sépulcrale, ils semblent être le tombeau de milliers de damnés qui ont succombé à la peine.

Au bout, Wolverhampton, un village de cent mille habitans : des rues hideuses, des maisons borgnes ou aveugles, un amas de pierres ou de briques, rien d'une ville. C'est la fin du pays noir.

Le pays noir, en plein jour : un des spectacles les plus étranges qu'il soit donné de contempler. Un pays tout entier (quinze milles de rayon) remué, perforé, déchiqueté, bouleversé; plus une pierre, une motte de terre en place; impossible de rêver pareil chaos, un amas plus énorme de choses artificielles. La nature a disparu sous une couche de crasse, de débris innomés; là-dessus, des habitations misérables, des bâtimens bicornus, éventrés, écroulés et fumans, comme si l'on avait dévasté une capitale immense, et qu'il n'en

restât plus que les décombres à peine refroidis. Des orifices de puits de mines annoncés par la traditionnelle roue de benne, et là-dessous l'on rêve d'une population d'hommes aveugles, de Troglodytes travaillant dans la nuit, dégorgeant sans cesse au dehors le charbon que leurs frères d'en haut réduisent en fumée, et le minerai qu'ils mettent en fusion; on rêve de villes souterraines étranges, les unes animées, vivantes, les autres désertes, abandonnées. Le sol, au dehors, s'affaisse, s'écroule en maints endroits; des usines entières sont lentement englouties par l'abîme invisible. Ici, c'est une longue cheminée dont il n'apparaît plus que l'orifice supérieur; là-bas, c'est toute une rangée de maisons qui penche vers la mine, glissant vers le précipice déviné.

De rues, point; des boîtes de briques jetées à l'aventure sur un amas de crasse industrielle; des canaux étroits, pleins d'eau sale, semblables à de longues égratignures sur la peau rugueuse d'un pachyderme, sillonnent ces vallées hideuses; par endroits, le sol s'est effondré tout autour, le canal reste suspendu au-dessus du sol entre deux digues minces, aérien et prêt à crever. Le chemin de fer, par un miracle d'équilibre et de prévoyance, reste stable au milieu des ruines; mais le train n'avance qu'à pas comptés et inquiets sur ce terrain miné.

Et à perte de vue ce spectacle désolé. Nulle part la nature n'a été saccagée, démembrée, violée avec une fureur aussi opiniâtre. Il est impossible d'imaginer, sans l'avoir vu, un désert plus artificiel, un chaos plus contre nature.

Des enfans jouent au milieu de ces débris informes; autour d'eux, au-dessus des mines, sur des tas de décombres abandonnés, pousse une herbe maigre, une gale verdâtre: c'est tout ce qu'ils connaissent de la belle et clémente nature...

Après Wolverhampton, tout à coup, sans transition, la plantureuse campagne anglaise reparait comme sous un coup de baguette magique: les pres verts et jaunes, avec les haies vives toutes poudrées du givre des aubépines fleuries; des collines naturelles couronnées d'arbres séculaires, une atmosphère pure: la vie après la mort. Le cauchemar est passé, mais inoubliable...

MAX LECLERC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Que de mal, que d'embarras de toute sorte on s'épargnerait, que de crises et de réactions, peut-être un jour ou l'autre inévitables, on pourrait prévenir pour le bien du pays, pour la sûreté de la république elle-même ! Que de dangers on pourrait détourner, si on voulait bien se décider à ne pas tout compliquer à plaisir, à mettre un peu de clarté dans les affaires, un peu d'ordre dans le gouvernement et dans le parlement, un peu d'esprit de suite, de raison et de prévoyance dans l'administration de notre vie nationale !

Comme on pourrait éviter les regrets du temps perdu, les efforts stériles et les mécomptes, si on prenait une bonne fois la résolution d'en finir avec les déclamations, les faiblesses de pouvoir, les fétichismes de parti, les confusions d'idées et les réminiscences surannées des temps sinistres ! Malheureusement, c'est comme une fatalité : parlement, partis, ministres, n'en sortiront pas. Ils ne cessent de se débattre dans une espèce d'anarchie chronique, à demi régularisée, où les intérêts d'un pays qui n'aspire qu'à l'ordre et à la paix deviennent ce qu'ils peuvent. On protège, on prétend plus que jamais protéger l'industrie par un système de tarifs à outrance, et on prépare sa ruine par des lois qui ne pourront pas être exécutées ou qui ne seront qu'une occasion de conflits meurtriers. Avec les meilleures intentions, si l'on veut, par un intérêt naturel pour les ouvriers, on se laisse aller à ce courant de socialisme légal qui s'attaque à toutes les conditions de la vie industrielle ; on encourage sans le vouloir la guerre intestine dans le monde du travail. On se perd dans cette œuvre de prétendue réformation sociale, qui n'est que le commencement de la désorganisation, et, chemin faisant, on a encore du temps pour les discussions oiseuses ou irritantes d'histoire rétrospective, qui ne servent qu'à aigrir les esprits, à perpétuer les divisions. On fait de la politique, une triste politique, avec d'inutiles retours sur la révolution française.

Il y a quelques mois, cet hiver, c'était à propos de *Thermidor*; hier encore, c'était à l'occasion d'une statue de Danton, qu'on élève en plein Paris, à deux pas de l'Abbaye, et qui a provoqué une interpellation au sénat. Au fond, dans tout cela, on cède à des passions factices, à des pressions de faction : on se prête à tout, de peur de se compromettre en paraissant désavouer quelques-uns des souvenirs des temps révolutionnaires.

Eh ! sans doute, la société française telle qu'elle existe aujourd'hui est en grande partie l'œuvre de la révolution. Bien et mal, idées humaines et vulgaires fanatismes, institutions bienfaisantes et traditions violentes, tout vient de là. C'est la grande et redoutable date d'un mouvement qui n'est même pas resté uniquement limité à la France, qui a gagné le monde entier. Il est accompli désormais, ce mouvement, il est si bien accompli que dans notre société nouvelle il n'y a pas une apparence de contestation sérieuse et que des princes eux-mêmes se sont dits quelquefois les fils de la Révolution. Après cela, on n'a pas apparemment la prétention de nous imposer la superstition de ce qu'on a pittoresquement appelé le « bloc; » on n'a pas sans doute la singulière arrogance de vouloir forcer des Français d'aujourd'hui à abdiquer la liberté de leur esprit, à tout subir, à tout confondre, les malheurs et les crimes, les exécuteurs et les victimes, les massacres de l'Abbaye et les grandes réformes de la société civile, la terreur et l'héroïsme des soldats de Sambre-et-Meuse. On aurait beau être le conseil municipal de Paris ou le chef d'un bataillon radical au parlement, on n'imposera pas cette répugnante confusion. Que, dans ces formidables crises, les catastrophes qui se succèdent prêtent à toute sorte d'explications, d'interprétations, de commentaires plus ou moins passionnés, c'est possible. Que parmi les personnages qui furent jetés dans cette fournaise, qui attachèrent leur nom à quelques-uns des actes les plus sanglants et se dévorèrent entre eux, il y ait à distinguer, à préciser les rôles et les caractères, c'est encore possible : c'est l'affaire de l'histoire, c'est à l'histoire et à l'histoire seule d'apprécier et de juger, de faire la part des fatalités, des entraînemens et des responsabilités, de dégager la vérité de toutes les contradictions. La controverse est ouverte depuis un siècle, elle dure encore, — elle n'est point épuisée, puisqu'après avoir été si souvent agitée entre les historiens de cette tragique époque, elle se reproduisait hier encore devant le sénat entre M. Wallon, armé de ses documens, et M. le pasteur Dide portant dans ce débat un témoignage plus véhément que décisif. Qu'on accuse ou qu'on essaie de réhabiliter les acteurs du grand et sinistre drame, ils restent dans tous les cas des personnages contestés, à la mémoire douteuse ou équivoque, sur lesquels le dernier mot n'est pas dit, qui appartiennent à la justice historique plus qu'à un parlement.

Historiquement, ce n'était pas au sénat de se prononcer. Politique-

ment, quelle convenance y avait-il à prétendre trancher la question par un hommage public délibéré dans un simple conseil local? Où était la nécessité d'aller chercher un des plus compromis, un des plus suspects de ces hommes d'autrefois pour lui faire l'honneur d'un monument sur une place, dans le voisinage du théâtre d'une des scènes les plus lugubres de la révolution, à laquelle il ne fut pas étranger? Danton fut, dit-on, un patriote, le fougueux et indomptable inspirateur de la défense nationale contre l'invasion étrangère. — C'était d'ailleurs, ajoute-t-on, une puissante nature, un homme d'état aux larges vues, aux instincts généreux, sous son débraillé d'agitateur populaire, un bien autre politique que ses terribles émules, et, s'il eût vécu, il eût été un modérateur. C'est possible. A la vérité, on ne voit pas exactement ce qu'il aurait pu être, dans quelle mesure il a plus que d'autres « sauvé la France de l'invasion étrangère, » comment il a mérité, lui aussi, le titre de « libérateur du territoire national » que M. le pasteur Dide lui décerne si complaisamment dans son homélie; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que Danton était ministre de la justice, l'homme prépondérant du gouvernement, une sorte de dictateur pendant ces journées de septembre 1792, où les sicaires de la commune envahissaient les prisons et exécutaient cette horrible tuerie, — qu'il a laissé tout faire pendant cinq jours de massacre, et que la tache sanglante est restée sur sa mémoire. Ce qui est certain, c'est que, s'il y avait des passions populaires irrésistibles, comme on le dit aujourd'hui, il avait été le premier à les déchaîner, c'est qu'il avait, plus que tout autre, contribué à organiser la Terreur, à créer le tribunal révolutionnaire, à forger toutes ces armes par lesquelles il a péri lui-même, mais qui ont frappé bien d'autres victimes plus innocentes que lui! N'y eût-il pour lui que le malheur d'une horrible solidarité, à laquelle il aurait voulu par instant se dérober, s'il l'avait pu, ce malheur existe, il pèse sur sa mémoire!

Voilà la vérité! quelques efforts qu'on tente pour pallier le rôle de l'orageux personnage, Danton reste ce qu'il est. Il représente la révolution, non dans ce qu'elle a eu de légitime et de durable, dans ses œuvres bienfaisantes, mais dans ce qu'elle a eu de plus violent, dans ses accès de fureur, et cette statue qu'on inaugure, ce n'est point un hommage à la vraie révolution; c'est un acte de parti, une tentative pour donner une sanction officielle à la légende de la terreur salubre, représentée par Danton. On n'y changera rien, c'est une image de guerre intestine placée au cœur de la ville, ressemblant à un défi pour la masse paisible et sensée, qui répudie les souvenirs sanglants. Au fond, le gouvernement l'a bien senti. M. le ministre de l'intérieur a lestement laissé à un autre ministère la responsabilité du décret, qui a autorisé le monument de Danton. Il n'est pas allé, par exemple, jusqu'à en désavouer la pensée. Peut-être se serait-il passé de tout ce bruit; mais il n'a voulu se compromettre ni avec Danton, ni avec le

conseil municipal, qui, lui, dans sa facétieuse omnipotence, a trouvé piquant d'imposer au bon bourgeois parisien, comme au gouvernement, l'image du héros de la Terreur. M. le ministre de l'intérieur n'a rien pris au tragique; il a même avoué assez plaisamment qu'il ne savait pas, au moment où il parlait, si le gouvernement était invité à la cérémonie. On ne se tire pas d'affaire plus lestement! Toute la question est de savoir si ce simple incident n'est pas un signe de plus des troubles croissans d'opinion, des faiblesses du gouvernement pour toutes les exagérations, si c'est un acte bien politique de perpétuer les divisions par l'évocation autorisée, légale, des plus cruels souvenirs, si on croit enfin servir et accréditer la république, à l'intérieur comme au dehors, en la laissant représenter sous les figures les plus sinistres.

Le danger le plus réel aujourd'hui peut-être est cette confusion universelle à la faveur de laquelle on se prête à tout, et on laisse tout faire, encourageant ou tolérant, dans les commémorations de la révolution, les apothéoses irritantes, et dans les affaires ouvrières les revendications vagues, irréfléchies ou démesurées qui n'auraient d'autre effet que la ruine du travail. Sans doute, dans ces affaires qui prennent chaque jour une importance croissante, il y a aussi ce qu'on pourrait appeler la part des vœux légitimes, des réformes possibles, nécessaires à réaliser; sans doute, c'est une obligation pour les pouvoirs publics de suivre d'un regard attentif ce vaste mouvement qui pour être confus n'est pas moins sérieux, de rechercher sans cesse ce qu'on peut faire pour relever ou garantir la condition morale et matérielle des populations laborieuses. Malheureusement, il est trop clair qu'en abordant à la fois et avec plus de bonne volonté que de précision toutes ces questions de salaires, de réglementation du travail, de protection des femmes et des enfans dans les manufactures, d'assurances, de retraites, de syndicats, de grèves, on finit par ne plus savoir ce qu'on fait et où l'on va. On excite des espérances qu'on ne pourra jamais satisfaire; on tente des expériences qui, sous l'apparence d'une réglementation protectrice, menacent toutes les libertés; on cède, pour un bien de paix, à des pressions qui redoublent à mesure qu'on essaie de les désarmer. Comment le sénat se tirera-t-il de sa loi sur le travail des femmes et des enfans? Il discute, certes, cette loi sérieusement, avec toutes ses lumières et avec tout son zèle. Il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'on lui proposait une série d'impossibilités, notamment une atteinte des plus graves à l'inviolabilité du domicile. Comment règlera-t-on cette question des syndicats qui devient de plus en plus pressante? Lorsqu'il y a quelques années on a fait la loi sur les syndicats, on a cru simple et naturel de décider que des ouvriers éprouvés par un long travail dans leur industrie pourraient seuls être appelés à former les comités des syndicats. On n'en a tenu compte, — et des syndicats ont dû être dissous parce qu'ils étaient illégalement composés. Aussitôt, les

réclamations se sont élevées, M. Basly a protesté, — et le gouvernement a cédé! il a proposé une loi nouvelle réduisant la durée de la pratique ouvrière pour les membres des syndicats; une commission est survenue et a proposé une diminution nouvelle de cette durée, en la réduisant au point où elle ne serait plus qu'une garantie illusoire.

De proche en proche, de concession en concession, on en vient à cet état qu'on voit aujourd'hui, où les syndicats créés pour les ouvriers ne sont plus que des instrumens entre les mains d'agitateurs qui s'en servent, qui les dirigent, fomentant les grèves — aux quelles le conseil municipal se hâte d'offrir des subsides! Et à quoi tout cela peut-il conduire, si ce n'est à des mécomptes pour les ouvriers eux-mêmes, à des crises inévitables dans toutes les industries, à des troubles dans le pays, dans tous les services publics! Ce n'est pas en se laissant aller à un socialisme équivoque, ce n'est pas non plus avec le conseil municipal de Paris, ni avec les réhabilitations des personnages révolutionnaires, qu'on reviendra à des idées plus vraies, à un sentiment plus juste des intérêts et de la grandeur de la France.

Ce qui arrivera de l'Europe, de l'ordre universel, dans un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins prochain, nul n'en a certes le secret. C'est le grand inconnu pour tous, même pour ceux qui croient mener le monde, qui se flattent d'arranger à leur gré les événemens, de les plier d'avance à leurs calculs ou à leurs intérêts. Ce n'est pas moins toujours un phénomène curieux que cet état indéfinissable où l'on ne cesse de parler de la paix, de déclarer que la paix est assurée, et où l'on est à la poursuite de toute sorte de combinaisons défensives ou offensives, où se succèdent les négociations d'alliances, les voyages des souverains à la conquête d'amitiés nouvelles, les promenades des escadres envoyées, comme des messagères énigmatiques, pour porter des complimens qui ressemblent à des démonstrations. Qu'en faut-il croire? Il y a eu visiblement, depuis quelques jours, depuis quelques mois, entre quelques-uns des états de l'Europe, un redoublement d'activité pour confirmer ou renouveler de vieux engagements, et il paraît bien avéré désormais que la triple alliance a été renouvelée. L'empereur Guillaume II, en passant, il y a quelques jours, à Hambourg, s'est empressé d'annoncer que c'était signé depuis la veille : il l'a déclaré encore plus récemment à Amsterdam, dans son voyage en Hollande. On n'en peut donc plus douter! A la vérité, ce n'est pas sans quelques tiraillemens qu'on en est venu à bout. Si la nouvelle a été accueillie avec une évidente satisfaction en Allemagne, elle semble avoir été reçue plus froidement en Autriche, et elle a rencontré d'assez vives contestations en Italie. La simple présomption du renouvellement de la triple alliance a été l'objet d'une interpellation de M. Cavallotti, et elle a provoqué des scènes tumultueuses dans le parlement. Le président du conseil, M. le marquis di Rudini, n'a pas pu aller jusqu'au

bout des déclarations qu'il avait préparées, sans doute pour annoncer le nouvel acte diplomatique auquel il avait souscrit : il a soulevé un orage! Par le fait, la chambre a été obligée de se séparer sans avoir pu donner le vote de confiance qu'on aurait désiré, et, depuis la séparation du parlement, les manifestations hostiles se sont succédé à Rome comme dans d'autres villes italiennes. Ce ne sont là, dira-t-on, que des protestations isolées; on ne pouvait pas s'arrêter devant l'opposition d'une minorité! Oui, sans doute, c'est bien entendu, cela n'a rien empêché. L'Italie est plus que jamais engagée; après être entrée il y a dix ans dans la triple alliance sous les précédens cabinets, elle y reste de propos délibéré, par la volonté du nouveau ministère. S'il y a eu quelque crise intime, elle est passée: comme l'a dit l'empereur Guillaume avec l'empressement de l'orgueil satisfait, c'est décidé et signé!

Eh bien! soit, c'est fait, puisqu'on le dit. La triple alliance est renouvelée pour six ans, probablement dans les mêmes conditions. C'est pour garantir la paix, assure-t-on; naturellement, c'est pour maintenir la paix comme on l'entend! Ce n'est pas tout: on a fait ce qu'on a pu pour relever le lustre ou accentuer la signification d'un tel événement en provoquant une sorte de démonstration de l'Angleterre, — et l'Angleterre elle-même s'y est prêtée en envoyant son escadre saluer l'empereur d'Autriche à Fiume, le roi d'Italie à Venise, tandis qu'elle se disposait à recevoir l'empereur Guillaume à Londres. La fête est complète! Qu'en faut-il conclure? c'est qu'en vérité il n'y a rien de changé; c'est que les cabinets, dont l'alliance pèse depuis quelques années sur l'Europe, restent avec les mêmes desseins, les mêmes calculs, les mêmes arrière-pensées. Le renouvellement de la triple alliance, de cette alliance qui cherche encore à s'étendre, ne fait que prolonger une situation compliquée, fausse pour tout le monde, menaçante par les ressentimens qu'elle suscite ou qu'elle entretient et par les combinaisons qu'elle provoque. Ils l'ont voulu, ces étranges coalisés, ils ont même tenu à ne point attendre, pour se lier de nouveau, l'échéance de leur pacte; ils ont cru faire une démonstration de force ou de constance dans leur politique: ils n'ont réussi qu'à perpétuer, à aggraver sans doute l'incertitude dans les affaires de l'Europe. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, sous les dehors d'une alliance raffermie, il n'y a que des divergences d'intérêts, de vues et de mobiles.

Que l'Allemagne ait tenu à hâter le renouvellement de l'alliance, rien n'est plus simple: c'est elle qui l'a imaginée, qui la dirige, qui en demeure la régulatrice omnipotente; elle y voit la défense de ses conquêtes, l'attestation éclatante de sa prépondérance en Europe. Que l'Autriche, sans y mettre d'enthousiasme, se soit prêtée à ce qu'on lui a demandé, on peut l'admettre à la rigueur: l'Autriche trouve ou croit trouver dans l'alliance centrale une garantie contre les tracasseries italiennes à Trieste ou contre les retours offensifs de l'influence russe

dans les Balkans. Que l'Angleterre elle-même, par une attitude assez mystérieuse, se laisse attribuer le rôle d'une alliée éventuelle, tacite ou indirecte, on le comprend encore : l'Angleterre se croit intéressée à diviser l'Italie et la France, à pouvoir disposer des forces navales italiennes dans la Méditerranée. Chacun a son arrière-pensée, sa tactique. On ne voit vraiment pas quel intérêt a eu l'Italie, pour sa part, à se précipiter encore une fois dans une alliance qu'elle a déjà payée de plus d'une déception, du déficit dans ses finances, de l'appauvrissement de ses industries, de la ruine de son commerce. Au fond, l'Italie a tout l'air d'expier aujourd'hui les arrogances de M. Crispi, les fantaisies diplomatiques de ceux qui l'ont entraînée une première fois dans ces combinaisons, — peut-être aussi un faux calcul dynastique. Elle a signé visiblement sans conviction, parce qu'elle a cru ne pas pouvoir faire autrement, parce qu'elle a craint, en reprenant son indépendance, de se trouver dans une situation diminuée. Elle a subi la fatalité qu'on lui a faite, en protestant d'ailleurs qu'on n'a que des intentions pacifiques, qu'on ne veut que maintenir le *statu quo* en Europe et dans la Méditerranée, — ce fameux *statu quo* qui revient dans tous les discours et qu'on ne définit jamais. M. di Rudini parle comme l'empereur d'Allemagne, peut-être seulement avec moins de joyeux entrain. Le chef du cabinet du roi Humbert, on le sent, a quelque peine à se tranquilliser lui-même en essayant de tranquilliser l'Italie.

Quant à la position faite à la France par le renouvellement récent de la triple alliance, elle reste en vérité ce qu'elle était, elle n'a rien de nouveau ni d'imprévu. La France y est depuis longtemps accoutumée; elle aurait été bien aveugle, bien incurablement frivole si elle s'était fait la moindre illusion, si elle ne s'était pas toujours attendue à l'acte de diplomatie qui vient de s'accomplir. C'est tout simplement la continuation du système de suspicion et de haute police diplomatique organisé contre elle. Après avoir fait tout ce qu'on a pu pour l'isoler, on s'efforce de prolonger son isolement, en resserrant les alliances, en cherchant partout des adhérens ou des complices. On n'a pas besoin de recourir sans cesse à des euphémismes pour déguiser une réalité qui est assez criante. On peut être tranquille, la France ne s'y méprend pas; elle sait à quoi s'en tenir, et puisqu'on s'étudie si bien à l'isoler, elle accepte sans forfanterie et sans faiblesse un isolement qui a sans doute ses dangers, mais qui a aussi ses avantages, qui lui crée dans tous les cas l'obligation de rester armée pour sa défense, de garder la disponibilité de ses forces, de surveiller ses finances, d'être en un mot prête à tout événement. C'est la politique des autres qui lui dicte la seule politique qu'elle puisse suivre, la politique de réserve et d'observation. Elle n'a pas même à affecter d'opposer des combinaisons à des combinaisons, à chercher à son tour des alliés, qu'elle peut après tout trouver sans rien sacrifier de son indépendance et de sa dignité :

les alliances naissent d'elles-mêmes au moment voulu et elles sont d'autant plus puissantes quand elles se fondent sur la communauté des intérêts, quand elles jaillissent pour ainsi dire des circonstances. Jusque-là, la France n'a qu'à attendre, — suivant avec une attention vigilante ce travail qui s'accomplit autour d'elle, ménageant les relations utiles, laissant les diplomates coalisés à leurs négociations, les souverains à leurs voyages, les uns et les autres peut-être aux chances des mécomptes qui suivent quelquefois les combinaisons trop artificielles pour être fructueuses et durables.

De ces divers alliés qui ont été depuis quelques jours en mouvement pour arriver au renouvellement de leur pacte, l'empereur Guillaume II est évidemment celui qui paraît avoir été le plus heureux, et qui a laissé le plus naïvement éclater sa satisfaction. Il n'a pas longtemps gardé son secret ! C'était tout simple, puisque d'abord l'acte était tout à l'avantage de l'Allemagne : l'empereur pouvait y voir de plus comme un prélude favorable des voyages auxquels il se préparait, et c'est avec la joyeuse fierté du succès qu'il a pu partir pour la Hollande, pour l'Angleterre, en se flattant de conquérir chemin faisant de nouvelles adhésions, de nouvelles sympathies, peut-être quelque supplément d'alliances. Rien, certes, n'est indifférent dans ces voyages qui ne sont pas encore finis, et dont il ne faudrait après tout ni exagérer, ni diminuer l'importance. Guillaume II, en allant en Hollande avec l'impératrice, avec un cortège nombreux et brillant, était évidemment à peu près sûr de trouver un accueil empressé, non-seulement à la cour, auprès de la reine régente qui est une princesse allemande et dans le monde officiel, mais dans la population elle-même. Son séjour n'a été qu'une succession de galas. Il est allé partout : il a fait ses promenades aux musées, il est allé faire sa petite manifestation au tombeau de Ruyter, il a assisté à des fêtes nautiques ; il a tenu à visiter, après Amsterdam, La Haye, Rotterdam, — et partout il a été reçu avec toutes les apparences d'une cordiale courtoisie, par une population lente à se mouvoir, sérieuse et honnête. Détail curieux ! C'est en français, à ce qu'il paraît, que la reine régente, au banquet de gala, a porté son toast et a adressé un petit discours à l'empereur. Le français n'était pas banni de la fête, pas même du menu du festin ! Le jeune souverain aurait répondu au toast de la reine, avec une parfaite bonne grâce, moitié en allemand, moitié en hollandais. L'empereur, en fin de compte, paraît avoir été ravi de la réception qui lui a été faite, des illuminations, des fêtes d'Amsterdam, de l'affabilité populaire.

Après cela il est bien permis de présumer que Guillaume II n'était pas allé en Hollande uniquement pour voir des feux de Bengale, pour assister à un banquet de cour ou même pour porter ses hommages au tombeau de Ruyter. On peut croire que, dans les circonstances présentes, la politique était de la partie, et sur ce point il est probable

aussi que le jeune empereur n'a pas dû garder de longues illusions. A la vérité, la politique aurait pu être du voyage sous une forme particulière, assez intime. On aurait eu, dit-on, la pensée de préparer le mariage futur de la jeune reine Wilhelmine, qui n'est encore qu'une enfant, avec un prince allemand quelconque, un prince de Wied, un prince de Saxe-Weimar, un fils du prince Albert de Prusse, — et que ne dit-on pas? Un fils de l'empereur lui-même. Un mariage, c'est encore possible! Au-delà, il est évident que toutes les tentatives pour entraîner la Hollande dans une triple ou une quadruple alliance resteraient sans résultat. L'empereur a eu beau se faire accompagner de son ministre des affaires étrangères, du chef de son cabinet militaire, du chef du cabinet de la marine; on aurait beau faire répéter dans des brochures ou dans les polémiques que les Nassau sont de sang allemand, qu'il y a des affinités d'intérêts entre l'Allemagne et la Hollande: ce serait inutile, les Hollandais ne se laisseraient ni séduire par les caresses ni même intimider par les menaces ou les pressions d'omnipotence. Sur ce point, les Hollandais de tous les partis, libéraux, catholiques, antirévolutionnaires, radicaux, sont intraitables. Ils ont le sentiment jaloux de leur indépendance et sont résolus à la défendre. Ils ne sont disposés ni à aliéner leur liberté ni à livrer leurs opulentes colonies à un puissant voisin. Ils entendent vivre en bonnes relations avec tous les grands états et rester neutres dans leurs querelles sans se compromettre dans des ligues politiques ou même dans des ligues commerciales.

Une négociation, même un simple essai de négociation, eût été d'autant plus impossible, qu'en ce moment, à la suite de toutes récentes élections, où la question la plus vivement agitée a été celle de la réforme militaire, de la défense nationale, les libéraux ont obtenu la majorité et qu'il n'y a pas réellement encore de ministère. Le cabinet de M. de Mackay, qui était depuis quelques années aux affaires, ne restait plus qu'un pouvoir provisoire depuis le dernier scrutin; il attendait le départ des souverains allemands pour remettre sa démission. Le moment eût été mal choisi pour traiter de si graves affaires, et c'est ainsi que le jeune voyageur impérial a pu emporter les souverains flatteurs d'une courtoise hospitalité, non des promesses politiques que le sentiment hollandais aurait d'avance désavouées.

A l'heure qu'il est, Guillaume II a cinglé vers d'autres rivages: il est depuis quelques jours déjà sur un théâtre plus vaste et plus favorable, en Angleterre, où il n'avait paru jusqu'ici qu'en passant, presque à la dérobée, en visite de famille, — où il se montre aujourd'hui avec tout l'appareil de la puissance. Il est arrivé précédé par la grande nouvelle de cette récente signature de la triple alliance, à laquelle on affecte maintenant de dire que l'Angleterre se serait intéressée. Il est évident que dans ce monde anglais, où l'on ne fait rien sans raison, il y a l'in-

tention calculée, préméditée et significative de donner de l'éclat à la visite impériale, de recevoir le jeune empereur non plus seulement comme le petit-fils de la reine Victoria, mais comme un souverain puissant et ami, chef de l'alliance continentale. Tout s'y est prêté. La reine elle-même s'est mise en frais à Windsor. Le prince de Galles, sans y mettre d'enthousiasme, s'est résigné à suivre son impétueux neveu dans ses promenades, jusque dans ses changemens de costumes, — et sur l'invitation de sa mère, à ce qu'on nous raconte, il s'est décidé à porter un toast à l'empereur. A peine débarqué, Guillaume II a commencé à s'agiter, à ne plus tenir en place. Il a donné tout au plus quelques jours à la vie de famille, à Windsor, visitant pour se distraire quelques postes, assistant à un mariage princier. Il était impatient de paraître à Londres, d'entrer en pompe au palais de Buckingham. Il a eu, en effet, son entrée avec tout l'éclat officiel voulu. Il a eu déjà sa représentation de gala à Covent-Garden, ses réceptions diplomatiques, son banquet à Guildhall; il a eu aussi, ce qui ne pouvait manquer, sa représentation militaire, sa revue de volontaires à Wimbledon. Il a tout ce qu'il désirait, tout ce qui pouvait flatter son orgueil, — et comme pour mieux marquer le caractère politique de la visite impériale, lord Salisbury, après être resté l'hôte assidu de Windsor pendant le séjour du Guillaume II, a l'avantage de recevoir lui-même l'empereur à Hatfield.

Les banalités ne comptent pas : elles sont de tous les temps et elles ne coûtent pas aux Anglais, pas plus que les évolutions, dès qu'ils y sont intéressés. Autrefois, il y a trente-cinq ans, du jour au lendemain, ils passaient du plus violent dénigrement aux démonstrations les plus chaleureuses à l'égard de Napoléon III, en qui ils ne voyaient plus que l'allié de la guerre de Crimée. Aujourd'hui, on n'en peut douter, le voyage de l'empereur Guillaume II n'est qu'un incident de ce travail diplomatique poursuivi sur le continent et vu avec faveur par le torisme britannique. Resterait à savoir dans quelle mesure l'Angleterre elle-même y est engagée, jusqu'à quel point la triple alliance pourrait être une quadruple alliance. C'est en vain que, jusqu'à ces derniers jours, on a pressé de questions le sous-secrétaire d'État du *foreign office*, à défaut de lord Salisbury, qui se dérobe : sir James Fergusson n'a cessé de répondre d'une manière évasive; il a paru récemment s'approprier les explications données à Rome par M. di Rudini, qui s'est borné à déclarer qu'il y avait eu des échanges de vues, que les intérêts étaient communs entre l'Angleterre et l'Italie dans la Méditerranée. On n'est pas plus avancé ! En réalité, l'Angleterre joue ici le jeu qu'elle a toujours joué. Il est bien clair qu'elle est plus ou moins la complice de tout ce travail qui s'accomplit, qu'elle n'a que des sympathies pour la triple alliance, qu'elle a ses intelligences particulières

avec l'Italie. Elle s'y croit intéressée. Elle voit dans ses arrangements avec l'Italie une garantie de sa domination en Egypte : elle voit aussi dans la triple alliance une force éventuelle contre la Russie. C'est le secret de sa diplomatie et de ses démonstrations. Il ne s'ensuit pas précisément, si l'on veut, qu'elle ait signé au traité, qu'elle ait des engagements précis et écrits. Ce n'est pas son habitude : Sir James Fergusson n'a pas eu de peine à rassurer sur ce point la chambre des communes. Cela signifie simplement que l'Angleterre est une alliée sans être une alliée, qu'en approuvant tout, elle se réserve de mesurer son action à ses intérêts, qu'elle entend rester l'arbitre des événements, avec une apparence de neutralité. Elle sent bien que si, à l'heure qu'il est, elle allait au-delà, elle créerait aussitôt une situation redoutable ; elle déciderait le partage de l'Europe en deux camps, — et c'est ce qu'elle ne veut pas. L'inconvénient de cette politique, qui, après tout, ne trompe personne, est seulement de raviver le sentiment de l'incertitude universelle, d'ébranler la confiance dans la paix en prétendant la protéger.

Il en sera ce qui pourra ou ce qu'on voudra. Pour le moment, il faut l'avouer, l'Europe, dont on joue les destinées, assiste à un singulier spectacle. On signe des traités pour renouveler l'alliance de forces colossales de guerre. Les souverains voyagent à la recherche de la popularité pour leur politique, une politique qui reste une énigme, si elle n'est pas une menace. Les commentaires sur l'état de plus en plus précaire du monde se succèdent. Et pendant ce temps, comme pour ajouter à la représentation du jour, les escadres se promènent sur les mers. Récemment encore, une escadre anglaise était dans l'Adriatique : elle allait devant Fiume saluer l'empereur d'Autriche, qui a répondu fort galamment à la politesse de la reine Victoria. L'amiral britannique est allé de là devant Venise saluer le roi d'Italie, qui lui a répondu avec la même bonne grâce. C'était au lendemain du renouvellement de la triple alliance ! D'un autre côté, une escadre française s'est dirigée sur la Baltique. Elle s'est arrêtée devant Copenhague, où elle a reçu les témoignages de la sympathie des populations et du roi lui-même. Elle va devant Cronstadt, où les Russes paraissent lui avoir préparé une réception chaleureuse. — Bien entendu, tous ces braves marins de toutes les nations, dispersés sur les mers avec des missions différentes, voyagent pour le bien de la paix ! Tout le monde travaille pour la paix ! Et, tout bien compté, ce sera fort heureux pour le monde si la paix finit par triompher des politiques, qui s'entendent si bien à la préparer et à la protéger !

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La liquidation de fin juin a réservé à la spéculation haussière, qui entendait exploiter la situation de place par un étranglement du découvert, la surprise d'une tension subite sur le marché des capitaux. A la place du déport qui commençait à être coté le jour de la réponse des primes, le report a fait son apparition en pleine liquidation, et, sans devenir réellement onéreux, a cependant atteint un niveau que la veille on eût jugé invraisemblable. Le 3 pour 100 ancien a été ramené à 95.15, mais les acheteurs ont tenu ce cours avec fermeté. Les reports ont été assez élevés sur le plus grand nombre des valeurs. Le fait a paru d'autant plus singulier qu'il a coïncidé avec l'abaissement du taux de l'intérêt à 2 1/2 pour 100 par la Banque d'Angleterre. La cause probable en paraît devoir être cherchée dans la nécessité de prélever sur l'ensemble des ressources disponibles une somme de 140 millions de francs, montant du versement à opérer sur la rente nouvelle, du 1^{er} au 15 juillet, à raison de 15 francs par 3 francs de rente.

La liquidation terminée et aucune impulsion encourageante ne venant de Berlin ou de Londres, le marché de Paris a passé par une semaine de lourdeur où la rente 3 pour 100 a reculé à 94.92, le reste déclinant en proportion. Le détachement des coupons, le 6, ne parut d'abord rendre aucune animation à la place. Cependant, le bruit s'étant accrédité que le Crédit foncier allait, à très bref délai, procéder à une émission d'obligations nouvelles au montant de 400 millions de francs, pour la conversion d'emprunts anciens, le marché des rentes s'est aussitôt raffermi, en même temps qu'une vive reprise se produisait sur les fonds espagnols et portugais. Le 3 pour 100 reste à 95.32, l'Extérieure à 73 3/8 ex-coupon de 1 fr., le Portugais à 43 ex-coupon de 1.50.

La rente nouvelle a été portée à 94.17. Ce titre se négocie désormais libéré de 60 francs. La Caisse des dépôts et consignations, dans ces derniers temps, a porté principalement ses achats sur l'emprunt. Depuis la fixation des cours de compensation, la rente a gagné 17 centimes, l'Emprunt 32, l'Amortissable 65, le 4 1/2 40. Le 3 pour 100 ancien a été moins poussé que les trois autres fonds.

Le sénat espagnol a voté la loi qui autorise la Banque d'Espagne à porter à 1,500 millions de pesetas la circulation de ses billets et à prêter au gouvernement, sans intérêt, 150 millions, et le Trésor à

émettre un emprunt de 250 millions en 4 pour 100 amortissable. A Lisbonne, le moratorium expirait le 10 juillet. Le commerce portugais est rentré sans trouble dans les conditions normales.

La spéculation a poussé activement les valeurs turques, depuis le 1 pour 100 jusqu'à l'action des Tabacs; l'obligation des Douanes s'est avancée jusqu'à 467.50. L'Italien est resté assez lourd, ainsi que le Hongrois, et la faiblesse du rouble a pesé sur les cours des fonds russes. Du côté de la République argentine, aucun incident ne s'est produit de nature à rappeler l'attention sur le groupe des valeurs dépréciées de ce pays.

Les valeurs industrielles ont été très fermes, notamment le Suez, qui a regagné un coupon de dividende de 55 francs et une quinzaine de francs en plus, à 2,775. Les Omnibus se tiennent un peu au-dessus de 1,000 francs, le Gaz aux environs de 1,400.

L'attention du marché des obligations étrangères reste attachée aux titres des Chemins de fer portugais et Cacérés. Le coupon de ces titres a été mis en paiement au commencement du mois, mais avec un léger retard, qui n'en a pas moins produit mauvais effet, et contribué à la dépréciation des cours.

La Cacérés vaut 250, la Portugaise 230 environ (3 pour 100 ancienne); la nouvelle 3 pour 100 est un peu plus faible à 225, et la 4 pour 100 reste à 285. Le 30 juin dernier, les cours correspondants étaient 272, 260 et 335. Le recul est considérable et tient en grande partie à l'ignorance absolue où l'on est, sur notre place, du sort que l'on prépare à la Compagnie royale. Le conseil a démissionné, il n'a pas été remplacé, et l'on ne peut rien préjuger des intentions du gouvernement.

L'action des Chemins portugais a reculé de 225 à 182.50, puis regagné 20 fr. à 202.50. Ce titre avait été maintenu artificiellement, pendant plusieurs années, à des hauteurs que rien dans la situation sociale ne justifiait. Les porteurs devront renoncer, pour un temps assez long, à toute distribution de dividende, et il faudra trouver des capitaux pour achever quelques lignes en cours de construction et peut-être pour compléter la somme nécessaire au paiement de l'intérêt des obligations. Une suspension de l'amortissement de ces titres pendant deux ou trois ans faciliterait la création des ressources indispensables en en diminuant le montant.

Les actions des Chemins autrichiens se tiennent sans variations, mais très fermes. Le 8 courant a eu lieu l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires de cette compagnie, qui a voté la ratification des traités relatifs à l'acquisition du réseau hongrois par l'État.

Le Lombard s'est arrêté dans son mouvement de retraite, grâce à une légère amélioration dans ses recettes. Le Nord de l'Espagne vient

d'assumer de nouvelles charges par ses contrats récents avec la Compagnie royale des Chemins de fer portugais ; mais le rendement de l'ensemble de son réseau est bon et représente déjà une plus-value de 2 millions. Le Saragosse et les Andalous ont un peu faibli à 305 et 465.

La Banque de France s'est tenue au-dessus de 4,400, les bénéfices du premier semestre ayant paru de bon augure pour le reste de l'exercice. La discussion du projet de loi portant renouvellement du privilège est décidément ajournée à la session d'automne ; au moins, le rapport de la commission pourra-t-il sans doute être déposé avant la séparation des chambres.

La Banque de Paris s'est tenue très calme, un peu au-dessus de 800 avant le paiement des 25 francs formant le solde de son dividende de 1890, un peu au-dessous depuis. Cet établissement attend le retour d'une occasion favorable pour reprendre la conversion de la Dette de Cuba.

Le Crédit foncier a regagné aussi une partie de son coupon détaché le 6 juillet ; la Bourse s'est raffermie en partie, dans ces derniers jours, sur l'attente de la nouvelle émission d'obligations du Foncier. L'autorisation ministérielle nécessaire n'a pas encore été donnée.

Le Comptoir national d'escompte a quelque tendance à faiblir. On craint qu'il ne soit engagé plus qu'il ne serait désirable dans les affaires portugaises où l'ont entraîné des opérations d'avances d'abord, remontant à plus de six mois, puis l'entreprise de la Régie des Tabacs dont l'émission manquée a précipité la crise.

Le Comptoir d'escompte ancien a fléchi, au moment de la dernière liquidation, à 250. Il se relève maintenant à 270. Un projet de concordat, élaboré par un groupe d'actionnaires des Métaux et présenté par eux au liquidateur de cette dernière société dont le Comptoir d'escompte ancien est le principal créancier, n'offre que peu de chances d'être accepté par toutes les parties. Le liquidateur du Comptoir d'escompte ancien maintient les droits des créanciers sur la totalité de l'actif qui atteint de 40 à 50 pour 100 des créances dans les plus mauvaises conditions. L'action des Métaux, valeur d'espérance ou de simple illusion, n'a cessé de reculer, et finit à 37.50.

Le Crédit lyonnais est ferme, en légère reprise à 805, le Crédit mobilier abandonné à 370, la Société générale oubliée à 485, la Banque russe et française éteinte à 325. Rien de réconfortant pour les actionnaires de cette Société n'est encore venu des rives du Rio de la Plata.

La Banque ottomane a été ramenée de 587.50 à 576.25, après avoir passé par 567.50. Ces deux derniers cours s'entendent, coupon de 17 fr. 50 détaché. C'est déjà une reprise de 6.25, corollaire de l'amélioration des fonds turcs.

Le directeur-gérant : CH. BULOZ.

